ZOLA'S

La Débâcle

WELLS



Special Edition With Vocabulary

Heath's Modern Language Series

LA DÉBACLE

PAR

ÉMILE ZOLA

EDITED, FROM THE 182d EDITION, WITH NOTES AND VOCABULARY

BY

BENJAMIN W. WELLS, PH.D.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

4L5

Printed in U. S. A.

LA DÉBACLE[1]

I

A DEUX kilomètres de Mulhouse, vers le Rhin, au milieu de la plaine fertile, le camp était dressé. Sous le jour finissant de cette soirée d'août, au ciel trouble, traversé de lourds nuages, les tentes-abris[2] s'alignaient, les faisceaux[3] luisaient, s'espaçaient régulièrement sur le front de bandière[4]; tandis que, fusils chargés, les sentinelles les gardaient, immobiles, les yeux perdus, là-bas, dans les brumes violâtres du lointain horizon, qui montaient du grand fleuve.

On était arrivé de Belfort vers cinq heures. Il en était huit, et les hommes venaient seulement de toucher les vivres.[5] Mais le bois[6] devait s'être égaré, la distribution n'avait pu avoir lieu. Impossible d'allumer du feu et de faire la soupe. Il avait fallu se contenter de mâcher à froid le biscuit, qu'on arrosait de grands coups[7] d'eau-de-vie, ce qui achevait de casser[8] les jambes, déjà molles de fatigue. Deux soldats pourtant, en arrière des faisceaux, près de la cantine,[9] s'entêtaient à vouloir enflammer un tas de bois vert, de jeunes troncs d'arbre qu'ils avaient coupés avec leurs sabres-baïonnettes, et qui refusaient obstinément de brûler. Une grosse fumée, noire et lente, montait dans l'air du soir, d'une infinie tristesse.

Il n'y avait là que douze mille hommes, tout ce que le général Félix Douay avait avec lui du 7e corps d'armée. Ce jour-là, ce samedi d'inquiète journée d'orage, le 6 août, on devait s'être battu quelque part, du côté de Frœschwiller: cela était dans le ciel anxieux et accablant, de grands frissons passaient, de brusques souffles de vent, chargés d'angoisse. Et, depuis deux jours, la division croyait marcher au combat, les soldats s'attendaient à trouver les Prussiens devant eux, au bout de cette marche forcée de Belfort à Mulhouse.

Jean Macquart, qui s'occupait à consolider la tente, en enfonçant les piquets davantage, se leva. Il jeta un coup d'œil dans le camp, où une agitation dernière se produisait, au passage de la retraite. Quelques hommes couraient. D'autres, assoupis déjà, se soulevaient, s'étiraient d'un air de lassitude irritée. Lui, patient, attendait l'appel, avec cette tranquillité d'humeur, ce bel équilibre raisonnable, qui faisait de lui un excellent soldat. Les camarades disaient qu'avec de l'instruction il serait peut-être allé loin. Sachant tout juste[1] lire et écrire, il n'ambitionnait même pas le grade de sergent. Quand on a été paysan, on reste paysan.

Mais la vue du feu de bois vert qui fumait toujours, l'intéressa, et il interpella les deux hommes en train de s'acharner, Loubet et Lapoulle, tous deux de son escouade.

— Lâchez donc ça ! vous nous empoisonnez !

Loubet, maigre et vif, l'air farceur, ricanait.

— Ça prend,[2] caporal, je vous assure . . . Souffle donc, toi !

Et il poussait Lapoulle, un colosse, qui s'épuisait à déchaîner une tempête, de ses joues enflées comme des outres,[3] la face congestionnée, les yeux rouges et pleins de larmes.

Deux autres soldats de l'escouade, Chouteau et Pache, le premier étalé sur le dos, en fainéant qui aimait ses aises, l'autre accroupi, très occupé à recoudre soigneusement une déchirure de sa culotte, éclatèrent, égayés par l'affreuse grimace de cette brute de Lapoulle.

Jean les laissa rire. On n'allait peut-être plus en trouver si souvent l'occasion; et lui, avec son air de gros garçon sérieux, à la figure pleine et régulière, n'était pourtant pas pour la mélancolie, fermant les yeux volontiers quand ses hommes prenaient du plaisir. Mais un autre groupe l'occupa, un soldat de son escouade encore, Maurice Levasseur, en train, depuis une heure bientôt, de causer avec un civil, un monsieur roux d'environ trente-six ans, une face de bon chien, éclairée de deux gros yeux bleus à fleur de tête,[1] des yeux de myope qui l'avaient fait réformer.[2] Un artilleur de la réserve, maréchal des logis,[3] l'air crâne et d'aplomb avec ses moustaches et sa barbiche brunes, était venu les rejoindre; et tous les trois s'oubliaient là, comme en famille.

Obligeamment, pour leur éviter quelque algarade, Jean crut devoir intervenir.

— Vous feriez bien de partir, monsieur. Voici la retraite, si le lieutenant vous voyait . . .

Maurice ne le laissa pas achever.

— Restez donc, Weiss.

Et sèchement, au caporal:

— Monsieur est mon beau-frère. Il a une permission du colonel, qu'il connaît.

De quoi se mêlait-il, ce paysan, dont les mains sentaient encore le fumier? Lui, reçu avocat au dernier automne, engagé volontaire que la protection du colonel avait fait incorporer dans le 106e, sans passer par le dépôt,[4] consentait bien à porter le sac[5]; mais, dès les premières heures,

une répugnance, une sourde révolte l'avait dressé contre cet illettré, ce rustre qui le commandait.

— C'est bon, répondit Jean, de sa voix tranquille, faites-vous empoigner, je m'en fiche.[1]

Puis, il tourna le dos, en voyant bien que Maurice ne mentait pas ; car le colonel, M. de Vineuil, passait à ce moment, de son grand air noble, sa longue face jaune coupée de ses épaisses moustaches blanches ; et il avait salué Weiss et le soldat d'un sourire. Vivement, le colonel se rendait à une ferme que l'on apercevait sur la droite, à deux ou trois cents pas, parmi des pruniers, et où l'état-major[2] s'était installé pour la nuit. On ignorait si le commandant du 7e corps se trouvait là, dans l'affreux deuil dont venait de le frapper la mort de son frère, tué à Wissembourg. Mais le général de brigade Bourgain-Desfeuilles, qui avait sous ses ordres le 106e, y était sûrement, très braillard[3] comme à l'ordinaire, roulant son gros corps sur ses courtes jambes, avec son teint fleuri de bon vivant que son peu de cervelle ne gênait point. Une agitation grandissait autour de la ferme, des estafettes[4] partaient et revenaient à chaque minute, toute l'attente fébrile des dépêches, trop lentes, sur cette grande bataille que chacun sentait fatale et voisine depuis le matin. Où donc avait-elle été livrée, et quels en étaient à cette heure les résultats? A mesure que tombait la nuit, il semblait que, sur le verger, sur les meules[5] éparses autour des étables, l'anxiété roulât, s'étalât en un lac d'ombre. Et l'on disait encore qu'on venait d'arrêter un espion prussien rôdant autour du camp, et qu'on l'avait conduit à la ferme, pour que le général l'interrogeât. Peut-être le colonel de Vineuil avait-il reçu quelque télégramme, qu'il courait si fort.

Cependant, Maurice s'était remis à causer avec son beau-

frère Weiss et son cousin Honoré Fouchard, le maréchal des logis. Petit-fils d'un héros de la grande armée,[1] le jeune homme était né, au Chêne-Populeux, d'un père détourné de la gloire,[2] tombé à un maigre emploi de percepteur. Sa mère, une paysanne, avait succombé en les mettant au monde, lui et sa sœur jumelle Henriette, qui, toute petite, l'avait élevé. Et, s'il se trouvait là, engagé volontaire, c'était à la suite de grandes fautes, toute une dissipation de tempérament faible et exalté, de l'argent qu'il avait jeté au jeu et aux sottises de Paris dévorateur, lorsqu'il y était venu terminer son droit[3] et que la famille s'était saignée[4] pour faire de lui un monsieur. Le père en était mort, la sœur, après s'être dépouillée, avait eu la chance de trouver un mari, cet honnête garçon de Weiss, un Alsacien de Mulhouse, longtemps comptable[5] à la Raffinerie générale du Chêne-Populeux, aujourd'hui contremaître[6] chez M. Delaherche, un des principaux fabricants de drap de Sedan.

Weiss était accouru à Mulhouse, à la veille des premières hostilités, dans le brusque désir d'y régler une affaire de famille ; et, s'il s'était servi, pour serrer la main de son beau-frère, du bon vouloir du colonel de Vineuil, c'était que ce dernier se trouvait être l'oncle de la jeune madame Delaherche, une jolie veuve épousée l'année d'auparavant par le fabricant de drap, et que Maurice et Henriette avaient connue gamine,[7] grâce à un hasard de voisinage. D'ailleurs, outre le colonel, Maurice venait de retrouver dans le capitaine de sa compagnie, le capitaine Beaudoin, une connaissance de Gilberte, la jeune madame Delaherche, un ami à elle, intime, disait-on, lorsqu'elle était à Mézières madame Maginot, femme de M. Maginot, inspecteur des forêts.

— Embrassez bien Henriette pour moi, répétait à Weiss

le jeune homme, qui aimait passionnément sa sœur. Dites-lui qu'elle sera contente, que je veux la rendre enfin fière de moi.

Des larmes lui emplissaient les yeux, au souvenir de ses folies. Son beau-frère, ému lui-même, coupa court, en s'adressant à Honoré Fouchard, l'artilleur.

— Et, dès que je passerai à Remilly, je monterai dire à l'oncle Fouchard que je vous ai vu et que vous vous portez bien.

L'oncle Fouchard, un paysan, qui avait quelques terres et qui faisait le commerce de boucher ambulant, était un frère de la mère d'Henriette et de Maurice. Il habitait Remilly, en haut, sur le coteau, à six kilomètres de Sedan.

— Bon ! répondit tranquillement Honoré, le père s'en fiche, mais allez-y tout de même, si ça vous fait plaisir.

A cette minute, une agitation se produisit, du côté de la ferme ; et ils en virent sortir, libre, conduit par un seul officier, le rôdeur, l'homme qu'on avait accusé d'être un espion. Sans doute, il avait montré des papiers, conté une histoire,[1] car on l'expulsait simplement du camp. De si loin, dans l'ombre naissante, on le distinguait mal, énorme, carré, avec une tête roussâtre.

Pourtant, Maurice eut un cri.

— Honoré, regarde donc . . . On dirait le Prussien, tu sais, Goliath !

Ce nom fit sursauter l'artilleur. Il braqua ses yeux ardents. Goliath Steinberg, le garçon de ferme, l'homme qui l'avait fâché avec [2] son père, qui lui avait pris Silvine, toute la vilaine histoire, toute l'abominable saleté dont il souffrait encore ! Il aurait couru, l'aurait étranglé. Mais déjà l'homme, au delà des faisceaux, s'en allait, s'évanouissait dans la nuit.

— Oh ! Goliath ! murmura-t-il, pas possible ! il est là-bas avec les autres . . . Si jamais je le rencontre ! Justement ça m'avait enragé contre lui, cette lettre que j'ai reçue !

C'était une lettre de Silvine, la seule qu'elle lui eût jamais écrite. Elle disait simplement qu'elle le savait à la guerre, et que, si elle ne devait pas le revoir, cela lui faisait trop de peine de penser qu'il pouvait mourir en croyant qu'elle ne l'aimait plus. Elle l'aimait toujours, jamais elle n'avait aimé que lui ; et elle répétait cela pendant quatre pages en phrases qui revenaient pareilles, sans chercher d'excuses, sans tâcher même d'expliquer ce qui s'était passé.

Cette lettre toucha beaucoup Maurice, que son cousin, autrefois, avait pris pour confident. Il leva les yeux, le vit en larmes, l'embrassa fraternellement. Mais déjà le maréchal des logis renfonçait son émotion. Il remit soigneusement la lettre sur sa poitrine, reboutonna sa veste.

— Fichtre ! [1] reprit Honoré, je vais me faire pincer,[2] moi, si je ne suis pas là pour l'appel . . . Bonsoir ! adieu à tout le monde !

Le lieutenant de service, Rochas, immobile, attendait à quelques pas. Lorsque, l'appel fini, le sergent Sapin vint lui dire qu'il ne manquait personne, il gronda dans ses moustaches, en désignant du menton Weiss toujours en train de causer [3] avec Maurice :

— Il y en a même un de trop, qu'est-ce qu'il fiche,[4] ce particulier-là ?

— Permission du colonel, mon lieutenant, crut devoir expliquer Jean, qui avait entendu.

Rochas haussa furieusement les épaules, et, sans un mot, se remit à marcher le long des tentes, en attendant l'extinction des feux ; pendant que Jean, les jambes cassées par l'étape de la journée, s'asseyait à quelques pas de Maurice,

dont les paroles lui arrivèrent, bourdonnantes d'abord, sans qu'il les écoutât, envahi lui-même de réflexions obscures, à peine formulées, au fond de son épaisse et lente cervelle.

Maurice était pour la guerre, la croyait inévitable, nécessaire à l'existence même des nations. Cela s'imposait à lui, depuis qu'il se donnait aux idées évolutives, à toute cette théorie de l'évolution qui passionnait dès lors la jeunesse lettrée. Dès les premiers jours, il avait eu l'absolue certitude de la victoire. Ce qui l'angoissait, c'était l'inaction. Depuis deux semaines qu'on se trouvait là, pourquoi ne marchait-on pas en avant? Il sentait bien que chaque jour de retard était une irréparable faute, une chance perdue de victoire. Et, devant le plan rêvé, se dressait la réalité de l'exécution, ce qu'il devait [1] savoir plus tard, dont il n'avait alors que l'anxieuse et obscure conscience [2] : les sept corps d'armée échelonnés,[3] disséminés le long de la frontière, de Metz à Bitche et de Bitche à Belfort; les effectifs partout incomplets, les quatre cent trente mille hommes se réduisant à deux cent trente mille au plus; les généraux se jalousant, bien décidés chacun à gagner son bâton de maréchal, sans porter aide au voisin; la plus effroyable imprévoyance, la mobilisation et la concentration faites d'un seul coup pour gagner du temps, aboutissant à un gâchis [4] inextricable; la paralysie lente enfin, partie [5] de haut, de l'empereur malade, incapable d'une résolution prompte, et qui allait envahir l'armée entière, la désorganiser, l'annihiler, la jeter aux pires désastres, sans qu'elle pût se défendre. Et, cependant, au-dessus du sourd malaise de l'attente, dans le frisson instinctif de ce qui allait venir, la certitude de victoire demeurait.

— Ah : on leur a sûrement aujourd'hui allongé une fameuse raclée ! [6]

Sans répondre, Weiss hocha la tête d'un air soucieux. Et il finit par répéter : Une raclée, Dieu vous entende !

Jean, toujours assis à quelques pas, dressa l'oreille ; tandis que le lieutenant Rochas, ayant surpris ce vœu tremblant de doute, s'arrêta net pour écouter.

— Comment ! reprit Maurice, vous n'avez pas une entière confiance, vous croyez une défaite possible !

— Une défaite, le ciel nous en garde ! Seulement, que voulez-vous ! je ne suis pas tranquille ... Je la connais bien, mon Alsace ; je viens de la traverser encore, pour mes affaires ; et nous avons vu, nous autres, ce qui crevait les yeux des généraux, et ce qu'ils ont refusé de voir ... L'Allemagne, je la connais bien aussi ; et le terrible, c'est que vous autres, vous paraissez l'ignorer autant que la Chine ... Vous vous souvenez, Maurice, de mon cousin Gunther, ce garçon qui est venu, le printemps dernier, me serrer la main à Sedan. Il est mon cousin par les femmes[1] : sa mère, une sœur de la mienne, s'est mariée à Berlin ; et il est bien de là-bas,[2] il a la haine de la France. Il sert aujourd'hui comme capitaine dans la garde prussienne ... Le soir où je l'ai reconduit à la gare, je l'entends encore me dire de sa voix coupante[3] : "Si la France nous déclare la guerre, elle sera battue."

Du coup, le lieutenant Rochas, qui s'était contenu jusque-là, s'avança, furieux. Agé de près de cinquante ans, c'était un grand diable[4] maigre, avec une figure longue et creusée,[5] tannée, enfumée. Soldat de fortune, il avait porté le sac, caporal en Afrique, sergent à Sébastopol,[6] lieutenant après Solférino,[7] ayant mis quinze années de dure existence et d'heroïque bravoure pour conquérir ce grade, d'un manque tel[8] d'instruction, qu'il ne devait jamais passer capitaine.[9] Et il s'emportait, la voix tonnante.

Il s'approcha, saisit violemment Weiss par un revers de sa redingote. Tout son grand corps maigre de chevalier errant[1] exprimait l'absolu mépris de l'ennemi, quel qu'il fût, dans une insouciance complète du temps et des lieux.

— Écoutez bien, monsieur... Si les Prussiens osent venir, nous les reconduirons chez eux à coups de pied... Vous entendez, à coups de pied, jusqu'à Berlin !

Et il eut un geste superbe, la sérénité d'un enfant, la conviction candide de l'innocent qui ne sait rien et ne craint rien.

— Parbleu ! c'est comme ça, parce que c'est comme ça !

Weiss, étourdi, convaincu presque, se hâta de déclarer qu'il ne demandait pas mieux. Quant à Maurice, qui se taisait, n'osant intervenir devant son supérieur, il finit par éclater de rire avec lui : ce diable d'homme, que d'ailleurs il jugeait stupide, lui faisait chaud au cœur.[2] De même, Jean, d'un hochement de tête, avait approuvé chaque parole du lieutenant. Lui aussi était à Solférino, où il avait tant plu. Et voilà qui était parler ![3] Si tous les chefs avaient parlé comme ça, on ne se serait pas mal fichu[4] qu'il manquât des marmites et des ceintures de flanelle !

La nuit était complètement venue depuis longtemps, et Rochas continuait d'agiter ses grands membres dans les ténèbres. Il n'avait jamais épelé qu'un volume des victoires de Napoléon, tombé au fond de son sac de la boîte d'un colporteur.[5] Et il ne pouvait se calmer, et toute sa science sortit en un cri impétueux.

— L'Autriche rossée[6] à Castiglione,[7] à Marengo, à Austerlitz, à Wagram ! la Prusse rossée à Eylau, à Iéna, à Lutzen ! la Russie rossée à Friedland, à Smolensk, à la Moskowa ! l'Espagne, l'Angleterre rossées partout ! la terre entière rossée, rossée de haut en bas, de long en large ![8]... Et,

aujourd'hui, c'est nous qui serions rossés ! Pourquoi ? comment ? On aurait donc changé le monde ?

Il se grandit encore, levant son bras comme la hampe d'un drapeau !

— Tenez ! on s'est battu là-bas aujourd'hui, on attend les nouvelles. Eh bien ! les nouvelles, je vais vous les donner, moi ! ... On a rossé les Prussiens, rossé à ne leur laisser ni ailes ni pattes,[1] rossé à en balayer les miettes ! [2]

Un quart d'heure plus tard, une dépêche disait que l'armée avait dû [3] abandonner Wœrth et battait en retraite. Ah ! quelle nuit ! Rochas, foudroyé de sommeil, venait de s'envelopper dans son manteau et dormait sur la terre, insoucieux d'un abri, comme cela lui arrivait souvent. Maurice et Jean s'étaient glissés sous la tente, où déjà Loubet, Chouteau, Pache et Lapoulle se tassaient, la tête [4] sur leur sac.

Des heures durent se passer, tout le camp noir, immobile, semblait s'anéantir sous l'oppression de la vaste nuit mauvaise, où pesait ce quelque chose d'effroyable, sans nom encore. Des sursauts venaient d'un lac d'ombre, un râle subit sortait d'une tente invisible. Mais, tout à coup, près des cantines, une grande lueur éclata. Était-ce donc l'ennemi, que les chefs annonçaient depuis deux jours, et que l'on était venu chercher de Belfort à Mulhouse ? Puis, au milieu d'un grand pétillement d'étincelles, la flamme s'éteignit. Ce n'était que le tas de bois vert, si longtemps tracassé par Lapoulle, qui, après avoir couvé [5] pendant des heures, venait de flamber comme un feu de paille.

Jean, effrayé par cette clarté vive, sortit précipitamment de la tente ; et il faillit buter dans Maurice, soulevé sur un coude, regardant. Là-bas, l'état-major ne s'était décidément pas couché. On entendait la voix braillarde [6] du

général Bourgain-Desfeuilles, enragé de cette nuit de veille, pendant laquelle il n'avait pu se soutenir qu'à l'aide de grogs et de cigares. De nouveaux télégrammes arrivaient, les choses devaient se gâter,[1] des ombres d'estafettes galopaient, affolées[2] et indistinctes. Il y eut des piétinements, des jurons, comme un cri étouffé de mort, suivi d'un effrayant silence. Quoi donc? était-ce la fin? Un souffle glacé avait couru sur le camp, anéanti de sommeil et d'angoisse.

Et ce fut alors que Jean et Maurice reconnurent le colonel de Vineuil, dans une ombre maigre et haute, qui passait rapidement. Il devait être avec le major Bouroche, un gros homme à tête de lion. Tous les deux échangeaient des paroles sans suite, de ces paroles incomplètes, chuchotées, comme on en entend dans les mauvais rêves.

— Elle vient de Bâle... Notre première division détruite... Douze heures de combat, toute l'armée en retraite...

L'ombre du colonel s'arrêta, appela une autre ombre qui se hâtait, légère, fine et correcte.

— C'est vous, Beaudoin?

— Oui, mon colonel.

— Ah! mon ami, Mac-Mahon battu à Frœschwiller, Frossard battu à Spickeren, de Failly immobilisé, inutile entre les deux... A Frœschwiller, un seul corps contre toute une armée, des prodiges. Et tout emporté, la déroute, la panique, la France ouverte...

Des larmes l'étranglaient, des paroles encore se perdirent, les trois ombres disparurent, noyées, fondues.

Dans un frémissement de tout son être, Maurice s'était mis debout.

— Mon Dieu! bégaya-t-il.

Et il ne trouvait rien autre chose, tandis que Jean, le cœur glacé, murmurait :

— Ah ! fichu sort !...[1] Ce monsieur, votre parent, avait tout de même raison de dire qu'ils sont plus fort que nous.

Hors de lui, Maurice l'aurait étranglé. Les Prussiens plus forts que les Français ! c'était de cela que saignait son orgueil. Déjà, le paysan ajoutait, calme et têtu :[2]

— Ça ne fait rien, voyez-vous. Ce n'est pas parce qu'on reçoit une tape,[3] qu'on doit se rendre... Faudra cogner[4] tout de même.

Mais, devant eux, une longue figure s'était dressée. Ils reconnurent Rochas, drapé encore de son manteau, et que les bruits errants, le souffle de la défaite peut-être venait de tirer de son dur sommeil. Il questionna, voulut savoir.

Quand il eut compris, à grand'peine, une immense stupeur se peignit dans ses yeux vides d'enfant.[5]

A plus de dix reprises, il répéta :

— Battus ! comment battus ? pourquoi battus ?

Maintenant, à l'Orient, le jour blanchissait, un jour louche[6] d'une infinie tristesse, sur les tentes endormies, dans l'une desquelles on commençait à distinguer les faces terreuses de Loubet et de Lapoulle, de Chouteau et de Pache, qui ronflaient toujours, la bouche ouverte. Une aube de deuil[7] se levait, parmi les brumes couleur de suie qui étaient montées, là-bas, du fleuve lointain.

II.

Vers huit heures, le soleil dissipa les nuées lourdes, et un ardent et pur dimanche d'août resplendit sur Mulhouse, au milieu de la vaste plaine fertile. Gaude, brusquement, sonna à la distribution,[8] et, lorsque le feu crépita[9] au soleil, lorsque la marmite se mit à chanter, tous, en dévotion,

rangés autour, s'épanouirent, regardant danser la viande, humant la bonne odeur qui commençait à se repandre. Ils avaient une faim de chien[1] depuis la veille, l'idée de manger emportait tout.

Mais, comme il allait être neuf heures, une agitation se propagea, des officiers coururent, et le lieutenant Rochas, à qui le capitaine Beaudoin avait donné un ordre, passa devant les tentes de sa section.

— Allons, pliez tout, emballez tout, on part !

— Mais la soupe ?

— Un autre jour,[2] la soupe ! On part tout de suite !

Le clairon de Gaude sonnait, impérieux. Ce fut une consternation, une colère sourde.[3] Eh quoi ! partir sans manger, ne pas attendre une heure que la soupe fût possible ! Qu'y avait-il donc de si pressé, à filer ainsi, á bousculer les gens, sans leur laisser le temps de reprendre des forces ?[4] En moins d'un quart d'heure, le camp fut levé, les tentes pliées, rattachées sur les sacs, les faisceaux défaits, et il ne resta, sur la terre nue, que les feux des cuisines qui achevaient de s'éteindre.

Dans la confusion du retraite, le long du canal du Rhône au Rhin, près du pont, le 106e dut s'arrêter, au premier kilomètre de l'étape. Les hommes debout, sous le soleil ardent, finissaient par se révolter d'impatience. Deux heures s'écoulèrent. Enfin on reçut l'ordre d'avancer, mais au bout de la première heure de marche, toute une débandade traînait le pied, s'allongeait,[5] attardée comme à plaisir. Il faisait très chaud ; et le sac, alourdi par la tente et le matériel compliqué qui le gonflait, pesait terriblement aux épaules. Beaucoup n'avaient point l'habitude de le porter, gênés déjà dans l'épaisse capote de campagne,[6] pareille à une chape[7] de plomb. Brusquement, un petit

soldat pâle, les yeux emplis d'eau, s'arrêta, jeta son sac dans un fossé, avec un grand soupir, le souffle fort de l'homme à l'agonie qui se reprend [1] à l'existence.

— En voilà un qui est dans le vrai,[2] murmura Chouteau.

Pourtant, il continuait de marcher, le dos arrondi sous le poids. Mais, deux autres s'étant débarrassés à leur tour, il ne put tenir.

— Ah ! zut ! [3] cria-t-il.

Et, d'un coup d'épaule, il lança son sac contre un talus. Merci ! vingt-cinq kilos [4] sur l'échine, il en avait assez ! On n'était pas des bêtes de somme, pour traîner ça.

Presque aussitôt, Loubet l'imita et força Lapoulle à en faire autant. Pache, défit les bretelles,[5] posa tout le paquet soigneusement au pied d'un petit mur, comme s'il devait revenir le chercher. Et Maurice seul restait chargé, lorsque Jean, en se retournant, vit ses hommes les épaules libres.

— Reprenez vos sacs, on m'empoignerait,[6] moi !

Mais les hommes, sans se révolter encore, la face mauvaise et muette, allaient toujours, poussant le caporal devant eux, dans le chemin étroit.

— Voulez-vous bien reprendre vos sacs, ou je ferai mon rapport !

Ce fut comme un coup de fouet en travers de la figure de Maurice. Et, dans une fièvre d'aveugle colère, lui aussi fit sauter les bretelles, laissa tomber son sac au bord du chemin, en fixant sur Jean des yeux de défi.

— C'est bon, dit de son air sage ce dernier, qui ne pouvait engager une lutte. Nous réglerons ça ce soir.

Mais Chouteau balançait son fusil, d'une main rageuse. Puis, violemment, il le lança aussi de l'autre côté d'une haie.

— Eh ! va donc, sale outil !

Le fusil tourna deux fois sur lui-même, alla s'abattre dans un sillon et resta là, très long, immobile, pareil à un mort. Déjà, d'autres volaient, le rejoignaient. Le champ bientôt fut plein d'armes gisantes, d'une tristesse raidie d'abandon, sous le lourd soleil. Ce fut une épidémique folie, la faim qui tordait les estomacs, les chaussures qui blessaient les pieds, cette marche dont on souffrait, cette défaite imprévue dont on entendait derrière soi la menace.

Très sombre, Maurice marchait en silence, la tête penchée sous le ciel de feu.

— Tenez ! dit-il brusquement à Chouteau, vous avez raison !

Et Maurice avait déjà posé son fusil sur un tas de pierres, lorsque Jean, qui tentait vainement de s'opposer à cet abandon abominable des armes, l'aperçut. Il se précipita.

— Reprenez votre fusil tout de suite, tout de suite, entendez-vous !

Un flot de terrible colère était monté soudain à la face de Jean. Lui, si calme d'habitude, toujours porté à la conciliation, avait des yeux de flamme, une voix tonnante d'autorité. Ses hommes, qui ne l'avaient jamais vu comme ça, s'arrêtèrent, surpris.

— Reprenez votre fusil tout de suite, ou vous aurez affaire à moi !

Maurice, frémissant, ne laissa tomber qu'un mot, qu'il voulait rendre outrageux.

— Paysan !

— Oui, c'est bien ça, je suis un paysan, tandis que vous êtes un monsieur, vous ! . . . Et c'est pour ça que vous êtes un cochon,[1] oui ! un sale cochon. Je ne vous l'envoie[2] pas dire.

Des huées s'élevaient, mais le caporal poursuivait avec une force extraordinaire :

— Quand on a de l'instruction, on le fait voir... Si nous sommes des paysans et des brutes, vous nous devriez l'exemple à tous, puisque vous en savez plus long[1] que nous... Reprenez votre fusil, nom de Dieu ! ou je vous fais fusiller en arrivant à l'étape.[2]

Dompté, Maurice avait ramassé le fusil. Des larmes de rage lui voilaient les yeux. Il continua sa marche en chancelant comme un homme ivre, au milieu des camarades qui, à présent, ricanaient de ce qu'il avait cédé. Et la débandade continuait, les traînards n'étaient plus, sans sacs et sans fusils, qu'une foule égarée, piétinante, un pêle-mêle de vauriens et de mendiants, à l'approche desquels les portes des villages épouvantés se fermaient.

Toujours dans la crainte d'être talonné, de voir paraître les Prussiens d'une minute à l'autre, le général Douay avait voulu qu'on poussât jusqu'à Dannemarie, où les têtes de colonne n'étaient entrées qu'à cinq heures du soir. Il était huit heures, la nuit se faisait,[3] qu'on établissait à peine les bivouacs, dans la confusion des régiments réduits de moitié. Les hommes, exténués, tombaient de faim et de fatigue. Jusqu'à près de dix heures, on vit arriver, cherchant et ne retrouvant plus leurs compagnies, les soldats isolés, les petits groupes, toute cette lamentable et interminable queue des éclopés[4] et des révoltés, semés le long des chemins.

Personne ne fut puni. Des officiers, à l'arrière-garde, qui escortaient les voitures du convoi, avaient eu l'heureuse précaution de faire ramasser les sacs et les fusils, aux deux bords des chemins. Il n'en manqua qu'un petit nombre, les hommes furent réarmés à la pointe du jour, comme furtivement, pour étouffer l'affaire. Et l'ordre

était de lever le camp à cinq heures; mais, dès quatre heures, on réveilla les soldats, on pressa la retraite sur Belfort, dans la certitude que les Prussiens n'étaient plus qu'à deux ou trois lieues. On avait dû encore se contenter de biscuit,[1] les troupes restaient fourbues[2] de cette nuit trop courte et fiévreuse, sans rien de chaud dans l'estomac. De nouveau, ce matin-là, la bonne conduite de la marche se trouva compromise par ce départ précipité.

Ce fut une journée pire, d'une infinie tristesse. L'aspect du pays avait changé, on était entré dans une contrée montagneuse, les routes montaient, dévalaient par des pentes plantées de sapins; et les étroites vallées, embroussaillées de genêts,[3] étaient toutes fleuries d'or. Mais, au travers de cette campagne éclatante sous le grand soleil d'août, la panique soufflait plus affolée à chaque heure, depuis la veille.

C'était lamentable, ces villages qu'on traversait, d'une pitié à serrer le cœur d'angoisse. Dès qu'apparaissaient les troupes en retraite, cette débandade des soldats éreintés,[4] traînant la jambe, les habitants s'agitaient, hâtaient leur fuite. A chaque village, le pitoyable spectacle s'assombrissait, le nombre des déménageurs et des fuyards devenait plus grand, parmi la bousculade croissante, les poings tendus, les jurons et les larmes. Sur la route, le flot des voitures et des piétons passait toujours, gênant la marche des troupes, si compact aux approches de Belfort, d'un tel courant irrésistible de torrent élargi, que des haltes, à plusieurs reprises, devinrent nécessaires.

Alors, ce fut pendant une de ces courtes haltes que Maurice assista à une scène, dont le souvenir lui resta comme celui d'un soufflet, reçu en plein visage.

Au bord du chemin, se trouvait une maison isolée, la

demeure de quelque paysan pauvre, dont le maigre bien s'étendait derrière. Celui-là n'avait pas voulu quitter son champ, attaché au sol par des racines trop profondes; et il restait, ne pouvant s'éloigner, sans laisser là des lambeaux de sa chair. On l'apercevait dans une salle basse, écrasé[1] sur un banc, regardant d'un œil vide défiler ces soldats, dont la retraite allait livrer son blé mûr à l'ennemi. Debout à son côté, sa femme, jeune encore, tenait un enfant, tandis qu'un autre se pendait à ses jupes; et tous les trois se lamentaient. Mais, tout d'un coup, dans le cadre de la porte violemment ouverte, parut la grand'mere, une très vieille femme, haute, maigre, avec des bras nus, pareils à des cordes noueuses, qu'elle agitait furieusement. Ses cheveux gris, échappés de son bonnet, s'envolaient autour de sa tête décharnée, et sa rage était si grande, que les paroles qu'elle criait, s'étranglaient dans sa gorge, indistinctes.

D'abord, les soldats s'étaient mis à rire. Elle avait une bonne tête, la vieille folle! Puis, des mots leur parvinrent, la vieille criait:

— Canailles! brigands! lâches! lâches!

D'une voix de plus en plus perçante, elle leur crachait[2] l'insulte de lâcheté, à toute volée. Et les rires cessèrent, un grand froid[3] avait passé dans les rangs. Les hommes baissaient la tête, regardaient ailleurs.[4]

— Lâches! lâches! lâches!

Brusquement, elle parut encore grandir. Elle se soulevait, d'une maigreur tragique, dans son lambeau de robe, promenant son long bras de l'ouest à l'est, d'un tel geste immense, qu'il semblait emplir le ciel.

— Lâches, le Rhin n'est pas là . . . Le Rhin est là-bas, lâches, lâches!

Le regard de Maurice rencontra le visage de Jean et vit que les yeux de celui-ci étaient pleins de grosses larmes.

Ah ! c'était bien la fin de tout ! A peine avait-on commencé, et c'était fini. Cette indiscipline, cette révolte des hommes, au premier revers, faisaient déjà de l'armée une bande sans liens aucuns, demoralisée, mûre pour toutes les catastrophes. Là, sous Belfort, eux[1] n'avaient pas vu un Prussien, et ils étaient battus.

Les jours qui suivirent, furent, dans leur monotonie, frissonants[2] d'attente et de malaise. Deux fois le général avait écrit, demandé des ordres, sans même recevoir de réponse. Puis, après une semaine de cet abandon, de cette séparation totale d'avec le reste de la France, un télégramme apporta l'ordre du départ. Ce fut une grande joie, on préférait tout à cette vie murée qu'on menait. Et, pendant les préparatifs, les suppositions recommencèrent, personne ne savait où l'on se rendait ; les uns disaient qu'on allait défendre Strasbourg, tandis que d'autres parlaient même d'une pointe[3] hardie dans la Forêt-Noire,[4] pour couper la ligne de retraite des Prussiens.

Dès le lendemain matin, le 106e partit un des premiers, entassé dans des wagons à bestiaux.[5] Comme les distributions, une fois de plus, venaient d'avoir lieu dans le plus grand désordre, les soldats ayant reçu en eau-de-vie ce qu'ils auraient dû recevoir en vivres, presque tous étaient ivres, d'une ivresse violente et hurlante, qui se répandait en chansons obscènes. Le train roulait, on ne se voyait plus dans le wagon, que la fumée des pipes noyait d'un brouillard ; il y régnait une insupportable chaleur, la fermentation de ces corps empilés ; tandis que, de la voiture noire et fuyante, sortaient des vociférations, dominant le grondement des roues, allant s'éteindre au loin, dans les mornes

campagnes. Et ce fut seulement à Langres que les troupes comprirent qu'on les ramenait vers Paris.

— Ah ! nom de Dieu ! répétait Chouteau, qui régnait déjà dans son coin, en maître indiscuté, par sa toute-puissance de beau parleur, c'est bien sûr qu'on va nous aligner à Charentonneau,[1] pour empêcher Bismarck d'aller coucher aux Tuileries. Mais ils ont raison, c'est dégoûtant d'envoyer un tas de braves garçons se faire casser la gueule,[2] pour de sales histoires dont ils ne savent pas le premier mot.

Jean était devenu très rouge, il se leva, avança ses poings tendus et sa face enflammée, d'un air si terrible, que l'autre blêmit.

— Tonnerre de Dieu ! veux-tu te taire à la fin, cochon ! . . . Ah ! sacré lâche,[3] tu ne veux pas te battre et tu cherches à empêcher les autres de se battre ! Répète un peu voir, que je cogne ![4]

Déjà, tout le wagon, retourné, soulevé par la belle crânerie[5] de Jean, abandonnait Chouteau, qui bégayait, reculant devant les gros poings de son adversaire.

Et, au milieu de la sauvage ovation, Jean, calmé, dit poliment à Maurice, comme s'il ne se fût pas adressé à un de ses hommes :

— Monsieur, vous ne pouvez pas être avec les lâches . . . Allez, nous ne sommes pas encore battus, c'est nous qui finirons bien par les rosser un jour, les Prussiens !

A cette minute, Maurice sentit un chaud rayon de soleil lui couler jusqu'au cœur. Il restait troublé, humilié. Quoi ? cet homme n'était donc pas qu'un rustre ? Et il se rappelait l'affreuse haine dont il avait brûlé, en ramassant son fusil, jeté dans une minute d'inconscience. Mais il se rappelait aussi, les deux grosses larmes du caporal, lorsque la

vieille grand'mère, ses cheveux gris au vent, les insultait, en montrant le Rhin, là-bas, derrière l'horizon. Était-ce la fraternité des mêmes fatigues et des mêmes douleurs, subies ensemble, qui emportait ainsi sa rancune ? Tout d'un coup l'espoir lui revenait :

— Mais c'est certain, caporal, dit-il gaiement, nous les rosserons !

Le wagon roulait, roulait toujours, emportant sa charge d'hommes, dans l'épaisse fumée des pipes et l'étouffante chaleur des corps entassés, jetant aux stations anxieuses qu'on traversait, aux paysans hagards, plantés le long des haies, ses obscènes chansons en une clameur d'ivresse. Le 20 août on était à Paris, à la gare de Pantin, et le soir même on repartait, on débarquait le lendemain à Reims, et recevait l'ordre d'y camper.

Évidemment le plan qui avait prévalu, était d'aller prendre position sous Paris, pour y attendre les Prussiens. Et Maurice en fut très heureux. N'était-ce pas le plus sage ? Convaincu qu'on se replierait dès le lendemain, puisqu'on disait les ordres donnés, il voulut satisfaire une envie d'enfant qui le tourmentait : celle d'échapper pour une fois à la gamelle,[1] de déjeuner quelque part sur une nappe, d'avoir devant lui une bouteille, un verre, une assiette, toutes ces choses dont il lui semblait être privé depuis des mois. Il avait de l'argent, il fila le cœur battant, comme pour une fredaine,[2] cherchant une auberge.

Ce fut, au delà du canal, à l'entrée du village de Courcelles, qu'il trouva le déjeuner rêvé. La veille, on lui avait dit que l'empereur était descendu dans une maison bourgeoise de ce village ; et il y était venu flâner par curiosité, il se souvenait d'avoir vu, à l'angle de deux routes, ce cabaret avec sa tonnelle,[3] d'où pendaient de belles grappes

de raisin, déjà dorées et mûres. Et c'était bon enfant,[1] gai et joli, toute la vieille guinguette[2] française.

Une belle fille vint lui demander, en montrant ses dents blanches :

— Est-ce que monsieur déjeune?[3]

— Mais oui, je déjeune ! . . . Donnez-moi des œufs, une côtelette, du fromage ! . . . Et du vin blanc !

Il la rappela.

— Dites, n'est-ce pas dans une de ces maisons que l'empereur est descendu ?

— Tenez ! monsieur, dans celle qui est là devant nous. . . Vous ne voyez pas la maison, elle est derrière ce grand mur que des arbres dépassent.

Alors, il s'installa sous la tonnelle, déboucla son ceinturon pour être plus à l'aise, choisit sa table, sur laquelle le soleil, filant à travers les pampres, jetait des palets d'or. Et il revenait toujours à ce grand mur jaune, qui abritait l'empereur. C'était en effet une maison cachée, mystérieuse, dont on ne voyait pas même les tuiles du dehors. Derrière, le petit parc faisait comme un îlot d'épaisse verdure, parmi les quelques constructions voisines. Et là, il remarqua, à l'autre bord de la route, encombrant une large cour, entourée de remises et d'écuries, tout un matériel de voitures et de fourgons, au milieu d'un va-et-vient continu d'hommes et de chevaux.

Maurice avait un instant suivi des yeux un officier de chasseurs d'Afrique, accompagné d'une ordonnance, qui tous deux venaient de disparaître au grand trot, à l'angle de la maison silencieuse, occupée par l'empereur. Puis, comme l'ordonnance reparaissait seule et s'arrêtait avec les deux chevaux, à la porte du cabaret, il eut un cri de surprise.

— Prosper ! . . . Moi qui vous croyais à Metz !

C'était un homme de Remilly, un simple valet de ferme, qu'il avait connu enfant, lorsqu'il allait passer les vacances chez l'oncle Fouchard. Et ils causèrent, rapprochés malgré la hiérarchie.[1]

Peu à peu, des soldats de toute arme et de tous grades envahissaient la guinguette, à cette heure de la demi-tasse[2] et du pousse-café.[3] Pas une des tables ne restait libre, c'était une gaieté éclatante d'uniformes dans la verdure des pampres éclaboussés[4] de soleil. Le major Bouroche venait de s'asseoir près de Rochas, lorsque Jean se présenta.

Mais il y eut un brusque mouvement, et Jean, qui était resté à une des portes de la tonnelle, se retourna, en disant :

— L'empereur !

Tous furent aussitôt debout. Entre les peupliers, par la grande route blanche, un peloton de cent-gardes[5] apparaissait, d'un luxe d'uniformes correct encore et resplendissant, avec le grand soleil[6] doré de leur cuirasse. Puis, tout de suite, venait l'empereur à cheval, dans un large espace libre, accompagné de son état-major, que suivait un second peloton de cent-gardes.

Les fronts s'étaient découverts, quelques acclamations retentirent. Et l'empereur, au passage, leva la tête, très pâle, la face déjà tirée,[7] les yeux vacillants, comme troubles et pleins d'eau. Il parut s'éveiller d'une somnolence, il eut un faible sourire à la vue de ce cabaret ensoleillé, et salua.

Alors, Jean et Maurice entendirent distinctement, derrière eux, Bouroche qui grognait, après avoir sondé à fond l'empereur de son coup d'œil de praticien :

— Foutu ![8]

Le soir, dans le camp, après l'appel, il y eut une soudaine agitation, des officiers courant, transmettant des ordres, réglant le départ du lendemain matin, à cinq heures. Et ce fut, pour Maurice, un sursaut de surprise et d'inquiétude, quand il comprit que tout, une fois encore, était changé : on ne se repliait plus sur Paris, on allait marcher sur Verdun, à la rencontre de Bazaine. Le bruit circulait d'une dépêche de ce dernier, arrivée dans la journée, annonçant qu'il opérait son mouvement de retraite ; et le jeune homme se rappela Prosper, avec l'officier de chasseurs, venus de Monthois, peut-être bien pour apporter une copie de cette dépêche. C'était donc l'impératrice-régente et le conseil des ministres qui triomphaient, grâce à la continuelle incertitude du maréchal de Mac-Mahon, dans leur épouvante de voir l'empereur rentrer à Paris, dans leur volonté têtue de pousser malgré tout l'armée en avant, pour tenter le suprême sauvetage de la dynastie. Ces quatre corps, formés et reconstitués à la hâte, sans liens solides entre eux, c'était l'armée de la désespérance, le troupeau expiatoire qu'on envoyait au sacrifice, pour tenter de fléchir la colère du destin. Elle allait monter son calvaire jusqu'au bout, payant les fautes de tous du flot rouge de son sang, grandie dans l'horreur même du désastre. Et cet empereur misérable, ce pauvre homme qui n'avait plus de place dans son empire, allait être emporté comme un paquet inutile et encombrant, parmi les bagages de ses troupes, condamné à traîner derrière lui l'ironie de sa maison impériale, ses cent-gardes, ses voitures, ses chevaux, ses cuisiniers, ses fourgons de casseroles d'argent et de vin de Champagne, toute la pompe de son manteau de cour, semé d'abeilles,[1] balayant le sang et la boue des grandes routes de la défaite.

III

Le 23 août, un mardi, à six heures du matin, le camp fut levé, les cent mille hommes de l'armée de Châlons s'ébranlèrent, coulèrent bientôt en un ruissellement[1] immense, comme un fleuve d'hommes, un instant épandu en lac, qui reprend son cours; et, malgré les rumeurs qui avaient couru la veille, ce fut une grande surprise pour beaucoup, de voir qu'au lieu de continuer le mouvement de retraite, on tournait le dos à Paris, allant là-bas, vers l'est, à l'inconnu.

On avait rudement marché depuis Reims, soixante kilomètres[2] en deux étapes. Si l'on continuait de ce train, et toujours droit devant soi, nul doute qu'on ne culbutât la deuxième armée allemande, pour donner la main à Bazaine. Mais après, en trois jours, on n'avait pas fait deux lieues, et Maurice songeait au prix inestimable de chaque heure dans ce projet fou, un plan que, seul, un général de génie aurait pu exécuter, avec des soldats solides, à la condition d'aller en tempête, droit devant lui, au travers des obstacles.

Et ce découragement, que Maurice raisonnait en garçon intelligent et instruit, il grandissait, il pesait peu à peu sur toutes les troupes, immobilisées sans raison, dévorées par l'attente. Obscurément, le doute, le pressentiment de la situation vraie faisaient leur travail, dans ces cervelles épaisses; et il n'était plus un homme, si borné fût-il, qui n'éprouvât le malaise d'être mal conduit, attardé à tort, poussé au hasard dans la plus désastreuse des aventures. Aussi, à cinq heures, lorsque le bruit se répandit qu'on allait se replier, y eut-il un allègement dans toutes les poitrines, un soupir de profonde joie.

Enfin, c'était donc le parti de la sagesse qui l'emportait! L'empereur et le maréchal, qui n'avaient jamais été pour cette marche sur Verdun, inquiets d'apprendre qu'ils étaient de nouveau gagnés de vitesse[1] et qu'ils allaient avoir contre eux l'armée du prince royal de Saxe et celle du prince royal de Prusse, renonçaient à l'improbable jonction avec Bazaine, pour battre en retraite par les places fortes du Nord, de façon à se replier ensuite sur Paris. Le 7e corps recevait l'ordre de remonter sur Chagny, par le Chêne, et Maurice en était ravi. Mais, quand il voulut enlever son soulier pour voir son talon qui battait d'une grosse fièvre, il arracha la peau. Et comme Jean se trouvait là, ce fut lui, avec son esprit pratique, qui eut une idée.

— Écoute, mon petit, tu m'as dit hier que tu connaissais du monde, là, dans la ville. Tu devrais obtenir la permission du major et te faire conduire en voiture au Chêne, où tu passerais une bonne nuit dans un bon lit. Demain, si tu marches mieux, nous te reprendrons, en passant . . . Hein? ça va-t-il?

Dans Falaise même, le village près duquel on était campé, Maurice venait de retrouver un ancien ami de son père, un petit fermier, qui justement allait conduire sa fille au Chêne, près d'une tante, et dont le cheval, attelé à une légère carriole, attendait. Mais lorsque Jean aida Maurice à se hisser dans la carriole, et ce dernier se retourna pour le remercier, les deux hommes tombèrent aux bras l'un de l'autre, comme s'ils n'avaient jamais dû[2] se revoir. Maurice resta surpris de la grande tendresse qui l'attachait déjà à ce garçon. Et, deux fois encore, il se retourna, pour lui dire au revoir.

Il n'était pas sept heures, le crépuscule tombait à peine,

lorsque le jeune homme descendit au pont du canal, sur la place, en face [1] de l'étroite maison jaune où il était né, où il avait passé vingt ans de son existence. Où donc allait-il? Brusquement il se souvint que c'était chez le notaire dont la maison touchait celle où il avait grandi, et dont la mère, la très vieille et très bonne madame Desroches, à titre de [2] voisine, le gâtait, lorsqu'il était enfant.

Le soleil venait de disparaître dans l'eau toute droite et sanglante du canal, et Maurice se décidait, lorsqu'une femme, près de lui, qui le dévisageait [3] depuis un instant, s'écria :

— Mais ce n'est pas Dieu [4] possible ! vous êtes bien le fils Levasseur ? [5]

Alors, lui-même reconnut madame Combette, la femme du pharmacien, dont la boutique était sur la place. Comme il lui expliquait qu'il allait demander un lit à la bonne madame Desroches, elle l'entraîna, agitée.

— Non, non, venez jusque chez nous. Je vais vous dire . . .

Puis, dans la pharmacie, quand elle eut soigneusement refermé la porte :

— Vous ne savez donc pas, mon cher garçon, que l'empereur est descendu chez les Desroches . . . On a réquisitionné la maison pour lui, et ils ne sont guère satisfaits du grand honneur, je vous assure. Quand on pense qu'on a forcé la pauvre vieille maman, une femme de soixante-dix ans passés, à donner sa chambre et à monter se coucher sous les toits, dans un lit de bonne ! [6] . . . Tenez, tout ce que vous voyez là, sur la place, c'est à l'empereur, ce sont ses malles enfin, vous comprenez !

En effet, Maurice se les rappela alors, ces voitures et ces fourgons, tout ce train superbe de la maison impériale,

qu'il avait vu à Reims. Mais tourmenté du besoin de voir et de savoir, Maurice, avant tout, voulut absolument suivre sa première idée, en allant, rendre visite à la vieille madame Desroches. Il fut surpris de ne pas être arrêté, à la porte, qui, dans le tumulte de la place, restait ouverte, sans même être gardée. Continuellement, du monde entrait et sortait, des officiers, des gens de service ; et il semblait que le branle [1] de la cuisine flambante agitât la maison entière. Au premier étage, il s'arrêta quelques secondes, le cœur battant, devant la porte de la pièce [2] où il savait que se trouvait l'empereur ; mais, là, dans cette pièce, pas un bruit, un silence de mort. Et, en haut, au seuil de la chambre de bonne où elle avait dû se réfugier, la vieille madame Desroches eut d'abord peur de lui. Ensuite, quand elle l'eut reconnu :

— Ah ! mon enfant, dans quel affreux moment faut-il qu'on se retrouve !... Je la lui aurais donnée bien volontiers, ma maison, à l'empereur ; mais il a, avec lui, des gens trop mal élevés ! Si vous saviez comme ils ont tout pris, et ils vont tout brûler, tant ils font du feu !... Lui, le pauvre homme, a la mine d'un déterré [3] et l'air si triste...

Puis, lorsque le jeune homme s'en alla, en la rassurant, elle l'accompagna, se pencha au-dessus de la rampe.

— Tenez ! murmura-t-elle, on le voit d'ici... Ah ! nous sommes bien tous perdus. Adieu, mon enfant !

Et Maurice resta planté sur une marche, dans les ténèbres de l'escalier. Le cou tordu, il apercevait, par une imposte [4] vitrée, un spectacle dont il emporta l'inoubliable souvenir.

L'empereur était là, au fond de la pièce bourgeoise et froide,[5] assis devant une petite table, sur laquelle son couvert était mis,[6] éclairée à chaque bout d'un flambeau. Dans le fond, deux aides de camp se tenaient silencieux.

Un maître d'hôtel, debout près de la table, attendait. Et le verre n'avait pas servi,[1] le pain n'avait pas été touché, un blanc de poulet refroidissait au milieu de l'assiette. L'empereur, immobile, regardait la nappe, de ces yeux vacillants, troubles et pleins d'eau, qu'il avait déjà à Reims. Mais il semblait plus las, et, lorsque, se décidant, d'un air d'immense effort, il eut porté à ses lèvres deux bouchées, il repoussa tout le reste de la main. Il avait dîné. Une expression de souffrance, endurée secrètement, blêmit encore son pâle visage.

En bas, comme Maurice passait devant la salle à manger, la porte en fut brusquement ouverte, et il aperçut, dans le braisillement[2] des bougies et la fumée des plats, une tablée d'écuyers, d'aides de camp, de chambellans, en train de vider les bouteilles des fourgons, d'engloutir les volailles et de torcher[3] les sauces, au milieu de grands éclats de voix. La certitude de la retraite enchantait tout ce monde, depuis que la dépêche du maréchal était partie. Dans huit jours, à Paris, on aurait enfin des lits propres.

Maurice, alors, tout d'un coup, sentit la terrible fatigue qui l'accablait: c'était certain, l'armée entière se repliait, et il n'avait plus qu'à dormir, en attendant le passage du 7e corps. Il retraversa la place, se retrouva chez le pharmacien Combette, où, comme dans un rêve, il mangea. Puis, il lui sembla bien[4] qu'on lui pansait le pied, qu'on le montait[5] dans une chambre. Et ce fut la nuit noire,[6] l'anéantissement. Il dormait, écrasé, sans un souffle. Mais, après un temps indéterminé, des heures ou des siècles, un frisson agita son sommeil, le souleva sur son séant, au milieu des ténèbres. Où était-il donc? quel était ce roulement continu de tonnerre qui l'avait réveillé? Tout de suite il se souvint, courut à la fenêtre, pour voir. En bas, dans

l'obscurité, sur cette place aux nuits si calmes d'ordinaire, c'était de l'artillerie qui défilait, un trot sans fin d'hommes, de chevaux et de canons, dont les petites maisons mortes tremblaient. Une inquiétude irraisonnée le saisit, devant ce brusque départ. Vivement il enfila son pantalon [1] pour descendre. Mais Combette parut, un bougeoir à la main, gesticulant.

— Je vous ai aperçu, d'en bas, en revenant de la mairie.[2] Et je suis monté vous dire . . . Oui, tout est changé, une fois encore.

Et il continua longtemps, en phrases coupées, sans ordre, et le jeune homme finit par comprendre, muet, le cœur serré. Vers minuit, une dépêche du ministre de la guerre à l'empereur était arrivée. La dépêche exigeait la marche en avant, malgré tout, avec une fièvre de passion extraordinaire.

— L'empereur a fait appeler le maréchal, ajouta le pharmacien, et ils sont restés enfermés ensemble pendant près d'une heure . . . Cette fois, c'est bien fini, vous voilà en route pour la bataille.

Il s'arrêta. Puis, à demi voix, d'un air de curiosité songeuse :

— Hein ! qu'ont-ils pu se dire ? . . . C'est drôle tout de même, de se replier à six heures du soir, devant la menace d'un danger, et d'aller à minuit tête baissée [3] dans ce danger, lorsque la situation reste identiquement la même !

Qu'avaient-ils pu se dire, en effet, cet empereur et ce maréchal ? Le maréchal, peut-être, n'était qu'une âme bornée et obéissante de soldat,[4] grande dans son abnégation. Et l'empereur, qui ne commandait plus, attendait le destin. On leur demandait leur vie et la vie de l'armée : ils les donnaient. Ce fut la nuit du crime, la nuit abominable d'un

assassinat de nation : car l'armée dès lors se trouvait en détresse, cent mille hommes étaient envoyés au massacre.

Soudain, Maurice songea que, si la marche en avant était reprise, le 7ᵉ corps ne remonterait pas par le Chêne ; et il se vit en arrière, séparé de son régiment, ayant déserté son poste. Il voulut partir, partir a l'instant, espérant rencontrer encore le 106ᵉ sur la route du Chêne à Vouziers. Vainement le pharmacien tâcha de le retenir, et il allait se décider à le reconduire en personne dans son cabriolet, battant la route au petit bonheur,[1] quand son élève, Fernand, reparut. Ce fut ce grand garçon blême, l'air poltron, qui attela et qui emmena Maurice.

Il n'était pas quatre heures, une pluie diluvienne ruisselait du ciel d'encre, les lanternes de la voiture pâlissaient, éclairant à peine le chemin, au milieu de la vaste campagne noyée,[2] toute pleine de rumeurs immenses, qui, à chaque kilomètre, les faisaient s'arrêter, croyant au passage d'une armée. Enfin, du coteau d'en face, à un coude de la route Maurice venait d'apercevoir le 7ᵉ corps. Il sauta de voiture, et trouva tout de suite son régiment.

Jean, stupéfait, lui cria :

— Comment, c'est toi ! Pourquoi donc ? puisque nous allions te reprendre !

D'un geste, Maurice conta sa colère et sa peine.

— Ah ! oui . . . On ne remonte plus par là, c'est par là-bas qu'on va, pour y crever[3] tous !

— Bon ! dit l'autre, tout pâle, après un silence. On se fera au moins casser la gueule ensemble.

Et, comme ils s'étaient quittés, les deux hommes se retrouvèrent, en s'embrassant. Sous la pluie battante qui continuait, le simple soldat rentra dans le rang, tandis que le caporal donnait l'exemple, ruisselant, sans une plainte.

Mais la nouvelle, maintenant, courait, certaine. On ne se repliait plus sur Paris, on marchait de nouveau vers la Meuse. Alors, parmi les soldats, il y eut un véritable désespoir. Jamais désordre ne fut plus grand, et jamais anxiété plus vive. Beaucoup voulaient s'asseoir sur leurs sacs, dans la boue de ce plateau détrempé,[1] et attendre la mort, sous la pluie. Ils ricanaient, ils insultaient les chefs : ah ! de fameux chefs, sans cervelle, défaisant le soir ce qu'ils avaient fait le matin, flânant[2] quand l'ennemi n'était pas là, filant dès qu'il apparaissait ! Une démoralisation dernière achevait de faire de cette armée un troupeau sans foi, sans discipline, qu'on menait à la boucherie, par les hasards de la route. Et comme le 106e enfin quittait le plateau, reprenant la marche scélérate[3] vers la Meuse, à l'inconnu, Maurice revit l'ombre de l'empereur, allant et revenant d'un train morne, sur les petits rideaux de la vieille madame Desroches. Ah ! cette armée de la désespérance, cette armée en perdition[4] qu'on envoyait à un écrasement certain, pour le salut d'une dynastie ! Marche, marche, sans regarder en arrière, sous la pluie, dans la boue à l'extermination !

Par la plaine nue, entre les larges plis de terrain,[5] ils avançaient en colonne, sur deux files, une à chaque bord, entre lesquelles circulaient les officiers. Silencieux, irrités, ils traînaient la jambe, avec la haine du fusil qui leur meurtrissait l'épaule, du sac dont ils étaient écrasés, ayant cessé de croire à leurs chefs, se laissant envahir par une telle désespérance, qu'ils ne marchaient plus en avant que comme un bétail,[6] sous la fatalité du fouet.

Maurice, cependant, depuis quelques minutes, était très intéressé. Sur la gauche, s'étageaient des vallonnements, et il venait de voir, d'un petit bois lointain, sortir un cava-

lier. Presque aussitôt, un autre parut, puis un autre encore. Tous les trois restaient immobiles, pas plus gros que le poing, ayant des lignes précises et fines de joujoux. Il pensait que ce devait être un poste détaché de hussards, quelque reconnaissance qui revenait, lorsque des points brillants, aux épaules, sans doute les reflets d'epaulettes de cuivre, l'étonnèrent.

— Là-bas, regarde ! dit-il en poussant le coude de Jean, qu'il avait à côté de lui. Des uhlans.[1]

Le caporal écarquilla[2] les yeux.

— Ça !

C'étaient, en effet, des uhlans, les premiers Prussiens que le 106e apercevait. Depuis bientôt six semaines qu'il faisait campagne, non seulement il n'avait pas brûlé une cartouche,[3] mais il en était encore à voir un ennemi. Le mot courut, toutes les têtes se tournèrent, au milieu d'une curiosité grandissante. Ils semblaient très bien, ces uhlans.

Mais, à gauche du petit bois, sur un plateau, tout un escadron se montra. Et, devant cette apparition menaçante, un arrêt se fit dans la colonne. Des ordres arrivèrent, le 106e alla prendre position derrière des arbres, au bord d'un ruisseau. Déjà, de l'artillerie rebroussait chemin au galop, s'établissait sur un mamelon. Puis, pendant près de deux heures, on demeura là, en bataille,[4] on s'attarda, sans que rien de nouveau se produisît. A l'horizon, la masse de cavalerie ennemie restait immobile. Et, comprenant enfin qu'on perdait un temps précieux, on repartit. Si les Prussiens n'attaquaient point, ce devait être qu'ils n'avaient pas encore assez d'infanterie à leur disposition ; de sorte que leurs démonstrations de cavalerie, à distance, ne pouvaient avoir d'autre but que d'attarder les corps en marche. De nouveau, on venait de

tomber dans le piège. Et, en effet, à partir de ce moment, le 106ᵉ vit sans cesse les uhlans, sur sa gauche, à chaque accident[1] de terrain ; ils le suivaient, le surveillaient, disparaissaient derrière une ferme pour reparaître à la corne d'un bois.

Peu à peu, les soldats s'énervaient de se voir ainsi envelopper à distance, comme dans les mailles d'un filet invisible.

Mais on marchait, on marchait toujours, péniblement, d'un pas déjà alourdi qui se fatiguait vite. Dans le malaise de cette étape, on sentait de partout l'ennemi approcher, de même qu'on sent monter l'orage, avant qu'il se montre au-dessus de l'horizon. A chaque instant, depuis Oches, le 106ᵉ, qui se trouvait maintenant à l'arrière-garde, s'attendait à être attaqué ; car l'ennemi suivait la colonne pas à pas, la surveillant, guettant sans doute la minute favorable pour la prendre en queue. Et comme l'arrière-garde quittait Raucourt, les Allemands, à l'autre bout, y entraient, et deux de leurs batteries, tout de suite installés, à gauche, sur les hauteurs, tirèrent.

La nuit venait, quand le 106ᵉ traversa Angecourt. Enfin, des hauteurs de Remilly, on aperçut, dans les brumes du soir, un ruban d'argent pâle, parmi le déroulement immense des prés et des terres. C'était la Meuse, cette Meuse si désirée, où il semblait que serait la victoire.

Et Maurice, le bras tendu vers de petites lumières lointaines qui s'allumaient gaiement dans les verdures, au fond de cette vallée féconde, d'un charme délicieux sous la douceur du crépuscule, dit à Jean, avec le soulagement joyeux d'un homme qui retrouve un pays aimé :

— Tiens ! regarde là-bas... Voilà Sedan !

Dans Remilly, une effrayante confusion d'hommes, de chevaux et de voitures, encombrait la rue en pente, dont les lacets descendent à la Meuse, où le génie[1] avait, le matin, jeté un pont de bateaux. On disait qu'il y avait encore là une brigade du 1er corps, un convoi de munitions, sans compter les quatre régiments de cuirassiers de la division Bonnemain. Et, derrière, arrivait tout le 7e corps, trente et quelques[2] mille hommes, croyant avoir l'ennemi sur les talons, ayant la hâte fébrile de se mettre à l'abri, sur l'autre rive. Et, de nouveau, l'attente commença, pleine de révolte et d'angoisse. Mais vers deux heures du matin, un aide de camp du maréchal de Mac-Mahon était venu dire au général Douay que toute l'armée avait l'ordre de se replier sur Sedan, sans perdre une minute. A ce moment, le général, qui veillait près du pont de bateaux, se désespérait de voir que sa troisième division avait seule passé le fleuve. Le jour allait naître, on pouvait être attaqué d'un instant à l'autre. Aussi fit-il avertir tous les chefs placés sous ses ordres de gagner Sedan, chacun pour son compte, par les routes les plus directes.

Le petit jour parut, comme la compagnie Beaudoin traversait Pont-Maugis, et lorsqu'on eut enfin atteint la porte de Torcy, il fallut parlementer, supplier et se fâcher, presque faire le siège de la place, pour obtenir du gouverneur qu'il baissât le pont-levis.[3] Il était cinq heures. Le 7e corps entra dans Sedan, ivre de fatigue, de faim et de froid.

Dans la bousculade, au bout de la chaussée de Wadelincourt, place de Torcy, Jean fut séparé de Maurice. Il ne se rappelait même pas le nom du beau-frère de Maurice, il savait seulement que sa sœur s'appelait Henriette. Où aller? qui demander? Il s'entêtait à chercher un lit. De

l'autre côté de la place, à une des fenêtres de l'hôtel de la Croix d'Or, il avait aperçu le général Bourgain-Desfeuilles, déjà en manches de chemise, tout prêt à se fourrer entre de fins draps blancs. A quoi bon faire du zèle, pâtir davantage ? Et il eut une soudaine joie, un nom avait jailli de sa mémoire, celui du fabricant de drap, chez qui était employé le beau-frère de Maurice : M. Delaherche, oui ! c'était bien ça. Il arrêta un vieil homme qui passait.

— Monsieur Delaherche ?

— Rue Maqua, presque au coin de la rue au Beurre, une grande belle maison, avec des sculptures.[1]

Tout de suite, il enfila la Grande-Rue, se perdit de nouveau dans le tumulte grandissant de la ville, finit par s'adresser à un petit garçon qui le conduisit rue Maqua.

Les Weiss habitaient rue des Voyards ; mais la maison, qui appartenait à Delaherche, communiquait avec la bâtisse monumentale de la rue Maqua. Weiss, occupant tout le troisième étage, s'y trouvait à l'aise, à proximité de son bureau, pouvant y descendre en pantoufles, sans sortir. Il était un homme heureux, depuis qu'il avait épousé Henriette, si longtemps désirée, lorsqu'il l'avait connue au Chêne, chez son père le percepteur, ménagère[2] à six ans, remplaçant la mère morte. Maintenant, la fortune leur souriait, et Delaherche avait parlé d'associer Weiss à sa maison.

— Madame Weiss, cria la domestique, voilà un soldat qui vous demande.

Il y eut un léger rire de contentement, et la voix douce répondit :

— Bon ! bon ! je sais qui c'est.

Puis, comme le caporal, gêné, étouffé,[3] s'arrêtait sur le seuil.

— Entrez, monsieur Jean . . . Voici deux heures que

Maurice est là et que nous vous attendons, oh ! avec bien de l'impatience !

Il balbutiait, ne trouvant pas même un remerciement, dans son émotion d'être si fraternellement reçu. D'ailleurs, ses paupières se fermaient, il ne l'apercevait qu'à travers le sommeil invincible dont il était pris, une sorte de brume où elle flottait, vague, détachée de terre. Il lui sembla bien qu'elle touchait sa main, qu'il sentait la sienne, petite et ferme, d'une loyauté de vieil ami.

Et, à partir de ce moment, Jean perdit la conscience nette des choses. On était dans la salle à manger, il y avait du pain et de la viande sur la table ; mais il n'aurait pas eu la force de porter les morceaux à sa bouche. Un homme était là, assis sur une chaise. Puis, il reconnut Weiss, qu'il avait vu à Mulhouse. Mais il ne comprenait pas ce que l'homme disait, d'un air de chagrin, avec des gestes ralentis. Dans un lit de sangle,[1] dressé devant le poêle,[2] Maurice dormait déjà, la face immobile, l'air mort. Et Henriette s'empressait autour d'un divan, sur lequel on avait jeté un matelas ; elle apportait un traversin, un oreiller, des couvertures ; elle mettait, les mains promptes et savantes, des draps blancs, d'admirables draps blancs, d'un blanc de neige.

Ah ! ces draps blancs, ces draps si ardemment convoités, Jean ne voyait plus qu'eux ! Il ne s'était pas déshabillé, il n'avait pas couché dans un lit depuis six semaines. Dès qu'on l'eut laissé seul, il fut tout de suite pieds nus, en chemise, il se coucha, se contenta, avec un grognement[3] de bête heureuse. Des heures, des années coulèrent. Jean et Maurice n'étaient plus, sans un rêve, sans la conscience du petit battement de leurs veines. Dix ans ou dix minutes, le temps avait cessé de compter ; et c'était comme

la revanche du corps surmené, se satisfaisant dans la mort de tout leur être. Brusquement, secoués du même sursaut, tous deux s'éveillèrent.

— Fichtre ! bégaya Jean, faut pourtant se lever et rejoindre le régiment avant midi.

Il sauta sur le carreau [1] avec un léger cri de douleur, il s'habilla.

— Avant midi, répéta Weiss. Vous savez qu'il est sept heures du soir et que vous dormez depuis douze heures environ.

Sept heures, bon Dieu ! Ce fut un effarement. Jean, déjà tout vêtu, voulait courir, tandis que Maurice, encore au lit, se lamentait de ne pouvoir plus remuer les jambes. Comment retrouver les camarades ? l'armée n'avait-elle pas filé ? Et tous deux se fâchaient, on n'aurait pas dû les laisser dormir si longtemps. Mais Weiss eut un geste de désespérance.

— Pour ce qu'on a fait, mon Dieu ! vous avez aussi bien fait de rester couchés.

Il avait pris la main de Jean, il l'amenait devant la fenêtre.

— Regardez là-bas, sur la crête des coteaux. Vous ne voyez pas, là-bas, le long des sommets, ces lignes noires en marche, ces fourmis noires qui défilent ?

Jean écarquillait les yeux, tandis que Maurice, à genoux sur son lit, tendait le cou.

— Ah ! oui, crièrent-ils ensemble. En voici une ligne, en voici une autre, une autre, une autre ! Il y en a partout.

—Eh bien ! reprit Weiss, ce sont les Prussiens ... Depuis ce matin, je les regarde, et il en passe, il en passe toujours ! Ah ! je vous promets que, si nos soldats les attendent, eux [2] se dépêchent d'arriver ! ... Et tous les habitants de la ville

les ont vus comme moi, il n'y a vraiment que les généraux qui ont les yeux bouchés. J'ai causé tout à l'heure avec un général, il a haussé les épaules, il m'a dit que le maréchal de Mac-Mahon était absolument convaincu d'avoir à peine soixante-dix mille hommes devant lui. Dieu veuille qu'il soit bien renseigné ! . . . Mais, regardez-les donc ! la terre en est couverte, elles viennent, elles viennent, les fourmis noires ! Partons, je vais vous conduire. J'ai appris tout à l'heure où campait le 106e.

Alors, il dit à sa femme qu'il ne rentrerait pas, qu'il irait coucher à Bazeilles. Il venait d'acheter là une petite maison, qu'il achevait justement d'installer, pour l'habiter jusqu'aux froids. Elle se trouvait voisine d'une teinturerie, appartenant à M. Delaherche. Et il se montrait inquiet des provisions qu'il avait déjà mises à la cave, un tonneau de vin, deux sacs de pommes de terre, certain, disait-il, que des maraudeurs pilleraient la maison si elle restait vide, tandis qu'il la préserverait sans doute en l'occupant cette nuit-là. Sa femme, pendant qu'il parlait, le regardait fixement.

— Sois tranquille, ajouta-t-il avec un sourire, je n'ai pas d'autre idée que de veiller sur nos quatre meubles.[1] Et je te promets, si le village est attaqué, s'il y a un danger quelconque, de revenir tout de suite.

— Va, dit-elle. Mais reviens, ou je vais te chercher.

En bas,[2] ils retombèrent dans le Sedan assombri du matin. Le gros bruit de la Meuse continuait, une plainte d'infinie tristesse semblait avoir passé dans l'ombre croissante.

— Adieu ! dit Maurice, en embrassant son beau-frère.

— Non, non ! au revoir, que diable ! s'écria gaiement le fabricant.

De plus en plus, la nuit s'épaississait, les grandes vapeurs, montées du fleuve, l'obscurcissaient toute d'un morne brouillard. Il était neuf heures, Jean dormait, et Maurice resta seul. Du camp immense, noyé de ténèbres, il n'entendait s'exhaler que cette grosse haleine du sommeil, un souffle énorme et doux. Et tout dormait, la lente palpitation venait des premières aux dernières tentes, du fond vague de l'ombre, à plus d'une lieue. Puis, au delà, c'était un autre inconnu, dont les bruits lui parvenaient aussi par moments, si lointains, si légers, qu'il aurait pu croire à un simple bourdonnement de ses oreilles : galop perdu de cavalerie, roulement affaibli de canons, surtout marche pesante d'hommes, le défilé sur les hauteurs de la noire fourmilière humaine, cet envahissement, cet enveloppement que la nuit elle-même n'avait pu arrêter. Et, là-bas, n'étaient-ce pas encore des feux brusques qui s'éteignaient, des voix éparses jetant des cris, toute une angoisse grandissant, emplissant cette nuit dernière, dans l'attente épouvantée du jour?

IV

A Bazeilles, dans la petite chambre noire, un brusque ébranlement fit sauter Weiss de son lit. Il écouta, c'était le canon. D'une main tâtonnante, il dut allumer la bougie, pour regarder l'heure à sa montre : quatre heures, le jour naissait à peine. Vivement, il prit son binocle, enfila d'un coup d'œil la grande rue, la route de Douzy qui traverse le village ; mais une sorte de poussière épaisse l'emplissait, on ne distinguait rien. Alors, il passa dans l'autre chambre, dont la fenêtre ouvrait sur les prés, vers la Meuse ; et, là, il comprit que des vapeurs matinales montaient du fleuve, noyant l'horizon. Le canon tonnait plus fort, là-bas, derrière ce

voile, de l'autre côté de l'eau. Tout d'un coup, une batterie française répondit, si voisine et d'un tel fracas, que les murs de la petite maison tremblèrent.

La maison des Weiss se trouvait vers le milieu de Bazeilles, à droite, avant d'arriver à la place de l'Église. La façade, un peu en retrait,[1] donnait sur la route, un seul étage de trois fenêtres, surmonté d'un grenier; mais, derrière, il y avait un jardin assez vaste, dont la pente descendait vers les prairies, et d'où l'on découvrait l'immense panorama des coteaux, depuis Remilly jusqu'à Frénois. Et Weiss, dans sa ferveur de nouveau propriétaire, ne s'était guère couché que vers deux heures du matin, après avoir enfoui dans sa cave toutes les provisions et s'être ingénié à protéger les meubles autant que possible contre les balles, en garnissant les fenêtres de matelas. Une colère montait en lui, à l'idée que les Prussiens pouvaient venir saccager cette maison si désirée, si difficilement acquise et dont il avait encore joui si peu.

Mais une voix l'appelait, sur la route.

— Dites donc, Weiss, vous entendez?

En bas, il trouva Delaherche, qui avait voulu également coucher à sa teinturerie, un grand bâtiment de briques, dont le mur était mitoyen.[2] Du reste, tous les ouvriers avaient fui à travers bois, gagnant la Belgique; et il ne restait là, comme gardienne, que la concierge, la veuve d'un maçon, nommée Françoise Quittard. Encore, tremblante, éperdue, aurait-elle filé avec les autres, si elle n'avait pas eu son garçon, le petit Auguste, un gamin de dix ans, si malade d'une fièvre typhoïde, qu'il n'était pas transportable.

— Dites donc, répéta Delaherche, vous entendez, ça commence bien... Il serait sage de rentrer tout de suite à Sedan.

Weiss avait formellement promis à sa femme de quitter Bazeilles au premier danger sérieux, et il était alors très résolu à tenir sa promesse. Mais ce n'était encore là qu'un combat d'artillerie, à grande portée [1] et un peu au hasard, dans les brumes du petit jour.

— Attendons, que diable ! répondit-il. Rien ne presse.

D'ailleurs, la curiosité de Delaherche était si vive, si agitée, qu'il en devenait brave. Lui, n'avait pas fermé l'œil, très intéressé par les préparatifs de défense. Prévenu qu'il serait attaqué dès l'aube, le général Lebrun, qui commandait le 12e corps, venait d'employer la nuit à se retrancher dans Bazeilles, dont il avait l'ordre d'empêcher à tout prix l'occupation. Des barricades barraient la route et les rues ; des garnisons de quelques hommes occupaient toutes les maisons ; chaque ruelle, chaque jardin se trouvait transformé en forteresse. Et, dès trois heures, dans la nuit d'encre, les troupes, éveillées sans bruit, étaient à leurs postes de combat, les chassepots fraîchement graissés, les cartouchières emplies des quatre-vingt-dix cartouches réglementaires. Aussi, le premier coup de canon de l'ennemi n'avait-il surpris personne, et les batteries françaises, établies en arrière, entre Balan et Bazeilles, s'étaient-elles mises aussitôt à répondre, pour faire acte de présence,[2] car elles tiraient simplement au jugé,[3] dans le brouillard.

— Vous savez, reprit Delaherche, que la teinturerie sera vigoureusement défendue... J'ai toute une section. Venez donc voir.

On avait, en effet, posté là quarante et quelques soldats de l'infanterie de marine, à la tête desquels était un lieutenant, un grand garçon blond, fort jeune, l'air énergique et têtu. Déjà, ses hommes avaient pris possession du bâtiment, les uns pratiquant des meurtrières [4] dans les volets du

premier étage, sur la rue, les autres crénelant[1] le mur bas de la cour, qui dominait les prairies, par derrière.

Et ce fut au milieu de cette cour que Delaherche et Weiss trouvèrent le lieutenant, regardant, s'efforçant de voir au loin, dans la brume matinale.

— Le fichu brouillard ! murmura-t-il. On ne va pas pouvoir se battre à tâtons.[2]

Puis, après un silence, sans transition apparente :

— Quel jour[3] sommes-nous donc, aujourd'hui ?

— Jeudi, répondit Weiss.

— Jeudi, c'est vrai . . . Le diable m'emporte ! on vit sans savoir, comme si le monde n'existait plus !

Mais, à ce moment, dans le grondement du canon qui ne cessait pas, éclata une vive fusillade, au bord des prairies mêmes, à cinq ou six cents mètres. Et il y eut comme un coup de théâtre[4] : le soleil se levait, les vapeurs de la Meuse s'envolèrent en lambeaux de fine mousseline, le ciel bleu apparut, se dégagea, d'une limpidité sans tache. C'était l'exquise matinée d'une admirable journée d'été.

— Ah ! cria Delaherche, ils passent le pont du chemin de fer. Les voyez-vous qui cherchent à gagner, le long de la ligne . . . Mais c'est stupide, de ne pas avoir fait sauter[5] le pont !

Le lieutenant eut un geste de muette colère. Les fourneaux[6] de mine étaient chargés, raconta-t-il ; seulement, la veille, après s'être battu quatre heures pour reprendre le pont, on avait oublié d'y mettre le feu.

— C'est notre chance, dit-il de sa voix brève.

Weiss regardait, essayait de se rendre compte. Les Français occupaient, dans Bazeilles, une position très forte. Bâti aux deux bords de la route de Douzy, le village dominait la plaine ; et il n'y avait, pour s'y rendre, que cette

route, tournant à gauche, passant devant le château, tandis qu'une autre, à droite, qui conduisait au pont du chemin de fer, bifurquait à la place de l'Église. Les Allemands devaient donc traverser les prairies, les terres de labour,[1] dont les vastes espaces découverts bordaient la Meuse et la ligne ferrée. Leur prudence habituelle étant bien connue, il semblait peu probable que la véritable attaque se produisît de ce côté. Cependant, des masses profondes arrivaient toujours par le pont, malgré le massacre que des mitrailleuses,[2] installées à l'entrée de Bazeilles, faisaient dans les rangs; et, tout de suite, ceux qui avaient passé, se jetaient en tirailleurs parmi les quelques saules, des colonnes se reformaient et s'avançaient. C'était de là que partait la fusillade croissante.

— Tiens ! fit remarquer Weiss, ce sont des Bavarois.[3] Je distingue parfaitement leurs casques à chenille.[4]

Mais il crut comprendre que d'autres colonnes, à demi cachées derrière la ligne du chemin de fer, filaient vers leur droite, en tâchant de gagner les arbres lointains, de façon à se rabattre ensuite sur Bazeilles par un mouvement oblique. Si elles réussissaient de la sorte à s'abriter dans le parc de Montivilliers, le village pouvait être pris. Il en eut la rapide et vague sensation. Puis, comme l'attaque de front s'aggravait, elle s'effaça.

Brusquement, il s'était tourné vers les hauteurs de Floing, qu'on apercevait, au nord, par-dessus la ville de Sedan. Une batterie venait d'y ouvrir le feu, des fumées montaient dans le clair soleil, tandis que les détonations arrivaient très nettes. Il pouvait être cinq heures.

— Allons, murmura-t-il, la danse va être complète.[5]

Le lieutenant d'infanterie de marine, qui regardait lui aussi, eut un geste d'absolue certitude, en disant :

— Oh ! Bazeilles est le point important. C'est ici que le sort de la bataille se décidera.

— Croyez-vous ? s'écria Weiss.

— Il n'y a pas à en douter. C'est à coup sûr l'idée du maréchal, qui est venu, cette nuit, nous dire de nous faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de laisser occuper le village.

Weiss hocha la tête, jeta un regard autour de l'horizon ; puis, d'une voix hésitante, comme se parlant à lui-même :

— Eh bien ! non, eh bien ! non, ce n'est pas ça . . . J'ai peur d'autre chose, oui ! je n'ose pas dire au juste . . .

Et il se tut. Il avait simplement ouvert les bras très grands, pareils aux branches d'un étau [1] ; et, tourné vers le nord, il rejoignait les mains, comme si les mâchoires de l'étau se fussent tout d'un coup resserrées.

Depuis la veille, c'était sa crainte, à lui [2] qui connaissait le pays et qui s'était rendu compte de la marche des deux armées. A cette heure encore, maintenant que la vaste plaine s'élargissait dans la radieuse lumière, ses regards se reportaient sur les coteaux de la rive gauche, où, durant tout un jour et toute une nuit, avait défilé un si noir fourmillement [3] de troupes allemandes. Du haut de Remilly, une batterie tirait. Une autre, dont on commençait à recevoir les obus, avait pris position à Pont-Maugis, au bord du fleuve. Il doubla son binocle, appliqua l'un des verres sur l'autre, pour mieux fouiller les pentes boisées ; mais il ne voyait que les petites fumées [4] pâles des pièces, dont les hauteurs, de minute en minute, se couronnaient : où donc se massait à présent le flot d'hommes qui avait coulé là-bas ? Au-dessus de Noyers et de Frénois, sur la Marfée, il finit seulement par distinguer, à l'angle d'un bois de pins, un groupe d'uniformes et de chevaux, des officiers sans doute, quelque état-major. Et la boucle de la Meuse était plus loin, barrant

l'ouest, et il n'y avait, de ce côté, d'autre voie de retraite sur Mézières qu'une étroite route, qui suivait le défilé de Saint-Albert, entre le fleuve et la forêt des Ardennes. Aussi, la veille, avait-il osé parler de cette ligne unique de retraite à un général, rencontré par hasard dans un chemin creux[1] de la vallée de Givonne, et qu'il avait su ensuite être le général Ducrot, commandant le 1er corps. Si l'armée ne se retirait pas tout de suite par cette route, si elle attendait que les Prussiens vinssent lui couper le passage, après avoir traversé la Meuse à Donchery, elle allait sûrement être immobilisée, acculée à la frontière. Déjà, le soir, il n'était plus temps, on affirmait que des uhlans occupaient le pont, un pont encore qu'on n'avait pas fait sauter, faute, cette fois, d'avoir songé à apporter de la poudre. Et, désespérément, Weiss se disait que le flot d'hommes, le fourmillement noir devait être dans la plaine de Donchery, en marche vers le défilé de Saint-Albert, lançant son avant-garde sur Saint-Menges et sur Floing, où il avait conduit la veille Jean et Maurice. Dans l'éclatant soleil, le clocher de Floing lui apparaissait très loin, comme une fine aiguille blanche.

Puis, à l'est, il y avait l'autre branche de l'étau. S'il apercevait, au nord, du plateau d'Illy à celui de Floing, la ligne de bataille du 7e corps, mal soutenu par le 5e, qu'on avait placé en réserve sous les remparts, il lui était impossible de savoir ce qui se passait à l'est, le long de la vallée de la Givonne, où le 1er corps se trouvait rangé, du bois de la Garenne au village de Daigny. Mais le canon tonnait aussi de ce côté, la lutte devait être engagée dans le bois Chevalier, en avant du village. Et son inquiétude venait de ce que des paysans avaient signalé, dès la veille, l'arrivée des Prussiens à Francheval; de sorte que le mouvement

qui se produisait à l'ouest, par Donchery, avait lieu également à l'est, par Francheval, et que les mâchoires de l'étau réussiraient à se rejoindre, là-bas, au nord, au calvaire[1] d'Illy, si la double marche d'enveloppement n'était pas arrêtée. Il ne savait rien en science militaire, il n'avait que son bon sens, et il tremblait, à voir cet immense triangle dont la Meuse faisait un des côtés, et dont les deux autres étaient représentés, au nord, par le 7e corps, à l'est, par le 1er, tandis que le 12e, au sud, à Bazeilles, occupait l'angle extrême, tous les trois se tournant le dos, attendant on ne savait pourquoi ni comment un ennemi qui arrivait de toutes parts. Au milieu, comme au fond d'une basse-fosse, la ville de Sedan était là, armée de canons hors d'usage, sans munitions et sans vivres.

— Comprenez donc, disait Weiss, en répétant son geste, ses deux bras élargis et ses deux mains rejointes, ça va être comme ça, si vos généraux n'y prennent pas garde . . . On vous amuse à Bazeilles. . .

Mais il s'expliquait mal, confusément, et le lieutenant, qui ne connaissait pas le pays, ne pouvait le comprendre. Aussi haussait-il les épaules, pris d'impatience, plein de dédain pour ce bourgeois en paletot et en lunettes, qui voulait en savoir plus long[2] que le maréchal. Irrité de l'entendre redire que l'attaque de Bazeilles n'avait peut-être d'autre but que de faire une diversion et de cacher le plan véritable, il finit par s'écrier :

— Fichez-nous la paix ! . . . Nous allons les flanquer[3] à la Meuse, vos Bavarois, et ils verront comment on nous amuse !

Depuis un instant, les tirailleurs[4] ennemis semblaient s'être rapprochés, des balles arrivaient, avec un bruit mat, dans les briques de la teinturerie ; et, abrités derrière le petit mur de la cour, les soldats maintenant ripostaient. C'était,

à chaque seconde, une détonation de chassepot, sèche et claire.

Les flanquer à la Meuse, oui, sans doute ! murmura Weiss, et leur passer sur le ventre pour reprendre le chemin de Carignan, ce serait très bien !

Puis, s'adressant à Delaherche, qui s'était caché derrière la pompe, afin d'éviter les balles :

— N'importe, le vrai plan était de filer hier soir sur Mézières ; et, à leur place, j'aimerais mieux être là-bas. . . Enfin, il faut se battre, puisque, désormais, la retraite est impossible.

— Venez-vous ? demanda Delaherche, qui, malgré son ardente curiosité, commençait à blêmir. Si nous tardons encore, nous ne pourrons plus rentrer à Sedan.

— Oui, une minute, et je vous suis.

Malgré le danger, il se haussait, il s'entêtait à vouloir se rendre compte.[1] Sur la droite, les prairies inondées par ordre du gouverneur, le vaste lac qui s'étendait de Torcy à Balan, protégeait la ville : une nappe immobile, d'un bleu délicat au soleil matinal. Mais l'eau cessait à l'entrée de Bazeilles, et les Bavarois s'étaient en effet avancés, au travers des herbes, profitant des moindres fossés, des moindres arbres. Ils pouvaient être à cinq cents mètres ; et ce qui le frappait, c'était la lenteur de leurs mouvements, la patience avec laquelle ils gagnaient du terrain, en s'exposant le moins possible. D'ailleurs, une puissante artillerie les soutenait, l'air frais et pur s'emplissait de sifflements d'obus. Il leva les yeux, il vit que la batterie de Pont-Maugis n'etait pas la seule à tirer sur Bazeilles : deux autres, installées à mi-côte du Liry, avaient ouvert leur feu, battant le village, balayant même au delà les terrains nus de la Moncelle, où étaient les réserves du 12e corps, et jusqu'aux pentes boisées de Daigny,

qu'une division du 1er corps occupait. Toutes les crêtes de la rive gauche, du reste, s'enflammaient. Les canons semblaient pousser du sol, c'était comme une ceinture sans cesse allongée : une batterie à Noyers qui tirait sur Balan, une batterie à Wadelincourt qui tirait sur Sedan, une batterie à Frénois, en dessous de la Marfée, une formidable batterie, dont les obus passaient par-dessus la ville, pour aller éclater parmi les troupes du 7e corps, sur le plateau de Floing. Ces coteaux qu'il aimait, cette suite de mamelons qu'il avait toujours crus là pour le plaisir de la vue, fermant au loin la vallée d'une verdure si gaie, Weiss ne les regardait plus qu'avec une angoisse terrifiée, devenus tout d'un coup l'effrayante et gigantesque forteresse, en train d'écraser les inutiles fortifications de Sedan.

Une légère chute de plâtras[1] lui fit lever la tête. C'était une balle qui venait d'écorner sa maison, dont il apercevait la façade, par-dessus le mur mitoyen. Il en fut très contrarié, il gronda :

— Est-ce qu'ils vont me la démolir, ces brigands !

Mais, derrière lui, un autre petit bruit mou l'étonna. Et, comme il se retournait, il vit un soldat, frappé en plein cœur, qui tombait sur le dos. Les jambes eurent une courte convulsion, la face resta jeune et tranquille, foudroyée. C'était le premier mort, et il fut surtout bouleversé par le fracas du chassepot, rebondissant sur le pavé de la cour.

— Ah ! non, je file, moi ! bégaya Delaherche. Si vous ne venez pas, je file tout seul.

Le lieutenant, qu'ils énervaient,[2] intervint.

— Certainement, messieurs, vous feriez mieux de vous en aller. . . Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre.

Alors, après avoir jeté un regard vers les prés, où les Bavarois gagnaient du terrain, Weiss se décida à suivre Dela-

herche. Mais, de l'autre côté, dans la rue, il voulut fermer sa maison à double tour,[1] et il rejoignait enfin son compagnon, lorsqu'un nouveau spectacle les immobilisa tous les deux.

Au bout de la route, à trois cent mètres environ, la place de l'Eglise était en ce moment attaquée par une forte colonne bavaroise, qui débouchait du chemin de Douzy. Le régiment d'infanterie de marine chargé de défendre la place parut un instant ralentir le feu, comme pour la laisser s'avancer. Puis, tout d'un coup, quand elle fut massée bien en face, il y eut une manœuvre extraordinaire et imprévue : les soldats s'étaient rejetés aux deux bords de la route, beaucoup se couchaient par terre ; et, dans le brusque espace qui s'ouvrait ainsi, les mitrailleuses, mises en batterie à l'autre bout, vomirent une grêle de balles. La colonne ennemie en fut comme balayée. Les soldats s'étaient relevés d'un bond, couraient à la baïonnette sur les Bavarois épars, achevaient de les pousser et de les culbuter. Deux fois, la manœuvre recommença, avec le même succès. A l'angle d'une ruelle, dans une petite maison, trois femmes étaient restées ; et, tranquillement, à une des fenêtres, elles riaient, elles applaudissaient, l'air amusé d'être au spectacle.[2]

— Ah ! fichtre ! dit soudain Weiss, j'ai oublié de fermer la porte de la cave et de prendre la clef. . . Attendez-moi, j'en ai pour[3] une minute.

Cette première attaque semblait repoussée, et Delaherche, que l'envie de voir reprenait, avait moins de hâte. Il était debout devant la teinturerie, il causait avec la concierge, sortie un instant sur le seuil de la pièce qu'elle occupait, au rez-de-chaussée.

— Ma pauvre Françoise, vous devriez venir avec nous. Une femme seule, c'est terrible, au milieu de ces abominations !

Elle leva ses bras tremblants.

— Ah ! monsieur, bien sûr que j'aurais filé, sans la maladie de mon petit Auguste... Entrez donc, monsieur, vous le verrez.

Il n'entra pas, mais il allongea le cou et il hocha la tête, en apercevant le gamin[1] dans un lit très blanc, la face empourprée de fièvre, et qui regardait fixement sa mère de ses yeux de flamme.

— Eh bien ! mais, reprit-il, pourquoi ne l'emportez-vous pas ? Je vous installerai à Sedan... Enveloppez-le dans une couverture chaude et venez avec nous.

— Oh ! non, monsieur, ce n'est pas possible. Le médecin a bien dit que je le tuerais... Si encore son pauvre père était en vie ! Mais nous ne sommes plus que tous les deux, il faut que nous nous conservions l'un pour l'autre... Et puis, ces Prussiens, ils ne vont peut-être pas faire du mal à une femme seule et à un enfant malade.

Weiss, à cet instant, reparut, satisfait d'avoir tout barricadé chez lui.

— Là, pour entrer, il faudra casser tout... Maintenant, en route ! et ça ne va guère être commode, filons contre les maisons, si nous voulons ne rien attraper.

En effet, l'ennemi devait préparer une nouvelle attaque, car la fusillade redoublait et le sifflement des obus ne cessait plus. Deux déjà étaient tombés sur la route, à une centaine de mètres ; un autre venait de s'enfoncer dans la terre molle du jardin voisin, sans éclater.

— Ah ! dites donc, Françoise, reprit-il, je veux l'embrasser, votre petit Auguste... Mais il n'est pas si mal que ça, encore une couple de jours, et il sera hors de danger... Ayez bon courage, surtout rentrez vite, ne montrez plus votre nez.

Les deux hommes, enfin, partaient.

— Au revoir, Françoise.

— Au revoir, messieurs.

Et, à cette seconde même, il y eut un épouvantable fracas. C'était un obus qui, après avoir démoli une cheminée de la maison de Weiss, tombait sur le trottoir, où il éclata avec une telle détonation, que toutes les vitres voisines furent brisées. Une poussière épaisse, une fumée lourde empêchèrent d'abord de voir. Puis, la façade reparut, éventrée ; et, là, sur le seuil, Françoise était jetée en travers, morte, les reins cassés, la tête broyée, une loque humaine, toute rouge, affreuse.[1]

Weiss, furieusement, accourut. Il bégayait, il ne trouvait plus que des jurons.

— Nom de Dieu ! nom de Dieu !

Oui, elle était bien morte. Il s'était baissé, il lui tâtait les mains ; et, en se relevant, il rencontra le visage empourpré du petit Auguste, qui avait soulevé la tête pour regarder sa mère. Il ne disait rien, il ne pleurait pas, il avait seulement ses grands yeux de fièvre élargis démesurément, devant cet effroyable corps qu'il ne reconnaissait plus.

— Nom de Dieu ! put enfin crier Weiss, les voilà maintenant qui tuent les femmes !

Il s'était remis debout, il montrait le poing aux Bavarois, dont les casques commençaient à reparaître, du côté de l'église. Et la vue du toit de sa maison à moitié crevé par la chute de la cheminée, acheva de le jeter dans une exaspération folle.

— Sales bougres[2] ! vous tuez les femmes et vous démolissez ma maison ! . . . Non, non ! ce n'est pas possible, je ne peux pas m'en aller comme ça, je reste !

Il s'élança, revint d'un bond, avec le chassepot et les

cartouches du soldat mort. Pour les grandes occasions, lorsqu'il voulait voir très clair, il avait toujours sur lui une paire de lunettes, qu'il ne portait pas d'habitude, par une gêne[1] coquette et touchante, à l'égard de[2] sa jeune femme. D'une main prompte, il arracha le binocle, le remplaça par les lunettes ; et ce gros bourgeois en paletot, à la bonne face ronde que la colère transfigurait, presque comique et superbe d'héroïsme, se mit à faire le coup de feu, tirant dans le tas des Bavarois, au fond de la rue. Il avait ça dans le sang, disait-il, ça le démangeait d'en descendre quelques-uns,[3] depuis les récits de 1814, dont on avait bercé son enfance, là-bas, en Alsace.

— Ah ! sales bougres, sales bougres !

Et il tirait toujours, si rapidement, que le canon de son chassepot finissait par lui brûler les doigts.

L'attaque s'annonçait terrible. Du côté des prairies, la fusillade avait cessé. Maîtres d'un ruisseau étroit, bordé de peupliers et de saules, les Bavarois s'apprêtaient à donner l'assaut aux maisons qui défendaient la place de l'Église ; et leurs tirailleurs s'étaient prudemment repliés, le soleil seul dormait en nappe d'or sur le déroulement immense des herbes, que tachaient quelques masses noires, les corps des soldats tués. Aussi le lieutenant venait-il de quitter la cour de la teinturerie, en y laissant une sentinelle, comprenant que, désormais, le danger allait être du côté de la rue. Vivement, il rangea ses hommes le long du trottoir, avec l'ordre, si l'ennemi s'emparait de la place, de se barricader au premier étage du bâtiment, et de s'y défendre, jusqu'à la dernière cartouche. Couchés par terre, abrités derrière les bornes,[4] profitant des moindres saillies, les hommes tiraient à volonté ; et c'était, le long de cette large voie, ensoleillée et déserte, un ouragan de plomb, des rayures[5] de

fumée, comme une averse de grêle chassée par un grand vent. On vit une jeune fille traverser la chaussée d'une course éperdue, sans être atteinte. Puis, un vieillard, un paysan vêtu d'une blouse, qui s'obstinait à faire rentrer son cheval à l'écurie, reçut une balle en plein front, et d'un tel choc, qu'il en fut projeté au milieu de la route. La toiture de l'église venait d'être défoncée par la chute d'un obus. Deux autres avaient incendié des maisons, qui flambaient dans la lumière vive, avec des craquements de charpente. Et cette misérable Françoise broyée près de son enfant malade, ce paysan avec une balle dans le crâne, ces démolitions et ces incendies achevaient d'exaspérer les habitants qui avaient mieux aimé mourir là que de se sauver en Belgique. Des bourgeois, des ouvriers, des gens en paletot et en bourgeron,[1] tiraient rageusement par les fenêtres.

— Ah ! les bandits ! cria Weiss, ils ont fait le tour . . . Je les voyais bien qui filaient le long du chemin de fer . . . Tenez ! les entendez-vous, là-bas, à gauche ?

En effet, une fusillade venait d'éclater, derrière le parc de Montivilliers, dont les arbres bordaient la route. Si l'ennemi s'emparait de ce parc, Bazeilles était pris. Mais la violence même du feu prouvait que le commandant du 12e corps avait prévu le mouvement et que le parc se trouvait défendu.

— Prenez donc garde, maladroit ! cria le lieutenant, en forçant Weiss à se coller[2] contre le mur, vous allez être coupé en deux !

Ce gros homme, si brave, avec ses lunettes, avait fini par l'intéresser, tout en le faisant sourire ; et, comme il entendait venir un obus, il l'avait fraternellement écarté. Le projectile tomba à une dizaine de pas, éclata en les couvrant tous les deux de mitraille.[3] Le bourgeois restait de-

bout, sans une égratignure, tandis que le lieutenant avait eu les deux jambes brisées.

— Allons, bon ! murmura-t-il, c'est moi qui ai mon compte ![1]

Renversé sur le trottoir, il se fit adosser contre la porte, près de la femme qui gisait déjà en travers du seuil. Et sa jeune figure gardait son air énergique et têtu.

— Ça ne fait rien, mes enfants, écoutez-moi bien . . . Tirez à votre aise, ne vous pressez pas. Je vous le dirai, quand il faudra tomber sur eux à la baïonnette.

Et il continua de les commander, la tête droite, surveillant au loin l'ennemi. Une autre maison, en face, avait pris feu. Le pétillement[2] de la fusillade, les détonations des obus déchiraient l'air, qui s'emplissait de poussières et de fumées. Des soldats culbutaient au coin de chaque ruelle, des morts, les uns isolés, les autres en tas, faisaient des taches sombres, éclaboussées de rouge. Et, au-dessus du village, grandissait une effrayante clameur, la menace de milliers d'hommes se ruant sur quelques centaines de braves, résolus à mourir.

Alors, Delaherche, qui n'avait cessé d'appeler Weiss, demanda une dernière fois :

— Vous ne venez pas ? . . . Tant pis ! je vous lâche,[3] adieu !

Il était environ sept heures, et il avait trop tardé. Tant qu'il put marcher le long des maisons, il profita des portes, des bouts de muraille, se collant dans les moindres encoignures, à chaque décharge. Jamais il ne se serait cru si jeune ni si agile, tellement il s'allongeait avec des souplesses de couleuvre. Mais, au bout de Bazeilles, lorsqu'il lui fallut suivre pendant près de trois cents mètres la route déserte et nue, que balayaient les batteries du Liry, il se

sentit grelotter, bien qu'il fût trempé de sueur. Un moment encore, il s'avança courbé en deux, dans un fossé. Puis, il prit sa course follement, il galopa droit devant lui, les oreilles pleines de détonations, pareilles à des coups de tonnerre. Ses yeux brûlaient, il croyait marcher dans des flammes. Cela dura une éternité. Subitement, il aperçut une petite maison, sur la gauche ; et il se précipita, il s'abrita, la poitrine soulagée d'un poids énorme. Du monde l'entourait, des hommes, des chevaux. D'abord, il n'avait distingué personne. Ensuite, ce qu'il vit l'étonna.

N'était-ce point l'empereur, avec tout un état-major ? Il hésitait, bien qu'il se vantât de le connaître, depuis qu'il avait failli[1] lui parler, à Baybel ; puis, il resta béant.[2] C'était bien Napoléon III, qui lui apparaissait plus grand, à cheval, et les moustaches si fortement cirées, les joues si colorées, qu'il le jugea tout de suite rajeuni, fardé[3] comme un acteur. Sûrement, il s'était fait peindre, pour ne pas promener, parmi son armée, l'effroi de son masque blême, décomposé par la souffrance, au nez aminci, aux yeux troubles. Et, averti dès cinq heures qu'on se battait à Bazeilles, il était venu, de son air silencieux et morne de fantôme, aux chairs ravivées de vermillon.

Une briqueterie était là, offrant un refuge. De l'autre côté, une pluie de balles en criblait[4] les murs, et des obus, à chaque seconde, s'abattaient sur la route. Toute l'escorte s'était arrêtée.

— Sire, murmura une voix, il y a vraiment danger . . .

Mais l'empereur se tourna, commanda du geste à son état-major de se ranger dans l'étroite ruelle qui longeait la briqueterie. Là, hommes et bêtes seraient cachés complètement.

— En vérité, sire, c'est de la folie . . . Sire, nous vous en supplions . . .

Il répéta simplement son geste, comme pour dire que l'apparition d'un groupe d'uniformes, sur cette route nue, attirerait certainement l'attention des batteries de la rive gauche. Et, tout seul, il s'avança, au milieu des balles et des obus, sans hâte, de sa même allure morne et indifférente, allant à son destin. Sans doute, il entendait derrière lui la voix implacable qui le jetait en avant, la voix criant de Paris : « Marche ! marche ! meurs en héros sur les cadavres entassés de ton peuple, frappe le monde entier d'une admiration émue, pour que ton fils règne ! » Il marchait, il poussait son cheval à petits pas. Pendant une centaine de mètres, il marcha encore. Puis, il s'arrêta, attendant la fin qu'il était venu chercher. Les balles sifflaient comme un vent d'équinoxe, un obus avait éclaté, en le couvrant de terre. Il continua d'attendre. Les crins de son cheval se hérissaient, toute sa peau tremblait, dans un instinctif recul, devant la mort qui, à chaque seconde, passait, sans vouloir de la bête ni de l'homme. Alors, après cette attente infinie, l'empereur, avec son fatalisme résigné, comprenant que son destin n'était pas là, revint tranquillement, comme s'il n'avait désiré que reconnaître l'exacte position des batteries allemandes.

— Sire, que de courage ! . . . De grâce, ne vous exposez plus . . .

Mais, d'un geste encore, il invita son état-major à le suivre, sans l'épargner cette fois, pas plus qu'il ne s'épargnait lui-même ; et il monta vers la Moncelle, à travers champs, par les terrains nus[1] de la Rapaille. Un capitaine fut tué, deux chevaux s'abattirent. Les régiments du 12e corps, devant lesquels il passait, le regardaient venir et disparaître comme un spectre, sans un salut, sans une acclamation.

Delaherche avait assisté à ces choses. Et il en frémissait, surtout en pensant que, dès qu'il aurait quitté la briqueterie, lui aussi allait se retrouver en plein sous les projectiles. Il s'attardait, il écoutait maintenant des officiers démontés qui étaient restés là.

— Je vous dis qu'il a été tué net, un obus qui l'a coupé en deux.

— Mais non, je l'ai vu emporter . . . Une simple blessure, un éclat [1] dans la fesse . . .

— A quelle heure?

— Vers six heures et demie, il y a une heure . . . Là-haut, près de la Moncelle, dans un chemin creux . . .

— Alors, il est rentré à Sedan?

— Certainement, il est à Sedan.

De qui parlaient-ils donc? Brusquement, Delaherche comprit qu'ils parlaient du maréchal de Mac-Mahon, blessé en allant aux avant-postes. Le maréchal blessé ! c'était notre chance, comme avait dit le lieutenant d'infanterie de marine. Et il réfléchissait aux conséquences de l'accident, lorsque, à toutes brides, une estafette passa, criant à un camarade qu'elle venait de reconnaître :

— Le général Ducrot est commandant en chef ! . . . Toute l'armée va se concentrer à Illy, pour battre en retraite sur Mézières !

Déjà, l'estafette galopait au loin, entrait dans Bazeilles, sous le redoublement du feu ; tandis que Delaherche, effaré des nouvelles extraordinaires, ainsi apprises coup sur coup, menacé de se trouver pris dans la retraite des troupes, se décidait et courait de son côté jusqu'à Balan, d'où il regagnait Sedan enfin, sans trop de peine.

Dans Bazeilles, l'estafette galopait toujours, cherchant les chefs pour leur donner les ordres. Et les nouvelles galo-

paient aussi, le maréchal de Mac-Mahon blessé, le général Ducrot nommé commandant en chef, toute l'armée se repliant sur Illy.

—Quoi? que dit-on? cria Weiss, déjà noir de poudre. Battre en retraite sur Mézières à cette heure! mais c'est insensé, jamais on ne passera!

Il se désespérait, pris du remords d'avoir conseillé cela, la veille, justement à ce général Ducrot, investi maintenant du commandement suprême. Certes, oui, la veille, il n'y avait pas d'autre plan à suivre: la retraite, la retraite immédiate, par le défilé Saint-Albert. Mais, à présent, la route devait être barrée, tout le fourmillement noir des Prussiens s'en était allé là-bas, dans la plaine de Donchery. Et, folie pour folie, il n'y en avait plus qu'une de désespérée et de brave, celle de jeter les Bavarois à la Meuse et de passer sur eux pour reprendre le chemin de Carignan.

Weiss, qui, d'un petit coup sec, remontait ses lunettes à chaque seconde, expliquait la position au lieutenant, toujours assis contre la porte, avec ses deux jambes coupées, très pâle et agonisant[1] du sang qu'il perdait.

—Mon lieutenant, je vous assure que j'ai raison... Dites à vos hommes de ne pas lâcher.[2] Vous voyez bien que nous sommes victorieux. Encore un effort, et nous les flanquons à la Meuse!

En effet, la deuxième attaque des Bavarois venait d'être repoussée. Les mitrailleuses avaient de nouveau balayé la place de l'Église, des entassements de cadavres y barraient le pavé, au grand soleil; et, de toutes les ruelles, à la baïonnette, on rejetait l'ennemi dans les prés, une débandade, une fuite vers le fleuve, qui se serait à coup sûr changée en déroute, si des troupes fraîches avaient soutenu les marins, déjà exténués et décimés. D'autre part, dans le parc de

Montivilliers, la fusillade n'avançait guère, ce qui indiquait que, de ce côté aussi, des renforts auraient dégagé [1] le bois.

— Dites à vos hommes, mon lieutenant . . . A la baïonnette ! à la baïonnette !

D'une blancheur de cire, la voix mourante, le lieutenant eut encore la force de murmurer :

— Vous entendez, mes enfants, à la baïonnette !

Et ce fut son dernier souffle, il expira, la face droite et têtue, les yeux ouverts, regardant toujours la bataille. Des mouches déjà volaient et se posaient sur la tête broyée de Françoise ; tandis que le petit Auguste, dans son lit, pris du délire de la fièvre, appelait, demandait à boire, d'une voix basse et suppliante.

— Mère, réveille-toi, relève-toi . . . J'ai soif, j'ai bien soif. . .

Mais les ordres étaient formels, les officiers durent commander la retraite, désolés de ne pouvoir tirer profit de l'avantage qu'ils venaient de remporter. Évidemment, le général Ducrot, hanté par la crainte du mouvement tournant de l'ennemi, sacrifiait tout à la tentative folle d'échapper à son étreinte. La place de l'Église fut évacuée, les troupes se replièrent de ruelle en ruelle, bientôt la route se vida. Des cris et des sanglots de femmes s'élevaient, des hommes juraient, brandissaient les poings, dans la colère de se voir ainsi abandonnés. Beaucoup s'enfermaient chez eux, résolus à s'y défendre et à mourir.

— Eh bien ! moi, je ne fiche pas le camp ! [2] criait Weiss, hors de lui. Non ! j'aime mieux y laisser la peau. . . Qu'ils viennent donc casser mes meubles et boire mon vin !

Plus rien n'existait que sa rage, cette fureur inextinguible de la lutte, à l'idée que l'étranger entrerait chez lui, s'assoirait sur sa chaise, boirait dans son verre. Cela

soulevait tout son être, emportait son existence accoutumée, sa femme, ses affaires, sa prudence de petit bourgeois raisonnable. Et il s'enferma dans sa maison, s'y barricada, y tourna comme une bête en cage, passant d'une pièce dans une autre, s'assurant que toutes les ouvertures étaient bien bouchées. Il compta ses cartouches, il en avait encore une quarantaine. Puis, comme il allait donner un dernier coup d'œil vers la Meuse, pour s'assurer qu'aucune attaque n'était à craindre par les prairies, la vue des coteaux de la rive gauche l'arrêta de nouveau un instant. Des envolements de fumée indiquaient nettement les positions des batteries prussiennes. Et, dominant la formidable batterie de Frénois, à l'angle d'un petit bois de la Marfée, il retrouva le groupe d'uniformes, plus nombreux, d'un tel éclat[1] au grand soleil, qu'en mettant son binocle par-dessus ses lunettes, il distinguait l'or des épaulettes et des casques.

— Sales bougres, sales bougres! répéta-t-il, le poing tendu.

Là-haut, sur la Marfée, c'était le roi Guillaume et son état-major. Dès sept heures, il était venu de Vendresse, où il avait couché, et il se trouvait là-haut, à l'abri de tout péril, ayant devant lui la vallée de la Meuse, le déroulement sans bornes du champ de bataille. L'immense plan en relief allait d'un bord du ciel à l'autre; tandis que, debout sur la colline, comme du trône réservé de cette gigantesque loge de gala,[2] il regardait.

Au milieu, sur le fond sombre de la forêt des Ardennes, drapée à l'horizon ainsi qu'un rideau d'antique verdure, Sedan se détachait, avec les lignes géométriques de ses fortifications, que les prés inondés et le fleuve noyaient au sud et à l'ouest. Dans Bazeilles, des maisons flambaient

déjà, une poussière de bataille embrumait le village. Puis, à l'est, de la Moncelle à Givonne, on ne voyait, pareils à des lignes d'insectes, traversant les chaumes, que quelques régiments du 12e corps et du 1er, qui disparaissaient par moments dans l'étroit vallon, où les hameaux étaient cachés ; et, en face, l'autre revers apparaissait, des champs pâles, que le bois Chevalier tachait de sa masse verte. Mais surtout, au nord, le 7e corps était bien en vue, occupant de ses mouvants points noirs le plateau de Floing, une large bande de terres rougeâtres qui descendait du petit bois de la Garenne aux herbages du bord de l'eau. Au delà, c'était encore Floing, Saint-Menges, Fleigneux, Illy, des villages perdus parmi la houle[1] des terrains, toute une région tourmentée, coupée d'escarpements.[2] Et c'était aussi, à gauche, la boucle de la Meuse, les eaux lentes, d'argent neuf au clair soleil, enfermant la presqu'île d'Iges de son vaste et paresseux détour, barrant tout chemin vers Mézières, ne laissant, entre la berge extrême et les inextricables forêts, que la porte unique du défilé de Saint-Albert.

Les cent mille hommes et les cinq cents canons de l'armée française étaient là, entassés et traqués[3] dans ce triangle ; et, lorsque le roi de Prusse se tournait vers l'ouest, il apercevait une autre plaine, celle de Donchery, des champs vides s'élargissant vers Briancourt, Marancourt et Vrignes-aux-Bois, tout un infini de terres[4] grises, poudroyant[5] sous le ciel bleu ; et, lorsqu'il se tournait vers l'est, c'était aussi, en face des lignes françaises si resserrées, une immensité libre, un pullulement[6] de villages, Douzy et Carignan d'abord, ensuite en remontant Rubécourt, Pourru-aux-Bois, Francheval, Villers-Cernay, jusqu'à la Chapelle, près de la frontière. Tout autour, la

terre lui appartenait, il poussait à son gré les deux cent cinquante mille hommes et les huit cents canons de ses armées, il embrassait d'un seul regard leur marche envahissante. Déjà, d'un côté, le XIe corps s'avançait sur Saint-Menges, tandis que le Ve corps était à Vrignes-aux-Bois et que la division wurtembergeoise[1] attendait près de Donchery; et, de l'autre côté, si les arbres et les coteaux le gênaient,[2] il devinait les mouvements, il venait de voir le XIIe corps pénétrer dans le bois Chevalier, il savait que la garde devait avoir atteint Villers-Cernay. C'étaient les branches de l'étau, l'armée du prince royal de Prusse à gauche, l'armée du prince royal de Saxe à droite, qui s'ouvraient et montaient, d'un mouvement irrésistible, pendant que les deux corps bavarois se ruaient sur Bazeilles.

Aux pieds du roi Guillaume, de Remilly à Frénois, les batteries presque ininterrompues tonnaient sans relâche, couvrant d'obus la Moncelle et Daigny, allant, par-dessus la ville de Sedan, balayer les plateaux du nord. Et il n'était guère plus de huit heures, et il attendait l'inévitable résultat de la bataille, les yeux sur l'échiquier géant, occupé à mener cette poussière d'hommes, l'enragement de ces quelques points noirs, perdus au milieu de l'éternelle et souriante nature.

V

Sur le plateau de Floing, au petit jour, dans le brouillard épais, le clairon[3] Gaude sonna la diane,[4] de tout son souffle Mais l'air était si noyé d'eau, que la sonnerie joyeuse s'étouffait. Et les hommes de la compagnie, qui n'avaient pas même eu le courage de dresser les tentes,

roulés dans les toiles,[1] couchés dans la boue, ne s'éveillaient pas, pareils déjà à des cadavres, avec leurs faces blêmes, durcies de fatigue et de sommeil. Il fallut les secouer un à un, les tirer de ce néant;[2] et ils se soulevaient comme des ressuscités, livides, les yeux pleins de la terreur de vivre.

Jean avait réveillé Maurice.

— Quoi donc? Où sommes-nous?

Effaré, il regardait, n'apercevait que cette mer grise, où flottaient les ombres de ses camarades. On ne distinguait rien, à vingt mètres devant soi. Toute orientation[3] se trouvait perdue, il n'aurait pas été capable de dire de quel côté était Sedan. Mais, à ce moment, le canon, quelque part, très loin, frappa son oreille.

— Ah! oui, c'est pour aujourd'hui, on se bat . . . Tant mieux! on va donc en finir!

Des voix, autour de lui, disaient de même; et c'était une sombre satisfaction, le besoin de s'évader de ce cauchemar, de les voir enfin, ces Prussiens, qu'on était venu chercher, et devant lesquels on fuyait depuis tant de mortelles heures! On allait donc leur envoyer des coups de fusil, s'alléger de ces cartouches qu'on avait apportées de si loin, sans en brûler[4] une seule! Cette fois, tous le sentaient, c'était l'inévitable bataille.

Mais le canon de Bazeilles tonnait plus haut, et Jean, debout, écoutait.

— Où tire-t-on?

— Ma foi, répondit Maurice, ça m'a l'air d'être vers la Meuse . . . Seulement, le diable m'emporte si je me doute où je suis.

— Écoute, mon petit, dit alors le caporal, tu ne vas pas me quitter, parce que, vois-tu, il faut savoir, si l'on ne

veut pas attraper de mauvais coups . . . Moi, j'ai déjà vu ça, j'ouvrirai l'œil pour toi et pour moi.

L'escouade, cependant, commençait à grogner, fâchée de ne pouvoir se mettre sur l'estomac quelque chose de chaud. Pas possible d'allumer du feu, sans bois sec, et avec un sale temps[1] pareil ! Au moment même où s'engageait la bataille, la question du ventre revenait, impérieuse, décisive.

— Lorsqu'on ne mange pas, on ne se bat pas, déclara Chouteau. Du tonnerre de Dieu, si je risque ma peau aujourd'hui !

— D'ailleurs, continua-t-il, est-ce qu'on ne s'est pas foutu[2] de nous, à nous raconter que les Prussiens crevaient de faim et de maladie, qu'ils n'avaient même plus de chemises et qu'on les rencontrait sur les routes, sales, en guenilles comme des pauvres ?

D'autres, aussi, se fâchaient, car l'effet de ces continuels mensonges des journaux avait fini par être désastreux. Toute confiance était morte, on ne croyait plus à rien. L'imagination des ces grands enfants, si fertile d'abord en espérances extraordinaires, tombait maintenant à des cauchemars fous.

— Pardi ! ce n'est pas malin,[3] reprit Chouteau, ça s'explique, puisque nous sommes vendus[4] . . . Vous le savez bien tous.

La simplicité paysanne de Lapoulle s'exaspérait chaque fois à ce mot.

— Oh ! vendus, faut-il qu'il y ait des gens canailles ![5]

Chouteau triomphait.

— C'est bien simple, mon Dieu ! on sait les chiffres . . . Mac-Mahon a reçu trois millions, et les autres généraux chacun un million, pour nous amener ici . . . Ça s'est fait à

Paris, le printemps dernier; et, cette nuit, ils ont tiré une fusée,[1] histoire de dire que c'était prêt, et qu'on pouvait venir nous prendre.

Maurice fut révolté par la stupidité de l'invention.

— Pourquoi dites-vous des absurdités pareilles? cria-t-il. Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

— Comment, pas vrai? . . . Alors, maintenant, c'est pas vrai que nous sommes vendus? . . . Ah! dis donc, toi l'aristo![2] est-ce que tu en es, de la bande à ces sales cochons de traîtres?

Il s'avançait, menaçant.

— Tu sais, faudrait le dire,[3] monsieur le bourgeois, parce que, sans attendre ton ami Bismarck, on te ferait tout de suite ton affaire.[4]

Les autres, de même, commençaient à gronder, et Jean crut devoir intervenir.

— Silence donc! je mets au rapport[5] le premier qui bouge![6]

Mais Chouteau, ricanant, le hua, lorsqu'une voix forte sortit du brouillard.

— Quoi donc? quoi donc? quels sont les sales pierrots[7] qui se disputent?

Et le lieutenant Rochas parut, avec son képi jauni par les pluies, sa capote où manquaient des boutons, toute sa maigre et dégingandée personne dans un pitoyable état d'abandon et de misère. Il n'en était pas moins d'une crânerie[8] victorieuse, les yeux étincelants, les moustaches hérissées.

— Mon lieutenant, répondit Jean hors de lui, ce sont ces hommes qui crient comme ça[9] que nous sommes vendus . . . Oui, nos généraux nous auraient vendus . . .

Dans le crâne étroit de Rochas, cette idée de trahison

n'était pas loin de paraître naturelle, car elle expliquait les défaites qu'il ne pouvait admettre.

—Eh bien ! qu'est-ce que ça leur fout d'être[1] vendus ? . . . Est-ce que ça les regarde ? . . . Ça n'empêche pas que les Prussiens sont là et que nous allons leur allonger une de ces raclées dont on se souvient.

Au loin, derrière l'épais rideau de brume, le canon de Bazeilles ne cessait point. Et, d'un grand geste, il tendit les bras.

—Hein ! cette fois, ça y est ! . . . On va donc les reconduire chez eux, à coups de crosse ![2]

Tout, pour lui, depuis qu'il entendait la canonnade, se trouvait effacé : les lenteurs, les incertitudes de la marche, la démoralisation des troupes, l'agonie dernière de la retraite forcée sur Sedan. Puisqu'on se battait, est-ce que la victoire n'était pas certaine ? Il n'avait rien appris ni rien oublié, il gardait son mépris fanfaron[3] de l'ennemi, son ignorance absolue des conditions nouvelles de la guerre, son obstinée certitude qu'un vieux soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie ne pouvait pas être battu. Ce serait vraiment trop drôle, de commencer[4] à son âge !

Tout de suite, un ordre étant enfin arrivé, le bataillon se porta en avant. De nouveaux flots de brume devaient monter de la Meuse, car on marchait presque à tâtons,[5] au milieu d'une sorte de rosée blanchâtre[6] qui tombait en pluie fine. Et Maurice eut alors une vision qui le frappa, celle du colonel de Vineuil, surgissant tout d'un coup, immobile sur son cheval, à l'angle de deux routes, lui très grand, très pâle, tel qu'un marbre[7] de la désespérance, la bête frissonnante au froid du matin, les naseaux ouverts, tournés là-bas, vers le canon. Mais, surtout, à dix pas en arrière, flottait le drapeau du régiment, que le sous-lieute-

nant de service tenait, sorti déjà de son fourreau, et qui, dans la blancheur molle et mouvante des vapeurs, semblait en plein ciel de rêve, une apparition de gloire, tremblante, près de s'évanouir. L'aigle[1] dorée était trempée d'eau, tandis que la soie des trois couleurs, où se trouvaient brodés des noms de victoire, pâlissait, enfumée, trouée d'anciennes blessures ; et il n'y avait guère que la croix d'honneur, attachée à la cravate,[2] qui mît dans tout cet effacement l'éclat vif de ses branches d'émail.

Le drapeau, le colonel disparurent, noyés sous une nouvelle vague, et le bataillon avançait toujours, sans savoir où, comme dans une ouate[3] humide. On avait descendu une pente, on remontait maintenant par un chemin étroit. Puis, le cri de halte retentit. Et l'on resta là, l'arme au pied,[4] les épaules alourdies par le sac, avec défense de bouger.[5] On devait se trouver sur un plateau ; mais impossible encore de voir à vingt pas, on ne distinguait absolument rien. Il était sept heures, le canon semblait s'être rapproché, de nouvelles batteries tiraient de l'autre côté de Sedan, de plus en plus voisines.

Personne ne parlait plus, l'attente continua. On ne savait même pas si l'on tournait le dos ou la face à l'ennemi. Des bruits vagues, par moments, venaient de l'inconnu du brouillard : grondements[6] de roues, piétinements de foule, trots lointains de chevaux. C'étaient les mouvements de troupes que la brume cachait, toute l'évolution du 7e corps en train de prendre ses positions de combat. Mais, depuis un instant, il semblait que les vapeurs devinssent plus légères. Des lambeaux s'enlevaient comme des mousselines, des coins d'horizon se découvraient, troubles encore, d'un bleu morne d'eau profonde. Et ce fut, dans une de ces éclaircies, qu'on vit défiler, tels

qu'une chevauchée [1] de fantômes, les régiments de chasseurs d'Afrique qui faisaient partie de la division Margueritte. Raides sur la selle, avec leurs vestes d'ordonnance, leurs larges ceintures rouges, il poussaient leurs chevaux, des bêtes minces, à moitié disparues sous la complication du paquetage. Après un escadron, un autre escadron; et tous, sortis de l'incertain, rentraient dans l'incertain, avaient l'air de se fondre [2] sous la pluie fine. Sans doute, ils gênaient,[3] on les emmenait plus loin, ne sachant qu'en faire, ainsi que cela arrivait depuis le commencement de campagne. A peine les avait-on employés comme éclaireurs, et, dès que le combat s'engageait, on les promenait de vallon en vallon, précieux et inutiles.

Le brouillard se levait. Ce fut soudain, comme à Bazeilles. Un clair ruissellement [4] de soleil tombait du ciel bleu. Et tout de suite Maurice reconnut l'endroit où ils attendaient. Se retournant, il faisait de la main le tour de l'horizon. Du plateau de l'Algérie, tout le champ de bataille se déroulait, immense, vers le sud et vers l'ouest; d'abord, Sedan, dont on voyait la citadelle, dominant [5] les toits; puis, Balan et Bazeilles, dans une fumée trouble qui persistait; puis, au fond, les coteaux de la rive gauche, le Liry, la Marfée, la Croix-Piau. Mais c'était surtout vers l'ouest, vers Donchery, que s'étendait la vue. La boucle de la Meuse enserrait la presqu'île d'Iges d'un ruban pâle; et, là, on se rendait parfaitement compte de l'étroite route de Saint-Albert, qui filait entre la berge et un coteau escarpé, couronné plus loin par le petit bois du Seugnon.

— Vois-tu, par là, nous pourrions nous replier sur Mézières.

Mais, à cette minute même, un premier coup de canon partit de Saint-Menges. Dans les fonds, traînaient [6] encore

de lambeaux de brouillard, et rien n'apparaissait, qu'une masse confuse, en marche dans le défilé de Saint-Albert.

— Ah ! les voici, reprit Maurice qui baissa instinctivement la voix, sans nommer les Prussiens. Nous sommes coupés, c'est fichu ! [1]

Il n'était pas huit heures. Le canon, qui redoublait du côté de Bazeilles, se faisait aussi entendre à l'est, dans le vallon de la Givonne, qu'on ne pouvait voir : c'était le moment où l'armée du prince royal de Saxe, au sortir du bois Chevalier, abordait le 1er corps, en avant de Daigny. Et, maintenant que le XIe corps prussien, en marche vers Floing, ouvrait le feu sur les troupes du général Douay, la bataille se trouvait engagée de toutes parts, du sud au nord, sur cet immense périmètre de plusieurs lieues.

Maurice venait d'avoir conscience de l'irréparable faute qu'on avait commise, en ne se retirant pas sur Mézières, pendant la nuit. Mais, pour lui, les conséquences restaient confuses. Seul, un sourd [2] instinct du danger lui faisait regarder avec inquiétude les hauteurs voisines, qui dominaient le plateau de l'Algérie. Si l'on n'avait pas eu le temps de battre en retraite, pourquoi ne s'était-on pas décidé à occuper ces hauteurs, en s'adossant contre la frontière, quitte à passer [3] en Belgique, dans le cas où l'on serait culbuté ? [4] Deux points surtout semblaient menaçants, le mamelon du Hattoy, au-dessus de Floing, à gauche, et le calvaire d'Illy, une croix de pierre entre deux tilleuls, à droite. La veille, le général Douay avait fait occuper le Hattoy par un régiment, qui, dès le petit jour, s'était replié, trop en l'air. [5] Quant au calvaire d'Illy, il devait être défendu par l'aile gauche du 1er corps. Les terres s'étendaient entre Sedan et la forêt des Ardennes, vastes et nues, profondément vallonnées ; et la clef de la

position était visiblement là, au pied de cette croix et de ces deux tilleuls, d'où l'on balayait toute la contrée environnante.

Trois autres coups de canon retentirent. Puis, ce fut toute une salve. Cette fois, on avait vu une fumée monter d'un petit coteau, à gauche de Saint-Menges.

Mais une fusillade éclata, dans le bas de Floing, tout de suite éteinte du reste, et la compagnie du capitaine Beaudoin reçut l'ordre de se reporter de trois cents mètres en arrière. On arrivait dans un vaste carré [1] de choux, lorsque le capitaine cria, de sa voix brève [2] :

— Tous les hommes par terre !

Il fallut se coucher. Les choux étaient trempés d'une abondante rosée, leurs épaisses feuilles d'or vert retenaient des gouttes, d'une pureté et d'un éclat de gros brillants.

— La hausse à quatre cent mètres,[3] cria de nouveau le capitaine.

Alors, Maurice appuya le canon de son chassepot sur un chou qu'il avait devant lui. Mais on ne voyait plus rien, ainsi au ras du sol [4] ; des terrains s'étendaient, confus, coupés de verdures. Et il poussa le coude de Jean, allongé à sa droite, en demandant ce qu'on fichait là.[5] Jean, expérimenté, lui montra, sur un tertre voisin, une batterie qu'on était en train d'établir. Évidemment, on les avait postés à cette place pour soutenir cette batterie. Pris de curiosité, Maurice se releva, désireux de savoir si Honoré n'en était pas, avec sa pièce ; mais l'artillerie de réserve se trouvait en arrière, à l'abri d'un bouquet d'arbres.

— Nom de Dieu ! hurla Rochas, voulez-vous bien vous coucher !

Et Maurice n'était pas allongé de nouveau, qu'un obus

passa en sifflant. A partir de ce moment, ils ne cessèrent plus. Le tir[1] ne se régla qu'avec lenteur, mais un obus éclata à dix mètres, couvrant la compagnie de terre. Et, assez maître de lui, Maurice s'efforçait de s'étudier : il n'avait pas encore peur, car il ne se croyait pas en danger ; et il n'éprouvait, à l'épigastre,[2] qu'une sensation de malaise, tandis que sa tête se vidait, incapable de lier deux idées l'une à l'autre. Cependant, son espoir grandissait plutôt, ainsi qu'une ivresse, depuis qu'il s'était émerveillé du bel ordre des troupes. Il en était à ne plus douter de la victoire, si l'on pouvait aborder[3] l'ennemi à la baïonnette.

—Tiens ! murmura-t-il, c'est plein[4] de mouches.

A trois reprises déjà, il avait entendu comme un vol d'abeilles.

— Mais non, dit Jean, en riant, ce sont des balles.

D'autres légers bourdonnements d'ailes passèrent. Toute l'escouade tournait la tête, s'intéressait. C'était irrésistible, les hommes renversaient le cou, ne pouvaient rester en place.

A ce moment, un éclat d'obus vint fracasser la tête d'un soldat, au premier rang. Il n'y eut pas même de cri : un jet de sang et de cervelle, et ce fut tout.

— Pauvre bougre ! dit simplement le sergent Sapin, très calme et très pâle. A un autre ![5]

Mais on ne s'entendait plus, Maurice souffrait surtout de l'effroyable vacarme. La batterie voisine tirait sans relâche, d'un grondement continu dont la terre tremblait ; et les mitrailleuses, plus encore, déchiraient l'air, intolérables. Est-ce qu'on allait rester ainsi longtemps, couchés au milieu des choux ? On ne voyait toujours rien, on ne savait rien. Impossible d'avoir la moindre idée de la bataille : était-ce même une vraie, une grande bataille ? Au-

dessus de la ligne rase des champs, Maurice ne reconnaissait que le sommet arrondi et boisé du Hattoy, très loin, désert encore. D'ailleurs, à l'horizon, pas un Prussien ne se montrait. Seules, des fumées s'élevaient, flottaient un instant dans le soleil. Et, comme il tournait la tête, il fut très surpris d'apercevoir, au fond d'un vallon écarté, protégé par des pentes rudes, un paysan qui labourait sans hâte, poussant sa charrue attelée d'un grand cheval blanc. Pourquoi perdre un jour? Ce n'était pas parce qu'on se battait, que le blé cesserait de croître et le monde de vivre.

Dévoré d'impatience, Maurice se mit debout. Dans un regard, il revit les batteries de Saint-Menges qui les canonnaient, couronnées de vapeurs fauves,[1] et il revit surtout, venant de Saint-Albert, le chemin noir de Prussiens, un pullulement indistinct de horde envahissante. Déjà, Jean le saisissait aux jambes, le ramenait violemment par terre.

— Es-tu fou? tu vas y rester!

Et, de son côté, Rochas jurait.

— Voulez-vous bien vous coucher! Qui est-ce qui m'a fichu[2] des gaillards qui se font tuer, quand ils n'en ont pas l'ordre!

— Mon lieutenant, dit Maurice, vous n'êtes pas couché, vous!

— Ah! moi, c'est différent, il faut que je sache.

Toujours l'attente, rien n'arrivait. Maurice étouffait sous le poids de son sac, qui lui écrasait le dos et la poitrine, dans cette position couchée, si pénible à la longue.

— Dis donc, est-ce que nous allons passer la journée comme ça? finit-il par demander à Jean.

— Possible . . . A Solférino, c'était dans un champ de carottes, nous y sommes restés cinq heures, le nez par terre.

Puis, il ajouta, en garçon pratique :

— Pourquoi te plains-tu ? On n'est pas mal ici. Il sera toujours temps de s'exposer davantage. Va, chacun son tour. Si l'on se faisait tous tuer au commencement, il n'y en aurait plus pour la fin.

— Ah ! interrompit brusquement Maurice, vois donc cette fumée, sur le Hattoy . . . Ils ont pris le Hattoy, nous allons la danser belle ! [1]

Et, pendant un instant, sa curiosité anxieuse, où entrait le frisson de sa peur première, eut un aliment. Il ne quittait plus du regard le sommet arrondi du mamelon, la seule bosse de terrain qu'il aperçut, dominant la ligne fuyante [2] des vastes champs, au ras de son œil. Le Hattoy était beaucoup trop éloigné, pour qu'il y distinguât les servants des batteries que les Prussiens venaient d'y établir ; et il ne voyait en effet que les fumées, à chaque décharge, au-dessus d'un taillis, qui devait cacher les pièces. C'était, comme il en avait eu le sentiment, une chose grave, que la prise par l'ennemi de cette position, dont le général Douay avait dû abandonner la défense. Elle commandait les plateaux environnants. Tout de suite, les batteries, qui ouvraient leur feu sur la deuxième division du 7e corps, la décimèrent. Maintenant, le tir se réglait, la batterie française, près de laquelle était couchée la compagnie Beaudoin, eut coup sur coup [3] deux servants tués. Et le formidable duel d'artillerie continua, s'aggrava, par-dessus la tête des régiments couchés, dans la campagne ardente et morne, où pas une âme n'apparaissait, sous le brûlant soleil. Il n'y avait que ce tonnerre, que

cet ouragan de destruction, roulant au travers de cette solitude. Les heures allaient s'écouler, cela ne cesserait point. Mais déjà la supériorité de l'artillerie allemande s'indiquait, les obus à percussion [1] éclataient presque tous, à des distances énormes; tandis que les obus français, à fusée, d'un vol beaucoup plus court, s'enflammaient le plus souvent en l'air, avant d'être arrivés au but. Et aucune autre ressource que de se faire tout petit, dans le sillon où l'on se terrait ! [2] Pas même le soulagement, la griserie de s'étourdir [3] en lâchant des coups de fusil; car tirer sur qui? puisqu'on ne voyait toujours personne, à l'horizon vide !

— Allons-nous tirer à la fin ! répétait Maurice hors de lui. Je donnerais cent sous pour en voir un. C'est exaspérant d'être mitraillé ainsi, sans pouvoir répondre.

— Attends, ça viendra peut-être, répondait Jean, paisible.

Mais un galop, à leur gauche, leur fit tourner la tête. Ils reconnurent le général Douay, suivi de son état-major, accouru pour se rendre compte de la solidité de ses troupes, sous le feu terrible du Hattoy. Il sembla satisfait, il donnait quelques ordres, lorsque, débouchant d'un chemin creux, le général Bourgain-Desfeuilles parut à son tour. Ce dernier, tout soldat de cour qu'il était, trottait insouciamment au milieu des projectiles. Puis, apercevant le général Douay, il s'approcha.

— Mon général, est-ce vrai, cette blessure du maréchal?

— Oui, malheureusement . . . J'ai reçu tout à l'heure un billet du général Ducrot, où il m'annonçait que le maréchal l'avait désigné pour prendre le commandement de l'armée.

— Ah ! c'est le général Ducrot ! . . . Et quels sont les ordres ?

Le général eut un geste désespéré. Depuis la veille, il sentait l'armée perdue, il avait vainement insisté pour qu'on occupât les positions de Saint-Menges et d'Illy, afin d'assurer la retraite sur Mézières.

— Ducrot reprend notre plan, toutes les troupes vont se concentrer sur le plateau d'Illy.

Et il répéta son geste, comme pour dire qu'il était trop tard.

Le bruit du canon emportait ses paroles, mais le sens en était arrivé très net aux oreilles de Maurice, qui en restait effaré. Eh quoi ! le maréchal de Mac-Mahon blessé, le général Ducrot commandant à sa place, toute l'armée en retraite au nord de Sedan ! et ces faits si graves, ignorés des pauvres diables de soldats en train de se faire tuer ! et cette partie [1] effroyable, livrée ainsi au hasard d'un accident, au caprice d'une direction nouvelle ! Il sentit la confusion, le désarroi final où tombait l'armée, sans chef, sans plan, tiraillée en tous sens [2] ; pendant que les Allemands allaient droit à leur but, avec leur rectitude, d'une précision de machine.

Déjà, le général Bourgain-Desfeuilles s'éloignait, lorsque le général Douay, qui venait de recevoir un nouveau message, apporté par un hussard couvert de poussière, le rappela violemment.

— Général ! général !

Sa voix était si haute, si tonnante de surprise et d'émotion, qu'elle dominait le bruit de l'artillerie

— Général ! ce n'est plus Ducrot qui commande, c'est Wimpffen ! . . . Il m'écrit qu'il avait une lettre de service du ministre de la guerre, le mettant à la tête de l'armée,

dans le cas où le commandement viendrait à être libre . . . Et l'on ne se replie plus, les ordres sont de regagner et de défendre nos positions premières.

Les yeux arrondis, le général Bourgain-Desfeuilles écoutait.

— Nom de Dieu ! dit-il enfin, faudrait savoir[1] . . . Moi, je m'en fous d'ailleurs[2] !

Il galopa, réellement insoucieux au fond, n'ayant vu dans la guerre qu'un moyen rapide de passer général de division, gardant la seule hâte que cette bête de campagne[3] s'achevât au plus tôt, depuis qu'elle apportait si peu de contentement à tout le monde.

Le général Douay était resté, en avant de son état-major, seul et les regards au loin, sur les positions prussiennes, dans une rêverie d'une infinie tristesse. Longtemps, il examina le Hattoy, dont les obus tombaient à ses pieds. Puis, après s'être tourné vers le plateau d'Illy, il appela un officier, pour porter un ordre. Et on l'entendit encore dire nettement :

— Si les Prussiens s'emparaient du calvaire, nous ne pourrions rester une heure ici, nous serions rejetés dans Sedan.

Il partit, disparut avec son escorte, au coude[4] du chemin creux, et le feu redoubla. On l'avait aperçu sans doute. Les obus, qui, jusque-là, n'étaient arrivés que de face, se mirent à pleuvoir par le travers, venant de la gauche. C'étaient les batteries de Frénois, et une autre batterie, installée dans la presqu'île d'Iges, qui croisaient leurs salves avec celles du Hattoy. Tout le plateau de l'Algérie en était balayé. Dès lors, la position de la compagnie devint terrible. Les hommes, occupés à surveiller ce qui se passait en face d'eux, eurent cette autre inquiétude dans

leur dos, ne sachant à quelle menace échapper. Coup sur coup, trois hommes furent tués, deux blessés hurlèrent, et dans ce fracas croissant, la peur, la peur folle, s'empara de Maurice. Mais Jean qui le surveillait, le saisit de sa forte main, le garda rudement près de lui, en lisant cette crise lâche, dans le vacillement trouble de ses yeux. Il l'injuriait tout bas, paternellement, tâchait de lui faire honte, en paroles violentes, car il savait que c'est à coups de pied qu'on rend le courage aux hommes, lorsque, brusquement, à quatre cents mètres devant eux, ils aperçurent une dizaine d'hommes, vêtus d'uniformes sombres, sortant d'un petit bois. C'étaient enfin des Prussiens, dont ils reconnaissaient les casques à pointe, les premiers Prussiens qu'ils voyaient depuis le commencement de la campagne, à portée de leurs fusils. D'autres escouades suivirent la première ; et, devant elles, on distinguait les petites fumées de poussière, que les obus soulevaient du sol. Tout cela était fin et précis, les Prussiens avaient une netteté délicate, pareils à de petits soldats de plomb, rangés en bon ordre. Puis, comme les obus pleuvaient plus fort, ils reculèrent, ils disparurent de nouveau derrière les arbres.

Puis, ayant levé la tête, Maurice fut surpris d'apercevoir à quelques pas le colonel de Vineuil, sur son grand cheval, l'homme et la bête impassibles, comme s'ils étaient de pierre. Face à l'ennemi, le colonel attendait sous les balles. Tout le 106e devait s'être replié là, d'autres compagnies étaient terrées dans les champs voisins, la fusillade gagnait de proche en proche. Et le jeune homme vit aussi, un peu en arrière, le drapeau, au bras solide du sous-lieutenant qui le portait. Mais ce n'était plus le fantôme de drapeau, noyé dans le brouillard du matin. Sous le soleil ardent, l'aigle dorée rayonnait, la soie des trois cou-

leurs éclatait en notes vives, malgré l'usure[1] glorieuse des batailles. En plein ciel bleu, au vent de la canonnade, il flottait comme un drapeau de victoire.

Pourquoi ne vaincrait-on pas, maintenant qu'on se battait? Et Maurice, et tous les autres, s'enrageaient, brûlaient leur poudre, à fusiller le bois lointain, où tombait une pluie lente et silencieuse de petites branches.

VI

Henriette ne put dormir de la nuit. La pensée de savoir son mari à Bazeilles, si près des lignes allemandes, la tourmentait. Vainement, elle se répétait sa promesse de revenir au premier danger; et, à chaque instant, elle tendait l'oreille, croyant l'entendre. Vers dix heures, au moment de se mettre au lit, elle ouvrit la fenêtre, s'accouda, s'oublia.

Des heures s'écoulèrent, elle s'inquiétait maintenant des lointaines lueurs aperçues dans la campagne, par-dessus les remparts. En bas, cette grande nappe pâle, c'étaient bien les prairies inondées. Alors, quel était donc ce feu, qu'elle avait vu briller et s'éteindre, là-haut, sans doute sur la Marfée? Et, de toutes parts, il en flambait d'autres, à Pont-Maugis, à Noyers, à Frénois, des feux mystérieux qui vacillaient comme au-dessus d'une multitude innombrable, pullulant dans l'ombre. Brusquement, éclata un coup de canon, un seul, formidable, effrayant dans l'absolu silence qui suivit. Elle en eut le sang glacé. Qu'était-ce donc? Un signal sans doute, la réussite de quelque mouvement, l'annonce qu'ils étaient prêts, là-bas, et que le soleil pouvait paraître.

Vers deux heures, tout habillée, Henriette vint se jeter

sur son lit, et elle sommeilla péniblement. Tout d'un coup, au fond de son mauvais sommeil, le canon recommença, des détonations sourdes, lointaines; et il ne cessait plus, régulier, entêté. Frissonnante, elle se mit sur son séant. Quatre heures sonnaient à un clocher de Sedan. Dehors, le canon redoublait. Elle sauta du lit, elle courut à la fenêtre, pour écouter. Sa première pensée fut pour son frère Maurice, puis, elle n'en put douter, on tirait là, devant elle, et elle trembla pour son mari. Bientôt, son tourment fut tel, qu'elle se sentit incapable de rester là davantage, à attendre. Elle frémissait d'un besoin immédiat de savoir, elle jeta un châle sur ses épaules et sortit, allant aux nouvelles.

Jamais Sedan ne lui avait fait cette impression de ville tragique, ainsi vu, sous le petit jour sale, noyé de brouillard. Les maisons semblaient mortes; beaucoup, depuis deux jours, se trouvaient abandonnées et vides; les autres restaient hermétiquement closes, dans l'insomnie peureuse[1] qu'on y sentait. C'était tout un matin grelottant, avec ces rues à demi désertes encore, seulement peuplées d'ombres anxieuses, traversées de brusques départs, au milieu du ramas louche[2] qui traînait déjà de la veille. Le jour allait grandir et la ville s'encombrer, submergée sous le désastre. Il était cinq heures et demie, on entendait à peine le bruit du canon, assourdi entre les hautes façades noires.

A la Sous-Préfecture, Henriette connaissait la fille de la concierge, Rose, une petite blonde, l'air délicat et joli qui travaillait à la fabrique Delaherche. Tout de suite, elle entra dans la loge. La mère n'était pas là, mais Rose l'accueillit avec sa gentillesse.

— Oh! ma chère dame, nous ne tenons plus debout,

Maman vient d'aller se reposer un peu. Pensez donc ! la nuit entière, il a fallu être sur pied, avec ces allées et venues continuelles. Le maréchal, lui, a bien dormi. Mais c'est ce pauvre empereur ! Non, vous ne pouvez pas savoir ce qu'il souffre ! Il paraît qu'il a une maladie[1] affreuse. Quand il y a du monde il se retient ; mais, dès qu'il est seul, c'est plus fort que sa volonté, il crie, il se plaint, à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Où se bat-on depuis ce matin, le savez-vous? demanda Henriette, en tâchant de l'interrompre.

— Où l'on se bat? c'est à Bazeilles qu'on se bat depuis ce matin ! . . . Un soldat à cheval est venu le dire au maréchal, qui tout de suite s'est rendu chez l'empereur, pour l'avertir . . . Voici dix minutes déjà que le maréchal est parti, et je crois bien que l'empereur va le rejoindre, car on l'habille, là-haut . . . Je viens de voir à l'instant qu'on le peignait et qu'on le bichonnait, avec toutes sortes d'histoires sur la figure.[2]

Mais Henriette, sachant enfin ce qu'elle désirait, se sauva. Vivement, elle retourna chez elle, rue des Voyards. Elle était convaincue de trouver son mari rentré, et, lorsqu'elle fut montée, qu'elle eut donné un coup d'œil dans les trois pièces, elle resta saisie, serrée au cœur, de n'y retrouver que le brouillard glacial, dans l'ébranlement continu du canon. Là-bas, on tirait toujours. Elle se remit un instant à la fenêtre. Maintenant, renseignée, bien que le mur des brumes matinales restât impénétrable, elle se rendait parfaitement compte de la lutte engagée à Bazeilles, le craquement des mitrailleuses, les volées fracassantes des batteries françaises répondant aux volées lointaines des batteries allemandes. On aurait dit que les détonations se rapprochaient, la bataille s'aggravait de minute en minute.

Pourquoi Weiss ne revenait-il pas? Il avait si formellement promis de rentrer, à la première attaque ! Et l'inquiétude d'Henriette croissait, elle s'imaginait des obstacles, la route coupée, les obus rendant déjà la retraite trop dangereuse. Peut-être même était-il arrivé un malheur. Elle en écartait la pensée, trouvant dans l'espoir un ferme soutien d'action. Puis, elle forma un instant le projet d'aller là-bas, de partir à la rencontre de son mari. Des incertitudes la retinrent : peut-être se croiseraient-ils ; et que deviendrait-elle, si elle le manquait? et quel serait son tourment, à lui, s'il rentrait sans la trouver? Du reste, la témérité d'une visite à Bazeilles en ce moment lui apparaissait naturelle, sans héroïsme déplacé, rentrant dans son rôle de femme active, faisant en silence ce que nécessitait la bonne tenue de son ménage. Où son mari était, elle devait être, simplement.

Mais elle eut un brusque geste, elle dit tout haut, en quittant la fenêtre :

— Et monsieur Delaherche . . . Je vais voir . . .

Elle venait de songer que le fabricant de drap, lui aussi, avait couché à Bazeilles, et que, s'il était rentré, elle aurait par lui des nouvelles. Promptement, elle redescendit. Au lieu de sortir par la rue des Voyards, elle traversa l'étroite cour de la maison, elle prit le passage qui conduisait aux vastes bâtiments de la fabrique, dont la monumentale façade donnait sur la rue Maqua.

Au premier étage, elle comptait frapper à la porte du cabinet de toilette, en petite amie d'enfance, en intime qui venait parfois causer ainsi le matin. Mais cette porte, mal fermée, était restée entr'ouverte. Elle n'eut qu'à la pousser, elle se trouva dans le cabinet, puis dans la chambre.

Gilberte ! appela doucement Henriette.

La jeune femme s'agita, s'étira sans ouvrir les paupières.

Ensuite, soulevant la tête, reconnaissant Henriette :

— Tiens ! c'est toi . . . Quelle heure est-il donc ?

Quand elle sut que six heures sonnaient, elle éprouva une gêne, plaisantant pour la cacher, disant que ce n'était pas une heure à venir réveiller les gens. Puis, à la première question sur son mari :

— Mais il n'est pas rentré, il ne rentrera que vers neuf heures, je pense . . . Pourquoi veux-tu [1] qu'il rentre sitôt ?

Henriette, en la voyant souriante, dans son engourdissement de sommeil heureux, dut insister.

— Je te dis qu'on se bat à Bazeilles depuis le petit jour, et comme je suis très inquiète de mon mari . . .

— Oh ! ma chère, s'écria Gilberte, tu as bien tort . . . Le mien est si prudent, qu'il serait depuis longtemps ici, s'il y avait le moindre danger . . . Tant que tu ne le verras pas, va ! tu peux être tranquille.

Cette réflexion frappa beaucoup Henriette. En effet, Delaherche n'était pas un homme à s'exposer inutilement. Elle en fut toute rassurée, elle alla tirer les rideaux, rabattre les persiennes ; et la chambre s'éclaira de la grande lumière rousse [2] du ciel, où le soleil commençait à percer et à dorer le brouillard. Une des fenêtres était restée entr'ouverte, on entendait maintenant le canon, dans cette grande pièce tiède, si close et si étouffée tout à l'heure.

— C'est vrai qu'on se bat ! finit par s'écrier Gilberte. Il faut que je m'habille bien vite.

Et elle sauta du lit, elle se fit aider, se chaussant, passant tout de suite une robe, pour être prêt à recevoir et à descendre, s'il le fallait. Comme elle achevait rapidement de

se coiffer, on frappa, et elle courut ouvrir, en reconnaissant la voix de la vieille madame Delaherche.

— Mais parfaitement, chère mère, vous pouvez entrer.

Madame Delaherche demeura quelques secondes suffoquée, comme si elle ne pouvait reprendre haleine. Elle eut un involontaire regard autour de la chambre, s'arrêta au lit resté grand ouvert, dans son désordre.

— Alors, c'est madame Weiss qui est montée vous réveiller . . . Vous avez pu dormir, ma fille . . .

Gilberte, rougissante, répondait :

— Oui, j'ai eu tout de même quelques heures de bon sommeil . . . Vous savez que Jules n'est pas rentré . . .

D'un geste, madame Delaherche l'interrompit. Depuis que le canon tonnait, elle s'inquiétait, guettait le retour de son fils. Mais c'était une mère héroïque. Et elle se ressouvint de ce qu'elle était montée faire.

— Votre oncle, le colonel, nous envoie le major Bouroche, avec un billet écrit au crayon, pour nous demander si nous ne pourrions pas laisser installer ici une ambulance . . . Il sait que nous avons de la place, dans la fabrique, et j'ai déjà mis la cour et le séchoir [1] à la disposition de ces messieurs . . . Seulement, vous devriez descendre.

— Oh ! tout de suite, tout de suite ! dit Henriette, qui se rapprocha. Nous allons aider.

Gilberte elle-même se montra très émue, très passionnée pour ce rôle nouveau d'infirmière. Elle prit à peine le temps de nouer sur ses cheveux une dentelle ; et les trois femmes descendirent. En bas, comme elles arrivaient sous le vaste porche, elles virent un rassemblement dans la rue, par la porte ouverte à deux battants. Une voiture basse [2] arrivait lentement, une sorte de carriole, attelée d'un seul cheval, qu'un lieutenant de zouaves conduisait par la

bride. Et elles crurent que c'était un premier blessé qu'on leur amenait.

— Oui, oui ! c'est ici, entrez !

Mais on les détrompa. Le blessé qui se trouvait couché au fond de la carriole, était le maréchal de Mac-Mahon, la fesse gauche à demi emportée, et que l'on ramenait à la Sous-Préfecture, après lui avoir fait un premier pansement, dans une petite maison de jardinier. Il était nu-tête, à moitié dévêtu, les broderies d'or de son uniforme salies de poussière et de sang. Sans parler, il avait levé la tête, il regardait, d'un air vague. Puis, ayant aperçu les trois femmes, saisies, les mains jointes [1] devant ce grand malheur qui passait, l'armée tout entière frappée dans son chef, dès les premiers obus, il inclina légèrement la tête, avec un faible et paternel sourire. Mais une voix rude cria de la cour :

— Mesdames, ce n'est pas dehors, c'est ici qu'on a besoin de vous !

Elles rentrèrent toutes trois, elles se trouvèrent devant le major Bouroche qui avait déjà jeté dans un coin son uniforme, pour revêtir un grand tablier blanc. Sa tête énorme aux durs cheveux hérissés, son mufle de lion flambait [2] de hâte et d'énergie, au-dessus de toute cette blancheur, encore sans tache. Et il leur apparut si terrible, qu'elles lui appartinrent du coup, obéissant à un signe, se bousculant [3] pour le satisfaire.

— Nous n'avons rien . . . Donnez-moi du linge, tâchez de trouver encore des matelas, montrez à mes hommes où est la pompe . . .

Elles coururent, se multiplièrent, ne furent plus que ses servantes.

C'était un très bon choix que la fabrique pour une am-

bulance. Il y avait là surtout le séchoir, une immense salle fermée par de grands vitrages, où l'on pouvait installer aisément une centaine de lits ; et, à côté, se trouvait un hangar, sous lequel on allait être à merveille pour faire les opérations : une longue table venait d'y être apportée, la pompe n'était qu'à quelques pas, les petits blessés pourraient attendre sur la pelouse voisine. Puis, cela était vraiment agréable, ces beaux ormes séculaires qui donnaient une ombre délicieuse.

Bouroche avait préféré s'établir tout de suite dans Sedan, prévoyant le massacre, l'effroyable poussée qui allait y jeter les troupes. Il s'était contenté de laisser près du 7e corps, en arrière de Floing, deux ambulances volantes et de premiers secours, d'où l'on devait lui envoyer les blessés, après les avoir pansés sommairement. Toutes les escouades de brancardiers[1] étaient là-bas, chargées de ramasser sous le feu les hommes qui tombaient, ayant avec elles le matériel[2] des voitures et des fourgons. Et Bouroche, sauf deux de ses aides restés sur le champ de bataille, avait amené son personnel, deux majors de seconde classe et trois sous-aides, qui sans doute suffiraient aux opérations. En outre, il y avait là trois pharmaciens et une douzaine d'infirmiers.

Le canon grondait, il savait bien que d'un instant à l'autre la besogne allait arriver, des voitures pleines de chair saignante ; et il installait violemment[3] la grande salle encore vide. Puis, sous le hangar, ce furent d'autres préparatifs : les caisses de pansement et de pharmacie rangées, ouvertes sur une planche, des paquets de charpie, des bandes, des compresses, des linges, des appareils à fractures ; tandis que, sur une autre planche, à côté d'un gros pot de cérat[4] et d'un flacon de chloroforme, les

trousses [1] s'étalaient, toutes les formes aiguës et coupantes de ce qui fouille, entaille, tranche, abat.[2]

Sur la grande table, Bouroche venait de faire placer un matelas, qu'il garnissait d'une toile cirée, lorsqu'un piétinement de chevaux se fit entendre sous le porche. C'était une première voiture d'ambulance, qui entra dans la cour. Mais elle ne contenait que dix petits blessés, assis face à face, la plupart ayant un bras en écharpe,[3] quelques-uns atteints à la tête, le front bandé. Ils descendirent, simplement soutenus ; et la visite commença.

Comme Henriette aidait doucement un soldat tout jeune, l'épaule traversée d'une balle, à retirer sa capote, ce qui lui arrachait des cris, elle remarqua le numéro de son régiment.

— Mais vous êtes du 106e ! Est-ce que vous appartenez à la compagnie Beaudoin ?

Non, il était de la compagnie Ravaud. Mais il connaissait tout de même le caporal Jean Macquart, il crut pouvoir dire que l'escouade de celui-ci n'avait pas encore été engagée. Et ce renseignement, si vague, suffit pour donner de la joie à la jeune femme : son frère vivait, elle serait tout à fait soulagée, lorsqu'elle aurait embrassé son mari, qu'elle continuait à attendre d'une minute à l'autre.

A ce moment, Henriette, ayant levé la tête, fut saisie d'apercevoir, à quelques pas d'elle, au milieu d'un groupe, Delaherche, racontant les terribles dangers qu'il venait de courir, de Bazeilles à Sedan. Comment se trouvait-il là ? Elle ne l'avait pas vu entrer.

— Et mon mari n'est pas avec vous ?

Mais Delaherche, que sa mère et sa femme questionnaient complaisamment, ne se hâtait point.

— Attendez, tout à l'heure.

Puis, reprenant son récit :

— De Bazeilles à Balan, j'ai failli être tué vingt fois. Une grêle, un ouragan de balles et d'obus ! . . . Et j'ai rencontré l'empereur, oh ! très brave . . . Ensuite, de Balan ici, j'ai pris ma course . . .

Henriette lui secoua le bras.

— Mon mari ?

— Weiss ? mais il est resté là-bas, Weiss !

— Comment, là-bas ?

— Oui, il a ramassé le fusil d'un soldat mort, il se bat.

— Il se bat, pourquoi donc ?

— Oh ! un enragé ! Jamais il n'a voulu me suivre, et je l'ai lâché, naturellement.

Les yeux fixes, élargis, Henriette le regardait. Il y eut un silence. Puis, tranquillement, elle se décida.

— C'est bon, j'y vais.

Elle y allait, comment ? Mais c'était impossible, c'était fou ! Delaherche reparlait des balles, des obus qui balayaient la route. Gilberte lui avait repris les mains pour la retenir, tandis que madame Delaherche s'épuisait aussi à lui démontrer l'aveugle témérité de son projet. De son air doux et simple, elle répéta :

— Non, c'est inutile, j'y vais.

Et elle s'obstina, n'accepta que la dentelle noire que Gilberte avait sur la tête, et déjà, elle s'engageait sous le porche. Une nouvelle voiture d'ambulance entrait, et ils durent la laisser passer. Celle-ci, plus petite, à deux roues seulement, contenait deux grands blessés, couches sur des sangles.[1] Le premier qu'on descendit, avec toutes sortes de précautions, n'était plus qu'une masse de chairs sanglantes, une main cassée, le flanc labouré par un éclat d'obus. Le second avait la jambe droite broyée.[2] Et tout

de suite Bouroche, faisant placer celui-ci sur la toile cirée du matelas, commença la première opération, au milieu du continuel va-et-vient des infirmiers et de ses aides. Madame Delaherche et Gilberte, assises près de la pelouse, roulaient des bandes.

Dehors, Delaherche avait rattrapé Henriette.

— Voyons, ma chère madame Weiss, vous n'allez pas faire cette folie . . . Comment voulez-vous rejoindre Weiss là-bas? Il ne doit même plus y être, il s'est sans doute jeté à travers champs pour revenir . . . Je vous assure que Bazeilles est inabordable.[1]

Mais elle ne l'écoutait pas, marchait plus vite, s'engageait dans la rue du Ménil, pour gagner la porte de Balan. Il était en proie à un combat intérieur fort désagréable, partagé entre son devoir d'homme brave qui lui commandait de ne pas quitter Henriette, et sa terreur de refaire le chemin de Bazeilles sous les obus. Il était près de neuf heures. Tout d'un coup, comme ils arrivaient à la porte de Balan, un flot d'officiers à cheval qui rentraient, les sépara. Vainement, il courut, chercha la jeune femme : elle devait être hors de l'enceinte,[2] hâtant le pas sur la route. Et, sans pousser le zèle plus loin, il se surprit à dire tout haut :

— Ah, tant pis ! c'est trop bête !

Alors, Delaherche flâna dans Sedan, en bourgeois curieux qui ne voulait rien perdre du spectacle, travaillé[3] cependant d'une inquiétude croissante. Il se rendit à l'Hôtel de Ville, y trouva le conseil municipal siégeant en permanence, s'y oublia longtemps, sans rien apprendre de nouveau, sinon que la bataille tournait fort mal. Mais, vers onze heures, comme il battait de nouveau le pavé,[4] il fut arrêté un instant, dans la Grande-Rue, devant l'hôtel de

l'Europe, par un lent cortège, des cavaliers couverts de poussière, dont les mornes chevaux marchaient au pas. Et, à la tête, il reconnut l'empereur, qui rentrait après avoir passé quatre heures sur le champ de bataille. La mort n'avait pas voulu de lui, décidément. Sous la sueur d'angoisse de cette marche au travers de la défaite, le fard[1] s'en était allé des joues, les moustaches cirées s'étaient amollies, pendantes, la face terreuse avait pris l'hébètement douloureux d'une agonie. Un officier, qui descendit devant l'hôtel, se mit à expliquer au milieu d'un groupe la route parcourue, de la Moncelle à Givonne, tout le long de la petite vallée, parmi les soldats du 1er corps, que les Saxons avaient refoulés sur la rive droite du ruisseau ; et l'on était revenu par le chemin creux du Fond de Givonne, dans un tel encombrement déjà, que même, si l'empereur avait désiré retourner sur le front des troupes, il n'aurait pu le faire que très difficilement. D'ailleurs, à quoi bon ?

Comme Delaherche écoutait ces détails, une détonation violente ébranla le quartier. C'était un obus qui venait de démolir une cheminée, rue Sainte-Barbe, près du Donjon. Il y eut un sauve-qui-peut, des cris de femmes s'élevèrent. Lui, s'était collé contre un mur, lorsqu'une nouvelle détonation brisa les vitres d'une maison voisine. Cela devenait terrible, si l'on bombardait Sedan ; et il rentra au pas de course rue Maqua, il fut pris d'un tel besoin de savoir, qu'il ne s'arrêta point, monta vivement sur les toits, ayant là-haut une terrasse, d'où l'on dominait la ville et les environs.

Tout de suite, il fut un peu rassuré. Le combat avait lieu par-dessus la ville, les batteries allemandes de la Marfée et de Frénois allaient, au delà des maisons,

balayer le plateau de l'Algérie; et il s'intéressa même au vol des obus, à la courbe immense de légère fumée qu'ils laissaient sur Sedan, pareils à des oiseaux invisibles au fin sillage[1] de plumes grises.

Il fouillait de ses yeux vifs les coteaux de la Marfée, lorsqu'il eut l'idée de la lunette d'approche[2] qu'il s'amusait autrefois à braquer[3] sur les environs, du haut de la terrasse. Il descendit la chercher, remonta, l'installa; et, comme il s'orientait, faisant à petits mouvements défiler les terres, les arbres, les maisons, il tomba, au-dessus de la grande batterie de Frénois, sur le groupe d'uniformes que Weiss avait deviné de Bazeilles, à l'angle d'un bois de pins. Mais lui, grâce au grandissement, aurait compté les officiers de cet état-major, tellement il les voyait avec netteté. Plusieurs étaient à demi couchés dans l'herbe, d'autres debout formaient des groupes; et, en avant, il y avait un homme seul, l'air sec et mince, à l'uniforme sans éclat, dans lequel pourtant il sentit le maître. C'était bien le roi de Prusse, à peine haut comme la moitié du doigt, un de ces minuscules soldats de plomb des jouets d'enfant, dont la face, grosse comme une lentille, ne mettait qu'un point blême sous le vaste ciel bleu.

Il n'était pas midi encore, le roi constatait la marche mathématique, inexorable de ses armées, depuis neuf heures. Elles allaient, elles allaient toujours selon les chemins tracés, complétant le cercle, refermant pas à pas, autour de Sedan, leur muraille d'hommes et canons. Et le roi, tranquille, regardait, attendait. Une heure, deux heures encore, peut-être trois: ce n'était qu'une question de temps, un rouage[4] poussait l'autre, la machine à broyer était en branle[5] et achèverait sa course. Sous l'infini du ciel ensoleillé, le champ de bataille se rétrécissait, toute cette mêlée furieuse



BATTLEFIELD OF SEDAN.

(From Droysen's Handatlas.)

German Troops
I, II, Bavarians.
IV, V, XI. Prussians.
XII, Saxons.
W, Wurtembergers.
C, Cavalry.
G, Royal Guards.
ııı Artillery.
oI, Station of King William.

French Troops.
I, Ducrot.
V, Wimpffen.
VII, Douy.
XII, Lebrun.
C, Cavalry (Margueritte.)

Time, about noon, Sept. 1.

de points noirs se culbutait, se tassait de plus en plus autour de Sedan. Des vitres luisaient dans la ville, une maison semblait brûler, à gauche, vers le faubourg de la Cassine. Puis, au delà, dans les champs redevenus déserts, du côté de Donchery et du côté de Carignan, c'était une paix chaude et lumineuse, les eaux claires de la Meuse, les arbres heureux de vivre, les grandes terres fécondes, les larges prairies vertes, sous l'ardeur puissante de midi.

D'un mot, le roi avait demandé un renseignement. Sur l'échiquier colossal, il voulait savoir et tenir dans sa main cette poussière d'hommes qu'il commandait. A sa droite, un vol d'hirondelles, effrayées par le canon, tourbillonna, s'enleva très haut, se perdit vers le sud.

VII

Sur la route de Balan, Henriette d'abord put marcher d'un pas rapide. Il n'était guère plus de neuf heures, la chaussée large, bordée de maisons et de jardins, se trouvait libre encore, obstruée pourtant de plus en plus, à mesure qu'on approchait du bourg, par les habitants qui fuyaient et par des mouvements de troupe. A chaque nouveau flot de foule, elle se serrait contre les murs, elle se glissait, passait quand même.[1] Et, mince, effacée dans sa robe sombre, ses beaux cheveux blonds et sa petite face pâle à demi disparus sous le fichu de dentelle noire, elle échappait aux regards, rien ne ralentissait son pas léger et silencieux.

Mais, à Balan, un régiment d'infanterie de marine barrait la route. C'était une masse compacte d'hommes attendant des ordres, à l'abri des grands arbres qui les cachaient. Elle se haussa sur les pieds,[2] n'en vit pas la fin. Cepen-

dant, elle essaya de se faire plus petite encore, de se faufiler.[1] Des coudes la repoussaient, elle sentait dans ses flancs les crosses des fusils. Au bout de vingt pas, des cris, des protestations s'élevèrent. Un capitaine tourna la tête et s'emporta.

— Eh ! la femme, êtes-vous folle ? . . . Où allez-vous ?

— Je vais à Bazeilles.

— Comment, à Bazeilles !

Ce fut un éclat de rire général. On se la montrait, on plaisantait. Le capitaine, égayé lui aussi, venait de reprendre :

— A Bazeilles, ma petite, vous devriez bien nous y emmener avec vous ! . . . Nous y étions tout à l'heure, j'espère que nous allons y retourner ; mais je vous avertis qu'il n'y fait pas froid.[2]

— Je vais à Bazeilles rejoindre mon mari, déclara Henriette de sa voix douce, tandis que ses yeux d'un bleu pâle gardaient leur tranquille décision.

On cessa de rire, un vieux sergent la dégagea, la força de retourner en arrière.

— Ma pauvre enfant, vous voyez bien qu'il vous est impossible de passer . . . Ce n'est pas l'affaire d'une femme d'aller à Bazeilles en ce moment . . . Vous le retrouverez plus tard, votre mari. Voyons, soyez raisonnable !

Elle dut céder, elle s'arrêta, debout, se haussant à chaque minute, regardant au loin, dans l'entêtée résolution de continuer sa route. Ce qu'elle entendait dire autour d'elle la renseignait. Des officiers se plaignaient amèrement de l'ordre de retraite qui leur avait fait abandonner Bazeilles, dès huit heures un quart, lorsque le général Ducrot, succédant au maréchal, s'était avisé de vouloir concentrer toutes les troupes sur le plateau d'Illy. Maintenant que le général

de Wimpffen succédait au général Ducrot, le premier plan de nouveau l'emportait, l'ordre arrivait de réoccuper Bazeilles coûte que coûte,[1] pour jeter les Bavarois à la Meuse. N'était-ce pas imbécile de leur avoir fait abandonner une position, qu'il leur fallait à cette heure reconquérir? On voulait bien se faire tuer, mais pas pour le plaisir,[2] vraiment !

Il y eut un grand mouvement d'hommes et de chevaux, le général de Wimpffen parut, debout sur ses étriers, la face ardente, la parole exaltée, criant :

— Mes amis, nous ne pouvons pas reculer, ce serait la fin de tout . . . Si nous devons battre en retraite, nous irons sur Carignan et non sur Mézières . . . Mais nous vaincrons, vous les avez battus ce matin, vous les battrez encore !

Il galopa, s'éloigna par un chemin qui montait vers la Moncelle. Le bruit courait qu'il venait d'avoir avec le général Ducrot une discussion violente, chacun soutenant son plan, attaquant le plan contraire, l'un déclarant que la retraite par Mézières n'était plus possible depuis le matin, l'autre prophétisant qu'avant le soir, si l'on ne se retirait pas sur le plateau d'Illy, l'armée serait cernée. Et ils s'accusaient mutuellement de ne connaître ni le pays, ni la situation vraie des troupes. Le pis était qu'ils avaient tous les deux raison.

Beaucoup de ces jeunes soldats arrivaient de Toulon, de Rochefort ou de Brest, à peine instruits, sans avoir jamais fait le coup de feu ;[3] et, depuis le matin, ils se battaient avec une bravoure, une solidité de vétérans. Eux qui, de Reims à Mouzon, avaient marché si mal, alourdis d'inaccoutumance,[4] se révélaient comme les mieux disciplinés, les plus fraternellement unis d'un lien de devoir et d'abnégation, devant l'ennemi. Les clairons n'avaient eu qu'à son-

ner, ils retournaient au feu, ils reprenaient l'attaque, malgré leurs cœurs gros de colère. Trois fois, on leur avait promis, pour les soutenir, une division qui ne venait pas. Ils se sentaient abandonnés, sacrifiés. C'était leur vie à tous qu'on leur demandait, en les ramenant ainsi sur Bazeilles, après le leur avoir fait évacuer. Et ils le savaient, et ils donnaient leur vie sans une révolte, serrant les rangs, quittant les arbres qui les protégeaient, pour rentrer sous les obus et les balles.

Enfin, on marchait donc ! Henriette les suivit, espérant arriver avec eux, prête à courir, s'ils couraient. Mais, de nouveau déjà, on s'était arrêté. A présent, les projectiles pleuvaient, il allait falloir, pour réoccuper Bazeilles, reconquérir chaque mètre de la route, s'emparer des ruelles,[1] des maisons, des jardins, à droite et à gauche. Les premiers rangs avaient ouvert le feu, on n'avançait plus que par saccades,[2] les moindres obstacles faisaient perdre de longues minutes. Jamais elle n'arriverait, si elle restait ainsi en queue,[3] attendant la victoire. Et elle se décida, se jeta à droite, entre deux haies, dans un sentier qui descendait vers les prairies.[4]

Le projet d'Henriette fut alors d'atteindre Bazeilles par ces vastes prés bordant la Meuse. Cela, d'ailleurs, n'était pas très net en elle. Soudain, elle resta plantée, au bord d'une petite mer immobile, qui, de ce côté-ci, lui barrait le chemin. C'était l'inondation, les terres basses changées en un lac de défense, auxquelles elle n'avait point songé. Un instant, elle voulut retourner en arrière ; puis, au risque d'y laisser ses chaussures, elle continua, suivit le bord, dans l'herbe trempée, où elle enfonçait jusqu'à la cheville. Pendant une centaine de mètres, ce fut praticable. Ensuite, elle buta[5] contre le mur d'un jardin : le

terrain dévalait, l'eau battait le mur, profonde de deux mètres. Impossible de passer. Ses petits poings se serrèrent, elle dut se raidir de toute sa force, pour ne pas fondre en larmes. Après le premier saisissement, elle longea la clôture, trouva une ruelle qui filait entre les maisons éparses. Cette fois, elle se crut sauvée, car elle connaissait ce dédale, ces bouts de sentiers enchevêtrés,[1] dont l'écheveau [2] aboutissait tout de même au village.

Là seulement, les obus tombaient. Henriette resta figée,[3] très pâle, dans l'assourdissement d'une effrayante détonation, dont le coup de vent [4] l'enveloppa. Un projectile venait d'éclater devant elle, à quelques mètres. Elle tourna la tête, examina les hauteurs de la rive gauche, d'où montaient les fumées des batteries allemandes; et elle comprit, se remit en marche, les yeux fixés sur l'horizon, guettant les obus, pour les éviter. La témérité folle de sa course n'allait pas sans un grand sang-froid, toute la tranquillité brave dont sa petite âme de bonne ménagère était capable. Elle voulait ne pas être tuée, retrouver son mari, le reprendre, vivre ensemble, heureux encore. Les obus ne cessaient plus, elle filait le long des murs, se jetait derrière les bornes,[5] profitait des moindres abris. Mais il se présenta un espace découvert, un bout de chemin défoncé, déjà couvert d'éclats; et elle attendait, à l'encoignure [6] d'un hangar, lorsqu'elle aperçut, devant elle, au ras d'une sorte de trou, la tête curieuse d'un enfant, qui regardait. C'était un petit garçon de dix ans, pieds nus, habillé d'une seule chemise et d'un pantalon en lambeaux, quelque rôdeur de route, très amusé par la bataille. Ses minces yeux noirs pétillaient, et il s'exclamait d'allégresse, à chaque détonation :

— Oh ! ce qu'ils sont rigolo ! [7] . . . Bougez pas, en v'là

encore un qui s'amène ! [1] . . . Boum ! a-t-il pété,[2] celui-là ! . . . Bougez pas, bougez pas !

Et, à chaque projectile, il faisait un plongeon au fond du trou, reparaissait, levait sa tête d'oiseau siffleur, pour replonger encore.

Henriette remarqua alors que les obus venaient du Liry, tandis que les batteries de Pont-Maugis et de Noyers ne tiraient plus que sur Balan. Elle voyait très nettement la fumée, à chaque décharge ; puis, elle entendait presque aussitôt le sifflement, que suivait la détonation. Il dut y avoir un court répit, des vapeurs légères se dissipaient lentement.

— Pour sûr qu'ils boivent un coup ! [3] cria le petit. Vite, vite ! donnez-moi la main, nous allons nous cavaler ! [4]

Il lui prit la main, la força à le suivre ; et tous deux galopèrent, côte à côte, pliant le dos, traversant ainsi l'espace découvert. Au bout, comme ils se jetaient derrière une meule [5] et qu'ils se retournaient, ils virent de nouveau un obus arriver, tomber droit sur le hangar, à la place qu'ils occupaient tout à l'heure. Le fracas fut épouvantable, le hangar s'abattit.

Du coup, une joie folle fit danser le gamin, qui trouvait ça très farce.[6]

— Bravo ! en v'là de la casse [7] ! . . . Hein ? tout de même, il était temps !

Mais, une seconde fois, Henriette se heurtait contre un obstacle infranchissable, des murs de jardin, sans chemin aucun. Son petit compagnon continuait à rire, disait qu'on passait toujours, quand on le voulait bien. Il grimpa sur le chaperon d'un mur, l'aida ensuite à le franchir. D'un saut, ils se trouvèrent dans un potager, parmi des planches de haricots et de pois. Des clôtures partout.

Alors, pour en sortir, il leur fallut traverser une maison basse [1] de jardinier. Lui, sifflant, les mains ballantes, allait le premier, ne s'étonnait de rien. Il poussa une porte, se trouva dans une chambre, passa dans une autre, où il y avait une vieille femme, la seule âme restée là sans doute. Elle semblait hébétée, debout près d'une table. Elle regarda ces deux personnes inconnues passer ainsi au travers de sa maison; et elle ne leur dit pas un mot, et eux-mêmes ne lui adressèrent pas la parole. Déjà, de l'autre côté, ils ressortaient dans une ruelle, qu'ils purent suivre pendant un instant. Puis, d'autres difficultés se présentèrent, ce fut de la sorte,[2] durant près d'un kilomètre, des murailles sautées, des haies franchies, une course qui coupait au plus court, par les portes des remises, les fenêtres des habitations, selon le hasard de la route qu'ils parvenaient à se frayer. Des chiens hurlaient, ils faillirent être renversés par une vache qui fuyait d'un galop furieux. Cependant, ils devaient approcher,[3] une odeur d'incendie leur arrivait, de grandes fumées rousses, telles que de légers crêpes flottants, voilaient à chaque minute le soleil.

Tout d'un coup, le gamin s'arrêta, se planta devant Henriette.

— Dites donc, madame, comme ça, où donc allez-vous?

— Mais tu le vois, je vais à Bazeilles.

Il siffla, il eut un de ses rires aigus de vaurien [4] échappé de l'école, qui se faisait du bon sang.[5]

— A Bazeilles . . . Ah ! non, ça n'est pas mon affaire . . . Moi, je vas [6] ailleurs. Bien le bonsoir !

Et il tourna sur les talons, il s'en alla comme il était venu, sans qu'elle pût savoir d'où il sortait ni où il ren-

trait. Elle l'avait trouvé dans un trou, elle le perdit des yeux au coin d'un mur; et jamais plus elle ne devait le revoir.

Quand elle fut seule, Henriette éprouva un singulier sentiment de peur. Ce n'était guère une protection, cet enfant chétif [1] avec elle; mais il l'étourdissait de son bavardage. Maintenant, elle tremblait, elle si naturellement courageuse. Les obus ne tombaient plus, les Allemands avaient cessé de tirer sur Bazeilles, dans la crainte sans doute de tuer les leurs, maîtres du village. Seulement, depuis quelques minutes, elle entendait des balles siffler, ce bourdonnement de grosses mouches dont on lui avait parlé, et qu'elle reconnaissait. Au loin, c'était une confusion telle de toutes les rages, qu'elle ne distinguait même pas le bruit de la fusillade, dans la violence de cette clameur. Comme elle tournait l'angle d'une maison, il y eut, près de son oreille, un bruit mat, une chute de plâtre, qui la firent s'arrêter net: une balle venait d'écorner la façade, elle en restait toute pâle. Puis, avant qu'elle se fût demandé si elle aurait le courage de continuer, elle reçut au front comme un coup de marteau, elle tomba sur les deux genoux, étourdie.[2] Une seconde balle, qui ricochait,[3] l'avait effleurée un peu au-dessus du sourcil gauche, en ne laissant là qu'une forte meurtrissure. Quand elle eut porté les deux mains à son front, elle les retira rouges de sang. Mais elle avait senti le crâne solide, intact, sous les doigts; et elle répéta tout haut, pour s'encourager:

— Ce n'est rien, ce n'est rien... Voyons, je n'ai pas peur, non! je n'ai pas peur...

Et c'était vrai, elle se releva, elle marcha dès lors parmi les balles avec une insouciance de créature dégagée d'elle-même, qui ne raisonne plus, qui donne sa vie. Elle ne

cherchait même plus à se protéger, allant tout droit,[1] la tête haute, n'allongeant le pas que dans le désir d'arriver. Les projectiles s'écrasaient autour d'elle, vingt fois elle manqua d'être tuée, sans paraître le savoir. Sa hâte légère, son activité de femme silencieuse, semblaient l'aider, la faire passer si fine, si souple dans le péril, qu'elle y échappait. Elle était enfin à Bazeilles, elle coupa au milieu[2] d'un champ de luzerne, pour rejoindre la route, la grande rue qui traverse le village. Comme elle y débouchait, elle reconnut sur la droite, à deux cents pas, sa maison qui brûlait, sans qu'on vît les flammes au grand soleil, le toit à demi effondré déjà, les fenêtres vomissant des tourbillons de fumée noire. Alors, un galop l'emporta, elle courut à perdre haleine.

Weiss, dès huit heures, s'était trouvé enfermé là, séparé des troupes qui se repliaient. Tout de suite, le retour à Sedan était devenu impossible, car les Bavarois, débordant par le parc de Montivilliers, avaient coupé la ligne de retraite. Il était seul, avec son fusil et les cartouches qui lui restaient, lorsqu'il aperçut devant sa porte une dizaine de soldats, demeurés comme lui en arrière, isolés de leurs camarades, cherchant des yeux un abri, pour vendre au moins chèrement leur peau. Vivement, il descendit leur ouvrir, et la maison dès lors eut une garnison, un capitaine, un caporal, huit hommes, tous hors d'eux, enragés résolus à ne pas se rendre.

— Tiens ! Laurent, vous en êtes ! s'écria Weiss, surpris de voir parmi eux un grand garçon maigre, qui tenait un fusil, ramassé à côté de quelque cadavre.

Laurent, en pantalon et en veste de toile bleue, était un garçon jardinier du voisinage, âgé d'une trentaine d'années, et qui avait perdu récemment sa mère et sa femme, emportées par la même mauvaise fièvre.

— Pourquoi donc que je n'en serais pas? répondit-il. Je n'ai que ma carcasse, je puis bien la donner . . . Et puis, vous savez, ça m'amuse, à cause que je ne tire pas mal, et que ça va être drôle d'en démolir un à chaque coup,[1] de ces bougres-là !

Déjà, le capitaine et le caporal inspectaient la maison. Rien à faire du rez-de-chaussée, on se contenta de pousser les meubles contre la porte et les fenêtres, pour les barricader le plus solidement possible. Ce fut ensuite dans les trois petites pièces du premier étage et dans le grenier qu'ils organisèrent la défense, approuvant du reste les préparatifs déjà faits par Weiss, les matelas garnissant les persiennes,[2] les meurtrières ménagées de place en place, entre les lames.

Il n'arrivait encore dans la façade que des balles perdues.[3] Weiss et le capitaine, accompagnés du garçon jardinier et de deux hommes, étaient montés dans le grenier, d'où ils pouvaient mieux surveiller la route. Ils la voyaient obliquement, jusqu'à la place de l'Église. Cette place était maintenant au pouvoir des Bavarois ; mais ils n'avançaient toujours qu'avec beaucoup de peine et une extrême prudence. Au coin d'une ruelle, une poignée de fantassins les tint encore en échec pendant près d'un quart d'heure, d'un feu tellement nourri, que les morts s'entassaient. Ensuite, ce fut une maison, à l'autre encoignure, dont ils durent s'emparer, avant de passer outre. Par moments, dans la fumée, on distinguait une femme, avec un fusil, tirant d'une des fenêtres. C'était la maison d'un boulanger, des soldats s'y trouvaient oubliés, mêlés aux habitants ; et, la maison prise, il y eut des cris, une effroyable bousculade[4] roula jusqu'au mur d'en face, un flot dans lequel apparut la jupe de la femme, une veste d'homme, des cheveux blancs hérissés ; puis, un

feu de peloton [1] gronda, du sang jaillit jusqu'au chaperon du mur. Les Allemands étaient inflexibles : toute personne prise les armes à la main, n'appartenant point aux armées belligérantes, était fusillée sur l'heure, comme coupable de s'être mise en dehors du droit des gens.[2] Devant la furieuse résistance du village, leur colère montait, et les pertes effroyables qu'ils éprouvaient depuis bientôt cinq heures, les poussaient à d'atroces représailles. Les ruisseaux coulaient rouges, les morts barraient la route, certains carrefours n'étaient plus que des charniers, d'où s'élevaient des râles.[3] Alors, dans chaque maison qu'ils emportaient de haute lutte, on les vit jeter de la paille enflammée ; d'autres couraient avec des torches, d'autres badigeonnaient [4] les murs de pétrole ; et bientôt des rues entières furent en feu, Bazeilles flamba.

Cependant, au milieu du village, il n'y avait plus que la maison de Weiss, avec ses persiennes closes, qui gardait son air menaçant de citadelle, resolue à ne pas se rendre.

— Attention ! les voici ! cria le capitaine.

Une décharge, partie du grenier et du premier étage, coucha par terre trois des Bavarois qui s'avançaient, en rasant les murs. Les autres se replièrent, s'embusquèrent à tous les angles de la route ; et le siège de la maison commença, une telle pluie de balles fouetta la façade qu'on aurait dit un ouragan de grêle. Pendant près de dix minutes, cette fusillade ne cessa pas, trouant le plâtre, sans faire grand mal. Mais un des hommes que le capitaine avait pris avec lui dans le grenier, ayant commis l'imprudence de se montrer à une lucarne,[5] fut tué raide, d'une balle en plein front.[6]

— Nom d'un chien ! [7] un de moins ! gronda le capitaine. Méfiez-vous donc, nous ne sommes pas assez pour nous faire tuer par plaisir !

Lui-même avait pris un fusil, et il tirait, abrité derrière un volet. Mais Laurent, le garçon jardinier, faisait surtout son admiration. A genoux, le canon de son chassepot appuyé dans l'étroite fente d'une meurtrière, comme à l'affût, il ne lâchait un coup qu'en toute certitude; et il en annonçait même le résultat à l'avance.

— Au petit officier bleu, là-bas, dans le cœur . . . A l'autre, plus loin, le grand sec, entre les deux yeux . . . Au gros qui a une barbe rousse et qui m'embête,[1] dans le ventre . . .

Et, chaque fois, l'homme tombait, foudroyé, frappé à l'endroit qu'il désignait; et lui continuait paisiblement, ne se hâtait pas, ayant de quoi faire,[2] disait-il, car il lui aurait fallu du temps, pour les tuer tous de la sorte, un à un.

— Ah! si j'avais des yeux! répétait furieusement Weiss.

Il venait de casser ses lunettes, il en était désespéré. Son binocle[3] lui restait, mais il n'arrivait pas à le faire tenir solidement sur son nez, dans la sueur qui lui inondait la face; et, souvent, il tirait au hasard, enfiévré, les mains tremblantes. Toute une passion croissante emportait son calme ordinaire.

— Ne vous pressez pas, ça ne sert absolument à rien, disait Laurent. Tenez, visez-le avec soin, celui qui n'a plus de casque, au coin de l'épicier . . . Mais c'est très bien, vous lui avez cassé la patte,[4] et le voilà qui gigote[5] dans son sang.

Weiss, un peu pâle, regardait. Il murmura:

— Finissez-le.

Gâcher[6] une balle, ah! non, par exemple! Vaut mieux en démolir un autre.

Les assaillants devaient avoir remarqué ce tir redou-

table, qui partait des lucarnes du grenier. Pas un homme ne pouvait avancer, sans rester par terre. Aussi firent-ils entrer en ligne des troupes fraîches, avec l'ordre de cribler de balles la toiture. Dès lors, le grenier devint intenable : les ardoises étaient percées aussi aisément que de minces feuilles de papier, les projectiles pénétraient de toutes parts, ronflant comme des abeilles. A chaque seconde, on courait le risque d'être tué.

— Descendons, dit le capitaine. On peut tenir encore au premier.

Mais, comme il se dirigeait vers l'échelle, une balle l'atteignit dans l'aine et le renversa.

— Trop tard, nom d'un chien !

Weiss et Laurent, aidés du soldat qui restait, s'entêtèrent à le descendre, bien qu'il leur criât de ne pas perdre leur temps à s'occuper de lui : il avait son compte,[1] il pouvait tout aussi bien crever en haut qu'en bas. Pourtant, dans une chambre du premier étage, lorsqu'on l'eut couché sur un lit, il voulut encore diriger la défense.

— Tirez dans le tas, ne vous occupez pas du reste. Tant que votre feu ne se ralentira point, ils sont bien trop prudents pour se risquer.

En effet, le siège de la petite maison continuait, s'éternisait. Vingt fois elle avait paru devoir être emportée dans la tempête de fer dont elle était battue ; et, sous les rafales, au milieu de la fumée, elle se montrait de nouveau debout, trouée, déchiquetée,[2] crachant quand même des balles par chacune de ses fentes. Les assaillants exaspérés d'être arrêtés si longtemps et de perdre tant de monde, devant une pareil bicoque,[3] hurlaient, tiraillaient à distance, sans avoir l'audace de se ruer pour enfoncer la porte et les fenêtres, en bas.

— Attention ! cria le caporal, voilà une persienne qui tombe !

La violence des balles venait d'arracher une persienne de ses gonds. Mais Weiss se précipita, poussa une armoire contre la fenêtre ; et Laurent, embusqué derrière, put continuer son tir. Un des soldats gisait à ses pieds, la mâchoire fracassée, perdant beaucoup de sang. Un autre reçut une balle dans la gorge, roula jusqu'au mur, où il râla sans fin, avec un frisson convulsif de tout le corps. Ils n'étaient plus que huit, en ne comptant pas le capitaine, qui, trop affaibli pour parler, adossé au fond du lit, donnait encore des ordres, par gestes. De même que le grenier, les trois chambres du premier étage commençaient à devenir intenables, car les matelas en lambeaux n'arrêtaient plus les projectiles : des éclats de plâtre sautaient des murs et du plafond, les meubles s'écornaient, les flancs de l'armoire se fendaient comme sous des coups de hache. Et le pis était que les munitions allaient manquer.

— Est-ce dommage ! grogna Laurent. Ça marche [1] si bien !

Weiss eut une idée brusque.

— Attendez !

Il venait de songer au soldat mort, là-haut, dans le grenier. Et il monta, le fouilla, pour prendre les cartouches qu'il devait avoir. Tout un pan de la toiture s'était effondré, il vit le ciel bleu, une nappe de gaie lumière qui l'étonna. Pour ne pas être tué, il se traînait sur les genoux. Puis, lorsqu'il tint les cartouches, une trentaine encore, il se hâta, redescendit au galop.

Mais, en bas, comme il partageait cette provision nouvelle avec le garçon jardinier, un soldat jeta un cri, tomba

sur le ventre. Ils n'étaient plus que sept ; et, tout de suite, ils ne furent plus que six, le caporal ayant reçu, dans l'œil gauche, une balle qui lui fit sauter la cervelle.[1]

Weiss, à partir de ce moment, n'eut plus conscience de rien. Lui et les cinq autres continuaient à tirer comme des fous, achevant les cartouches, sans même avoir l'idée qu'ils pouvaient se rendre. Dans les trois petites pièces, le carreau était obstrué par les débris des meubles. Des morts barraient les portes, un blessé, dans un coin, jetait une plainte affreuse et continue. Partout, du sang collait sous les semelles. Un filet rouge avait coulé, descendant les marches. Et l'air n'était plus respirable, un air épaissi et brûlant de poudre, une fumée, une poussière âcre, nauséabonde, une nuit presque complète que rayaient les flammes des coups de feu.

— Tonnerre de Dieu ! cria Weiss, ils amènent du canon !

C'était vrai. Désespérant de venir à bout de cette poignée d'enragés, qui les attardaient ainsi, les Bavarois étaient en train de mettre en position une pièce, au coin de la place de l'Eglise. Peut-être enfin passeraient-ils, lorsqu'ils auraient jeté la maison par terre, à coups de boulets.[2] Et cet honneur qu'on leur faisait, cette artillerie braquée sur eux, là-bas, acheva d'égayer furieusement les assiégés, qui ricanaient, pleins de mépris. Ah ! les bougres de lâches, avec leur canon ! Toujours agenouillé, Laurent visait soigneusement les artilleurs, tuant son homme chaque fois ; si bien que le service de la pièce ne pouvait se faire, et qu'il se passa cinq ou six minutes avant que le premier coup fût tiré. Trop haut, d'ailleurs, il n'emporta qu'un morceau de la toiture.

Mais la fin approchait. Vainement, on fouillait les morts, il n'y avait plus une seule cartouche. Exténués, hagards,

les six tâtonnaient, cherchaient, ce qu'ils pourraient jeter par les fenêtres, pour écraser l'ennemi. Un d'eux, qui se montra, vociférant, brandissant les poings, fut criblé d'une volée de plomb ; et ils ne restèrent plus que cinq. Que faire? descendre, tâcher de s'échapper par le jardin et les prairies? A ce moment, un tumulte éclata en bas, un flot furieux monta l'escalier : c'étaient les Bavarois qui venaient enfin de faire le tour, enfonçant la porte de derrière, envahissant la maison. Une mêlée terrible s'engagea dans les petites pièces, parmi les corps et les meubles en miettes. Un des soldats eut la poitrine trouée d'un coup de baïonnette, et les deux autres furent faits prisonniers ; tandis que le capitaine, qui venait d'exhaler son dernier souffle, demeurait la bouche ouverte, le bras levé encore, comme pour donner un ordre.

Cependant, un officier, un gros blond, armé d'un revolver, et dont les yeux, injectés de sang, semblaient sortir des orbites, avait aperçu Weiss et Laurent, l'un avec son paletot, l'autre avec sa veste de toile bleue ; et il les apostrophait violemment en français :

—Qui êtes-vous? qu'est-ce que vous fichez là,[1] vous autres?

Puis, les voyant noirs de poudre, il comprit, il les couvrit d'injures, en allemand, la voix bégayante de fureur. Déjà, il levait son pistolet pour leur casser la tête, lorsque les soldats qu'il commandait, se ruèrent, s'emparèrent de Weiss et de Laurent, qu'ils poussèrent dans l'escalier. Les deux hommes étaient portés, charriés, au milieu de cette vague humaine, qui les jeta sur la route ; et ils roulèrent jusqu'au mur d'en face, parmi de telles vociférations, que la voix des chefs ne s'entendait plus. Alors, durant deux ou trois minutes encore, tandis que le gros officier blond tâchait de les

dégager, pour procéder à leur exécution, ils purent se remettre debout et voir.

D'autres maisons s'allumaient, Bazeilles n'allait plus être qu'un brasier. Par les hautes fenêtres de l'église, des gerbes de flammes commençaient à sortir. De proche en proche, les incendies gagnaient, sous les brandons de paille jetés, sous les flots de pétrole répandus ; et ce n'était plus qu'une guerre de sauvages, enragés par la longueur de la lutte, vengeant leurs morts, leurs tas de morts, sur lesquels ils marchaient. Des bandes hurlaient parmi la fumée et les étincelles, dans l'effrayant vacarme fait de tous les bruits, des plaintes d'agonie, des coups de feu, des écroulements. A peine se voyait-on, de grandes poussières livides s'envolaient, cachaient le soleil, d'une insupportable odeur de suie et de sang, comme chargées des abominations du massacre. On tuait encore, on détruisait dans tous les coins : la brute lâchée, l'imbécile colère, la folie furieuse de l'homme en train de manger l'homme.

Et Weiss, enfin, devant lui, aperçut sa maison qui brûlait. Des soldats étaient accourus avec des torches, d'autres activaient les flammes, en y lançant les débris des meubles. Rapidement, le rez-de-chaussée flamba, la fumée sortit par toutes les plaies de la façade et de la toiture. Mais, déjà, la teinturerie voisine prenait également feu ; et, chose affreuse, on entendit encore la voix du petit Auguste, couché dans son lit, délirant de fièvre, qui appelait sa mère ; tandis que les jupes de la malheureuse, étendue sur le seuil, la tête broyée, s'allumaient.

— Maman, j'ai soif . . . Maman, donne-moi de l'eau . . .

Les flammes ronflèrent, la voix cessa, on ne distingua plus que les hourras assourdissants des vainqueurs.

Mais, par-dessus les bruits, par-dessus les clameurs, un cri

terrible domina. C'était Henriette qui arrivait et qui venait de voir son mari, contre le mur, en face d'un peloton [1] préparant ses armes.

Elle se rua à son cou.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a? Ils ne vont pas te tuer !

Weiss, stupide, la regardait. Elle ! sa femme, désirée si longtemps, adorée d'une tendresse idolâtre ! Et un frémissement le réveilla, éperdu. Qu'avait-il fait? pourquoi était-il resté, à tirer des coups de fusil, au lieu d'aller la rejoindre, ainsi qu'il l'avait juré? Dans un éblouissement, il voyait son bonheur perdu, la séparation violente, à jamais. Puis, le sang qu'elle avait au front, le frappa ; et la voix machinale, bégayante :

— Est-ce que tu es blessée? . . . C'est fou d'être venue . . .

D'un geste emporté, elle l'interrompit.

— Oh ! moi, ce n'est rien, une égratignure . . . Mais toi, toi ! pourquoi te gardent-ils? Je ne veux pas qu'ils te tuent !

L'officier se débattait au milieu de la route encombrée, pour que le peloton eût un peu de recul.[2] Quand il aperçut cette femme au cou d'un des prisonniers, il reprit violemment, en français :

— Oh ! non, pas de bêtises, hein ! . . . D'où sortez-vous? Que voulez-vous?

— Je veux mon mari.

— Votre mari, cet homme-là? . . . Il a été condamné, justice doit être faite.

— Je veux mon mari.

— Voyons, soyez raisonnable . . . Ecartez-vous, nous n'avons pas envie de vous faire du mal.

— Je veux mon mari.

Renonçant alors à la convaincre, l'officier allait donner

l'ordre de l'arracher des bras du prisonnier, lorsque Laurent, silencieux jusque-là, l'air impassible, se permit d'intervenir.

— Dites donc, capitaine, c'est moi qui vous ai démoli tant de monde, et qu'on me fusille, ça va bien. D'autant plus que je n'ai personne, ni mère, ni femme, ni enfant . . . Tandis que monsieur est marié . . . Dites, lâchez-le donc, puis vous me réglerez mon affaire[1] . . .

Hors de lui, le capitaine hurla :

— En voilà des histoires ! Est-ce qu'on se fiche de moi ? . . . Un homme de bonne volonté[2] pour emporter cette femme !

Il dut redire cet ordre en allemand. Et un soldat s'avança, un Bavarois trapu,[3] à l'énorme tête embroussaillée de barbe et de cheveux roux, sous lesquels on ne distinguait qu'un large nez carré et que de gros yeux bleus. Il était souillé de sang, effroyable, tel qu'un de ces ours des cavernes, une de ces bêtes poilues[4] toutes rouges de la proie dont elles viennent de faire craquer les os.

Alors, comme le Bavarois s'approchait, Henriette se colla au corps de Weiss, de tous ses membres, éperdument.

— Oh ! mon ami, je t'en supplie, garde-moi, laisse-moi mourir avec toi . . .

Weiss pleurait de grosses larmes ; et sans répondre, il s'efforçait de détacher, de ses épaules et de ses reins, les doigts convulsifs de la malheureuse.

— Tu ne m'aimes donc plus, que tu veux mourir sans moi . . . Garde-moi, ça les fatiguera,[5] ils nous tueront ensemble.

Il avait dégagé une des petites mains, il la serrait contre sa bouche, il la baisait, tandis qu'il travaillait pour faire lâcher prise à l'autre.

— Non, non ! garde-moi . . . Je veux mourir . . .

Enfin, à grand'peine, il lui tenait les deux mains. Muet jusque-là, ayant évité de parler, il ne dit qu'un mot :

— Adieu, chère femme.

Et, déjà, de lui-même, il l'avait jetée entre les bras du Bavarois, qui l'emportait. Elle se débattait, criait, tandis que, pour la calmer sans doute, le soldat lui adressait tout un flot de rauques paroles. D'un violent effort, elle avait dégagé sa tête, elle vit tout.

Cela ne dura pas trois sécondes. Weiss, dont le binocle avait glissé, dans les adieux, venait de le remettre vivement sur son nez, comme s'il avait voulu bien voir la mort en face. Il recula, s'adossa contre le mur, en croisant les bras; et, dans son veston en lambeaux, ce gros garçon paisible avait une figure exaltée, d'une admirable beauté de courage. Près de lui, Laurent s'était contenté de fourrer les mains dans ses poches. Il semblait indigné de la cruelle scène, de l'abomination de ces sauvages qui tuaient les hommes sous les yeux de leurs femmes. Il se redressa, les dévisagea, leur cracha d'une voix de mépris :

— Sales cochons !

Mais l'officier avait levé son épée, et les deux hommes tombèrent comme des masses, le garçon jardinier la face contre terre, l'autre, le comptable, sur le flanc, le long du mur. Celui-ci, avant d'expirer, eut une convulsion dernière, les paupières battantes, la bouche tordue. L'officier, qui s'approcha, le remua du pied, voulant s'assurer qu'il avait bien cessé de vivre.

Henriette avait tout vu, ces yeux mourants qui la cherchaient, ce sursaut affreux de l'agonie, cette grosse botte poussant le corps. Elle ne cria même pas, elle mordit silencieusement, furieusement, ce qu'elle put, une main que ses dents rencontrèrent. Le Bavarois jeta une plainte d'atroce douleur. Il la renversa, faillit l'assommer. Leurs visages se touchaient, jamais elle ne devait oublier cette

barbe et ces cheveux rouges, éclaboussés de sang, ces yeux bleus, élargis et chavirés [1] de rage.

Plus tard, Henriette ne put se rappeler nettement ce qui s'était passé ensuite. Elle n'avait eu qu'un désir, retourner près du corps de son mari, le prendre, le veiller. Seulement, comme dans les cauchemars, toutes sortes d'obstacles se dressaient, l'arrêtaient à chaque pas. De nouveau, une vive fusillade venait d'éclater, un grand mouvement avait lieu parmi les troupes allemandes qui occupaient Bazeilles : c'était l'arrivée enfin de l'infanterie de marine ; et le combat recommençait avec une telle violence, que la jeune femme fut rejetée à gauche, dans une ruelle, parmi un troupeau affolé d'habitants. D'ailleurs, le résultat de la lutte ne pouvait être douteux, il était trop tard pour reconquérir les positions abandonnées. Pendant près d'une demi-heure encore, l'infanterie s'acharna, se fit tuer, avec un emportement superbe ; mais, sans cesse les ennemis recevaient des renforts, débordaient de partout, des prairies, des routes, du parc de Montivilliers. Rien désormais ne les aurait délogés de ce village, si chèrement acheté, où plusieurs milliers des leurs gisaient dans le sang et les flammes. Maintenant, la destruction achevait son œuvre, il n'y avait plus là qu'un charnier de membres [2] épars et de débris fumants, et Bazeilles égorgé, anéanti, s'en allait en [3] cendre.

Une dernière fois, Henriette aperçut au loin sa petite maison dont les planchers s'écroulaient, au milieu d'un tourbillon de flammêches. Toujours, elle revoyait, en face, le long du mur, le corps de son mari. Mais un nouveau flot l'avait reprise, les clairons sonnaient la retraite, elle fut emportée, sans savoir comment, parmi les troupes qui se repliaient. Alors, elle devint une chose, une épave roulée,

charriée[1] dans un piétinement confus de foule, coulant[2] à pleine route. Et elle ne savait plus, elle finit par se retrouver à Balan, chez des gens qu'elle ne connaissait pas, et elle sanglotait dans une cuisine, la tête tombée sur une table.

VIII

Sur le plateau de l'Algérie, à dix heures, la compagnie Beaudoin était toujours couchée parmi les choux, dans le champ dont elle n'avait pas bougé depuis le matin. Les feux croisés des batteries du Hattoy et de la presqu'île d'Iges, qui redoublaient de violence, venaient encore de lui tuer deux hommes; et aucun ordre de marcher en avant n'arrivait: allait-on passer la journée là, à se laisser mitrailler, sans se battre?

Même les hommes n'avaient plus le soulagement de décharger leurs chassepots. Le capitaine Beaudoin était parvenu à faire cesser le feu, cette furieuse et inutile fusillade contre le petit bois d'en face, où pas un Prussien ne paraissait être resté. Le soleil devenait accablant, on brûlait, ainsi allongé par terre, sous le ciel en flammes.

Jean, qui se tourna, fut inquiet de voir que Maurice avait laissé tomber sa tête, la joue contre le sol, les yeux fermés. Il était très pâle, la face immobile.

— Eh bien! quoi donc?

Mais, simplement, Maurice s'était endormi. L'attente, la fatigue, l'avaient terrassé, malgré la mort qui volait de toutes parts. Et il s'éveilla brusquement, ouvrit de grands yeux calmes, où reparut aussitôt l'effarement trouble de la bataille. Jamais il ne put savoir combien de temps il avait sommeillé. Il lui semblait sortir d'un néant infini et délicieux.

— Tiens ! est-ce drôle, murmura-t-il, j'ai dormi ! ... Ah ! ça m'a fait du bien.

Il s'intéressait maintenant aux brancardiers, suivait leurs recherches, dans les plis de terrain. Il devait y avoir, au bout du chemin creux, derrière un talus, une ambulance volante[1] de premiers secours, dont le personnel s'était mise à explorer le plateau. On les voyait, vêtus de gris, avec la croix rouge de leur casquette et de leur brassard,[2] se risquer lentement, tranquillement, sous les projectiles, jusqu'aux endroits où étaient tombés des hommes. Ils se traînaient sur les genoux, tâchaient de profiter des fossés, des haies, de tous les accidents de terrain, sans mettre de la vantardise[3] à s'exposer inutilement. Puis, dès qu'ils trouvaient des hommes par terre, leur dure besogne commençait, car beaucoup étaient évanouis, et il fallait reconnaître les blessés des morts. Soigneusement, ils dégageaient, ramassaient ceux qui respiraient encore, allongeant leurs membres, leur soulevant la tête, qu'ils nettoyaient le mieux possible. Chacun d'eux avait un bidon d'eau fraîche, dont il était très avare. Et souvent on pouvait ainsi les voir à genoux, pendant de longues minutes, s'efforçant de ranimer un blessé, attendant qu'il eût rouvert les yeux.

Comme Maurice en regardait un, sur la droite, un garçon maigre et chétif, qui emportait un lourd sergent pendu à son cou, les jambes brisées, de l'air d'une fourmi laborieuse qui transporte un grain de blé trop gros, il les vit culbuter et disparaître tous les deux dans l'explosion d'un obus. Quand la fumée se fut dissipée, le sergent reparut sur le dos, sans blessure nouvelle, tandis que le brancardier gisait, le flanc ouvert. Et une autre arriva, une autre fourmi active, qui, après avoir retourné et flairé[4] le camarade mort, reprit le blessé à son cou et l'emporta.

On vit encore le général Douay passer au galop, suivi de son état-major. Il venait de se rencontrer avec le général de Wimpffen, accouru pour le supplier de tenir, ce qu'il avait cru pouvoir promettre de faire, mais à la condition formelle que le calvaire d'Illy, sur sa droite, serait défendu. Si l'on perdait la position d'Illy, il ne répondait plus de rien, la retraite devenait fatale. Le général de Wimpffen déclara que des troupes du 1er corps allaient occuper le calvaire ; et, en effet, on vit presque aussitôt un régiment de zouaves s'y établir ; de sorte que le général Douay, rassuré, consentit à envoyer la division Dumont au secours du 12e corps, très menacé. Mais, un quart d'heure plus tard, comme il revenait de constater l'attitude solide de sa gauche, il s'exclama en levant les yeux et en remarquant que le calvaire était vide : plus de zouaves, on avait abandonné le plateau, que le feu d'enfer des batteries de Fleigneux rendait d'ailleurs [1] intenable. Et désespéré, prévoyant le désastre, il se portait rapidement sur la droite, lorsqu'il tomba dans une déroute de la division Dumont, qui se repliait en désordre, affolée, mêlée aux débris du 1er corps. Ce dernier, après son mouvement de retraite, n'avait pu reconquérir ses positions du matin, laissant Daigny au XIIe corps saxon et Givonne à la garde prussienne, forcé de remonter vers le nord, à travers le bois de la Garenne, canonné par les batteries que l'ennemi installait sur toutes les crêtes, d'un bout à l'autre du vallon. Le terrible cercle de fer et de flammes se resserrait, une partie de la garde continuait sa marche sur Illy, de l'est à l'ouest, en tournant les coteaux ; tandis que, de l'ouest à l'est, derrière le XIe corps, maître de Saint-Menges, le Ve cheminait toujours, dépassait Fleigneux, portait sans cesse ses canons plus en avant, avec

une impudente témérité, si convaincu de l'ignorance et de l'impuissance des troupes françaises, qu'il n'attendait même pas l'infanterie pour les soutenir. Il était midi, l'horizon entier s'embrasait, tonnant, croisant les feux sur le 7e et le 1er corps.

Le général Douay, alors, pendant que l'artillerie ennemie préparait de la sorte l'attaque suprême du calvaire, résolut de faire un dernier effort pour le reconquérir. Il envoya des ordres, il se jeta en personne parmi les fuyards de la division Dumont, réussit à former une colonne, qu'il lança sur le plateau. Elle y tint bon pendant quelques minutes ; mais les balles sifflaient si drues,[1] une telle trombe[2] d'obus balayait les champs vides, sans un arbre, que la panique tout de suite se déclara, remportant les hommes le long des pentes, les roulant ainsi que des pailles surprises par un orage. Et le général s'entêta, fit avancer d'autres régiments.

Une estafette, qui passait au galop, cria au colonel de Vineuil un ordre, dans l'effrayant vacarme. Déjà, le colonel était debout sur les étriers, la face ardente ; et, d'un grand geste de son épée, montrant le calvaire :

— Enfin, mes enfants, c'est notre tour ! . . . En avant, là-haut !

Le 106e, entraîné, s'ébranla. Une des premières, la compagnie Beaudoin s'était mise débout, au milieu des plaisanteries, les hommes disant qu'ils étaient rouillés,[3] qu'ils avaient de la terre dans les jointures. Mais, dès les premiers pas, on dut se jeter au fond d'une tranchée-abri qu'on rencontra, tellement le feu devenait vif. Et l'on fila en pliant l'échine.

— Mon petit, répétait Jean à Maurice, attention ! . . . Ne montre pas le bout de ton nez, car pour sûr on te le démoli-

rait . . . Et ramasse bien tes os sous ta peau, si tu ne veux pas en laisser en route.[1] Ceux qui en reviendront, cette fois, seront des bons.[2]

Maurice entendait à peine, dans le bourdonnement, la clameur de foule qui lui emplissait la tête. Il ne savait plus s'il avait peur, il courait emporté par le galop des autres, sans volonté personnelle, n'ayant que le désir d'en finir tout de suite. Et il était à ce point devenu un simple flot de ce torrent en marche, qu'un brusque recul s'étant produit, à l'extrémité de la tranchée, devant les terrains nus qu'il restait à gravir, il avait aussitôt senti la panique le gagner, prêt à prendre la fuite. C'était, en lui, l'instinct débridé, une révolte des muscles, obéissant aux souffles épars.

Des hommes déjà retournaient en arrière, lorsque le colonel se précipita.

— Voyons, mes enfants, vous ne me ferez pas cette peine, vous n'allez pas vous conduire comme des lâches . . . Souvenez-vous ! jamais le 106e n'a reculé, vous seriez les premiers à salir notre drapeau . . .

Il poussait son cheval, barrait le chemin aux fuyards, trouvait des paroles pour chacun, parlait de la France, d'une voix où tremblaient des larmes.

Le lieutenant Rochas en fut si ému, qu'il entra dans une terrible colère, levant son épée, tapant sur les hommes comme avec un bâton.

— Sales bougres, je vas vous monter là-haut à coups de botte, moi ! Voulez-vous bien obéir, ou je casse la gueule au premier qui tourne les talons !

Mais ces violences, ces soldats menés au feu à coups de pied, répugnaient au colonel.

— Non, non, lieutenant, ils vont tous me suivre . . . N'est-ce pas, mes enfants, vous n'allez pas laisser votre

vieux colonel se débarbouiller tout seul avec les Prussiens? . . . En avant, là-haut !

Et il partit, et tous en effet le suivirent, tellement il avait dit cela en brave homme de père, qu'on ne pouvait abandonner, sans être des pas grand'chose. Lui seul, du reste, traversa tranquillement les champs nus, sur son grand cheval, tandis que les hommes s'éparpillaient, se jetaient en tirailleurs, profitant des moindres abris. Les terrains montaient, il y avait bien cinq cents mètres de chaumes[1] et de carrés de betteraves, avant d'atteindre le calvaire. Au lieu de l'assaut classique, tel qu'il se passe dans les manœuvres, par lignes correctes, on ne vit bientôt que des dos arrondis qui filaient au ras de terre, des soldats isolés ou par petits groupes, rampant, sautant soudain ainsi que des insectes, gagnant la crête à force d'agilité et de ruse. Les batteries ennemies avaient dû les voir, les obus labouraient le sol, si fréquents, que les détonations ne cessaient point. Cinq hommes furent tués, un lieutenant eut le corps coupé en deux.

Maurice et Jean avaient eu la chance de rencontrer une haie, derrière laquelle ils purent galoper sans être vus. Une balle pourtant y troua la tempe d'un de leurs camarades, qui tomba dans leurs jambes. Ils durent l'écarter du pied. Mais les morts ne comptaient plus, il y en avait trop. L'horreur du champ de bataille, un blessé qu'ils aperçurent, hurlant, retenant à deux mains ses entrailles, un cheval qui se traînait encore, les cuisses rompues, tout cette effroyable agonie finissait par ne plus les toucher. Derrière eux, le long de la haie, d'autres hommes arrivaient sans cesse, qui les poussaient. Enfin, d'un bond, ils franchirent la dernière pente. Ils étaient sur le plateau, au pied même du calvaire, la vieille croix rongée par les vents et la pluie, entre deux maigres tilleuls.

—Ah ! bon sang,[1] nous y voilà ! cria Jean. Mais le tout est d'y rester !

Il avait raison, l'endroit n'était pas précisément agréable, comme le fit remarquer Lapoulle d'une voix dolente, ce qui égaya la compagnie. Tous, de nouveau, s'allongèrent dans un chaume ; et trois hommes encore n'en furent pas moins[2] tués. C'était, là-haut, un véritable ouragan déchaîné, les projectiles arrivaient en si grand nombre de Saint-Menges, de Fleigneux et de Givonne, que la terre semblait en fumer comme sous une grosse pluie d'orage. Évidemment, la position ne pourrait être gardée longtemps, si de l'artillerie ne venait au plus tôt soutenir les troupes engagées avec tant de témérité. Le général Douay, disait-on, avait fait donner l'ordre d'avancer à deux batteries de l'artillerie de réserve ; et, à chaque seconde, anxieusement, les hommes se retournaient, dans l'attente de ces canons qui n'arrivaient pas.

— C'est ridicule, ridicule ! répétait le capitaine Beaudoin, qui avait repris sa promenade saccadée.[3] On n'envoie pas ainsi un régiment en l'air,[4] sans l'appuyer tout de suite.

Puis, ayant aperçu un pli de terrain, sur la gauche, il cria à Rochas :

— Dites donc, lieutenant, la compagnie pourrait se terrer là.

Rochas, debout, immobile, haussa les épaules.

— Oh ! mon capitaine, ici ou là-bas, allez ! la danse[5] est la même . . . Le mieux est encore de ne pas bouger.

Alors, le capitaine Beaudoin, qui ne jurait jamais, s'emporta.

— Mais, nom de Dieu ! nous allons y rester tous ! On ne peut pas se laisser détruire ainsi !

Et il s'entêta, voulut se rendre compte personnellement de la position meilleure qu'il indiquait. Mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il disparaissait dans une brusque explosion, la jambe droite fracassée par un éclat d'obus. Il culbuta sur le dos, en jetant un cri aigu de femme surprise.[1]

— C'était sûr, murmura Rochas. Ça ne vaut rien de tant remuer, et ce qu'on doit gober,[2] on le gobe.

Des hommes de la compagnie, en voyant tomber leur capitaine, se soulevèrent; et, comme il appelait à l'aide, suppliant qu'on l'emportât, Jean finit par courir jusqu'à lui, suivi aussitôt de Maurice.

— Mes amis, au nom du ciel! ne m'abandonnez pas, emportez-moi à l'ambulance!

— Dame! mon capitaine, ce n'est guère commode . . . On peut toujours essayer . . .

Déjà, ils se concertaient pour savoir par quel bout le prendre, lorsqu'ils aperçurent, abrités derrière la haie qu'ils avaient longée, deux brancardiers, qui paraissaient attendre de la besogne. Ils leur firent des signes énergiques, ils les décidèrent à s'approcher. C'était le salut,[3] s'ils pouvaient regagner l'ambulance, sans mauvais aventure. Mais le chemin était long, et la grêle de fer augmentait encore.

Comme les brancardiers, après avoir bandé fortement la jambe, pour la maintenir, emportaient le capitaine assis sur leurs poings noués, un bras passé au cou de chacun d'eux, le colonel de Vineuil, averti, arriva, en poussant son cheval. Il avait connu le jeune homme dès sa sortie de Saint-Cyr,[4] il l'aimait et se montrait très ému.

— Mon pauvre enfant, ayez du courage . . . Ce ne sera rien, on vous sauvera . . .

Le capitaine eut un geste de soulagement, comme si beaucoup de bravoure lui était venue enfin.

— Non, non, c'est fini, j'aime mieux ça. Ce qui est exaspérant, c'est d'attendre ce qu'on ne peut éviter.

On l'emporta, les brancardiers eurent la chance d'atteindre sans encombre la haie, le long de laquelle ils filèrent rapidement, avec leur fardeau. Lorsque le colonel les vit disparaître derrière le bouquet d'arbres, où se trouvait l'ambulance, il eut un soupir de soulagement.

— Mais, mon colonel, cria soudain Maurice, vous êtes blessé, vous aussi !

Il venait d'apercevoir la botte gauche de son chef couverte de sang. Le talon avait dû être arraché, et un morceau de la tige [1] était même entré dans les chairs.

M. de Vineuil se pencha tranquillement sur la selle, regarda un instant son pied, qui devait le brûler et peser lourd, au bout de sa jambe.

— Oui, oui, murmura-t-il, j'ai attrapé ça tout à l'heure . . . Ce n'est rien, ça ne m'empêche pas de me tenir à cheval . . .

Et il ajouta, en retournant prendre sa place, à la tête de son régiment :

— Quand on est à cheval et qu'on peut s'y tenir, ça va toujours.

Enfin, les deux batteries de l'artillerie de réserve arrivaient. Ce fut pour les hommes anxieux un soulagement immense, comme si ces canons étaient le rempart, le salut, la foudre qui allait faire taire, là-bas, les canons ennemis. Et c'était d'ailleurs superbe, cette arrivée correcte des batteries, dans leur ordre de bataille, chaque pièce suivie de son caisson, les conducteurs montés sur les porteurs,[2] tenant la bride des sous-verges,[3] les servants assis sur les coffres,[4] les brigadiers et les maréchaux des logis galopant à leur place réglementaire. On les aurait

dits à la parade, soucieux de conserver leurs distances, tandis qu'ils s'avançaient d'un train fou,[1] au travers des chaumes, avec un sourd grondement d'orage.

Maurice, qui s'était de nouveau couché dans un sillon, se souleva, enthousiasmé, pour dire à Jean :

— Tiens ! là, celle qui s'établit à gauche, c'est la batterie d'Honoré. Je reconnais les hommes.

D'un revers[2] de main, Jean l'avait déjà rejeté sur le sol.

— Allonge-toi donc ! et fais le mort ![3]

Mais tous deux, la joue collée à la terre, ne perdirent plus de vue la batterie, très intéressés par la manœuvre, le cœur battant à grands coups, de voir la bravoure calme et active de ces hommes, dont ils attendaient encore la victoire.

Brusquement, à gauche, sur une crête nue, la batterie venait de s'arrêter ; et ce fut l'affaire d'une minute, les servants sautèrent des coffres, décrochèrent les avant-trains,[4] les conducteurs laissèrent les pièces en position, firent exécuter un demi-tour à leurs bêtes, pour se porter à quinze mètres en arrière, face à l'ennemi, immobiles. Déjà les six pièces étaient braquées, espacées largement, accouplées en trois sections que des lieutenants commandaient, toutes les six réunies sous les ordres d'un capitaine maigre et très long, qui jalonnait[5] fâcheusement le plateau. Et l'on entendit ce capitaine crier, après qu'il eut rapidement fait son calcul :

— La hausse à seize cents métres !

L'objectif allait être la batterie prussienne, à gauche de Fleigneux, derrière des broussailles, dont le feu terrible rendait le calvaire d'Illy intenable.

— Tu vois, se remit à expliquer Maurice, qui ne pouvait

se taire, la pièce d'Honoré est dans la section du centre. Le voilà qui se penche avec le pointeur . . . C'est le petit Louis, le pointeur [1] : nous avons bu la goutte [2] ensemble à Vouziers, tu te souviens? . . . Et, là-bas, le conducteur de gauche, celui qui se tient si raide sur son porteur, une bête alezane [3] superbe, c'est Adolphe . . .

Honoré s'occupait du chargement de sa pièce. Il voulut pointer lui-même ce premier coup, à demi couché sur la flèche,[4] manœuvrant la vis de réglage [5] pour trouver la portée, indiquant la direction, d'un petit geste continu de la main, au pointeur, qui, en arrière, armé du levier, poussait insensiblement la pièce plus à droite ou plus à gauche.

— Ça doit y être, dit-il en se relevant.

Le capitaine, son grand corps plié en deux, vint vérifier la hausse. A chaque pièce, l'aide-pointeur tenait en main la ficelle, prêt à tirer le rugueux,[6] la lame en dents de scie qui allumait le fulminate. Et les ordres furent criés, par numéros, lentement :

— Première pièce, feu . . . Deuxième pièce, feu ! . . .

Les six coups partirent, les canons reculèrent, furent ramenés, pendant que les maréchaux des logis constataient que leur tir était beaucoup trop court. Ils le réglèrent, et la manœuvre recommença, toujours la même, et c'était cette lenteur précise, ce travail mécanique fait avec sang-froid, qui maintenait le moral des hommes.

Parmi le 106e, des acclamations avaient accueilli la première salve. Enfin, on allait donc leur clouer le bec,[7] aux canons prussiens ! Tout de suite, il y eut pourtant une déception, lorsqu'on se fut aperçu que les obus restaient en chemin, éclataient pour la plupart en l'air, avant d'avoir atteint les broussailles, là-bas, où se cachait l'ar-

tillerie ennemie. Et, en trois coups, les batteries prussiennes venaient de régler leur tir : d'abord trop long, il était devenu d'une telle précision, que les obus tombaient sur les pièces françaises ; tandis que celles-ci, malgré les efforts pour allonger la portée, n'arrivaient toujours pas. Un des servants d'Honoré, celui de la bouche,[1] à gauche, fut tué. On poussa le corps, le service continua avec la même régularité soigneuse, sans plus de hâte. De toutes parts, les projectiles pleuvaient, éclataient ; et c'étaient, autour de chaque pièce, les mêmes mouvements méthodiques, comme si ce travail avait absorbé les hommes au point de les empêcher de voir et d'entendre.

Mais ce qui frappa surtout Maurice, ce fut l'attitude des conducteurs, à quinze mètres en arrière, raidis sur leur chevaux, face à l'ennemi. Adolphe était là, large de poitrine, avec ses grosses moustaches blondes dans son visage rouge ; et il fallait vraiment un fier courage pour ne pas même battre des yeux, à regarder ainsi les obus venir droit sur soi, sans avoir seulement l'occupation de mordre ses pouces pour se distraire. Les servants qui travaillaient, eux, avaient de quoi penser à autre chose ;[2] tandis que les conducteurs, immobiles, ne voyaient que la mort, avec tout le loisir d'y songer et de l'attendre. On les obligeait de faire face à l'ennemi, parce que, s'ils avaient tourné le dos, l'irrésistible besoin de fuite aurait pu emporter les hommes et les bêtes. A voir le danger, on le brave. Il n'y a pas d'héroïsme plus obscur ni plus grand.

Un homme encore venait d'avoir la tête emportée, deux chevaux d'un caisson râlaient, le ventre ouvert, et le tir ennemi continuait, tellement meurtrier, que la batterie entière allait être démontée, si l'on s'entêtait sur la même position. Il fallait dérouter ce tir terrible, malgré les inconvénients

d'un changement de place. Le capitaine n'hésita plus, cria l'ordre :

— Amenez les avant-trains !

Et la dangereuse manœuvre s'exécuta avec une rapidité foudroyante : les conducteurs refirent leur demi-tour, ramenant les avant-trains, que les servants raccrochèrent aux pièces. Mais, dans ce mouvement, ils avaient développé un front étendu, ce dont l'ennemi profitait pour redoubler son feu. Trois hommes encore y restèrent. Au grand trot, la batterie filait, décrivait parmi les terres un arc de cercle, pour aller s'installer à une cinquantaine de mètres plus à droite, de l'autre côté du 106e, sur un petit plateau. Les pièces furent décrochées, les conducteurs se retrouvèrent face à l'ennemi, et le feu recommença, sans un arrêt, dans un tel branle,[1] que le sol n'avait pas cessé de trembler.

Cette fois, Maurice poussa un cri. De nouveau, en trois coups, les batteries prussiennes venaient de rétablir leur tir, et le troisième obus était tombé droit sur la pièce d'Honoré. On vit celui-ci qui se précipitait, qui tâtait d'une main tremblante la blessure fraîche, tout un coin écorné de la bouche de bronze. Elle pouvait être chargée encore, après qu'on eut débarrassé les roues du cadavre d'un autre servant, dont le sang avait éclaboussé l'affût. Mais cette seconde position, en moins de cinq minutes, était devenue aussi intenable que la première. Les projectiles pleuvaient avec la même précision. Un obus brisa une pièce, tua un lieutenant et deux hommes. Pas un des coups n'était perdu, à ce point que, si l'on s'obstinait là davantage, il ne resterait bientôt plus ni un canon ni un artilleur. C'était un écrasement balayant tout.

Alors, le cri du capitaine retentit une seconde fois :

— Amenez les avant-trains !

Pour la troisième fois, les pièces furent décrochées, le conducteurs se retrouvèrent face à l'ennemi, tandis que les servants, tout de suite, rouvraient le feu, avec un entêtement d'héroïsme invincible.

— C'est la fin de tout ! dit Maurice, dont la voix se perdit. Il semblait, en effet, que la terre et le ciel se fussent confondus. Les pierres se fendaient, une épaisse fumée cachait par instants le soleil. Au milieu de l'effroyable vacarme, on apercevait les chevaux étourdis, abêtis, la tête basse. Partout, le capitaine apparaissait, trop grand. Il fut coupé en deux, il se cassa et tomba, comme la hampe d'un drapeau.

Mais, autour de la pièce d'Honoré surtout, l'effort continuait, sans hâte et obstiné. La rage était qu'on n'arrivait toujours pas, que les projectiles lancés éclataient presque tous en l'air, sans faire grand mal à ces terribles batteries adverses, dont le feu était si efficace. Et, brusquement, Honoré poussa un juron, qui domina le bruit de la foudre : toutes les malechances, la roue droite de sa pièce venait d'être broyée ! Tonnerre de Dieu ! une patte cassée, la pauvre bougresse fichue sur le flanc, son nez par terre, bancale [1] et bonne à rien ! Une pièce qui était la meilleure, qui était la seule à avoir envoyé quelques obus là-bas ! On ne pouvait pousser plus loin la folie héroïque. L'ordre allait être crié de se replier définitivement.

— Dépêchons, camarades ! répétait Honoré. Nous l'emmènerons au moins, et ils ne l'auront pas !

C'était son idée, sauver sa pièce, ainsi qu'on sauve le drapeau. Et il parlait encore, lorsqu'il fut foudroyé, le bras droit arraché, le flanc gauche ouvert. Il était tombé sur la pièce, il y resta comme étendu sur un lit d'honneur, la tête droite, la face intacte et belle de colère, tournée

là-bas, vers l'ennemi. Par son uniforme déchiré, venait de glisser une lettre, que ses doigts crispés[1] avaient prise et que le sang tachait, goutte à goutte.

Maurice avait tout vu. Il répétait, avec un petit grelottement d'horreur, d'une voix machinale :

— Oh ! le pauvre garçon ! le pauvre garçon !

Cette peine semblait augmenter encore la douleur grandissante qui lui tordait l'estomac. La bête, en lui, se révoltait : il était à bout de force, il se mourait de faim. Sa vue se troublait, il n'avait même plus conscience du danger où se trouvait le régiment, depuis que la batterie avait dû se replier. D'une minute à l'autre, des masses considérables pouvaient attaquer le plateau.

— Écoute, dit-il à Jean, il faut que je mange . . . J'aime mieux manger et qu'on me tue tout de suite !

Il avait ouvert son sac, il prit le pain de ses deux mains tremblantes, il se mit à mordre dedans, avec voracité. Les balles sifflaient, deux obus éclatèrent à quelques mètres. Mais plus rien n'existait, il n'y avait que sa faim à satisfaire.

— Jean, en veux-tu ?

Celui-ci le regardait, hébété, les yeux gros, l'estomac déchiré du même besoin.

— Oui, tout de même, je veux bien, je souffre trop.

Ils partagèrent, ils achevèrent goulûment[2] le pain, sans s'inquiéter d'autre chose, tant qu'il en resta une bouchée Et ce fut seulement ensuite qu'ils revirent leur colonel, sur son grand cheval, avec sa botte sanglante. De toutes parts, le 106e était débordé. Déjà, des compagnies avaient dû fuir. Alors, obligé de céder au torrent, levant son épée, les yeux pleins de larmes :

— Mes enfants, cria M. de Vineuil, à la garde de Dieu qui n'a pas voulu de nous !

Des bandes de fuyards l'entouraient, il disparut dans un pli de terrain.

Puis, sans savoir comment, Jean et Maurice se trouvèrent derrière la haie, avec les débris de leur compagnie. Une quarantaine d'hommes au plus restaient, commandés par le lieutenant Rochas ; et le drapeau était avec eux, le sous-lieutenant qui le portait venait d'en rabattre la soie autour de la hampe, pour tâcher de le sauver. On fila jusqu'au bout de la haie, on se jeta parmi de petits arbres, sur une pente, où Rochas fit recommencer le feu. Les hommes, dispersés en tirailleurs,[1] abrités, pouvaient tenir ; d'autant plus qu'un grand mouvement de cavalerie avait lieu sur leur droite, et qu'on ramenait des régiments en ligne, afin de l'appuyer.

Maurice, alors, comprit l'étreinte lente, invincible, qui achevait de s'accomplir. Le matin, il avait vu les Prussiens déboucher par le défilé de Saint-Albert, gagner Saint-Menges, puis Fleigneux ; et, maintenant, derrière le bois de la Garenne, il entendait tonner les canons de la garde, il commençait à apercevoir d'autres uniformes allemands, qui arrivaient par les coteaux de Givonne. Encore quelques minutes, et le cercle se fermerait, et la garde donnerait la main au Ve corps, enveloppant l'armée française d'un mur vivant, d'une ceinture foudroyante d'artillerie. Ce devait être dans la pensée désespérée de faire un dernier effort, de chercher à rompre cette muraille en marche, qu'une division de la cavalerie de réserve, celle du général Margueritte, se massait derrière un pli de terrain, prête à charger. On allait charger à la mort, sans résultat possible, pour l'honneur de la France. Et Maurice, qui pensait à Prosper, assista au terrible spectacle.

Depuis le petit jour,[2] Prosper ne faisait que pousser son

cheval, dans des marches et des contremarches continuelles, d'un bout à l'autre du plateau d'Illy. Le canon tonnait depuis six heures. En montant sur un coteau, il avait eu deux camarades tués par un obus, à côté de lui ; et, plus loin, trois autres encore étaient restés par terre, la peau trouée de balles, sans qu'on pût savoir d'où elles venaient. C'était exaspérant, cette promenade militaire, inutile et dangereuse, au travers du champ de bataille. Enfin, vers une heure, il comprit qu'on se décidait à les faire tuer au moins proprement.[1] Toute la division Margueritte, trois régiments de chasseurs d'Afrique, un de chasseurs de France et un de hussards, venait d'être réunie, un peu au-dessous du calvaire, à gauche de la route. Les trompettes avaient sonné "Pied à terre !" Et le commandement des officiers retentit :

— Sanglez les chevaux, assurez les paquetages ![2]

Ce fut un rude moment. Quand on va charger, chacun peut se dire : "Cette fois, j'y reste !" Cela dura bien cinq ou six minutes, on racontait que le général Margueritte était allé en avant, pour reconnaître le terrain. On attendait. Les cinq régiments s'étaient formés en trois colonnes, chaque colonne avait sept escadrons de profondeur, de quoi donner à manger aux canons.[3]

Tout d'un coup, les trompettes sonnèrent : A cheval ! Et, presque aussitôt, une autre sonnerie éclata : Sabre à la main !

Le colonel de chaque régiment avait déjà galopé, prenant sa place de bataille, à vingt-cinq mètres en avant du front. Les capitaines étaient à leur poste, en tête de leurs hommes. Et l'attente recommença, dans un silence de mort. Plus un bruit, plus un souffle sous l'ardent soleil. Les cœurs seuls battaient. Un ordre encore, le dernier, et cette masse immobile allait s'ébranler, se ruer d'un train de tempête.

Mais, à ce moment, sur la crête du coteau, un officier parut, à cheval, blessé, et que deux hommes soutenaient. On ne le reconnut pas d'abord. Puis, un grondement s'éleva, roula en une clameur furieuse. C'était le général Margueritte, dont une balle venait de traverser les joues, et qui devait en mourir.[1] Il ne pouvait parler, il agita le bras, là-bas, vers l'ennemi.

La clameur grandissait toujours.

— Notre général . . . Vengeons-le, vengeons-le !

— Alors, le colonel du premier régiment, levant en l'air son sabre, cria d'une voix de tonnerre :

— Chargez !

Les trompettes sonnaient, la masse s'ébranla, d'abord au trot. Prosper se trouvait au premier rang, mais presque à l'extrémité de l'aile droite. Le grand danger est au centre, où le tir de l'ennemi s'acharne[2] d'instinct. Lorsqu'on fut sur la crête du calvaire et que l'on commença à descendre de l'autre côté, vers la vaste plaine, il aperçut très nettement, à un millier de mètres, les carrés[3] prussiens sur lesquels on les jetait. D'ailleurs, il trottait comme dans un rêve, il avait une légèreté, un flottement d'être endormi, un vide extraordinaire de cervelle, qui le laissait sans une idée. C'était la machine qui allait, sous une impulsion irrésistible. On répétait : " Sentez la botte ![4] sentez la botte ! " pour serrer les rangs le plus possible et leur donner une résistance de granit. Puis, à mesure que le trot s'accélérait, se changeait en galop enragé, les chasseurs d'Afrique poussaient, à la mode arabe, des cris sauvages, qui affolaient leurs montures.[5] Bientôt, ce fut une course diabolique, un train d'enfer, ce furieux galop, ces hurlements féroces, que le crépitement[6] des balles accompagnait d'un bruit de grêle, en tapant sur tout le métal.

les gamelles, les bidons, le cuivre des uniformes et des harnais. Dans cette grêle, passait l'ouragan de vent et de foudre dont le sol tremblait, laissant au soleil une odeur de laine brûlée et de fauves[1] en sueur.

A cinq cents mètres, Prosper culbuta, sous un remous[2] effroyable, qui emportait tout. Il saisit Zéphir à la crinière, put se remettre en selle. Le centre criblé, enfoncé par la fusillade, venait de fléchir, tandis que les deux ailes tourbillonnaient, se repliaient pour reprendre leur élan. C'était l'anéantissement fatal et prévu du premier escadron. Les chevaux tués barraient le terrain, les uns foudroyés du coup, les autres se débattant dans une agonie violente ; et l'on voyait les cavaliers démontés courir de toute la force de leurs petites[3] jambes, cherchant un cheval. Déjà, les morts semaient la plaine, beaucoup de chevaux libres continuaient de galoper, revenaient d'eux-mêmes à leur place de combat, pour retourner au feu d'un train fou, comme attirés par la poudre. La charge fut reprise, le deuxième escadron s'avançait dans une furie grandissante, les hommes couchés sur l'encolure,[4] tenant le sabre au genou, prêts à sabrer. Deux cents mètres encore furent franchis, au milieu de l'assourdissante clameur de tempête. Mais, de nouveau, sous les balles, le centre se creusait, les hommes et les bêtes tombaient, arrêtaient la course, de l'inextricable embarras de leurs cadavres. Et le deuxième escadron fut ainsi fauché[5] à son tour, anéanti, laissant la place à ceux qui le suivaient.

Alors, dans l'entêtement héroïque, lorsque la troisième charge se produisit, Prosper se trouva mêlé à des hussards et à des chasseurs de France. Les régiments se confondaient, ce n'était plus qu'une vague énorme, qui se brisait et se reformait sans cesse, pour remporter tout ce

qu'elle rencontrait. Il n'avait plus notion de rien, il s'abandonnait à son cheval, ce brave Zéphir qu'il aimait tant et qu'une blessure à l'oreille semblait affoler. Maintenant, il était au centre, d'autres chevaux se cabraient, se renversaient autour de lui, des hommes étaient jetés à terre, comme par un coup de vent, tandis que d'autres, tués raides, restaient en selle, chargaient toujours, les paupières vides. Et, cette fois, derrière les deux cents mètres que l'on gagna de nouveau, les chaumes reparurent couverts de morts et de mourants. Il y en avait dont la tête s'était enfoncée en terre. D'autres, tombés sur le dos, regardaient le soleil avec des yeux de terreur, sortis des orbites. Sous le feu qui redoublait, les ailes tourbillonnèrent une fois encore, se replièrent pour revenir acharnées.

Enfin, ce ne fut que le quatrieme escadron, à la quatrième reprise, qui tomba dans les lignes prussiennes. Prosper, le sabre haut, tapa sur des casques, sur des uniformes sombres, qu'il voyait dans un brouillard. Du sang coulait, il remarqua que Zéphir avait la bouche sanglante, et il s'imagina que c'était d'avoir mordu dans les rangs ennemis. La clameur autour de lui devenait telle, qu'il ne s'entendait plus crier, la gorge arrachée pourtant par le hurlement qui devait en sortir. Mais, derrière la première ligne prussienne, il y en avait une autre, et puis une autre, et puis une autre. L'héroïsme demeurait inutile, ces masses profondes d'hommes étaient comme des herbes hautes où chevaux et cavaliers disparaissaient. On avait beau en raser, il y en avait toujours. Le feu continuait avec une telle intensité, à bout portant,[1] que des uniformes s'enflammèrent. Tout sombra, un engloutissement parmi les baïonnettes, au milieu des poitrines défoncées et des

crânes fendus. Les régiments allaient y laisser les deux tiers de leur effectif, il ne restait de cette charge fameuse que la glorieuse folie de l'avoir tentée. Et, brusquement, Zéphir, atteint d'une balle en plein poitrail, s'abattit, écrasant sous lui la hanche droite de Prosper, dont la douleur fut si vive, qu'il perdit connaissance.

Maurice et Jean, qui avaient suivi l'héroïque galop des escadrons, eurent un cri de colère :

— Tonnerre de Dieu, ça ne sert à rien d'être brave !

Et ils continuèrent à décharger leur chassepot, accroupis derrière les broussailles du petit mamelon, où ils se trouvaient en tirailleurs. Rochas lui-même, qui avait ramassé un fusil, faisait le coup de feu. Mais le plateau d'Illy était bien perdu[1] cette fois, les troupes prussiennes l'envahissaient de toutes parts. Il pouvait être environ deux heures, la jonction s'achevait enfin, le Ve corps et la garde venaient de se rejoindre, fermant la boucle.

Jean, tout d'un coup, fut renversé.

— J'ai mon affaire,[2] bégaya-t-il.

Il avait reçu, sur le sommet de la tête, comme un fort coup de marteau, et son képi,[3] déchiré, emporté, gisait derrière lui. D'abord, il crut que son crâne était ouvert, qu'il avait la cervelle à nu. Pendant quelques secondes, il n'osa y porter la main, certain de trouver là un trou. Puis s'étant hasardé, il ramena ses doigts rouges d'un épais flot de sang. Et la sensation fut si forte, qu'il s'évanouit.

A ce moment, Rochas donnait l'ordre de se replier. Une compagnie prussienne n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres. On allait être pris.

— Ne vous pressez pas, retournez-vous[4] et lâchez votre coup . . . Nous nous rallierons là-bas, derrière ce petit mur.

Mais Maurice se désespérait.

— Mon lieutenant, nous n'allons pas laisser là notre caporal ?

— S'il a son compte, que voulez-vous y faire ?

— Non, non ! il respire . . . Emportons-le !

D'un haussement d'épaules, Rochas sembla dire qu'on ne pouvait s'embarrasser de tous ceux qui tombaient. Sur le champ de bataille, les blessés ne comptent plus. Alors, suppliant, Maurice s'adressa à Pache et à Lapoulle.

— Voyons, donnez-moi un coup de main.[1] Je suis trop faible, à moi tout seul.

Ils ne l'écoutaient pas, ne l'entendaient pas, ne songeaient qu'à eux, dans l'instinct surexcité de la conservation. Déjà, ils se glissaient sur les genoux, disparaissaient au galop, vers le petit mur. Les Prussiens n'étaient plus qu'à cent mètres.

Et, pleurant de rage, Maurice, resté seul avec Jean évanoui, l'empoigna dans ses bras, voulut l'emporter. Mais, en effet, il était trop faible, chétif,[2] épuisé de fatigue et d'angoisse. Tout de suite, il chancela, tomba avec son fardeau. Si encore il avait aperçu quelque brancardier ! Il cherchait de ses regards fous, croyait en reconnaître parmi les fuyards, faisait de grands gestes. Personne ne revenait. Il réunit ses dernières forces, reprit Jean, réussit à s'éloigner d'une trentaine de pas ; et, un obus ayant éclaté près d'eux, il crut que c'était fini, qu'il allait mourir, lui aussi, sur le corps de son compagnon.

Lentement, Maurice s'était relevé. Il se tâtait, n'avait rien, pas une égratignure. Pourquoi donc ne fuyait-il pas ? Il était temps encore, il pouvait atteindre le petit mur en quelques sauts, et ce serait le salut. La peur renaissait, l'affolait. D'un bond, il prenait sa course, lorsque des

liens plus forts que la mort le retinrent. Non ! ce n'était pas possible, il ne pouvait abandonner Jean. Toute sa chair en aurait saigné, la fraternité qui avait grandi entre ce paysan et lui, allait au fond de son être, à la racine même de la vie.

Si Maurice, une heure auparavant, n'avait pas mangé son croûton de pain sous les obus, jamais il n'aurait trouvé la force de faire ce qu'il fit alors. D'ailleurs, il lui fut impossible plus tard de se souvenir. Il devait avoir chargé Jean sur ses épaules, puis s'être traîné, en s'y reprenant à vingt fois, au milieu des chaumes et des broussailles, buttant [1] à chaque pierre, se remettant quand même debout. Une volonté invincible le soutenait, une résistance qui lui aurait fait porter une montagne. Derrière le petit mur, il retrouva Rochas et les quelques hommes de l'escouade, tirant toujours, défendant le drapeau, que le sous-lieutenant tenait sous son bras.

En cas d'insuccès, aucune ligne de retraite n'avait été indiquée aux corps d'armée. Dans cette imprévoyance et cette confusion, chaque général était libre d'agir à sa guise, et tous, à cette heure, se trouvaient rejetés dans Sedan, sous la formidable étreinte des armées allemandes victorieuses. La deuxième division du 7e corps se repliait en assez bon ordre, tandis que les débris de ses autres divisions, mêlés à ceux du 1er corps, roulaient déjà vers la ville en une affreuse cohue, un torrent de colère et d'épouvante, charriant les hommes et les bêtes.

Mais, à ce moment, Maurice s'aperçut avec joie que Jean rouvrait les yeux ; et, comme il courait à un ruisseau voisin, voulant lui laver la figure, il fut très surpris de revoir, à sa droite, au fond du vallon écarté, protégé par des pentes rudes, le paysan qu'il avait vu le matin et qui

continuait à labourer sans hâte, poussant sa charrue attelée d'un grand cheval blanc. Pourquoi perdre un jour? Ce n'était pas parce qu'on se battait, que le blé cesserait de croître et le monde de vivre.

IX

Sur la terrasse haute, où il était monté pour se rendre compte de la situation, Delaherche finit par être agité d'une nouvelle impatience de savoir. Il voyait bien que les obus passaient par-dessus la ville, et que les trois ou quatre qui avaient crevé les toits des maisons environnantes, ne devaient être que de rares réponses au tir si lent, si peu efficace du Palatinat. Mais il ne distinguait rien de la bataille, et c'était en lui un besoin immédiat de renseignements, que fouettait la peur de perdre dans la catastrophe sa fortune et sa vie. Il descendit, laissant la lunette braquée là-bas, vers les batteries allemandes.

En bas, pourtant, l'aspect du jardin central de la fabrique le retint un moment. Il était près d'une heure, et l'ambulance s'encombrait de blessés. La file des voitures ne cessait plus sous le porche. Déjà, les voitures réglementaires, celles à deux roues, celles à quatre roues, manquaient. On voyait apparaître des prolonges[1] d'artillerie, des fourragères, des fourgons à matériel, tout ce qu'on pouvait réquisitionner sur le champ de bataille; même il finissait par arriver des carrioles et des charrettes de cultivateurs, prises dans les fermes, attelées de chevaux errants. Et, là dedans, on empilait les hommes ramassés par les ambulances volantes de premiers secours, pansés à la hâte. C'était un déchargement affreux de pauvres gens, les uns d'une pâleur verdâtre, les autres violacés de congestion; beaucoup étaient évanouis, d'autres poussaient

des plaintes aiguës ; il y en avait, frappés de stupeur, qui s'abandonnaient aux infirmiers avec des yeux épouvantés, tandis que quelques-uns, dès qu'on les touchait, expiraient dans la secousse. L'envahissement devenait tel, que tous les matelas de la vaste salle basse allaient être occupés, et que le major Bouroche donnait des ordres, pour qu'on utilisât la paille dont il avait fait faire une large litière, à l'une des extrémités. Lui et ses aides, cependant suffisaient encore aux opérations. Il s'était contenté de demander une nouvelle table, avec un matelas et une toile cirée, sous le hangar où l'on opérait. Vivement, un aide tamponnait une serviette imbibée de chloroforme sous le nez des patients. Les minces couteaux d'acier luisaient, les scies avaient à peine un petit bruit de râpe, le sang coulait par jets brusques, arrêtés tout de suite. On apportait, on remportait les opérés, dans un va-et-vient rapide, à peine le temps de donner un coup d'éponge sur la toile cirée. Et, au bout de la pelouse, derrière un massif de cytises,[1] dans le charnier qu'on avait dû établir et où l'on se débarrassait des morts, on allait jeter aussi les jambes et les bras coupés, tous les débris de chair et d'os restés sur les tables.

Bouroche jeta un paquet de linge à Delaherche en criant :

— Tenez ! faites donc quelque chose, rendez-vous utile !

Mais le fabricant protesta et partit, en expliquant qu'il allait revenir tout de suite, avec des renseignements certains. Dès la rue Maqua, il fut surpris du nombre de soldats qui rentraient, sans armes, l'uniforme en lambeaux, souillé de poussière. Il ne put d'ailleurs tirer aucun détail précis de ceux qu'il s'efforça d'interroger : les uns répondaient, hébétés, qu'ils ne savaient pas ; les autres en disaient

si long, dans une telle furie de gestes, une telle exaltation[1] de paroles, qu'ils ressemblaient à des fous. Machinalement, alors, il se dirigea de nouveau vers la Sous-Préfecture, avec la pensée que toutes les nouvelles affluaient là. Il restait planté devant la loge du concierge, cherchant un prétexte pour demander et questionner un des aides de camp, lorsqu'une voix jeune l'appela.

— Monsieur Delaherche ! . . . Entrez vite, il ne fait pas bon dehors.

C'était Rose, son ouvrière, à laquelle il ne songeait pas. Grâce à elle, toutes les portes allaient s'ouvrir. Il entra dans la loge, consentit à s'asseoir.

— Imaginez-vous que maman en est malade, elle s'est couchée. Vous voyez, il n'y a que moi, parce que papa est garde national à la citadelle . . . Tout à l'heure, l'empereur a voulu montrer encore qu'il était brave, et il est ressorti, il a pu aller au bout de la rue, jusqu'au pont. Un obus est même tombé devant lui, le cheval d'un de ses écuyers à été tué. Et puis, il est revenu . . . N'est-ce pas, que voulez-vous qu'il fasse ?

— Alors, vous savez où nous en sommes . . . Qu'est-ce qu'ils disent, ces messieurs ?

Elle le regarda, étonnée. Elle restait d'une fraîcheur gaie, avec ses cheveux fins, ses yeux clairs d'enfant qui s'agitait, empressée, au milieu de ces abominations, sans trop les comprendre.

— Non, je ne sais rien . . . Vers midi, j'ai monté une lettre pour le maréchal de Mac-Mahon. L'empereur était avec lui . . . Ils sont restés près d'une heure enfermés ensemble, le maréchal dans son lit, l'empereur assis contre le matelas, sur une chaise . . . Ça, je le sais, parce que je les ai vus, quand on a ouvert la porte.

— Alors, qu'est-ce qu'ils se disaient ?

De nouveau, elle le regarda, et elle ne put s'empêcher de rire.

— Mais je ne sais pas, comment voulez-vous que je sache ? Personne au monde ne sait ce qu'ils se sont dit.

C'était vrai, il eut un geste pour s'excuser de sa question sotte. Pourtant, l'idée de cette conversation suprême le tracassait : quel intérêt elle avait dû offrir ! à quel parti avaient-ils pu s'arrêter ?

— Maintenant, reprit Rose, l'empereur est rentré dans son cabinet, où il est en conférence avec deux généraux qui viennent d'arriver du champ de bataille . . .

Elle s'interrompit, jeta un coup d'œil vers le perron.[1]

— Tenez ! en voici un, de ces généraux . . . Et, tenez ! voici l'autre.

Vivement, il sortit, reconnut le général Douay et le général Ducrot, dont les chevaux attendaient. Il les regarda se remettre en selle, puis galoper. Après l'abandon du plateau d'Illy, ils étaient accourus, chacun de son côté, pour avertir l'empereur que la bataille était perdue. Ils donnaient des détails précis sur la situation, l'armée et Sedan se trouvaient dès lors enveloppés de toutes parts, le désastre allait être effroyable.

Dans son cabinet, l'empereur se promena quelques minutes en silence, de son pas vacillant de malade. Il n'y avait plus là qu'un aide de camp, debout et muet, près d'une porte. Et lui marchait toujours, de la cheminée à la fenêtre, la face ravagée, tiraillée[2] à présent par un tic nerveux. Le dos semblait se courber davantage, comme sous l'écroulement d'un monde ; tandis que l'œil mort, voilé des paupières lourdes, disait la résignation du fataliste qui avait joué et perdu contre le destin la partie[3]

dernière. Chaque fois, pourtant, qu'il revenait devant la fenêtre entr'ouverte, un tressaillement l'y arrêtait une seconde.

A une de ces stations si courtes, il eut un geste tremblant, il murmura :

— Oh ! ce canon, ce canon qu'on entend depuis ce matin !

De là, en effet, le grondement des batteries de la Marfée et de Frénois arrivait avec une violence extraordinaire. C'était un roulement de foudre dont tremblaient les vitres et les murs eux-mêmes, un fracas obstiné, incessant, exaspérant. Et il devait songer que la lutte, désormais, était sans espoir, que toute résistance devenait criminelle. A quoi bon du sang versé encore, des membres broyés, des têtes emportées, des morts toujours, ajoutés aux morts épars dans la campagne ? Puisqu'on était vaincu, que c'était fini, pourquoi se massacrer davantage ? Assez d'abomination et de douleur criait sous le soleil.

L'empereur, revenu devant la fenêtre, se remit à trembler, en levant les mains.

— Oh ! ce canon, ce canon qui ne cesse pas !

Peut-être la pensée terrible des responsabilités se levait-elle en lui, avec la vision des cadavres sanglants que ses fautes avaient couchés là-bas, par milliers ; et peut-être n'était-ce que l'attendrissement de son cœur pitoyable de rêveur, de bon homme hanté de songeries humanitaires. Dans cet effrayant coup du sort qui brisait et emportait sa fortune, ainsi qu'un brin de paille, il trouvait des larmes pour les autres, éperdu de la boucherie inutile qui continuait, sans force pour la supporter davantage. Maintenant, cette canonnade scélérate [1] lui cassait la poitrine, redoublait son mal.

— Oh ! ce canon, ce canon, faites-le taire tout de suite, tout de suite !

Et cet empereur qui n'avait plus de trône, ayant confié ses pouvoirs à l'impératrice-régente, ce chef d'armée qui ne commandait plus, depuis qu'il avait remis au maréchal Bazaine le commandement suprême, eut alors un réveil de sa puissance, l'irrésistible besoin d'être le maître une dernière fois. Depuis Châlons, il s'était effacé, n'avait pas donné un ordre, résigné à n'être qu'une inutilité sans nom et encombrante, un paquet gênant, emporté parmi les bagages des troupes. Et il ne se réveillait empereur que pour la défaite ; le premier, le seul ordre qu'il devait donner encore, dans la pitié effarée de son cœur, allait être de hisser le drapeau blanc sur la citadelle, afin de demander un armistice.

— Oh ! ce canon, ce canon ! . . . Prenez un drap,[1] une nappe, n'importe quoi ! Courez vite, dites qu'on le fasse taire !

L'aide de camp se hâta de sortir, et l'empereur continua sa marche vacillante, de la cheminée à la fenêtre, pendant que les batteries tonnaient toujours, secouant la maison entière.

En bas, Delaherche causait encore avec Rose, lorsqu'un sergent de service accourut.

— Mademoiselle, on ne trouve plus rien, je ne puis pas mettre la main sur une bonne[2] . . . Vous n'auriez pas un linge, un morceau de linge blanc ?

— Voulez-vous une serviette ?

— Non, non, ce n'est pas assez grand . . . Une moitié de drap par exemple.

Déjà, Rose, obligeante, s'était précipitée vers l'armoire.

— C'est que je n'ai pas de drap coupé . . . Un grand linge blanc, non ! je ne vois rien qui fasse l'affaire . . . Ah ! tenez, voulez-vous une nappe ?

— Une nappe, parfait ! c'est tout à fait ça.

Et il ajouta, en s'en allant :

— On va en faire un drapeau blanc, qu'on hissera sur la citadelle, pour demander la paix . . . Merci bien, mademoiselle.

Delaherche eut un sursaut de joie involontaire. Enfin, on allait donc être tranquille ! Puis, cette joie lui parut antipatriotique, il la refréna. Mais son cœur soulagé battait quand même, et il regarda un colonel et un capitaine, suivis du sergent, qui sortaient à pas précipités de la Sous-Préfecture. Le colonel portait, sous le bras, la nappe roulée. Il eut l'idée de les suivre, il quitta Rose, laquelle était très fière d'avoir fourni ce linge. A ce moment, deux heures sonnaient.

Devant l'Hôtel de Ville, Delaherche fut bousculé par tout un flot de soldats hagards qui descendaient du faubourg de la Cassine. Il perdit de vue le colonel, il renonça à la curiosité d'aller voir hisser le drapeau blanc. On ne le laisserait certainement pas entrer dans le Donjon ; et, d'autre part, il était envahi d'une inquiétude nouvelle : peut-être bien que sa fabrique flambait, depuis qu'il l'avait quittée. Il se précipita, repris de sa fièvre d'agitation, se satisfaisant à courir ainsi. Mais des groupes barraient les rues, des obstacles déjà renaissaient à chaque carrefour. Rue Maqua seulement, il eut un soupir d'aise, quand il aperçut la monumentale façade de sa maison intacte, sans une fumée ni une étincelle. Il entra, il cria de loin à sa mère et à sa femme :

— Tout va bien, on hisse le drapeau blanc, on va cesser le feu !

Puis, il s'arrêta, car l'aspect de l'ambulance était vraiment effroyable.

Dans le vaste séchoir, dont on laissait la grande porte ouverte, non seulement tous les matelas étaient occupés, mais il ne restait même plus de place sur la litière étalée au bout de la salle. On commençait à mettre de la paille entre les lits, on serrait les blessés, les uns contre les autres. Déjà, on en comptait près de deux cents, et il en arrivait toujours. Les larges fenêtres éclairaient d'une clarté blanche toute cette souffrance humaine entassé. Parfois, à un mouvement trop brusque, un cri involontaire s'élevait. Des râles d'agonie passaient dans l'air moite. Tout au fond, une plainte douce, presque chantante, ne cessait pas. Et le silence se faisait plus profond, une sorte de stupeur résignée, le morne accablement d'une chambre de mort, que coupaient seuls les pas et les chuchotements des infirmiers. Les blessures, pansées à la hâte sur le champ de bataille, quelques-unes même demeurées à vif, étalaient leur détresse, entre les lambeaux des capotes et des pantalons déchirés. Tous ceux dont les balles avaient touché la moelle [1] ou le cerveau, étaient comme des cadavres, dans l'anéantissement du coma ; [2] tandis que les autres, les fracturés, les fiévreux, s'agitaient, demandaient à boire, d'une voix basse et suppliante.

Pitoyable en somme, Delaherche frémissait de compassion, lorsque l'entrée d'un landau, sous le porche, l'intéressa. On n'avait plus trouvé sans doute que cette voiture de maître, et l'on y avait entassé des blessés. Ils y tenaient huit, les uns sur les autres. Le fabricant eut un cri de surprise terrifiée, en reconnaissant, dans le dernier qu'on descendit, le capitaine Beaudoin.

— Oh ! mon pauvre ami ! . . . Attendez ! je vais appeler ma mère et ma femme.

Elles accoururent, laissant le soin de rouler des bandes à deux servantes. Les infirmiers qui avaient saisi le capitaine, l'emportaient dans la salle ; et ils allaient le coucher en travers d'un tas de paille, lorsque Delaherche aperçut, sur un matelas, un soldat qui ne bougeait plus, la face terreuse, les yeux ouverts.

— Dites donc, mais il est mort, celui-là !

— Tiens ! c'est vrai, murmura un infirmier. Pas la peine[1] qu'il encombre !

Lui et un camarade prirent le corps, l'emportèrent au charnier qu'on avait établi derrière les cytises. Une douzaine de morts, déjà, s'y trouvaient rangés, raidis dans le dernier râle, les uns les pieds étirés, comme allongés par la souffrance, les autres déjetés, tordus en des postures atroces. Un, très jeune, petit et maigre, la tête à moitié emportée, serrait sur son cœur, de ses deux mains convulsives, une photographie de femme, une de ces pâles photographies de faubourg,[2] éclaboussée de sang. Et, aux pieds des morts, pêle-mêle, des jambes et des bras coupés s'entassaient aussi, tout ce qu'on rognait,[3] tout ce qu'on abattait sur les tables d'opération, le coup de balai[4] de la boutique d'un boucher, poussant dans un coin les déchets,[5] la chair et les os.

— Monsieur le major, dit Delaherche, il y a là un capitaine, le capitaine Beaudoin . . .

Bouroche l'interrompit.

— Comment, Beaudoin est ici ! . . . Ah ! le pauvre bougre !

Il alla se planter devant le blessé. Mais, d'un coup d'œil, il dut voir la gravité du cas, car il reprit aussitôt sans même se baisser pour examiner la jambe atteinte :

— Bon ! on va me l'apporter tout de suite, dès que j'aurai fait l'opération qu'on prépare.

Il retourna sous le hangar et deux infirmiers apportaient le capitaine sur un brancard.

— Fichtre ! déclara Bouroche, ils vous ont bien arrangé !

Il tâtait le pied, le trouvait froid, n'y sentait plus battre le pouls. Son visage était devenu très grave, avec un pli de la lèvre, qui lui était particulier, en face des cas inquiétants.

Le capitaine, que l'anxiété tirait de sa somnolence, le regardait, attendait ; et il finit par dire :

— Vous trouvez, major ?

— Mauvais pied, murmura-t-il, comme s'il eût pensé tout haut. Nous ne le sauverons pas.

Nerveusement, Beaudoin reprit :

— Voyons, il faut en finir, major. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes un brave, capitaine, et que vous allez me laisser faire ce qu'il faut.

Les yeux du capitaine Beaudoin pâlirent, se troublèrent d'une sorte de petite fumée rousse. Il avait compris. Mais, malgré l'insupportable peur qui l'étranglait, il répondit simplement, avec bravoure :

— Faites, major.

Il était trois heures. Autour de Sedan la ceinture de bronze, les huit cents pièces des armées allemands tiraient à la fois, et le pis était que des obus recommençaient à tomber sur les maisons. Des fracas plus fréquents retentissaient. Il en éclata un rue des Voyards. Un autre écorna une cheminée haute de la fabrique, et des gravats [1] dégringolèrent devant le hangar.

Bouroche leva les yeux, grognant :

— Est-ce qu'ils vont nous achever nos blessés? . . . C'est insupportable, ce vacarme !

Cependant, l'infirmier tenait allongée la jambe du capitaine ; et, d'une rapide incision circulaire, la major coupa la peau, au-dessous du genou. Mais comme il allait trancher les muscles, un infirmier s'approcha, lui parla à l'oreille.

— Le numéro deux vient de couler.[1]

Dans l'effroyable bruit, le major n'entendit pas.

— Parlez donc plus haut ! J'ai les oreilles en sang,[2] avec leur sacré canon.

— Le numéro deux vient de couler.

— Qui ça, le numéro deux?

— Le bras.

— Ah ! bon ! . . . Eh bien ! vous apporterez le trois, la mâchoire.

Et, avec une adresse extraordinaire, sans se reprendre, il trancha les muscles d'une seule entaille, jusqu'aux os. Le pied resta aux mains de l'infirmier qui le tenait.

Mais, comme on approchait le brancard pour remporter Beaudoin, une terrible détonation ébranla la fabrique entière : c'était un obus qui venait d'éclater en arrière du hangar, dans la petite cour où se trouvait la pompe. Des vitres volèrent en éclats, tandis qu'une épaisse fumée envahissait l'ambulance. Dans la salle, une panique avait soulevé les blessés de leur couche de paille, et tous criaient d'épouvante, et tous voulaient fuir.

— Nom de Dieu ! remuez-vous ! cria Bouroche aux infirmiers figés de terreur. Lavez-moi la table, apportez-moi le numéro trois !

Et il se mit, pour se délasser un peu, à chercher une balle qui, après avoir fracassé le maxillaire inférieur, devait

s'être logée sous la langue. Beaucoup de sang coulait et lui engluait [1] les doigts.

Dans la salle, le capitaine Beaudoin était de nouveau couché sur son matelas. Gilberte et madame Delaherche avaient suivi le brancard. Delaherche lui-même, malgré son agitation, vint causer un moment.

— Reposez-vous, capitaine. Nous allons faire préparer une chambre, nous vous prendons chez nous.

Mais, dans sa prostration, le blessé eut un réveil, une minute de lucidité.

— Non, je crois bien que je vais mourir.

Puis, tout d'un coup, il aperçut son uniforme souillé et déchiré, ses mains noires, et il parut souffrir de son état, devant des femmes. Une honte lui vint de s'abandonner ainsi, la pensée qu'il manquait de correction [2] acheva de lui rendre toute une bravoure. Il réussit à reprendre d'une voix gaie :

— Seulement, si je meurs, je voudrais mourir les mains propres . . . Madame, vous seriez bien aimable de mouiller une serviette et de me la donner.

Gilberte courut, revint avec la serviette, voulut lui en frotter les mains elle-même. A partir de ce moment, il montra un très grand courage, soucieux de finir en homme de bonne compagnie.[3] Delaherche l'encourageait, aidait sa femme à l'arranger d'une façon convenable. Mais, ce fut fini presque tout de suite. Le capitaine Beaudoin, qui s'affaiblissait, retomba dans son accablement. Une sueur glacée lui inondait le front et le cou. Il rouvrit un instant les yeux, tâtonna comme s'il eût cherché une couverture imaginaire, qu'il se mit à remonter jusqu'à son menton, les mains tordues, d'un mouvement doux et entêté.

— Oh ! j'ai froid, j'ai bien froid.

Et il passa, il s'éteignit, sans hoquet, et son visage tranquille, aminci, garda une expression d'infinie tristesse.

Pendant l'agonie[1] du capitaine, la canonnade semblait avoir augmenté encore, un deuxième obus était tombé dans le jardin, brisant un des arbres centenaires. Des gens affolés criaient que tout Sedan brûlait, un incendie considérable s'étant déclaré dans le faubourg de la Cassine. C'était la fin de tout, si ce bombardement continuait longtemps avec une pareille violence.

— Ce n'est pas possible, j'y retourne ! dit Delaherche hors de lui.

— Où donc ? demanda Bouroche.

— Mais à la Sous-Préfecture, pour savoir si l'empereur se moque de[2] nous, quand il parle de faire hisser le drapeau blanc.

Le major resta quelques secondes étourdi par cette idée du drapeau blanc, de la défaite, de la capitulation, qui tombait au milieu de son impuissance à sauver tous les pauvres bougres en bouillie,[3] qu'on lui amenait. Il eut un geste de furieuse désespérance.

— Allez au diable ! nous n'en sommes pas moins tous foutus ![4]

Dehors, Delaherche éprouva une difficulté plus grande à se frayer un passage parmi les groupes qui avaient grossi. Les rues, de minute en minute, s'emplissaient davantage, du flot des soldats débandés. Il questionna plusieurs des officiers qu'il rencontra : aucun n'avait aperçu le drapeau blanc sur la citadelle. Enfin, un colonel déclara l'avoir entrevu un instant, le temps de le hisser et de l'abattre. Cela aurait tout expliqué, soit que les Allemands n'eussent pu le voir, soit que, l'ayant vu apparaître et disparaître, ils eussent redoublé leur feu, en com-

prenant que l'agonie était proche. Même une histoire circulait déjà, la folle colère d'un général, qui s'était précipité, à l'apparition du drapeau blanc, l'avait arraché de ses mains, brisant la hampe, foulant [1] le linge. Et les batteries prussiennes tiraient toujours, les projectiles pleuvaient sur les toits et dans les rues, des maisons brûlaient, une femme venait d'avoir la tête broyée, au coin de la place Turenne.

A la Sous-Préfecture, Delaherche ne trouva pas Rose dans la loge du concierge. Toutes les portes étaient ouvertes, la déroute commençait. Alors, il monta, ne se heurtant que dans des gens effarés, sans que personne lui adressât la moindre question. Au premier étage, comme il hésitait, il rencontra la jeune fille.

— Oh ! monsieur Delaherche, ça se gâte . . . Tenez ! regardez vite, si vous voulez voir l'empereur.

En effet, à gauche, une porte, mal fermée, bâillait ; et, par cette fente, on apercevait l'empereur, qui avait repris sa marche chancelante, de la cheminée à la fenêtre. Il piétinait, ne s'arrêtait pas, malgré d'intolérables souffrances.

Un aide de camp venait d'entrer, celui qui avait si mal refermé la porte, et l'on entendit l'empereur qui lui demandait, d'une voix énervée de désolation :

— Mais enfin, monsieur, pourquoi tire-t-on toujours, puisque j'ai fait hisser le drapeau blanc ?

A ce moment, un petit homme vif, l'uniforme poussiéreux, dans lequel Delaherche reconnut le général Lebrun, traversa le palier,[2] poussa la porte, sans se faire annoncer. Et, tout de suite, une fois de plus, on distingua la voix anxieuse de l'empereur.

— Mais enfin, général, pourquoi tire-t-on toujours, puisque j'ai fait hisser le drapeau blanc ?

L'aide de camp sortait, la porte fut refermée, et Delaherche ne put même entendre la réponse du général. Tout avait disparu. Pourtant il resta encore un instant avec elle, guettant le départ du général Lebrun. Et, quand celui-ci reparut, il le suivit.

Le général Lebrun avait expliqué à l'empereur que, si l'on voulait demander un armistice, il fallait qu'une lettre, signée du commandant en chef de l'armée française, fût remise au commandant en chef des armées allemandes. Puis, il s'était offert pour écrire cette lettre et pour se mettre à la recherche du général de Wimpffen, qui la signerait. Il emportait la lettre, il n'avait que la crainte de ne pas trouver ce dernier, ignorant sur quel point du champ de bataille il pouvait être. Dans Sedan, d'ailleurs, la cohue devenait telle, qu'il dut marcher au pas de son cheval ; ce qui permit à Delaherche de l'accompagner jusqu'à la porte du Ménil.

Mais, sur la route, le général Lebrun prit le galop, et il eut la chance, comme il arrivait à Balan, d'apercevoir le général de Wimpffen. Celui-ci, quelques minutes plus tôt, avait écrit à l'empereur : "Sire, venez vous mettre à la tête de vos troupes, elles tiendront à honneur de vous ouvrir un passage à travers les lignes ennemies." Aussi entra-t-il dans une furieuse colère, au seul mot d'armistice. Non, non ! il ne signerait rien, il voulait se battre ! Il était trois heures et demie. Et ce fut peu de temps après qu'eut lieu la tentative héroïque et désespérée, cette poussée dernière, pour ouvrir une trouée au travers des Bavarois, en marchant une fois encore sur Bazeilles. Par les rues de Sedan, par les champs voisins, afin de rendre du cœur aux troupes, on mentait, on criait : "Bazaine arrive ! Bazaine arrive !" Depuis le ma-

tin, c'était le rêve de beaucoup, on croyait entendre le canon de l'armée de Metz, à chaque batterie nouvelle que démasquaient les Allemands. Douze cents hommes environ furent réunis, des soldats, débandés de tous les corps, où toutes les armes se mêlaient; et la petite colonne se lança glorieusement, sur la route balayée de mitraille, au pas de course. D'abord, ce fut superbe, les hommes qui tombaient n'arrêtaient pas l'élan des autres, on parcourut près de cinq cents mètres avec une véritable furie de courage. Mais, bientôt, les rangs s'éclaircirent, les plus braves se replièrent. Que faire contre l'écrasement du nombre? Il n'y avait là que la témérité folle d'un chef d'armée qui ne voulait pas être vaincu. Il ne restait qu'à battre en retraite sous les murs de Sedan.

Delaherche, dès qu'il avait perdu de vue le général, s'était hâté de retourner à la fabrique, possédé d'une idée unique, celle de monter de nouveau à son observatoire, pour suivre au loin les événements. Sur la terrasse, il tâcha de se rendre compte de la situation. La ville avait moins souffert qu'on ne croyait, un seul incendie jetait une grosse fumée noire, dans le faubourg de la Cassine. Le fort du Palatinat ne tirait plus, faute sans doute de munitions. Seules, les pièces de la porte de Paris lâchaient encore un coup, de loin en loin. Et, tout de suite, ce qui l'intéressa, ce fut de constater qu'on avait de nouveau hissé un drapeau blanc sur le donjon; mais on ne devait pas l'apercevoir du champ de bataille, car le feu continuait, aussi intense. Des toitures voisines lui cachaient la route de Balan, il ne put y suivre le mouvement des troupes. D'ailleurs, ayant mis son œil à la lunette qui était restée braquée, il venait de retomber sur l'état-major allemand, qu'il avait déjà vu à cette place, dès midi. Le maître, le

minuscule soldat de plomb, haut comme la moitié du petit doigt, dans lequel il croyait avoir reconnu le roi de Prusse, se trouvait toujours debout, avec son uniforme sombre, en avant des autres officiers, la plupart couchés sur l'herbe, étincelants de broderies. Il y avait là des officiers étrangers, des aides de camp, des généraux, des maréchaux de cour, des princes, tous pourvus de lorgnettes, suivant depuis le matin l'agonie de l'armée française, comme au spectacle. Et le drame formidable s'achevait.

De cette hauteur boisée de la Marfée, le roi Guillaume venait d'assister à la jonction de ses troupes. C'en était fait, la troisième armée, sous les ordres de son fils, le prince royal de Prusse, qui avait cheminé par Saint-Menges et Fleigneux, prenait possession du plateau d'Illy; tandis que la quatrième, que commandait le prince royal de Saxe, arrivait de son côté au rendez-vous, par Daigny et Givonne, en tournant le bois de la Garenne. Le XI[e] corps et le V[e] donnaient ainsi la main au XII[e] corps et à la garde. Et l'effort suprême pour briser le cercle, au moment où il se fermait, l'inutile et glorieuse charge de la division Margueritte avait arraché au roi un cri d'admiration: "Ah! les braves gens!" Maintenant, l'enveloppement mathématique, inexorable, se terminait, les mâchoires de l'étau s'étaient rejointes, il pouvait embrasser d'un coup d'œil l'immense muraille d'hommes et de canons qui enveloppait l'armée vaincue. Au nord, l'étreinte devenait de plus en plus étroite, refoulait les fuyards dans Sedan, sous le feu redoublé des batteries, dont la ligne ininterrompue bordait l'horizon. Au midi, Bazeilles conquis, vide et morne, finissait de brûler, jetant de gros tourbillons de fumée et d'étincelles; pendant que les Bava-

rois, maîtres de Balan, braquaient des canons, à trois cents mètres des portes de la ville. Et les autres batteries, celles de la rive gauche, installées à Pont-Maugis, à Noyers, à Frénois, à Wadelincourt, qui tiraient sans un arrêt depuis bientôt douze heures, tonnaient plus haut, complétaient l'infranchissable ceinture de flammes, jusque sous les pieds du roi.

Mais le roi Guillaume, fatigué, lâcha un instant sa lorgnette ; et il continua de regarder à l'œil nu. Et la bataille atroce, souillée de sang, devenait une peinture délicate, vue de si haut, sous l'adieu du soleil : des cavaliers morts, des chevaux éventrés semaient le plateau de Floing de taches gaies [1] ; vers la droite, du côté de Givonne, les dernières bousculades de la retraite amusaient l'œil du tourbillon de ces points noirs, courant, se culbutant ; tandis que, dans la presqu'île d'Iges, à gauche, une batterie bavaroise, avec ses canons gros comme des allumettes, avait l'air d'être une pièce mécanique bien montée, tellement la manœuvre pouvait se suivre, d'une régularité d'horlogerie.[2] C'était la victoire, inespérée, foudroyante, et le roi n'avait pas de remords, devant ces cadavres si petits, ces milliers d'hommes qui tenaient moins de place que la poussière des routes, cette vallée immense où les incendies de Bazeilles, les massacres d'Illy, les angoisses de Sedan, n'empêchaient pas l'impassible nature d'être belle, à cette fin sereine d'un beau jour.

Mais, tout d'un coup, Delaherche aperçut, gravissant les pentes de la Marfée, un général français, vêtu d'une tunique bleue, monté sur un cheval noir, et que précédait un hussard, avec un drapeau blanc. C'était le général Reille, chargé par l'empereur de porter au roi de Prusse cette lettre : “ Monsieur mon Frère, n'ayant pu mourir

au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. Je suis, de Votre Majesté, le bon Frère, Napoléon." Dans sa hâte d'arrêter la tuerie, puisqu'il n'était plus le maître, l'empereur se livrait, espérant attendrir le vainqueur. Et Delaherche vit le général Reille s'arrêter à dix pas du roi, descendre de cheval, puis s'avancer pour remettre la lettre, sans arme, n'ayant aux doigts qu'une cravache. Le soleil se couchait dans une grande lueur rose, le roi s'assit sur une chaise, s'appuya au dossier d'une autre chaise, que tenait un secrétaire, et répondit qu'il acceptait l'épée en attendant l'envoi d'un officier, qui pourrait traiter de la capitulation.

X

A cette heure, autour de Sedan, de toutes les positions perdues, de Floing, du plateau d'Illy, du bois de la Garenne, de la vallée de la Givonne, de la route de Bazeilles, un flot épouvanté d'hommes, de chevaux et de canons refluait, roulait vers la ville. Cette place forte, sur laquelle on avait eu l'idée désastreuse de s'appuyer, devenait une tentation funeste, l'abri qui s'offrait aux fuyards, le salut où se laissaient entraîner les plus braves, dans la démoralisation et la panique de tous. Derrière les remparts, là-bas, on s'imaginait qu'on échapperait enfin à cette terrible artillerie, grondant depuis bientôt douze heures; et il n'y avait plus de conscience, plus de raisonnement, la bête emportait[1] l'homme, c'était la folie de l'instinct galopant, cherchant le trou, pour se terrer et dormir.

Au pied du petit mur, lorsque Maurice, qui baignait d'eau fraîche le visage de Jean, vit qu'il rouvrait les yeux, il eut une exclamation de joie.

— Ah ! mon pauvre bougre, je t'ai cru fichu ! . . . Et ce n'est pas pour te le reprocher, mais ce que tu es lourd [1] !

Étourdi encore, Jean semblait s'éveiller d'un songe. Puis, il dut comprendre, se souvenir, car deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Ce Maurice si frêle, qu'il aimait, qu'il soignait comme un enfant, il avait donc trouvé, dans l'exaltation de son amitié, des bras assez forts, pour l'apporter jusque-là ! Jean se mit debout, secoua la tête, pour s'assurer qu'elle était solide. Il n'avait plus que le crâne un peu lourd. Ça irait très bien. Et il fut saisi d'un attendrissement d'homme simple, il empoigna Maurice, l'étouffa sur son cœur, en ne trouvant que ces mots :

— Ah ! mon cher petit, mon cher petit !

Mais les Prussiens arrivaient, il s'agissait de ne pas flâner [2] derrière le mur. Déjà, le lieutenant Rochas battait en retraite, avec ses quelques hommes, protégeant le drapeau, que le sous-lieutenant portait toujours sous son bras, roulé autour de la hampe. Jean et Maurice, courbés en deux, se hâtèrent de les rejoindre. Ce n'étaient ni les fusils ni les cartouches qui manquaient : il suffisait de se baisser.[3] De nouveau, ils s'armèrent, ayant tout abandonné là-bas, le sac et le reste, quand l'un avait dû charger l'autre sur ses épaules. Le mur s'étendait jusqu'au bois de la Garenne, et la petite bande, se croyant sauvée, se jeta vivement derrière une ferme, puis de là gagna les arbres.

Mais dès les premiers pas, tous sentirent qu'ils entraient dans un enfer ; ils ne pouvaient reculer, il fallait quand même traverser le bois, leur seule ligne de retraite. A cette heure, c'était un bois effroyable, le bois de la désespérance et de la mort. Comprenant que des troupes se repliaient par là, les Prussiens le criblaient [4] de balles,

le couvraient d'obus. Et il était comme flagellé[1] d'une tempête, tout agité et hurlant, dans le fracassement de ses branches. Les obus coupaient les arbres, les balles faisaient pleuvoir les feuilles, des voix de plainte semblaient sortir des troncs fendus, des sanglots tombaient avec les ramures trempées de sève.[2] On aurait dit la détresse d'une cohue enchaînée, la terreur et les cris de milliers d'êtres cloués au sol, qui ne pouvaient fuir, sous cette mitraille. Jamais angoisse n'a soufflé plus grande que dans la forêt bombardée.

Tout de suite, Maurice et Jean, qui avaient rejoint leurs compagnons, s'épouvantèrent. Ils marchaient alors sous une haute futaie,[3] ils pouvaient courir. Mais les balles sifflaient, se croisaient, impossible d'en comprendre la direction, de manière à se garantir, en filant d'arbre en arbre. Deux hommes furent tués, frappés dans le dos, frappés à la face. Devant Maurice, un chêne séculaire, le tronc broyé par un obus, s'abattit, avec la majesté tragique d'un héros, écrasant tout à son entour. Et, au moment où le jeune homme sautait en arrière, un hêtre colossal, à sa gauche, qu'un autre obus venait de découronner, se brisait, s'effondrait, ainsi qu'une charpente de cathédrale. Où fuir? de quel côté tourner ses pas? Ce n'étaient, de toutes parts, que des chutes de branches, comme dans un édifice immense qui menacerait ruine et dont les salles se succéderaient sous des plafonds croulants. Puis, lorsqu'ils eurent sauté dans un taillis pour échapper à cet écrasement des grands arbres, ce fut Jean qui manqua d'être coupé en deux par un projectile, qui heureusement n'éclata pas. Maintenant, ils ne pouvaient plus avancer, au milieu de la foule inextricable des arbustes. Les tiges minces les liaient aux épaules; les hautes herbes se

nouaient à leurs chevilles ; des murs brusques de broussailles les immobilisaient, pendant que les feuillages volaient autour d'eux, sous la faux géante qui fauchait le bois.

Sous les frondaisons, dans le délicieux demi-jour verdâtre, au fond des asiles mystérieux, tapissés de mousse, soufflait la mort brutale. Les sources solitaires étaient violées, des mourants râlaient jusque dans les coins perdus, où des amoureux seuls s'étaient égarés jusque-là. Un homme, la poitrine traversée d'une balle, avait eu le temps de crier "touché !"[1] en tombant sur la face, mort. Un autre qui venait d'avoir les deux jambes brisées par un obus, continuait à rire, inconscient de sa blessure, croyant simplement s'être heurté contre une racine. D'autres, les membres troués, atteints mortellement, parlaient et couraient encore, pendant plusieurs mètres, avant de culbuter, dans une convulsion brusque. Au premier moment, les plaies les plus profondes se sentaient à peine, et plus tard seulement les effroyables souffrances commençaient, jaillissaient en cris et en larmes.

Ah ! le bois scélérat, la forêt massacrée, qui, au milieu du sanglot des arbres expirants, s'emplissait peu à peu de la détresse hurlante des blessés ! Au pied d'un chêne, Maurice et Jean aperçurent un zouave qui poussait un cri continu de bête égorgée,[2] les entrailles ouvertes. Plus loin, un autre était en feu : sa ceinture bleue brûlait, la flamme gagnait et grillait[3] sa barbe ; tandis que, les reins cassés sans doute, ne pouvant bouger, il pleurait à chaudes larmes. Puis, c'était un capitaine, le bras gauche arraché, le flanc droit percé jusqu'à la cuisse, étalé sur le ventre, qui se traînait sur les coudes, en demandant qu'on l'achevât, d'une voix aiguë, effrayante de supplication. D'autres,

d'autres encore souffraient abominablement, semaient les sentiers herbus en si grand nombre, qu'il fallait prendre garde, pour ne pas les écraser au passage. Mais les blessés, les morts ne comptaient plus. Le camarade qui tombait, était abandonné, oublié. Pas même un regard en arrière. C'était le sort. A un autre,[1] à soi peut-être !

Tout d'un coup, comme on atteignait la lisière du bois, un cri d'appel retentit.

— A moi !

C'était le sous-lieutenant, porteur du drapeau, qui venait de recevoir une balle dans le poumon gauche. Il était tombé, crachant le sang à pleine bouche.[2] Et, voyant que personne ne s'arrêtait, il eut la force de se reprendre et de crier :

— Au drapeau !

D'un bond, Rochas, revenu sur ses pas, prit le drapeau, dont la hampe s'était brisée ; tandis que le sous-lieutenant murmurait, les mots empâtés[3] d'une écume sanglante :

— Moi, j'ai mon compte, je m'en fous[4] ! . . . Sauvez le drapeau !

Et il resta seul, à se tordre sur la mousse, dans ce coin délicieux du bois, arrachant les herbes de ses mains crispées, la poitrine soulevée par un râle qui dura pendant des heures.

Enfin, on était hors de ce bois d'épouvante. Et c'était un vrai soulagement, de se retrouver en rase campagne, respirant à l'aise. Le sifflement des balles avait cessé, les obus ne tombaient pas, de ce côté du vallon.

Tout de suite, devant la porte charretière[5] d'une ferme, ils entendirent des jurons, ils aperçurent un général qui se fâchait, monté sur un cheval fumant de sueur. C'était le général Bourgain-Desfeuilles, le chef de leur brigade,

couvert lui-même de poussière et l'air brisé de fatigue. Sa grosse figure colorée de bon vivant[1] exprimait l'exaspération où le jetait le désastre, qu'il regardait comme une malechance personnelle. Depuis le matin, ses soldats ne l'avaient plus revu. Sans doute il s'était égaré sur le champ de bataille, courant après les débris de sa brigade, très capable de se faire tuer, dans sa colère contre ces batteries prussiennes qui balayaient[2] l'Empire et sa fortune d'officier aimé des Tuileries.

— Tonnerre de Dieu ! criait-il, il n'y a donc plus personne, on ne peut donc pas avoir un renseignement, dans ce fichu pays !

Les habitants de la ferme devaient s'être enfuis au fond des bois. Enfin, une femme très vieille parut sur la porte, quelque servante oubliée, que ses mauvaises jambes avaient clouée là.

— Eh ! la mère, par ici[3] ! . . . Où est-ce, la Belgique ?

Elle le regardait, hébétée,[4] n'ayant pas l'air de comprendre. Alors, il perdit toute mesure, oublia qu'il s'adressait à une paysanne, gueulant[5] qu'il n'avait pas envie de se faire prendre au piège comme un serin,[6] en rentrant à Sedan, qu'il allait foutre le camp[7] à l'étranger, lui, et raide ![8] Des soldats s'étaient approchés, qui l'écoutaient.

— Mais, mon général, dit un sergent, on ne peut plus passer, il y a des Prussiens partout . . . C'était bon ce matin, de filer.

Le général, hors de lui, haussait les épaules.

— Voyons, avec des bons bougres comme vous, est-ce qu'on ne passe pas où l'on veut ? . . . Je trouverai bien cinquante bons bougres pour se faire encore casser la gueule.

Puis, se retournant vers la vieille paysanne :

— Eh ! tonnerre de Dieu ! la mère, répondez donc ! . . . La Belgique, où est-ce ?

Cette fois, elle avait compris. Elle tendit vers les grands bois sa main décharnée.

— Là-bas, là-bas !

— Hein ? qu'est-ce que vous dites ? . . . Ces maisons qu'on aperçoit, au bout des champs ?

— Oh ! plus loin, beaucoup plus loin ! . . . Là-bas, tout[1] là-bas !

Du coup, le général étouffa de rage.

— Mais, c'est dégoûtant, un sacré pays pareil ![2] On ne sait jamais comment il est fait . . . La Belgique était là, on craignait de sauter dedans, sans le vouloir ; et, maintenant qu'on veut y aller, elle n'y est plus . . . Non, non ! c'est trop à la fin[3] ! qu'ils me prennent, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront, je vais me coucher.

Et, poussant son cheval, sautant sur la selle comme une outre gonflée d'un vent[4] de colère, il galopa du côté de Sedan.

Le chemin tournait, et l'on descendait dans le Fond de Givonne, un faubourg encaissé entre des coteaux, où la route qui montait vers les bois, était bordée de petites maisons et de jardins. Soudain, Maurice, dans une jeune femme qu'il regardait, collée contre une maison, sur le point d'y être écrasée par le flot, eut la stupeur de reconnaître sa sœur Henriette. Depuis près d'une minute, il la voyait, restait béant.[5] Et ce fut elle qui parla la première, sans paraître surprise.

— Ils l'ont fusillé à Bazeilles . . . Oui, j'étais là . . . Alors, comme je veux que le corps me soit rendu, j'ai eu une idée . . .

Elle ne nommait ni les Prussiens, ni Weiss. Tout le monde devait comprendre.

Vers deux heures, lorsqu'elle était revenue à elle, Henriette s'était trouvée, à Balan, dans la cuisine de gens qu'elle ne connaissait pas, la tête tombée sur une table, pleurant. Mais ses larmes cessèrent. Chez cette silencieuse, si frêle, déjà l'héroïne se réveillait. Elle ne craignait rien, elle avait une âme ferme, invincible. Dans sa douleur, elle ne songeait plus qu'à ravoir le corps de son mari, pour l'ensevelir. Son premier projet fut, simplement, de retourner à Bazeilles. Tout le monde l'en détourna, lui en démontra l'impossibilité absolue. Aussi finit-elle par chercher quelqu'un, un homme qui l'accompagnerait, ou qui se chargerait des démarches nécessaires. Son choix tomba sur un cousin à elle, autrefois sous-directeur de la Raffinerie générale, au Chêne, à l'époque où Weiss y était employé. Il avait beaucoup aimé son mari, il ne lui refuserait pas son assistance. Depuis deux ans, à la suite d'un héritage fait par sa femme, il s'était retiré dans une belle propriété, l'Ermitage, dont les terrasses s'étageaient[1] près de Sedan, de l'autre côté du Fond de Givonne. Et c'était à l'Ermitage qu'elle se rendait, au milieu des obstacles, arrêtée à chaque pas, en continuel danger d'être piétinée et tuée.

Maurice, à qui elle expliquait brièvement son projet, l'approuva.

— Eh bien ! nous allons avec toi voir si Dubreuil est à l'Ermitage . . . D'ailleurs, je ne veux plus te quitter.

Ce n'était pas facile de se dégager de la cohue. Ils y parvinrent, se jetèrent dans un chemin creux qui montait vers la gauche. Alors, ils tombèrent au milieu d'un véritable dédale de sentiers et de ruelles, tout un faubourg fait de cultures maraîchères,[2] de jardins, de maisons de plaisance, de petites propriétés enchevêtrées[3] les unes

dans les autres ; et ces sentiers, ces ruelles, filaient entre des murs, tournaient à angles brusques, aboutissaient à des impasses :[1] un merveilleux camp retranché pour la guerre d'embuscade, des coins que dix hommes pouvaient défendre pendant des heures contre un régiment. Déjà, des coups de feu y pétillaient,[2] car le faubourg dominait Sedan, et la garde prussienne arrivait, de l'autre côté du vallon.

Lorsque Maurice et Henriette, que suivaient les autres, eurent tourné à gauche, puis à droite, entre deux interminables murailles, ils débouchèrent tout d'un coup devant la porte grande ouverte de l'Ermitage. La propriété, avec son petit parc, s'étageait en trois larges terrasses, où se dressait une grande maison carrée, à laquelle conduisait une allée d'ormes séculaires. En face, séparées par l'étroit vallon, profondément encaissé, se trouvaient d'autres propriétés, à la lisière d'un bois.

Henriette s'inquiéta de cette porte brutalement ouverte.

— Ils n'y sont plus, ils auront dû partir.

Pourtant, la maison n'était pas vide, une agitation s'y faisait remarquer de loin, à travers les arbres. Comme la jeune femme se hasardait dans la grande allée, elle recula, devant le cadavre d'un soldat prussien.

— Fichtre ! s'écria Rochas, on s'est donc cogné[3] déjà par ici !

Tous alors voulurent savoir, poussèrent jusqu'à l'habitation ; et ce qu'ils virent les renseigna : les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée avaient dû être enfoncées à coups de crosse,[4] les ouvertures bâillaient sur les pièces mises à sac,[5] tandis que des meubles, jetés dehors, gisaient sur le gravier de la terrasse, au bas du perron.[6] Il y avait surtout là tout un meuble de salon bleu-ciel,[7] le canapé et

les douze fauteuils, rangés au petit bonheur,[1] pêle-mêle, autour d'un grand guéridon, dont le marbre blanc s'était fendu. Et des zouaves, des chasseurs, des soldats de la ligne, d'autres appartenant à l'infanterie de marine, couraient derrière les bâtiments et dans l'allée, lâchant des coups de feu sur le petit bois d'en face, par-dessus le vallon.

Trois autres cadavres de soldats prussiens s'allongeaient sur la terrasse. Comme Henriette, cette fois, les regardait fixement, sans doute avec la pensée de son mari, qui lui aussi dormait là-bas, défiguré dans le sang et la poussière, une balle, près de sa tête, frappa un arbre qui se trouvait derrière elle. Jean s'était précipité.

—Ne restez pas là ! . . . Vite, vite, cachez-vous dans la maison ! Dès qu'il y aura du danger, nous trouverons bien à vous faire sauver par là-haut.[2]

Mais elle eut un geste d'indifférence.

—A quoi bon ?

Cependant, son frère la poussait lui aussi, et elle dut monter les marches, rester un instant au fond du vestibule, d'où son regard enfilait l'allée. Dès lors, elle assista au combat.

En face, dans le petit bois, le nombre des Prussiens devait augmenter sans cesse, car la fusillade devenait plus vive. On ne voyait personne, à peine le profil rapide d'un homme, par instants, qui sautait d'un arbre à un autre. Une maison de campagne, aux volets verts, se trouvait également occupée par des tirailleurs, dont les coups de feu partaient des fenêtres entr'ouvertes du rez-de-chaussée. Il était environ quatre heures, le bruit du canon se ralentissait, se taisait peu à peu ; et l'on était là, à se tuer encore, comme pour une querelle personnelle, au fond

de ce trou écarté, d'où l'on ne pouvait apercevoir le drapeau blanc, hissé sur le Donjon. Jusqu'à la nuit noire, malgré l'armistice, il y eut ainsi des coins de bataille qui s'entêtèrent, on entendit la fusillade persister dans le faubourg du Fond de Givonne et dans les jardins du Petit-Pont.

Longtemps, on continua de la sorte à se cribler de balles, d'un bord du vallon à l'autre. De temps en temps, dès qu'il avait l'imprudence de se découvrir, un homme tombait, la poitrine trouée. Dans l'allée, il y avait trois nouveaux morts. Un blessé, étendu sur la face, râlait affreusement, sans que personne songeât à l'aller retourner, pour lui adoucir l'agonie.

Soudain, comme Jean levait les yeux, il vit Henriette, qui était tranquillement revenue, glisser un sac sous la tête du misérable, en guise d'oreiller, après l'avoir couché sur le dos. Il courut, la ramena violemment derrière l'arbre, où il s'abritait avec Maurice.

— Vous voulez donc vous faire tuer !

Elle parut ne pas avoir conscience de sa témérité folle.

— Mais non . . . C'est que j'ai peur, toute seule dans ce vestibule . . . J'aime bien mieux être dehors.

Et elle resta avec eux. Ils la firent asseoir à leurs pieds, contre le tronc, tandis qu'ils continuaient à tirer leurs dernières cartouches, à droite, à gauche, dans un enragement tel, que la fatigue et la peur s'en étaient allées. Une inconscience complète leur venait, ils n'agissaient plus que machinalement, la tête vide, ayant perdu jusqu'à l'instinct de la conservation.

— Regarde donc, Maurice, dit brusquement Henriette, est-ce que ce n'est pas un soldat de la garde prussienne, ce mort, devant nous ?

Depuis un instant, elle examinait un des corps que l'en-

nemi avait laissés là, un garçon trapu, aux fortes moustaches, couché sur le flanc, dans le gravier de la terrasse. Le casque à pointe [1] avait roulé à quelques pas, la jugulaire rompue. Et le cadavre portait en effet l'uniforme de la garde : le pantalon gris foncé, la tunique bleue, aux galons [2] blancs, le manteau roulé, noué en bandoulière.[3]

— Je t'assure, c'est de la garde . . . J'ai une image, chez nous . . . Et puis, la photographie que nous a envoyée le cousin Gunther . . .

Elle s'interrompit, s'en alla de son air paisible jusqu'au mort, avant même qu'on pût l'en empêcher. Elle s'était penchée.

— La patte [4] est rouge, cria-t-elle, ah ! je l'aurais parié.

Et elle revint, pendant qu'une grêle de balles sifflait à ses oreilles.

— Oui, la patte est rouge, c'était fatal . . . Le régiment du cousin Gunther.

Dès lors, ni Maurice ni Jean n'obtinrent qu'elle se tînt à l'abri, immobile. Elle se remuait, avançait la tête, voulait quand même regarder vers le petit bois, dans une préoccupation constante. Eux, tiraient toujours, la repoussaient du genou, quand elle se découvrait trop. Sans doute, les Prussiens commençaient à s'estimer en nombre suffisant, prêts à l'attaque, car ils se montraient, un flot moutonnait [5] et débordait entre les arbres ; et ils subissaient des pertes terribles, toutes les balles françaises portaient,[6] culbutaient des hommes.

— Tenez ! dit Jean, le voilà peut-être, votre cousin . . . Cet officier qui vient de sortir de la maison aux volets verts, en face.

Un capitaine était là, en effet, reconnaissable au collet d'or de sa tunique et à l'aigle d'or que le soleil oblique fai-

sait flamber sur son casque. Sans épaulettes, le sabre à la main, il criait un ordre d'une voix sèche ; et la distance était si faible, deux cent mètres à peine, qu'on le distinguait très nettement, la taille mince, le visage rose et dur, avec de petites moustaches blondes.

Henriette le détaillait de ses yeux perçants.

— C'est parfaitement lui, répondit-elle sans s'étonner. Je le reconnais très bien.

D'un geste fou, Maurice l'ajustait[1] déjà.

— Le cousin . . . Ah ! tonnerre de Dieu ! il va payer pour Weiss.

Mais, frémissante, elle s'était soulevée, avait détourné le chassepot, dont le coup alla se perdre au ciel.

— Non, non, pas entre parents, pas entre gens qui se connaissent . . . C'est abominable !

Et, redevenue femme, elle s'abattit, derrière l'arbre, en pleurant à gros sanglots. L'horreur la débordait,[2] elle n'était plus qu'épouvante et douleur.

Rochas, cependant, triomphait. Autour de lui, le feu des quelques soldats, qu'il excitait de sa voix tonnante, avait pris une telle vivacité, à la vue des Prussiens, que ceux-ci, reculant, rentraient dans le petit bois.

— Tenez ferme, mes enfants ! ne lâchez pas ! . . . Ah ! les capons, les voilà qui filent ! nous allons leur régler leur compte !

Et il était gai, et il semblait repris d'une confiance immense. Il n'y avait pas eu de défaites. Cette poignée[3] d'hommes, en face de lui, c'étaient les armées allemandes, qu'il allait culbuter d'un coup, très à l'aise. Son grand corps maigre, sa longue figure osseuse,[4] au nez busqué, tombant dans une bouche violente et bonne, riait d'une allégresse vantarde, la joie du troupier qui a conquis le monde entre sa belle[5] et une bouteille de bon vin.

— Parbleu ! mes enfants, nous ne sommes là que pour leur foutre [1] une raclée . . . Et ça ne peut pas finir autrement. Hein? ça nous changerait trop, d'être battus ! . . . Battus ! est-ce que c'est possible? Encore un effort, mes enfants, et ils ficheront le camp [2] comme des lièvres !

Mais, à ce moment, comme l'ennemi, de l'autre côté du vallon, paraissait en effet se replier, une fusillade terrible éclata sur la gauche. C'était l'éternel mouvement tournant, tout un détachement de la garde qui avait fait le tour par le Fond de Givonne. Dès lors, la défense de l'Ermitage devenait impossible, la douzaine de soldats qui en défendaient encore les terrasses, se trouvaient entre deux feux, menacés d'être coupés de Sedan. Des hommes tombèrent, il y eut un instant de confusion extrême. Déjà des Prussiens franchissaient le mur du parc, accouraient par les allées, en si grand nombre, que le combat s'engagea, à la baïonnette. Et la lutte s'acharna devant le perron, autour du canapé et des fauteuils bleu-ciel, une bousculade enragée d'hommes qui se brûlaient la face à bout portant, qui se déchiraient des dents et des ongles, faute d'un couteau pour s'ouvrir la poitrine.

Et Gaude, alors, avec sa face douloureuse d'homme qui avait eu des chagrins dont il ne parlait jamais, fut pris d'une folie héroïque. Dans cette défaite dernière, tout en sachant que la compagnie était anéanti, que pas un homme ne pouvait venir à son appel, il empoigna son clairon, l'emboucha, sonna au ralliement,[3] d'une telle haleine de tempête, qu'il semblait vouloir faire se dresser les morts. Et les Prussiens arrivaient, et il ne bougeait pas, sonnant plus fort, à toute fanfare. Une volée de balles l'abattit, son dernier souffle s'envola en une note de cuivre, qui emplit le ciel d'un frisson.

Debout, sans pouvoir comprendre, Rochas n'avait pas fait un mouvement pour fuir. Cela ne lui entrait pas dans la cervelle, que ce fût la défaite encore. Ahuri, éperdu, n'ayant jusque-là rien compris à la campagne, il se sentait enveloppé, emporté par quelque chose de supérieur, auquel il ne résistait plus, bien qu'il répétât machinalement, dans son obstination :

— Courage, mes enfants, la victoire est là-bas !

D'un geste prompt, cependant, il avait repris le drapeau. C'était sa pensée dernière, le cacher, pour que les Prussiens ne l'eussent pas. Mais, bien que la hampe fût rompue, elle s'embarrassa dans ses jambes, il faillit tomber. Des balles sifflaient, il sentit la mort, il arracha la soie du drapeau, la déchira, cherchant à l'anéantir. Et ce fut à ce moment que, frappé au cou, à la poitrine, aux jambes, il s'affaissa parmi ces lambeaux tricolores, comme vêtu d'eux. Il vécut encore une minute, les yeux élargis, voyant peut-être monter à l'horizon la vision vraie de la guerre, l'atroce lutte vitale qu'il ne faut accepter que d'un cœur résigné et grave, ainsi qu'une loi. Puis, il eut un petit hoquet, il s'en alla dans son ahurissement [1] d'enfant, tel qu'un pauvre être borné,[2] un insecte joyeux, écrasé sous la nécessité de l'énorme et impassible nature. Avec lui, finissait une légende.[3]

Tout de suite, dès l'arrivée des Prussiens, Jean et Maurice avaient battu en retraite, d'arbre en arbre, en protégeant le plus possible Henriette, derrière eux. Ils ne cessaient pas de tirer, lâchaient un coup, puis gagnaient un abri. En haut du parc, Maurice connaissait une petite porte, qu'ils eurent la chance de trouver ouverte. Vivement, ils s'échappèrent tous les trois. Plus tard, jamais ils ne se souvinrent de chemin qu'ils avaient suivi. On se fusil-

lait encore à chaque angle de mur, dans ce lacis[1] inextricable. Des batailles s'attardaient sous les portes charretières, les moindres obstacles étaient défendus et emportés d'assaut, avec un acharnement terrible. Puis, tout d'un coup, ils débouchèrent sur la route du Fond de Givonne, près de Sedan.

Une dernière fois, Jean leva la tête, regarda vers l'ouest d'où montait une grande lueur rose ; et il eut enfin un soupir de soulagement immense.

— Ah ! ce cochon de soleil, le voilà donc qui se couche !

Quand ils arrivèrent à la porte de Balan, ils durent attendre, au milieu d'une bousculade féroce. Les chaînes du pont-levis s'étaient rompues, il ne restait de praticable que la passerelle pour les piétons ; de sorte que les canons et les chevaux ne pouvaient passer. Maurice avait pris Henriette entre ses bras ; et, frémissant d'impatience :

— Ils ne vont pas fermer la porte au moins, avant que tout le monde soit rentré.

Telle était la crainte de la foule, car les Prussiens n'étaient pas à plus de cent mètres. On les voyait aller et venir sur la route de Balan, en train[2] d'occuper tranquillement les maisons et les jardins.

Maurice et Jean, qui poussaient devant eux Henriette, pour la protéger des bourrades, étaient rentrés parmi les derniers dans Sedan. Six heures sonnaient. Depuis près d'une heure déjà, la canonnade avait cessé. Peu à peu, les coups de fusil isolés eux-mêmes se turent. Alors, du vacarme assourdissant, de l'exécrable tonnerre qui grondait depuis le lever du soleil, rien ne demeura, qu'un néant de mort. La nuit venait, tombait à un lugubre, un effrayant silence.

C'était au château de Bellevue, près de Donchery, que l'entrevue avait eu lieu, entre le général de Wimpffen, le général de Moltke et Bismarck. Un terrible homme, ce général de Moltke, sec et dur, avec sa face glabre[1] de chimiste mathématicien, qui gagnait les batailles du fond de son cabinet, à coups d'algèbre ! Tout de suite, il avait tenu à établir qu'il connaissait la situation désespérée de l'armée française : pas de vivres, pas de munitions, la démoralisation et le désordre, l'impossibilité absolue de rompre le cercle de fer où elle était enserrée ; tandis que les armées allemandes occupaient les positions les plus fortes, pouvaient brûler la ville en deux heures. Froidement, il dictait sa volonté : l'armée française tout entière prisonnière, avec armes et bagages. Bismarck, simplement, l'appuyait, de son air de dogue bon enfant.[2] Et, dès lors, le général de Wimpffen s'était épuisé à combattre ces conditions, les plus rudes qu'on eût jamais imposées à une armée battue. Il avait dit sa malechance, l'héroïsme des soldats, le danger de pousser à bout un peuple fier ; il avait, pendant trois heures, menacé, supplié, parlé avec une éloquence désespérée et superbe, demandant qu'on se contentât d'interner les vaincus au fond de la France, en Algérie même ; et l'unique concession avait fini par être que ceux d'entre les officiers qui prendraient, par écrit et sur l'honneur, l'engagement de ne plus servir, pourraient se rendre dans leurs foyers. Enfin, l'armistice devait être prolongé jusqu'au lendemain matin, à dix heures. Si, à cette heure-là, les conditions n'étaient pas acceptées, les batteries prussiennes ouvriraient le feu de nouveau, la ville serait brûlée.

Depuis que les exigences allemandes étaient connues, à Sedan une surexcitation extrême se déclarait, on risquait les projets les plus extravagants. L'idée même qu'il ne

serait pas loyal de profiter des ténèbres pour rompre la trêve, sans avertissement aucun, n'arrêtait personne ; et c'étaient des plans fous, la marche reprise sur Carignan, au travers des Bavarois, grâce à la nuit noire, le plateau d'Illy reconquis, par une surprise, la route de Mézières débloquée, ou encore un élan irrésistible, pour se jeter d'un saut en Belgique. D'autres, à la vérité, ne disaient rien, sentaient la fatalité du désastre, auraient tout accepté, tout signé, pour en finir, dans un cri heureux de soulagement.

Machinalement, Delaherche escalada une fois encore l'escalier raide des greniers, il se retrouva parmi les cheminées, au bord de l'étroite terrasse qui dominait la ville. Et, comme il ramenait les regards, autour de lui, il en entendit le souffle d'angoisse. Ce n'était pas seulement le mauvais sommeil des soldats tombés par les rues. Ce qu'il croyait saisir, c'était l'insomnie anxieuse des bourgeois, ses voisins, qui eux non plus ne pouvaient dormir, secoués de fièvre, dans l'attente du jour. Il se pencha, il resta dans l'épaisse nuit, perdu en plein ciel de brume, sans une étoile, enveloppé d'un tel frisson, que tout le poil de sa chair se hérissait.

En bas, sur le canapé, Maurice s'éveilla, au petit jour. Courbaturé, il ne bougea pas, les yeux sur les vitres, peu à peu blanchies d'une aube livide. Les abominables souvenirs lui revenaient, la bataille perdue, la fuite, le désastre, dans la lucidité aiguë du réveil. Il revit tout, jusqu'au moindre détail, il souffrit affreusement de la défaite, dont le retentissement descendait aux racines de son être, comme s'il s'en était senti le coupable. Dans la victoire, il se serait senti si brave et triomphant ! Dans la défaite, d'une faiblesse nerveuse de femme, il cédait à un de ces désespoirs immenses, où le monde

entier sombrait. Il n'y avait plus rien, la France était morte.

Par terre, roulé dans la couverture, Jean s'agita. Étonné, il finit par s'asseoir sur son séant.

— Quoi donc, mon petit? . . . Tu es malade?

Puis, comprenant que c'étaient encore des idées à coucher dehors,[1] selon son expression, il se fit paternel.

— Voyons, qu'est-ce que tu as? faut pas se faire pour rien[2] un chagrin pareil!

— Ah! s'écria Maurice, c'est bien fichu,[3] va! nous pouvons nous apprêter à être Prussiens.

Ses yeux s'égaraient, il eut une plainte si douloureuse, que Jean, pris d'inquiétude, se décidait à se mettre debout, lorsqu'il vit entrer Henriette. Elle venait de se réveiller, en entendant le bruit des voix, de la chambre voisine. Un jour blême, maintenant, éclairait la pièce.

— Vous arrivez à propos pour le gronder, dit-il, affectant de rire. Il n'est guère sage.[4]

Mais la vue de sa sœur, si pâle, si affligée, avait déterminé chez Maurice une crise salutaire d'attendrissement. Il ouvrit les bras, l'appela sur sa poitrine; et, lorsqu'elle se fut jetée à son cou, une grande douceur le pénétra. Elle pleurait elle-même, leurs larmes se mêlèrent.

— Ah! ma pauvre, pauvre chérie, que je m'en veux[5] de n'avoir pas plus de courage pour te consoler! . . . Ce bon Weiss, ton mari qui t'aimait tant! que vas-tu devenir? Toujours, tu as été la victime, sans que jamais tu te sois plainte . . . Moi-même, t'en ai-je causé déjà du chagrin, et qui sait si je ne t'en causerai pas encore!

Elle le faisait taire, lui mettait la main sur la bouche, lorsque Delaherche entra, bouleversé, hors de lui. Il avait fini par descendre de la terrasse, repris d'une fringale,

d'une de ces faims nerveuses, que la fatigue exaspère ; et, comme il était retourné dans la cuisine pour boire quelque chose de chaud, il venait de trouver là, avec la cuisinière, un parent à elle, un menuisier de Bazeilles, à qui elle servait justement du vin chaud. Alors, cet homme, un des derniers habitants restés là-bas, au milieu des incendies, lui avait conté que sa teinturerie était absolument détruite, un tas de décombres.

— Hein? les brigands, croyez-vous ! bégaya-t-il en s'adressant à Jean et à Maurice. Tout est bien perdu, ils vont incendier Sedan ce matin, comme ils ont incendié Bazeilles hier . . . Je suis ruiné, je suis ruiné !

La meurtrissure qu'Henriette avait au front, le frappa, et il se souvint qu'il n'avait pu encore causer avec elle.

— C'est vrai, vous y êtes allée, vous avez attrapé ça . . . Ah ! ce pauvre Weiss !

Et, brusquement, comprenant, aux yeux rouges de la jeune femme, qu'elle savait la mort de son mari, il lâcha un affreux détail, conté à l'instant par le menuisier.

— Ce pauvre Weiss ! il paraît qu'ils l'ont brûlé . . . Oui, ils ont ramassé les corps des habitants passés par les armes, ils les ont jetés dans le brasier d'une maison qui flambait, arrosée de pétrole.

Saisie d'horreur, Henriette l'écoutait. Mon Dieu ! pas même la consolation d'aller reprendre et d'ensevelir son cher mort, dont le vent disperserait les cendres ! Maurice, de nouveau, l'avait serrée entre ses bras, et il la suppliait de ne pas se faire tant de chagrin, elle si brave.

Au bout d'un silence, Delaherche, qui regardait à la fenêtre le jour grandir, se retourna vivement, pour dire aux deux soldats :

— A propos, j'oubliais . . . J'étais monté vous prévenir

qu'il y a, en bas, dans la remise[1] où l'on a déposé le trésor, un officier qui est en train de distribuer l'argent aux hommes, pour que les Prussiens ne l'aient pas . . . Vous devriez descendre, ça peut être utile, de l'argent, si nous ne sommes pas tous morts ce soir.

Dans la remise, en bas, Jean et Maurice venaient en effet de trouver, assis sur une chaise de la cuisine, protégé par une seule petite table de bois blanc, un officier payeur[2] qui, sans plume, sans reçu, sans paperasse d'aucune sorte, distribuait des fortunes. Il puisait simplement au fond des sacoches débordantes de pièces d'or; et, ne prenant pas même la peine de compter, à poignées rapides, il emplissait les képis de tous les sergents du 7e corps, qui défilaient devant lui. Ensuite, il était convenu que les sergents partageraient les sommes entre les soldats de leur demi-section. Chacun d'eux recevait ça d'un air gauche, ainsi qu'une ration de café ou de viande, puis s'en allait, embarrassé, vidant le képi dans leurs poches, pour ne pas se retrouver par les rues, avec tout cet or au grand jour.[3] Et pas une parole n'était dite, on n'entendait que le ruissellement[4] cristallin des pièces, au milieu de la stupeur de ces pauvres diables, à se voir accabler de cette richesse, quand il n'y avait plus, dans la ville, un pain ni un litre de vin à acheter.

Lorsque Jean et Maurice s'avancèrent, l'officier d'abord retira la poignée de louis qu'il tenait.

— Vous n'êtes sergent ni l'un ni l'autre . . . Il n'y a que les sergents qui aient le droit de toucher . . .

Puis, lassé déjà, ayant hâte d'en finir :

— Ah ! tenez, vous, le caporal, prenez tout de même . . . Dépêchons-nous, à un autre !

Et il avait laissé tomber les pièces d'or, près de six cents francs, dans le képi que Jean lui tendait.

A cette heure même, Napoléon III était dans la pauvre maison du tisserand,[1] sur la route de Donchery. Dès cinq heures du matin, il avait voulu quitter la Sous-Préfecture, mal à l'aise de sentir Sedan autour de lui, comme un remords et une menace, toujours tourmenté du reste par le besoin d'apaiser un peu son cœur sensible, en obtenant pour sa malheureuse armée des conditions meilleures. Il désirait voir le roi de Prusse. Il était monté dans une calèche de louage,[2] il avait suivi la grande route large, bordée de hauts peupliers, cette première étape de l'exil, faite sous le petit froid de l'aube, avec la sensation de toute la grandeur déchue qu'il laissait, dans sa fuite ; et c'était, sur cette route, qu'il venait de rencontrer Bismarck, accouru à la hâte, en vieille casquette, en grosses bottes graissées, uniquement désireux de l'amuser, de l'empêcher de voir le roi, tant que la capitulation ne serait pas signée. Le roi était encore à Vendresse, à quatorze kilomètres. Où aller? sous quel toit attendre? Là-bas, perdu dans une nuée d'orage, le palais des Tuileries avait disparu. Sedan semblait s'être reculé déjà à des lieues, comme barré par un fleuve de sang. Il n'y avait plus de châteaux impériaux, en France, plus de demeures officielles, plus même de coin chez le moindre des fonctionnaires, où il osât s'asseoir. Et c'était dans la maison du tisserand qu'il voulut échouer,[3] la misérable maison aperçue au bord du chemin, avec son étroit potager[4] enclos d'une haie, sa façade d'un étage, aux petites fenêtres mornes. En haut, la chambre, simplement blanchie à la chaux,[5] était carrelée, n'avait d'autres meubles qu'une table de bois blanc et deux chaises de paille. Il y patienta pendant des heures, d'abord en compagnie de Bismarck qui souriait à l'entendre parler de générosité seul ensuite, traînant sa misère, collant sa

face terreuse aux vitres, regardant encore ce sol de France, cette Meuse qui coulait si belle, au travers des vastes champs fertiles.

Puis, le lendemain, les jours suivants, ce furent les autres étapes abominables : le château de Bellevue, ce riant castel bourgeois, dominant le fleuve, où il coucha, où il pleura, à la suite de son entrevue avec le roi Guillaume ; le cruel départ, Sedan évité par crainte de la colère des vaincus et des affamés, le pont de bateaux que les Prussiens avaient jeté à Iges, le long détour au nord de la ville, les chemins de traverse,[1] les routes écartées de Floing, de Fleigneux, d'Illy, toute cette lamentable fuite en calèche découverte ; et là, sur ce tragique plateau d'Illy, encombré de cadavres, la légendaire rencontre, le misérable empereur, qui, ne pouvant plus même supporter le trot du cheval, s'était affaissé sous la violence de quelque crise, fumant peut-être machinalement son éternelle cigarette, tandis qu'un troupeau de prisonniers, hâves, couverts de sang et de poussière, ramenés de Fleigneux à Sedan, se rangeaient au bord du chemin pour laisser passer la voiture, les premiers silencieux, les autres grondant, les autres peu à peu exaspérés, éclatant en huées, les poings tendus, dans un geste d'insulte et de malédiction. Ensuite, il y eut encore la traversée interminable du champ de bataille, il y eut une lieue de chemins défoncés, parmi les débris, parmi les morts, aux yeux grands ouverts et menaçants, il y eut la campagne nue, les vastes bois muets, la frontière en haut d'une montée, puis la fin de tout qui dévalait au delà, avec la route bordée de sapins, au fond de la vallée étroite.

A Sedan, le train de la maison impériale, les bagages encombrants et maudits étaient restés en détresse, derrière

les lilas du sous-préfet. On ne savait plus comment les faire disparaître, les ôter des yeux du pauvre monde qui crevait de misère, tellement l'insolence aggressive qu'ils avaient prise, l'ironie affreuse qu'ils devaient à la défaite, devenaient intolérables. Il fallut attendre une nuit très noire. Les chevaux, les voitures, les fourgons, avec leurs casseroles d'argent, leurs tournebroches, leurs paniers de vins fins, sortirent en grand mystère de Sedan, s'en allèrent eux aussi en Belgique, par les routes sombres, à petit bruit, dans un frisson inquiet de vol.

XI

Pendant l'interminable journée de la bataille, Silvine, du coteau de Remilly, où était bâtie la petite ferme du père Fouchard, n'avait cessé de regarder vers Sedan, dans le tonnerre et la fumée des canons, toute frissonnante à la pensée d'Honoré. Et, le lendemain, son inquiétude augmenta encore, accrue par l'impossibilité de se procurer des nouvelles exactes, au milieu de Prussiens qui gardaient les routes, refusant de répondre, ne sachant du reste rien eux-mêmes. Le clair soleil de la veille avait disparu, des averses étaient tombées, qui attristaient la vallée d'un jour livide.

Vers le soir, le père Fouchard, tourmenté également dans son mutisme voulu, ne pensant guère à son fils, mais anxieux de savoir comment le malheur des autres allait tourner[1] pour lui, était sur le pas[2] de sa porte à voir venir les événements, lorsqu'il remarqua un grand gaillard en blouse, qui, depuis un instant, rôdait le long de la route, l'air embarrassé de sa personne.[3] Sa surprise fut si forte, en le reconnaissant, qu'il l'appela tout haut, malgré trois Prussiens qui passaient.

— Comment ! c'est toi, Prosper?

D'un geste énergique, le chasseur d'Afrique lui ferma la bouche. Puis, s'approchant, à demi-voix :

— Oui, c'est moi. J'en ai assez de me battre pour rien, et j'ai filé [1] . . . Dites donc, père Fouchard, vous n'avez pas besoin d'un garçon de ferme?

Le vieux, du coup, avait retrouvé toute sa prudence. Justement, il cherchait quelqu'un. Mais c'était inutile à dire.

— Un garçon, ma foi, non ! pas dans ce moment . . . Entre tout de même boire un verre. Je ne vais pas, bien sûr, te laisser en peine [2] sur la route.

Dans la salle, Silvine mettait la soupe au feu. D'abord, elle ne reconnut pas Prosper, et ce ne fut qu'en apportant deux verres et une bouteille de vin, qu'elle le dévisagea. Elle eut un cri, elle ne pensa qu'à Honoré.

— Ah ! vous en venez, n'est-ce pas? . . . Est-ce qu'Honoré va bien?

Prosper allait répondre, ensuite il hésita.

— Honoré, murmura-t-il, je ne sais pas . . ., je ne puis pas dire . . .

Elle le regardait fixement, elle insista.

— Alors, vous ne l'avez pas vu?

D'un geste lent, il agita les mains, avec un hochement de tête, et, après avoir avalé un verre de vin, il resta morne, les yeux perdus, là-bas, dans les ténèbres de sa mémoire.

— Tout ce que je me rappelle, c'est que la nuit déjà tombait, au moment où j'ai repris connaissance . . . Depuis des heures, je devais être là, la jambe droite écrasée sous mon vieux Zéphir, qui, lui, avait reçu une balle en plein poitrail . . . Doucement, j'avais tâché de dégager ma

hanche ; mais impossible. Zéphir était chaud encore, et je ne sais pas comment ça s'est fait, s'il l'a voulu ou si ça n'a été qu'une convulsion, mais il a eu une brusque secousse qui l'a jeté de côté. J'ai pu me mettre debout, ah ! dans un sacré état.[1] Puis, il a eu encore une secousse, et il est mort, avec ses grands yeux vides, qui ne m'avaient pas quitté.

Prosper avala un nouveau verre de vin, il continua son histoire, en phrases coupées, incomplètes. La nuit se faisait davantage, il n'y avait plus qu'un rouge rayon de lumière, au ras du[2] champ de bataille, projetant à l'infini l'ombre immense des chevaux morts. Lui, sans doute, était resté longtemps près du sien. Puis, une brusque épouvante l'avait fait marcher, et dans le bois de la Garenne, il tomba sur deux soldats du 43e, qui n'avaient pas une égratignure, mais qui étaient là, terrés comme des lièvres, attendant la nuit. Quand ils surent qu'il connaissait les chemins, ils lui dirent leur idée, filer en Belgique, gagner la frontière à travers bois, avant le jour. Il refusa d'abord de les conduire, il aurait préféré gagner tout de suite Remilly, seulement, où se procurer une blouse[3] et un pantalon ? Aussi finit-il par consentir à servir de guide aux deux camarades. Et, vers trois heures du matin, ils arrivèrent dans un petit village belge, chez un fermier brave homme, qui, réveillé, leur ouvrit tout de suite sa grange, où ils dormirent profondement sur des bottes de foin. Le soleil était déjà haut, lorsque Prosper se réveilla. Il apprit que le brave homme avait en France, à Raucourt, deux filles mariées, auxquelles il allait porter des provisions, et ce fut arrangé en trois minutes, on lui prêta le pantalon et le blouse tant souhaités, le fermier le donna partout comme son garçon ; de sorte que, vers six heures, il débarqua devant

l'église, après n'avoir été arrêté que deux ou trois fois par des postes allemandes.

— Non, j'en avais assez ! répéta Prosper, après un silence. Encore si l'on avait tiré [1] de nous quelque chose de bon, comme là-bas, en Afrique ! Mais aller à gauche pour revenir à droite, sentir qu'on ne sert absolument à rien, ça finit par ne pas être une existence . . . Et puis, maintenant, mon pauvre Zéphir est mort, je serais tout seul, je n'ai plus qu'à me remettre à la terre.[2] N'est-ce pas? ça vaudra mieux que d'être prisonnier chez les Prussiens . . . Vous avez des chevaux, père Fouchard, vous verrez si je les aime et si je les soigne !

L'œil du vieux avait brillé. Il trinqua encore, il conclut sans hâte :

— Mon Dieu ! puisque ça te rend service, je veux bien tout de même, je te prends . . . Mais, quant aux gages, faudra n'en parler que lorsque la guerre sera finie, car je n'ai vraiment besoin de personne, et les temps sont trop durs.

Silvine, qui était restée assise, n'avait pas quitté Prosper des yeux. Lorsqu'elle le vit se lever, pour se rendre tout de suite à l'écurie et faire la connaissance des bêtes, elle demanda de nouveau :

— Alors, vous n'avez pas vu Honoré ?

Cette question qui revenait si brusquement, le fit tressaillir, comme si elle éclairait d'une lumière subite un coin obscur de sa mémoire. Il hésita encore, se décida pourtant.

— Écoutez, je n'ai pas voulu vous faire de la peine tout à l'heure, mais je crois bien qu'Honcré est resté là-bas.

— Comment, resté ?

— Oui, je crois que les Prussiens lui ont fait son affaire . . . Je l'ai vu à moitié renversé sur un canon, la tête droite, avec un trou sous le cœur.

Il y eut un silence. Silvine avait blêmi affreusement, tandis que le père Fouchard, saisi, remettait sur la table son verre, où il avait achevé de vider la bouteille.

— Vous en êtes bien sûr? reprit-elle d'une voix étranglée.

— Dame ! aussi sûr qu'on peut l'être d'une chose qu'on a vue . . . C'était sur un petit monticule, à côté de trois arbres, et il me semble que j'irais, les yeux fermés.

En elle, c'était un écroulement. On le lui avait tué, il était là-bas, avec un trou sous le cœur ! Jamais elle n'avait senti qu'elle l'aimait si fort, tellement un besoin [1] de le revoir, de l'avoir malgré tout à elle, même dans la terre, la soulevait, la jetait hors de sa passivité habituelle. Elle s'écria :

— Bon ! je ne croirai ça que lorsque j'aurai vu, moi aussi . . . Puisque vous savez où c'est, vous allez m'y conduire. Et, si c'est vrai, si nous le retrouvons, nous le ramènerons.

Des larmes l'étouffaient, elle s'affaissa sur la table, secouée de longs sanglots. Le père Fouchard restait consterné. Il aimait tout de même son fils, à sa manière. Des souvenirs anciens durent lui revenir, de très loin, du temps où sa femme vivait, où Honoré allait encore à l'école ; et deux grosses larmes parurent également dans ses yeux rouges, coulèrent le long du cuir tanné de ses joues. Depuis plus de dix ans, il n'avait pas pleuré. Des jurons lui échappaient, il finissait par se fâcher de ce fils qui était à lui, qu'il ne verrait plus jamais pourtant.

— Nom de Dieu ! c'est vexant, de n'avoir qu'un garçon et qu'on vous le prenne !

Mais, quand le calme fut un peu revenu, Fouchard fut très ennuyé d'entendre que Silvine parlait toujours d'aller chercher le corps d'Honoré, là-bas. Elle s'obstinait, sans cris maintenant, dans un silence désespéré et invincible. Vainement, il lui représenta la difficulté des recherches, les dangers qu'elle pouvait courir, le peu d'espoir qu'il y avait de retrouver le corps. Elle cessait même de répondre, il voyait bien qu'elle partirait seule, qu'elle ferait quelque folie, s'il ne s'en occupait pas, ce qui l'inquiétait plus encore, à cause des complications où cela pouvait le jeter avec les autorités prussiennes. Aussi finit-il par se décider à se rendre chez le maire de Remilly, qui était un peu son cousin, et à eux deux ils arrangèrent une histoire : Silvine fut donnée pour la veuve véritable d'Honoré, Prosper devint son frère ; de sorte que le colonel bavarois, installé en bas du village, à l'hôtel de la Croix de Malte, voulut bien délivrer un laissez-passer pour le frère et la sœur, les autorisant à ramener le corps du mari, s'ils le découvraient. La nuit était venue, tout ce qu'on put obtenir de la jeune femme, ce fut qu'elle attendrait le jour pour se mettre en marche.

Le lendemain, jamais Fouchard ne voulut laisser atteler un de ses chevaux, dans la crainte de ne pas le revoir. Qui lui disait que les Prussiens ne confisqueraient pas la bête et la voiture ? Enfin, il consentit de mauvaise grâce à prêter l'âne, un petit âne gris, dont l'étroite charrette était encore assez grande pour contenir un mort. Mais, avant Pont-Maugis, un poste prussien arrêta la charrette, la retint pendant plus d'une heure ; et, lorsque le laissez-passer eut circulé entre les mains de quatre ou cinq chefs, l'âne put reprendre sa marche, à la condition de faire le grand tour par Bazeilles, en s'engageant à gauche dans

un chemin de traverse. Aucune raison ne fut donnée, sans doute craignait-on d'encombrer la ville davantage.

Dans Bazeilles, que l'âne traversa au pas, d'un bout à l'autre, c'était la destruction, tout ce que la guerre peut faire d'abominables ruines, quand elle passe, dévastatrice, en furieux ouragan. Déjà, on avait relevé les morts, il n'y avait plus sur le pavé du village un seul cadavre; et la pluie lavait le sang, des flaques restaient rouges, avec des débris louches,[1] des lambeaux où l'on croyait reconnaître encore des cheveux. Mais l'effroi qui serrait les cœurs, venait des décombres, de ce Bazeilles si riant trois jours plus tôt, avec ses gaies maisons au milieu de ses jardins, à cette heure effondré, anéanti, ne montrant que des pans de muraille noircis par les flammes. L'église brûlait toujours, un vaste bûcher de poutres fumantes, au milieu de la place, d'où s'élevait continuellement une grosse colonne de fumée noire, élargie au ciel en un panache[2] de deuil. Des rues entières avaient disparu, plus rien d'un côté ni de l'autre, rien que des tas de moellons calcinés bordant les ruisseaux, dans un gâchis[3] de suie et de cendre, une boue d'encre épaisse noyant tout. Aux quatre coins des carrefours, les maisons d'angle se trouvaient rasées, comme emportées par le vent de feu qui avait soufflé là. D'autres avaient moins souffert, une restait debout, isolée, tandis que celles de gauche et de droite semblaient hachées par la mitraille, dressant leurs carcasses pareilles à des squelettes vides. Et une insupportable odeur s'exhalait, la nausée de l'incendie, l'âcreté du pétrole surtout, versé à flots sur les parquets. Puis, c'était aussi la désolation muette de ce qu'on avait essayé de sauver, des pauvres meubles jetés par les fenêtres, écrasés sur le trottoir, les tables infirmes aux jambes cas-

sées, les armoires aux flancs ouverts, à la poitrine fendue, du linge qui traînait, déchiré, souillé, toutes les tristes miettes du pillage en train de se fondre [1] sous la pluie. Par une façade béante, à travers des planchers écroulés, on apercevait une pendule intacte, sur une cheminée, tout en haut d'un mur.

Ce fut à ce moment qu'ils firent une rencontre. Trois grands tombereaux étaient là, à la file, chargés de morts, de ces tombereaux de la salubrité,[2] que l'on emplit à la pelle, le long des rues, chaque matin, de la desserte [3] de la veille ; et, de même, on venait de les emplir de cadavres, les arrêtant à chaque corps que l'on y jetait, repartant avec le gros bruit des roues pour s'arrêter plus loin, parcourant Bazeilles entier, jusqu'à ce que le tas débordât. Ils attendaient, immobiles sur la route, qu'on les conduisit à la décharge publique, au charnier voisin. Des pieds sortaient, dressés en l'air. Une tête retombait, à demi arrachée. Lorsque les trois tombereaux, de nouveau, s'ébranlèrent, cahotant [4] dans les flaques, une main livide qui pendait, très longue, vint frotter contre une roue ; et la main peu à peu s'usait, écorchée, mangée jusqu'à l'os.

Dans le village de Balan, la pluie cessa. Prosper décida Silvine à manger un morceau de pain qu'il avait eu la précaution d'emporter. Il était déjà onze heures. Mais, comme ils arrivaient près de Sedan, un poste prussien les arrêta encore ; et, cette fois, ce fut terrible, l'officier s'emportait, refusait même de rendre le laissez-passer, qu'il déclarait faux, en un français très correct, d'ailleurs. Des soldats, sur son ordre, avaient poussé l'âne et la petite charrette sous un hangar. Que faire ? comment continuer la route ? Silvine, qui se désespérait, eut alors une idée en songeant au cousin Dubreuil, ce parent du père

Fouchard, qu'elle connaissait et dont la propriété, l'Ermitage, se trouvait à quelques cents pas, en haut des ruelles dominant le faubourg. Peut-être l'écouterait-on, lui, un bourgeois. Elle emmena Prosper, puisqu'on les laissait libres, à la condition de garder la charrette. Ils coururent, ils trouvèrent la grille de l'Ermitage grande ouverte. Et, de loin, comme ils s'engageaient dans l'allée des ormes séculaires, un spectacle qu'ils aperçurent les étonna beaucoup.

C'était, au bas du perron, sur le gravier fin de la terrasse, toute une réunion joyeuse. Autour d'un guéridon à tablette de marbre, des fauteuils et un canapé de satin bleu-ciel formaient le cercle, étalant au plein air un salon étrange, que la pluie devait tremper depuis la veille. Deux zouaves, vautrés [1] aux deux bouts du canapé, semblaient éclater de rire. Un petit fantassin, qui occupait un fauteuil, penché en avant, avait l'air de se tenir le ventre. Trois autres s'accoudaient nonchalamment aux bras de leurs sièges, tandis qu'un chasseur avançait la main, comme pour prendre un verre sur le guéridon. Evidemment, ils avaient vidé la cave et faisaient la fête.

Mais Silvine, dont les yeux se dilataient, jeta un cri, eut un brusque geste d'horreur. Les soldats ne bougeaient pas, ils étaient morts. Les deux zouaves, raidis, les mains tordues, n'avaient plus de visage, le nez arraché, les yeux sautés des orbites. Le rire de celui qui se tenait le ventre venait de ce qu'une balle lui avait fendu les lèvres, en lui cassant les dents. Et cela était vraiment atroce, ces misérables qui causaient, dans leurs attitudes cassées [2] de mannequins, les regards vitreux, les bouches ouvertes, tous glacés, immobiles à jamais. S'étaient-ils traînés à cette place, vivants encore, pour mourir ensemble? Étaient-ce

plutôt les Prussiens qui avaient fait la farce [1] de les ramasser, puis de les asseoir en rond, par une moquerie de la vieille gaieté française?

Prosper se hâta d'emmener Silvine, puisqu'ils n'avaient rien à faire dans cette maison ouverte, habitée par la mort. Et, lorsque, désespérés, ils furent revenus au poste qui avait retenu l'âne et la charrette, ils eurent la chance de trouver, avec l'officier si rude, un général, en train de visiter le champ de bataille. Celui-ci voulut prendre connaissance du laissez-passer, puis il le rendit à Silvine, il eut un geste de pitié, pour dire qu'on laissât aller cette pauvre femme, avec son âne, en quête du corps de son mari. Sans attendre, suivis de l'étroite charrette, elle et son compagnon remontèrent vers le Fond de Givonne, obéissant à la défense nouvelle qui leur était faite de traverser Sedan.

Ensuite, ils tournèrent à gauche, pour gagner le plateau d'Illy, par la route qui traverse le bois de la Garenne. Mais là encore, ils furent attardés, ils crurent vingt fois qu'ils ne pourraient franchir le bois, tellement les obstacles se multipliaient. A chaque pas, des arbres coupés par les obus, abattus tels que des géants, barraient la route. C'était la forêt bombardée, au travers de laquelle la canonnade avait tranché des existences séculaires, comme au travers d'un carré de la vieille garde, d'une solidité immobile de vétérans. De toutes parts, des troncs gisaient dénudés, troués, fendus, ainsi que des poitrines; et cette destruction, ce massacre de branches pleurant leur sève, avait l'épouvante navrée d'un champ de bataille humain. Puis, c'étaient aussi des cadavres, des soldats tombés fraternellement avec les arbres. Et il fallut, à plusieurs reprises, le long de cet étroite chemin forestier, écarter un corps, pour que l'âne pût continuer sa route.

Tout d'un coup, dans un petit vallon, l'horreur cessa. Sans doute, la bataille avait passé ailleurs, sans toucher à ce coin de nature délicieux. Pas un arbre n'était effleuré, pas une blessure n'avait saigné sur la mousse. Un ruisseau coulait parmi des lentilles d'eau, le sentier qui le suivait était ombragé de grands hêtres. C'était d'un charme pénétrant, d'une paix adorable, cette fraîcheur des eaux vives, ce silence frissonnant des verdures.

Prosper avait arrêté l'âne, pour le faire boire au ruisseau.

—Ah ! qu'on est bien ici ! dit-il, dans un cri involontaire de soulagement.

D'un œil étonné, Silvine regarda autour d'elle, inquiète de se sentir, elle aussi, délassée[1] et heureuse. Pourquoi donc le bonheur si paisible de ce coin perdu, lorsque, à l'entour, il n'y avait que deuil et souffrance? Elle eut un geste désespéré de hâte.

—Vite, vite, allons ! . . . Où est-ce? où êtes-vous certain d'avoir vu Honoré?

Et, à cinquante pas de là, comme ils débouchaient enfin sur le plateau d'Illy, la plaine rase se déroula brusquement devant eux. Cette fois, c'était le vrai champ de bataille, les terrains nus s'étalant jusqu'à l'horizon, sous le grand ciel blafard,[2] d'où ruisselaient de continuelles averses. Les morts n'y étaient pas entassés, tous les Prussiens déjà avaient dû être ensevelis, car il n'en restait pas un parmi les cadavres épars des Français, semés le long des routes, dans les chaumes, au fond des creux, selon les hasards de la lutte.

La route ensuite filait le long d'un étroit ravin, et ce fut là que l'horreur les reprit, en face de cette sorte de fossé où toute une compagnie semblait avoir culbuté, sous la mi-

traille : des cadavres l'emplissaient, un écroulement, une dégringolade [1] d'hommes, enchevêtrés,[2] cassés, dont les mains tordues avaient écorché la terre jaune, sans pouvoir se retenir. Et un vol noir de corbeaux s'envola avec des croassements ; et, déjà, des essaims de mouches bourdonnaient au-dessus des corps, revenaient obstinément, par milliers, boire le sang frais des blessures.

— Où est-ce donc ? répéta Silvine.

Ils longeaient alors une terre labourée entièrement couverte de sacs. Quelque régiment avait dû se débarrasser là, serré de trop près, dans un coup de panique. Les débris dont le sol était semé disaient les épisodes de la lutte. Dans un champ de betteraves, des képis épars, semblables à de larges coquelicots, des lambeaux d'uniformes, des épaulettes, des ceinturons, racontaient un contact farouche, un des rares corps à corps du formidable duel d'artillerie qui avait duré douze heures. Mais, surtout, ce qu'on heurtait à chaque pas, c'étaient des débris d'armes, des sabres, des baïonnettes, des chassepots, en si grand nombre, qu'ils semblaient être une végétation de la terre, une moisson qui aurait poussé, en un jour abominable. La pluie noyait tout de son humidité blafarde, une odeur se dégageait, persistante, cette odeur des champs de bataille qui sentent la paille fermentée, le drap brûlé, un mélange de pourriture et de poudre.

Silvine, lasse de ces champs de mort, où elle croyait marcher depuis des lieues, regardait autour d'elle, avec une angoisse croissante.

— Où est-ce ? où est-ce donc ?

Mais Prosper ne répondait pas, devenait inquiet. Lui, ce qui le bouleversait, plus encore que les cadavres des camarades, c'étaient les corps des chevaux, les pauvres

chevaux sur le flanc, qu'on rencontrait en grand nombre. Quelques-uns n'étaient pas morts, après une agonie de deux jours; et ils levaient au moindre bruit leur tête souffrante, la balançaient à droite, à gauche, la laissaient retomber; tandis que d'autres, immobiles, jetaient par instants un grand cri, cette plainte du cheval mourant, si particulière, si effroyablement douloureuse, que l'air en tremblait.

Brusquement, il sentit le sol frémir sous le galop d'une charge enragée. Il se retourna, il n'eut que le temps de crier à sa compagne:

— Les chevaux, les chevaux! . . . Jetez-vous derrière ce mur!

Du haut d'une pente voisine, un centaine de chevaux, libres, sans cavaliers, quelques-uns encore portant tout un paquetage, dévalaient, roulaient vers eux, d'un train d'enfer.[1] C'étaient les bêtes perdues, restées sur le champ de bataille, qui se réunissaient ainsi en troupe, par un instinct. Sans foin ni avoine, depuis l'avant-veille, elles avaient tondu[2] l'herbe rare, entamé les haies, rongé l'écorce des arbres. Et, quand la faim les cinglait[3] au ventre comme à coups d'éperon, elles partaient toutes ensemble d'un galop fou, elles chargeaient au travers de la campagne vide et muette, écrasant les morts, achevant les blessés.

La trombe[4] approchait, Silvine n'eut que le temps de tirer l'âne et la charrette à l'abri du petit mur.

—Mon Dieu! ils vont tout briser!

Mais les chevaux avaient sauté l'obstacle, il n'y eut qu'un roulement de foudre, et déjà ils galopaient de l'autre côté, s'engouffrant dans un chemin creux, jusqu'à la corne d'un bois, derrière lequel ils disparurent.

Lorsque Silvine eut ramené l'âne dans le chemin, elle exigea que Prosper lui répondît.

— Voyons, où est-ce ?

Lui, debout, jetait des regards aux quatre points de l'horizon.

Puis, apercevant du monde à sa gauche, deux hommes et une femme, il eut l'idée de les questionner. Mais, à son approche, la femme s'enfuit, les hommes l'écartèrent du geste, menaçants ; et il en vit d'autres, et tous l'évitaient, filaient [1] entre les broussailles, comme des bêtes rampantes et sournoises, vêtus sordidement, d'une saleté sans nom, avec des faces louches [2] de bandits. Alors, en remarquant que les morts, derrière ce vilain monde, n'avaient plus de souliers, les pieds nus et blêmes,[3] il finit par comprendre. Pourtant, un garçon de treize à quatorze ans laissa Prosper l'approcher, et comme celui-ci, en reconnaissant un Français, le couvrait d'injures, ce garçon protesta. Quoi donc ! est-ce qu'on ne pouvait plus gagner sa vie ? Il ramassait les chassepots, on lui donnait cinq sous par chassepot qu'il retrouvait.

— Dame ! faut bien manger, dit le garçon. Je ne vole personne.

Puis, comme il n'était pas du pays et qu'il ne pouvait donner aucun renseignement, il se contenta de montrer de la main une petite ferme voisine, où il avait vu du monde.

Prosper le remerciait et s'éloignait pour rejoindre Silvine, lorsqu'il aperçut un chassepot à moitié enterré dans un sillon. D'abord, il se garda bien de l'indiquer. Et, brusquement, il revint, il cria comme malgré lui :

— Tiens ! il y en a un là, ça te fera cinq sous de plus !

Silvine, en approchant de la ferme, remarqua d'autres paysans, en train de creuser à la pioche de longues tranchées. On avait ainsi réquisitionné les habitants des vil-

lages pour enterrer les morts, dans la crainte que le temps pluvieux ne hâtât la décomposition. Elle frémissait d'une horrible crainte, avec l'idée, à chaque visage sanglant, qu'elle reconnaissait Honoré. N'était-ce pas ce malheureux dont l'œil gauche manquait? ou celui-ci peut-être qui avait les mâchoires fendues? Si elle ne se hâtait pas de le découvrir, sur ce plateau vague et sans fin, certainement qu'on allait le lui prendre et l'enfouir dans le tas, parmi les autres.

Aussi courut-elle pour rejoindre Prosper, qui avait marché jusqu'à la porte de la ferme, avec l'âne.

— Mon Dieu! où est-ce donc? . . . Demandez, interrogez!

Dans la ferme, il n'y avait que des Prussiens, en compagnie d'une servante et de son enfant, revenus des bois, où ils avaient failli mourir de faim et de soif. C'était un coin de patriarcale bonhomie,[1] d'honnête repos, après les fatigues des jours précédents. Des soldats brossaient soigneusement leurs uniformes, étendus sur les cordes à sécher le linge.[2] Un autre achevait une habile reprise[3] à son pantalon, tandis que le cuisinier du poste, au milieu de la cour, avait allumé un grand feu, sur lequel bouillait la soupe, une grosse marmite qui exhalait une bonne odeur de choux et de lard. Déjà, la conquête s'organisait avec une tranquillité, une discipline parfaites. On aurait dit des bourgeois rentrés chez eux, fumant leurs longues pipes. Sur un banc, à la porte, un gros homme roux avait pris dans ses bras l'enfant de la servante, un bambin[4] de cinq à six ans; et il le faisait sauter, il lui disait en allemand des mots de caresse, très amusé de voir l'enfant rire de cette langue étrangère, aux rudes syllabes, qu'il ne comprenait pas.

Tout de suite, Prosper tourna le dos, dans la crainte de quelque nouvelle mésaventure. Mais ces Prussiens-là étaient décidément du brave monde.[1] Ils souriaient au petit âne, ils ne se dérangèrent même pas pour demander à voir le laissez-passer.

Alors, ce fut une marche folle. Entre deux nuages, le soleil apparut un instant, déjà bas sur l'horizon. Est-ce que la nuit allait tomber et les surprendre, dans ce charnier sans fin? Lui, ne savait plus, était perdu, et il l'avoua. A leur suite, l'âne trottait du même train, la tête basse, traînant la petite charrette de son pas résigné de bête docile. Silvine avait repris la bride de l'âne, elle le traînait par les terres glissantes, quand Prosper, brusquement, s'arrêta.

— Ça doit être par ici. Tenez ! à droite, voilà les trois arbres . . . Voyez-vous la trace des roues?[2] Là-bas, il y a un caisson brisé . . . Enfin, nous y sommes !

Frémissante, Silvine s'était précipitée, et elle regardait au visage deux morts, deux artilleurs tombés sur le bord du chemin.

— Mais il n'y est pas, il n'y est pas ! . . . Vous aurez mal vu . . . Oui ! une idée comme ça, une idée fausse qui vous aura passé par les yeux !

Peu à peu, un espoir fou, une joie délirante l'envahissait.

— Si vous vous étiez trompé, s'il vivait ! Et bien sûr qu'il vit, puisqu'il n'est pas là !

Tout à coup, elle jeta un cri sourd. Elle venait de se retourner, elle se trouvait sur l'emplacement[3] même de la batterie. C'était effroyable, le sol bouleversé comme par un tremblement de terre, des débris traînant partout, des morts renversés en tous sens, dans d'atroces postures, les

bras tordus, les jambes repliées, la tête déjetée. Et c'était enfin Honoré, couché sur sa pièce bancale,[1] ainsi que sur un lit d'honneur, foudroyé au flanc et à l'épaule, la face intacte et belle de colère, regardant toujours, là-bas, vers les batteries prussiennes.

— Oh ! mon ami, sanglota Silvine, mon ami . . .

Elle était tombée à genoux, sur la terre détrempée, les mains jointes, dans un élan [2] de folle douleur. Mais, entre les doigts crispés d'Honoré, elle aperçut un papier, taché de sang. C'était la lettre qu'elle lui avait écrite, la lettre gardée par lui entre sa peau et sa chemise, serrée ainsi comme pour un adieu, dans la convulsion dernière de l'agonie. Et, lorsqu'elle l'eut reconnue, elle fut pénétrée d'une joie profonde, au milieu de sa douleur, toute bouleversée de voir qu'il était mort en pensant à elle. Ah ! certes, oui ! elle la lui laisserait, la chère lettre ! elle ne la reprendrait pas, puisqu'il tenait si obstinément à l'emporter dans la terre. Une nouvelle crise de larmes la soulagea, des larmes tièdes et douces maintenant. Elle s'était relevée, elle lui baisait les mains, elle lui baisa le front, en ne répétant toujours que ce mot d'infinie caresse :

— Mon ami . . ., mon ami . . .

Cependant, le soleil baissait, Prosper était allé chercher la couverture. Et tous deux, avec une pieuse lenteur, soulevèrent le corps d'Honoré, le couchèrent sur cette couverture, étalée par terre : puis, après l'avoir enveloppé, ils le portèrent dans la charrette. La pluie menaçait de reprendre, ils se remettaient en marche, et le petit cortège lugubre retraversa le plateau, en sens [3] contraire, pour refaire les deux lieues qui le séparaient de Remilly. Mais un peu au-dessous du bois de la Garenne, comme ils tournaient à gauche, pour reprendre la route du matin,

un poste allemand exigea leur laissez-passer. Et, au lieu de les écarter de Sedan, ce poste-ci leur ordonna de passer par la ville, sous peine d'être arrêtés. Il n'y avait pas à répondre, c'étaient les ordres nouveaux. D'ailleurs, leur retour allait en être raccourci de deux kilomètres, et ils en étaient heureux, brisés de fatigue.

Mais, dans Sedan, leur marche fut singulièrement entravée. Depuis le petit jour, le désarmement s'opérait, les soldats devaient défiler sur la place Turenne, pour jeter chacun ses armes, les fusils, les baïonnettes, au tas qui grandissait, pareil à un écroulement de ferraille,[1] dans un angle de la place. Il y avait là un détachement prussien, commandé par un jeune officier, un grand garçon pâle, en tunique bleu-ciel, coiffé d'une toque à plume de coq, qui surveillait ce désarmement, d'un air de correction hautaine, les mains gantées de blanc. Un zouave ayant, d'un mouvement de révolte, refusé son chassepot, l'officier l'avait fait emmener, en disant, sans le moindre accent : "Qu'on me fusille cet homme-là !" Les autres, mornes, continuaient à défiler, jetaient leurs fusils d'un geste mécanique, dans leur hâte d'en finir. Mais combien déjà, étaient désarmés, ceux dont les chassepots traînaient là-bas, par la campagne ! Et combien, depuis la veille, se cachaient, faisaient le rêve de disparaître, au milieu de l'inexprimable confusion ? Les maisons, envahies, en restaient pleines, de ces entêtés qui ne répondaient pas, qui se terraient dans les coins. Les patrouilles allemandes, fouillant la ville, en trouvaient de blottis[2] jusque sous des meubles. Et, comme beaucoup, même découverts, s'obstinaient à ne pas sortir des caves, elles s'étaient décidées à tirer des coups de feu par les soupiraux. C'était une chasse à l'homme, toute une battue abominable.

Au pont de Meuse, l'âne fut arrêté par un encombrement de foule. Le chef du poste qui gardait le pont, méfiant, croyant à quelque commerce de pain ou de viande, voulut s'assurer du contenu de la charrette ; et, lorsqu'il eut écarté la couverture, il regarda un instant le cadavre, d'un air saisi ; puis, d'un geste, il livra le passage. Mais on ne pouvait toujours pas avancer, l'encombrement augmentait, c'était un des premiers convois de prisonniers, qu'un détachement prussien conduisait à la presqu'île d'Iges. La voix rude de leur gardien les poussait comme à coups de fouet, au travers de la débandade [1] silencieuse, où l'on n'entendait que le clapotement des gros souliers dans la boue épaisse. Une ondée venait de tomber encore, et rien n'était plus lamentable, sous la pluie, que ce troupeau de soldats déchus,[2] pareils aux vagabonds et aux mendiants des grandes routes.

Brusquement, Prosper, dont le cœur de vieux chasseur d'Afrique battait à se rompre, de rage étouffée, poussa du coude Silvine, en lui montrant deux soldats qui passaient. Il avait reconnu Maurice et Jean, emmenés avec les camarades, marchant fraternellement côté à côté ; et, la petite charrette, enfin, ayant repris sa marche derrière le convoi, il put les suivre du regard jusqu'au faubourg de Torcy, sur cette route plate qui conduit à Iges, au milieu des jardins et des cultures maraîchères.

— Ah ! murmura Silvine, les yeux vers le corps d'Honoré, bouleversée de ce qu'elle voyait, les morts peut-être sont plus heureux !

La nuit, qui les surprit à Wadelincourt, était noire depuis longtemps, lorsqu'ils rentrèrent à Remilly. Devant le cadavre de son fils, le père Fouchard resta stupéfait, car il était convaincu qu'on ne le retrouverait pas. Lui,

venait d'occuper sa journée à conclure une bonne affaire.[1] Les chevaux des officiers, volés sur le champ de bataille, se vendaient couramment vingt francs pièce ;[2] et il en avait acheté trois pour quarante-cinq francs.

XII

Dix jours après, pour la dernière fois, le matin, Jean et Maurice venaient d'entendre les sonneries si gaies des clairons français ; et ils marchaient maintenant, en route pour l'Allemagne, parmi le troupeau des prisonniers, que précédaient et suivaient des pelotons de soldats prussiens, tandis que d'autres les surveillaient, à gauche et à droite, la baïonnette au fusil. On n'entendait plus, à chaque poste, que les trompettes allemandes, aux notes aigres et tristes.

Maurice fut heureux de constater que la colonne tournait à gauche et qu'elle traverserait Sedan. Peut-être aurait-il la chance d'apercevoir une fois encore sa sœur Henriette. Mais les cinq kilomètres qui séparaient la presqu'île d'Iges de la ville, suffirent pour gâter sa joie de se sentir hors du cloaque, où il avait agonisé pendant neuf jours. C'était un autre supplice, ce convoi pitoyable de prisonniers, des soldats sans armes, les mains ballantes, menés comme des moutons, dans un piétinement hâtif et peureux. Vêtus de loques, amaigris par un jeûne d'une grande semaine, ils ne ressemblaient plus qu'à des vagabonds, des rôdeurs louches, que des gendarmes auraient ramassés par les routes, d'un coup de filet.[3] Dès le faubourg de Torcy, comme des hommes s'arrêtaient et que des femmes se mettaient sur les portes, d'un air de sombre commisération, un flot de honte étouffa Maurice, il baissa la tête, la bouche amère.

Puis, dès qu'ils entrèrent dans la rue Maqua, ils aperçurent de loin plusieurs têtes, penchées à une des fenêtres monumentales de la fabrique. Ils reconnurent Delaherche et sa femme Gilberte, accoudés, ayant, derrière eux, debout, la haute figure sévère de madame Delaherche. Ils avaient des pains, le fabricant les lançait aux affamés qui tendaient des mains tremblantes, implorantes.

Maurice, tout de suite, avait remarqué que sa sœur n'était pas là ; tandis que Jean, inquiet de voir les pains voler, craignit qu'il n'en restât pas un pour eux. Il agita le bras, criant :

— A nous ! à nous !

Ce fut, chez les Delaherche, une surprise presque joyeuse. Leur visage, pâli de pitié, s'éclaira, tandis que des gestes, heureux de la rencontre, leur échappaient. Et Gilberte tint à[1] jeter elle-même le dernier pain dans les bras de Jean, ce qu'elle fit avec une si aimable maladresse, qu'elle en éclata d'un joli rire.

Ne pouvant s'arrêter, Maurice se retourna, demandant à la volée, d'un ton inquiet d'interrogation :

— Et Henriette ? Henriette ?

Alors, Delaherche répondit par une longue phrase. Mais sa voix se perdit, au milieu du roulement des pieds. Il dut comprendre que le jeune homme ne l'avait pas entendu, car il multiplia les signes, il en répéta un surtout, là-bas, vers le sud. Déjà, la colonne s'engageait dans la rue du Ménil, la façade de la fabrique disparut, avec les trois têtes qui se penchaient, tandis qu'une main agitait un mouchoir.

Lorsqu'ils traversèrent Bazeilles, Jean et Maurice songèrent à Weiss, cherchèrent les cendres de la petite maison, si vaillamment défendue. On leur avait conté

la dévastation du village, les incendies, les massacres ; et ce qu'ils voyaient dépassait les abominations rêvées. Après douze jours, les tas de décombres fumaient encore. Des murs croulants s'étaient abattus, il ne restait pas dix maisons intactes. Mais ce qui les consola un peu, ce fut de rencontrer des brouettes,[1] des charrettes pleines de casques et de fusils bavarois, ramassés après la lutte. Cette preuve qu'on en avait tué beaucoup, de ces égorgeurs[2] et de ces incendiaires, les soulageait.

C'était à Douzy que devait avoir lieu la grande halte, pour permettre aux hommes de déjeuner. On n'y arriva point sans souffrance. Très vite, les prisonniers se fatiguaient, épuisés par leur jeûne. Mais, ce qui fut terrible ensuite, ce fut de se remettre en route. On devait coucher à Mouzon, et bien que l'étape se trouvât courte, l'effort à faire paraissait excessif. Les hommes ne purent se relever sans crier, tellement leurs membres las se raidissaient au moindre repos. Beaucoup, dont les pieds saignaient, se déchaussèrent, pour continuer la marche. La dysenterie les ravageait toujours, il en tomba un, dès le premier kilomètre, qu'on dut pousser contre un talus. Deux autres, plus loin, s'affaissèrent au pied d'une haie, où une vieille femme ne les ramassa que le soir. Tous chancelaient, en s'appuyant sur des cannes, que les Prussiens, par dérision peut-être, leur avaient permis de couper à la lisière d'un petit bois Ce n'était plus qu'une débandade de gueux, couverts de plaies, hâves et sans souffle.

On était arrivé à Mouzon dans un tel état de lassitude, que les Prussiens durent aider les prisonniers, pour dresser les quelques tentes mises à leur disposition. La soirée, d'ailleurs, fut moins dure, la surveillance des Prussiens se relâchait un peu. D'abord, les sentinelles tolérèrent que des

enfants jetassent aux prisonniers des fruits, des pommes et des poires, par-dessus leurs têtes. Ensuite, elles laissèrent les habitants du voisinage envahir le campement, de sorte qu'il y eut bientôt une foule de marchands improvisés, des hommes et des femmes qui débitaient[1] du pain, du vin, même des cigares. Tous ceux qui avaient de l'argent, mangèrent, burent, fumèrent. Sous le pâle crépuscule, cela mettait comme un coin de marché forain,[2] d'une bruyante animation.

Mais, derrière leur tente, Maurice s'exaltait, répétait à Jean :

—Je ne peux plus, je filerai, dès que la nuit va être noire . . . Demain, nous nous éloignerons de la frontière, il ne sera plus temps.

—Eh bien ! filons, finit par dire Jean, à bout de résistance, cédant lui aussi à cette hantise[3] de la fuite. Nous le verrons, si nous y laissons la peau.[4]

Seulement, il dévisagea dès lors les vendeurs, autour de lui. Des camarades venaient de se procurer des blouses et des pantalons, le bruit courait que des habitants charitables avaient créé de véritables magasins de vêtements, pour faciliter les évasions de prisonniers. Et, presque tout de suite, son attention fut attirée par une belle fille, une grande blonde de seize ans, aux yeux superbes, qui tenait à son bras trois pains dans un panier. Elle ne criait pas sa marchandise comme les autres, elle avait un sourire engageant et inquiet, la démarche hésitante. Lui, la regarda fixement, et leurs regards se rencontrèrent, restèrent un instant l'un dans l'autre.

—Voulez-vous du pain?

Il ne répondit pas, l'interrogea d'un petit signe. Puis, comme elle disait oui, de la tête, il se hasarda, à voix très basse :

— Il y a des vêtements?

— Oui, sous les pains.

Et, très haut, elle se décida à crier sa marchandise : "Du pain ! du pain ! qui achète du pain?" Mais, quand Maurice voulut lui glisser vingt francs, elle retira la main d'un geste brusque, elle se sauva, après leur avoir laissé le panier. Ils la virent pourtant qui se retournait encore, qui leur jetait le rire tendre et ému de ses beaux yeux.

Lorsqu'ils eurent le panier, Jean et Maurice tombèrent dans un trouble extrême. Ils s'étaient écartés de leur tente, et jamais ils ne purent la retrouver, tellement ils s'effaraient.[1] Où se mettre? comment changer de vêtements? Ce panier, que Jean portait d'un air gauche, il leur semblait que tout le monde le fouillait des yeux, en voyait au grand jour le contenu. Enfin, ils se décidèrent, entrèrent dans la première tente vide, où, éperdument, ils passèrent chacun un pantalon et une blouse, après avoir remis sous les pains leurs effets d'uniforme. Et ils abandonnèrent le tout. Mais ils n'avaient trouvé qu'une casquette de laine, dont Jean avait forcé Maurice à se coiffer. Lui, nu-tête, exagérant le péril, se croyait perdu. Aussi s'attardait-il, en quête d'une coiffure quelconque, lorsque l'idée lui vint d'acheter son chapeau à un vieil homme très sale qui vendait des cigares.

— A trois sous pièce, à cinq sous les deux, les cigares de Bruxelles !

Depuis la bataille de Sedan, il n'y avait plus de douane,[2] tout le flot belge entrait librement ; et le vieil homme en guenilles venait de réaliser de très beaux bénéfices, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir de grosses prétentions, lorsqu'il eut compris pourquoi l'on voulait acheter son chapeau, un feutre graisseux, troué de part en part. Il ne le

lâcha que contre deux pièces de cent sous, en geignant[1] qu'il allait sûrement s'enrhumer.

Jean, d'ailleurs, venait d'avoir une autre idée, celle de lui acheter aussi son fonds de magasin,[2] les trois douzaines de cigares qu'il promenait[3] encore. Et, sans attendre, le chapeau enfoncé sur les yeux, il cria, d'une voix traînante :

— A trois sous les deux, à trois sous les deux, les cigares de Bruxelles !

Cette fois, c'était le salut. Il fit signe à Maurice de le précéder. Celui-ci avait eu la chance de ramasser par terre un parapluie ; et, comme il tombait quelques gouttes d'eau, il l'ouvrit tranquillement, pour traverser la ligne des sentinelles.

— A trois sous les deux, à trois sous les deux, les cigares de Bruxelles !

En quelques minutes, Jean fut débarrassé de sa marchandise. On se pressait, on riait : en voilà donc un qui était raisonnable, qui ne volait pas le pauvre monde ! Attirés par le bon marché, des Prussiens s'approchèrent aussi, et il dut faire du commerce avec eux. Il avait manœuvré de façon à franchir l'enceinte gardée, il vendit ses deux derniers cigares à un gros sergent barbu, qui ne parlait pas un mot de français.

— Ne marche donc pas si vite, sacré bon Dieu ![4] répétait Jean dans le dos de Maurice. Tu vas nous faire reprendre.

Leurs jambes, malgré eux, les emportaient. Il leur fallut un effort immense pour s'arrêter un instant à l'angle de deux routes, parmi des groupes qui stationnaient devant une auberge. Des bourgeois causaient là, l'air paisible, avec des soldats allemands ; et ils affectèrent d'écouter,

ils risquèrent même quelques mots, sur la pluie qui pourrait bien se remettre à tomber toute la nuit. Un homme, un monsieur gras, qui les regardait avec persistance, les faisait trembler. Puis, comme il souriait d'un air très bon, ils se risquèrent, tout bas.

— Monsieur, le chemin pour aller en Belgique est-il gardé ?

— Oui, mais traversez d'abord ce bois, puis prenez à gauche, à travers champs.

Dans le bois, dans le grand silence noir des arbres immobiles, quand ils n'entendirent plus rien, que plus rien ne remua et qu'ils se crurent sauvés, une émotion extraordinaire les jeta aux bras l'un de l'autre. Et ils se serraient d'une étreinte éperdue, dans la fraternité de tout ce qu'ils venaient de souffrir ensemble ; et le baiser qu'ils échangèrent alors leur parut le plus doux et le plus fort de leur vie, un baiser tel qu'ils n'en recevraient jamais d'une femme, l'immortelle amitié, l'absolue certitude que leurs deux cœurs n'en faisaient plus qu'un, pour toujours.

— Mon petit, reprit Jean d'une voix tremblante, quand ils se furent dégagés, c'est déjà très bon d'être ici, mais nous ne sommes pas au bout . . . Faudrait s'orienter[1] un peu.

Maurice, bien qu'il ne connût pas ce point de la frontière, jura qu'il suffisait de marcher devant soi. Tous deux alors, l'un derrière l'autre, se glissèrent, filèrent avec précaution, jusqu'à la lisière des taillis. Là, se rappelant l'indication du bourgeois obligeant, ils voulurent tourner à gauche, pour couper à travers des chaumes. Mais, comme ils rencontraient une route, bordée de peupliers, ils aperçurent le feu d'un poste prussien, qui barrait le passage. La baïonnette d'une sentinelle luisait, des soldats ache-

vaient leur soupe en causant. Et ils rebroussèrent chemin, se rejetèrent au fond du bois, avec la terreur d'être poursuivis. Ils croyaient entendre des voix, des pas, ils battirent ainsi les fourrés [1] pendant près d'une heure, perdant toute direction, tournant sur eux-mêmes, emportés parfois dans un galop, comme des bêtes fuyant sous les broussailles, parfois immobilisés, suant l'angoisse, devant des chênes immobiles qu'ils prenaient pour des Prussiens. Enfin, ils débouchèrent de nouveau sur le chemin bordé de peupliers, à dix pas de la sentinelle, près des soldats, en train de se chauffer tranquillement.

— Pas de chance ! gronda Maurice, c'est un bois enchanté.

Mais, cette fois, on les avait entendus. Des branches s'étaient cassées, des pierres roulaient. Et, comme au qui vive de la sentinelle, ils se mirent à galoper, sans répondre, le poste prit les armes, de coups de feu partirent, criblant de balles le taillis.

— Nom de Dieu ! jura d'une voix sourde Jean, qui retint un cri de douleur.

Il venait de recevoir dans le mollet gauche un coup de fouet, dont la violence l'avait culbuté contre un arbre.

— Touché ? demanda Maurice, anxieux.

— Oui, à la jambe, c'est foutu ! [2]

Tous deux écoutaient encore, haletants, avec l'épouvante d'entendre un tumulte de poursuite, sur leurs talons. Mais les coups de feu avaient cessé, et rien ne bougeait plus, dans le grand silence frissonnant qui retombait. Le poste, évidemment, ne se souciait pas de s'engager parmi les arbres.

Jean, qui s'efforçait de se remettre debout, étouffa une plainte. Et Maurice le soutint.

— Tu ne peux plus marcher?

— Je crois bien que non ! . . . File tout seul, toi !

Gaiement, Maurice se contenta de répondre :

— Tu es bête !

Il lui avait pris le bras, il l'aidait, tous les deux ayant la hâte de s'éloigner. Au bout de quelques pas, faits péniblement, d'un héroïque effort, ils s'arrêtèrent, de nouveau inquiets, en apercevant devant eux une maison, une sorte de petite ferme, à la lisière du bois. Pas une lumière ne luisait aux fenêtres, la porte de la cour était grande ouverte, sur le bâtiment vide et noir. Et, quand ils se furent enhardis jusqu'à pénétrer dans cette cour, ils s'étonnèrent d'y trouver un cheval tout sellé, sans que rien indiquât pourquoi ni comment il était là. Peut-être le maître allait-il revenir, peut-être gisait-il derrière quelque buisson, la tête trouée. Jamais ils ne le surent.

Mais un projet brusque était né chez Maurice, qui en parut tout ragaillardi.

— Écoute, la frontière est trop loin, et puis, décidément, il faudrait un guide . . . Tandis que, si nous allions à Remilly, chez l'oncle Fouchard, je serais certain de t'y conduire les yeux fermés, tellement je connais les moindres chemins de traverse . . . Hein? c'est une idée, je vais te hisser sur ce cheval, et l'oncle Fouchard nous prendra bien.

D'abord, il voulut lui examiner la jambe. Il y avait deux trous, la balle devait être ressortie après avoir cassé le tibia. L'hémorragie était faible, il se contenta de bander fortement le mollet avec son mouchoir.

Lorsque Jean fut solidement installé sur la selle, Maurice prit la bride du cheval, et l'on partit. Il devait être près de onze heures, il comptait bien faire en trois heures

le trajet, même si l'on ne marchait qu'au pas. Tout se présenta assez bien d'abord, ils n'eurent qu'à éviter une patrouille de cavalerie, ils restèrent près d'un quart d'heure immobiles, dans l'ombre d'un mur. La pluie s'était remise à tomber, la marche devenait seulement très pénible pour lui, forcé de piétiner parmi les terres détrempées, à côté du cheval, heureusement un brave homme de cheval,[1] fort docile. Et les dangers, les fatigues terribles ne commencèrent qu'à Villers, où ils faillirent rester entre les mains des sentinelles, échelonnées tout le long de la route de Remilly. De nouveau, ils se rejetèrent dans les champs, au hasard des petits chemins creux, des sentiers étroits, à peine frayés. Pendant plus d'une lieue, pendant près de deux heures encore, cette marche épuisante s'éternisa. Ils n'étaient plus qu'un convoi d'extrême misère, couverts de boue, le cheval tremblant sur les pieds, l'homme qu'il portait inerte, comme expiré dans un dernier hoquet, l'autre, éperdu, hagard, allant toujours, par l'unique effort de sa charité fraternelle. Le jour se levait, il pouvait être cinq heures, lorsqu'ils arrivèrent enfin à Remilly.

Dans la cour de sa petite ferme, qui dominait le village, au sortir du défilé d'Haraucourt, le père Fouchard chargeait sa carriole de deux moutons tués la veille. La vue de son neveu, dans un si triste équipage,[2] le bouscula à un tel point, qu'il s'écria brutalement, après les premières explications :

— Que je vous garde, toi et ton ami ? . . . Pour avoir des histoires [3] avec les Prussiens, ah ! non par exemple ! J'aimerais mieux crever tout de suite !

Pourtant, il n'osa empêcher Maurice et Prosper de descendre Jean de cheval et de l'allonger sur la grande table de la cuisine. Silvine courut chercher son propre traver-

sin, qu'elle glissa sous la tête du blessé, toujours évanoui. Mais le vieux grondait, exaspéré de voir cet homme sur sa table, disant qu'il y était fort mal,[1] demandant pourquoi on ne le portait pas tout de suite à l'ambulance, puisqu'on avait la chance d'avoir une ambulance à Remilly, près de l'église, dans l'ancienne maison d'école, un reste de couvent, où se trouvait une grande salle très commode.

— A l'ambulance ! se récria Maurice à son tour, pour que les Prussiens l'envoient en Allemagne, après sa guérison, puisque tout blessé leur appartient ! . . . Est-ce que vous vous fichez[2] de moi, l'oncle ? Je ne l'ai pas amené jusqu'ici pour le leur rendre.

Les choses se gâtaient,[3] l'oncle parlait de les flanquer à la porte,[4] lorsque le nom d'Henriette fut prononcé.

— Comment, Henriette ? demanda le jeune homme.

Et il finit par savoir que sa sœur était à Remilly depuis l'avant-veille, si mortellement triste de son deuil, que le séjour de Sedan, où elle avait vécu heureuse, lui était devenu intolérable. Une rencontre avec le docteur Dalichamp, de Raucourt, qu'elle connaissait, l'avait décidée à venir s'installer chez le père Fouchard, dans une petite chambre, pour se donner tout entière aux blessés de l'ambulance voisine. Cela seul, disait-elle, la distrairait. Elle payait sa pension,[5] elle était, à la ferme, la source de mille douceurs qui la faisaient regarder par le vieux d'un œil de complaisance. Quand il gagnait, c'était toujours beau.

— Ah ! ma sœur est ici ! répétait Maurice. C'est donc ça que monsieur Delaherche voulait me dire, avec son grand geste que je ne comprenais pas ! . . . Eh bien ! si elle est ici, ça va tout seul, nous restons.

Tout de suite, il voulut aller lui-même, malgré sa fatigue, la chercher à l'ambulance, où elle avait passé la

nuit ; tandis que l'oncle se fâchait maintenant de ne pouvoir filer avec sa carriole et ses deux moutons, pour son commerce de boucher ambulant, au travers des villages, tant que cette sacrée [1] affaire de blessé qui lui tombait sur les bras, ne serait pas finie.

Lorsque Maurice ramena Henriette, ils surprirent le père Fouchard en train d'examiner soigneusement le cheval, que Prosper venait de conduire à l'écurie. Une bête fatiguée, mais diablement solide, et qui lui plaisait ! En riant, le jeune homme dit qu'il lui en faisait cadeau. Henriette, de son côté, le prit à part, lui expliqua que Jean payerait, qu'elle-même se chargeait de lui, qu'elle le soignerait dans la petite chambre, derrière l'étable, où certes pas un Prussien n'irait le chercher. Et le père Fouchard, maussade, mal convaincu encore qu'il trouverait au fond de tout ça un vrai bénéfice,[2] finit cependant par monter dans sa carriole et par s'en aller, en la laissant libre d'agir à sa guise.

Alors, en quelques minutes, aidée de Silvine et de Prosper, Henriette organisa la chambre, y fit porter Jean, que l'on coucha dans un lit tout frais, sans qu'il donnât d'autres signes de vie que des balbutiements vagues. Il ouvrait les yeux, regardait, ne semblait voir personne. Maurice achevait de boire un verre de vin et de manger un reste de viande, tout d'un coup anéanti, dans la détente de sa fatigue, lorsque le docteur Dalichamp arriva, comme tous les matins, pour sa visite à l'ambulance.

Lorsqu'il eut examiné Jean, toujours assoupi, il murmura :

— Peut-être pourra-t-on lui conserver sa jambe, mais il faudra de grands soins, et ce sera très long . . . Nous verrons demain.

Puis, quand il l'eut pansé, il s'intéressa à Maurice, qu'il avait connu enfant, autrefois.

— Et vous, mon brave, vous seriez mieux dans un lit que sur cette chaise.

Comme s'il n'entendait pas, le jeune homme regardait fixement devant lui, les yeux perdus. La vue de son ami agonisant, le sentiment de sa propre défaite, nu, sans armes, bon à rien, la pensée que tant d'héroïques efforts avaient abouti à une pareille détresse, le jetaient dans un besoin frénétique de rébellion contre le destin. Enfin, il parla.

— Non, non ! ce n'est pas fini, non ! il faut que je m'en aille . . . Non ! puisque lui, maintenant, en a pour des semaines,[1] pour des mois peut-être, à être là, je ne puis pas rester, je veux m'en aller tout de suite . . . Je te dis que ça ne peut pas finir ainsi, qu'il faut nous venger, contre qui, contre quoi ? ah ! je ne sais pas, mais nous venger enfin de tant de malheur, pour que nous ayons encore le courage de vivre ! N'est-ce pas ? docteur, vous m'aiderez, vous me donnerez bien les moyens de m'échapper et de rentrer à Paris.

D'un signe, le docteur Dalichamp empêcha Henriette de parler. Quand Maurice aurait dormi, il serait sans doute plus calme ; et il dormit toute la journée, toute la nuit suivante, pendant plus de vingt heures, sans remuer un doigt. Seulement, à son réveil, le lendemain matin, sa résolution de partir reparut, inébranlable. Il n'avait plus la fièvre, il était sombre, inquiet, pressé d'échapper à toutes les tentations de calme qu'il sentait autour de lui.

Sa sœur en larmes comprit qu'elle ne devait pas insister. Et le docteur Dalichamp, lors de sa visite, promit de faciliter la fuite, grâce au papiers d'un aide ambulancier qui venait de mourir à Raucourt. Maurice prendrait la

blouse grise, le brassard [1] à croix rouge, et il passerait par la Belgique, pour se rabattre ensuite sur Paris, qui était ouvert encore.

Dès la nuit tombée, Dalichamp fut là, avec son cabriolet. Il voulait lui-même conduire Maurice jusqu'à la frontière. Le père Fouchard, content d'en voir filer au moins un, descendit faire le guet sur la route, pour être certain qu'aucune patrouille ne rôdait. Avant de partir, le docteur, qui examina de nouveau la jambe de Jean, ne put encore promettre de la lui conserver. Le blessé était toujours dans une somnolence invincible, ne reconnaissant personne, ne parlant pas. Et Maurice allait s'éloigner, sans lui avoir dit adieu, lorsque, s'étant penché pour l'embrasser, il le vit ouvrir les yeux très grands, les lèvres remuantes, parlant d'une voix faible.

— Tu t'en vas?

Puis, comme on s'étonnait :

— Oui, je vous ai entendus, pendant que je ne pouvais pas bouger . . . Alors, prends tout l'argent. Fouille dans la poche de mon pantalon.

— L'argent ! se récria Maurice, mais d'un geste, Jean le fit taire.

— Tu ne me dois rien, nous sommes quittes . . . Embrasse-moi, mon petit.

Et ils se baisèrent, et comme dans le bois, la veille, il y avait, au fond de ce baiser, la fraternité des dangers courus ensemble, ces quelques semaines d'héroïque vie commune qui les avaient unis, plus étroitement que des années d'ordinaire amitié n'auraient pu le faire. Mais le baiser, échangé sous les ténèbres des arbres, était plein de l'espoir nouveau que la fuite leur ouvrait ; tandis que ce baiser, à cette heure, restait frissonnant des angoisses de l'adieu,

Se reverrait-on, un jour? et comment, dans quelles circonstances de douleur ou de joie?

Déjà, le docteur Dalichamp, remonté dans son cabriolet, appelait Maurice. Celui-ci, de toute son âme, embrassa enfin sa sœur Henriette, qui le regardait avec des larmes silencieuses, très pâle sous ses noirs vêtements de veuve.

— C'est mon frère que je te confie . . . Soigne-le bien, aime-le comme je l'aime!

Les premiers jours, la fièvre du blessé fut si intense, qu'Henriette ne le quitta guère. Chaque matin, en passant, le docteur Dalichamp entrait, sous le prétexte de la prendre, pour se rendre avec elle à l'ambulance. Dès la seconde semaine, cependant, la fièvre diminua, l'état devint meilleur, à la condition d'une immobilité complète.

Et l'intimité de Jean et d'Henriette, alors, se trouva réglée. Des habitudes leur vinrent, il leur semblait qu'ils n'avaient jamais vécu autrement, qu'ils devaient toujours vivre ainsi. Elle passait avec lui toutes les heures qu'elle ne donnait pas à l'ambulance, veillait à ce qu'il bût, à ce qu'il mangeât régulièrement, l'aidait à se retourner, d'une force de poignet qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ses bras minces. Parfois ils causaient ensemble, le plus souvent ils ne disaient rien, surtout dans les commencements, mais jamais ils n'avaient l'air de s'ennuyer.

Ils s'entendirent tout de suite, en causant de Maurice. Si elle se dévouait ainsi, c'était pour l'ami, pour le frère de Maurice, le brave homme secourable envers qui elle payait à son tour une dette de son cœur. Elle était pleine de gratitude, d'une affection qui grandissait, à mesure qu'elle le connaissait mieux, simple et sage, de cerveau

solide ; et lui, qu'elle soignait comme un enfant, contractait une dette d'infinie reconnaissance, lui aurait baisé les mains, pour chaque tasse de bouillon qu'elle lui donnait. Entre eux, ce lien de tendre sympathie allait en se resserrant chaque jour, dans cette solitude profonde où ils vivaient, agités des mêmes peines.

Le matin, lorsque le docteur Dalichamp avait pansé le blessé, il aimait à s'oublier là, pendant quelques minutes. Même il revenait parfois le soir, s'attardait davantage ; et il était ainsi le seul lien avec le monde, ce vaste monde du dehors, si bouleversé de catastrophes. Les nouvelles n'entraient que par lui, il avait un cœur ardent de patriote qui débordait de colère et de chagrin, à chaque défaite. Aussi ne parlait-il guère que de la marche envahissante des Prussiens, dont le flot, depuis Sedan, s'étendait peu à peu sur toute la France, comme une marée noire. Chaque jour apportait son deuil, et il restait accablé sur l'une des deux chaises, contre le lit, il disait la situation de plus en plus grave, avec des gestes tremblants. Souvent, il avait les poches bourrées[1] de journaux belges, qu'il laissait. A des semaines de distance, l'écho de chaque désastre arrivait ainsi au fond de cette chambre perdue, rapprochant encore, dans une commune angoisse, les deux pauvres êtres souffrants qui s'y trouvaient renfermés.

Un soir des premiers jours d'octobre, comme un vent furieux soufflait au dehors, elle revint de l'ambulance, elle entra dans la chambre, très émue, en disant :

— Une lettre de Maurice ! c'est le docteur qui vient de me la remettre.

— Ah ! le cher petit ! s'écria Jean, tout heureux. Lisez-moi ça bien vite.

C'était une longue lettre de huit pages, dans laquelle

Maurice, d'abord, expliquait comment, dès son arrivée, le 16, il avait eu la chance de se faire engager dans un régiment de ligne, dont on complétait l'effectif. Ensuite, il revenait sur les faits, il racontait avec une fièvre extraordinaire ce qu'il avait appris, les événements de ce mois terrible, Paris calmé après la stupeur douloureuse de Wissembourg et de Frœschwiller, se reprenant à l'espoir d'une revanche, retombant dans des illusions nouvelles, la légende victorieuse de l'armée, le commandement de Bazaine, la levée en masse, des victoires imaginaires, des hécatombes de Prussiens que les ministres eux-mêmes racontaient à la tribune. Et, tout d'un coup, il disait comment la foudre, une seconde fois, venait d'éclater sur Paris, le 3 septembre : les espérances broyées, la ville ignorante, confiante, abattue sous cet écrasement du destin, les cris de : Déchéance ![1] déchéance ! retentissant dès le soir sur les boulevards, la courte et lugubre séance de nuit où Jules Favre avait lu la proposition de cette déchéance réclamée par le peuple. Puis, le lendemain, c'était le 4 septembre, l'effondrement[2] d'un monde, le second Empire emporté dans la débâcle de ses vices et de ses fautes, le peuple entier par les rues, un torrent d'un demi-million d'hommes emplissant la place de la Concorde, au grand soleil de ce beau dimanche, roulant jusqu'aux grilles du Corps législatif que barraient à peine une poignée de soldats, la crosse en l'air, défonçant les portes, envahissant la salle des séances, d'où Jules Favre, Gambetta et d'autres députés de la gauche allaient partir pour proclamer la République à l'Hôtel de Ville, tandis que, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, une petite porte du Louvre s'entr'ouvrait, donnait passage à l'impératrice régente, vêtue de noir, accompagnée d'une seule amie,

toutes les deux tremblantes, fuyantes, blotties au fond du fiacre de rencontre qui les cahotait loin des Tuileries, au travers desquelles, maintenant, coulait la foule. Ce même jour, Napoléon III avait quitté l'auberge de Bouillon où il venait de passer la première nuit d'exil, en route pour Wilhelmshoe.[1]

Henriette acheva la lettre, qui finissait en signalant l'approche des Allemands. Le 13, le jour même où une délégation du gouvernement de la Défense nationale s'installait à Tours, on les avait vus, à l'est de Paris, s'avancer jusqu'à Lagny. Le 14 et le 15, ils étaient aux portes, à Créteil et à Joinville-le-Pont. Mais, le 18, le matin où il avait écrit, Maurice ne paraissait pas croire encore à la possibilité d'investir Paris complètement, repris d'une belle confiance, regardant le siège comme une tentative insolente et hasardée qui échouerait avant trois semaines, comptant sur les armées de secours que la province allait sûrement envoyer, sans parler de l'armée de Metz, en marche déjà, par Verdun et Reims. Et les anneaux de la ceinture de fer s'étaient rejoints, avaient bouclé Paris, et Paris maintenant, séparé du monde, n'était plus que la prison géante de deux millions de vivants, d'où ne venait qu'un silence de mort.

— Ah ! mon Dieu ! murmura Henriette oppressée, combien de temps tout cela durera-t-il, et le reverrons-nous jamais !

Alors, jour à jour, le mois d'octobre s'écoula, des cieux gris et tristes, où le vent ne cessait que pour ramener bientôt des vols plus sombres de nuages.

Un matin, le docteur arriva bouleversé, les mains tremblantes. Il tira un journal belge de sa poche, le jeta sur le lit, en s'écriant :

— Ah ! mes amis, la France est morte, Bazaine vient de trahir !

Jean, adossé contre deux oreillers, somnolent, se réveilla.

— Comment, de trahir ?

— Oui, il a livré Metz et l'armée. C'est le coup de Sedan qui recommence, et cette fois c'est le reste de notre chair et de notre sang.

Puis, reprenant le journal, lisant :

— Cent cinquante mille prisonniers, cent cinquante-trois aigles et drapeaux, cinq cent quarante et un canons de campagne, soixante-seize mitrailleuses, huit cents canons de forteresse, trois cent mille fusils, deux mille voitures d'équipages militaires, du matériel pour quatre-vingt-cinq batteries . . .

Et il continua, donnant les détails : le maréchal Bazaine, enfermé dans Metz avec l'armée, réduit à l'impuissance, ne faisant aucun effort pour rompre le cercle de fer qui l'enserrait ; ses rapports suivis [1] avec le prince Frédéric-Charles, ses troubles et hésitantes combinaisons politiques, son ambition de jouer un rôle décisif qu'il ne semblait pas avoir bien déterminé lui-même, et la catastrophe inéluctable, le destin achevant son œuvre, la famine dans Metz, la capitulation forcée, les chefs et les soldats réduits à accepter les dures conditions des vainqueurs. La France n'avait plus d'armée.

Et après, de toutes parts, du Nord comme du Centre, les nouvelles s'aggravaient. Les Prussiens étaient partout, à Dijon comme à Dieppe, au Mans comme à Vierzon. Puis c'était, presque chaque matin, le lointain fracas [2] de quelque place forte qui capitulait sous les obus. Dès le 28 septembre, Strasbourg avait succombé, après quarante-six jours de siège et trente-sept de bombardement, les murs hachés,

les monuments criblés par près de deux cent mille projectiles. Déjà, la citadelle de Laon avait sauté, Toul s'était rendu ; et venait ensuite le défilé sombre : Soissons avec ses cent vingt-huit canons, Verdun qui en comptait cent trente-six, Neufbrisach cent, La Fère soixante-dix, Montmédy soixante-cinq. Thionville était en flammes, Phalsbourg n'ouvrait ses portes que dans sa douzième semaine de furieuse résistance. Il semblait que la France entière brûlât, s'effondrât, au milieu de l'enragée canonnade.

Henriette et Jean gardèrent une grande tristesse de ces mauvaises nouvelles. Et cette souffrance les rapprochait encore, pendant les tristes heures qu'ils vivaient si seuls, au fond de la grande chambre paisible. Heures bien douces pourtant, car la tendresse était venue, une tendresse qu'ils croyaient fraternelle, entre leurs deux cœurs qui avaient peu à peu appris à se connaître.

Jean, toutefois, durant les longues après-midi où il se retrouvait seul, ne pouvait s'empêcher de songer. Ce qu'il éprouvait pour elle, c'était une reconnaissance infinie, une sorte de respect dévot, qui lui aurait fait écarter, comme sacrilège, toute pensée d'amour. Et, cependant, il se disait que, s'il avait eu une femme comme celle-là, si tendre, si douce, si active, la vie serait devenue une véritable existence de paradis. Puis, ce rêve indéterminé de mariage avait fini par être comme une consolation, une de ces imaginations qu'on sait irréalisables et dont on caresse ses heures de tristesse.

Henriette, elle, n'en était pas même effleurée. Elle ignorait jusqu'au plaisir qu'elle avait fini par prendre à rester des heures près du lit de Jean, à lui lire ces journaux, qui ne leur apportaient pourtant que du chagrin. Jamais sa main, en rencontrant la sienne, n'avait eu même une tiédeur ;

jamais l'idée du lendemain ne l'avait laissée rêveuse, avec le souhait d'être aimée encore. Pourtant, elle n'oubliait, elle n'était consolée que dans cette chambre. Quand elle se trouvait là, s'occupant avec sa douceur active, son cœur se calmait, il lui semblait que son frère reviendrait prochainement, que tout s'arrangerait très bien, qu'on finirait par être tous heureux, en ne se quittant plus. Et elle en parlait sans trouble,[1] tellement il lui paraissait naturel que les choses fussent ainsi, sans qu'il lui vînt à la pensée de s'interroger davantage, dans le don chaste et ignoré de tout son cœur.

Mais, décembre s'acheva, Jean voulut partir. Maintenant, sa jambe était solide, le docteur déclarait qu'il pouvait aller se battre. Et ce fut, pour Henriette, une grande peine, qu'elle s'efforça de cacher. Depuis la désastreuse bataille de Champigny, aucune nouvelle de Paris ne leur était venue. Ils savaient simplement que le régiment de Maurice, exposé à un feu terrible, avait perdu beaucoup d'hommes. Surtout, ce qui les hantait, c'était la crainte que Maurice ne fût mort. Ce silence de la grande ville, là-bas, muette sous l'étreinte de l'investissement, était devenu, dans l'angoisse de leur attente, un silence de tombe. Ils avaient perdu l'espoir de rien apprendre, et, lorsque Jean exprima sa volonté formelle de partir, Henriette n'eut que cette plainte sourde :

— Mon Dieu ! c'est donc fini, je vais donc rester seule !

Le désir de Jean était d'aller rejoindre l'armée du Nord, que le général Faidherbe venait de reconstituer, et ce fut encore le docteur Dalichamp qui offrit de le conduire à Bouillon, dans son cabriolet. Henriette avait absolument voulu accompagner Jean jusqu'à Sedan. Il était en bourgeois, avec un paletot et un chapeau rond, prêtes

par le docteur. Ce jour-là, le soleil luisait sur la neige, par le grand froid terrible. On ne devait que traverser la ville ; mais une grande envie lui vint d'aller remercier le fabricant de ses bontés. Jamais encore Jean n'avait embrassé Henriette. Mais, avant de remonter dans le cabriolet, avec le docteur, il voulut la remercier, elle aussi, de ses bons soins, de l'avoir soigné et aimé comme un frère. Mais il ne trouva pas les mots, il ouvrit les bras, il l'embrassa en sanglotant. Elle était éperdue, elle lui rendit son baiser. Quand le cheval partit, il se retourna, leurs mains s'agitèrent, tandis qu'ils répétaient d'une voix bégayante :

— Adieu ! adieu !

Cette nuit-là, Henriette, rentrée à Remilly, était de service à l'ambulance. Pendant sa longue veillée, elle fut encore prise d'une affreuse crise de larmes, et elle pleura, elle pleura infiniment, en étouffant sa peine entre ses deux mains jointes.

XIII

Au lendemain de Sedan, les deux armées allemandes s'étaient remises à rouler leurs flots d'hommes vers Paris, l'armée de la Meuse arrivait au nord par la vallée de la Marne, tandis que l'armée du prince royal de Prusse, après avoir passé la Seine à Villeneuve-Saint-Georges, se dirigeait sur Versailles, en contournant le ville au sud. Et, ce tiède matin de septembre, quand le général Ducrot, auquel on avait confié le 14e corps, à peine formé, résolut d'attaquer cette dernière, pendant sa marche de flanc, Maurice qui campait dans les bois, à gauche de Meudon, avec son nouveau régiment, le 115e, ne reçut l'ordre de marcher que lorsque le désastre était déjà certain. Quelques obus avaient suffi, une effroyable panique

s'était déclarée dans un bataillon de zouaves composé de recrues, le reste des troupes venait d'être emporté, au milieu d'une débandade telle, que ce galop de déroute ne s'arrêta que derrière les remparts, dans Paris, où l'alarme fut immense. Toutes les positions en avant des forts du sud étaient perdues ; et, le soir même, le dernier fil qui reliait la ville à la France, le télégraphe du chemin de fer de l'Ouest, fut coupé. Paris était séparé du monde.

Ce fut, pour Maurice, une soirée d'affreuse tristesse. Si les Allemands avaient osé, ils auraient campé la nuit sur la place du Carrousel.[1] Mais c'étaient des gens d'absolue prudence, résolus à un siège classique, ayant réglé déjà les points exacts de l'investissement, le cordon de l'armée de la Meuse au nord, de Croissy à la Marne, en passant par Épinay, l'autre cordon de la troisième armée au midi, de Chennevières à Châtillon et à Bougival, pendant que le grand quartier prussien, le roi Guillaume, M. de Bismarck et le général de Moltke régnaient à Versailles. Ce blocus géant, auquel on ne croyait pas, était un fait accompli. Cette ville, avec son enceinte bastionnée de huit lieues et demie de tour, avec ses quinze forts et ses six redoutes détachées, allait se trouver comme en prison.

Paris n'était plus qu'un immense camp retranché. Les préparatifs de défense s'enfiévraient d'heure en heure, les routes coupées, les maisons de la zone militaire rasées, les deux cents canons de gros calibre et les deux mille cinq cents autres pièces utilisées, d'autres canons fondus, tout un arsenal sortant du sol. Après la rupture des négociations de Ferrières, lorsque Jules Favre eut fait connaître les exigences de M. de Bismarck, la cession de l'Alsace, la garnison de Strasbourg prisonnière, trois milliards d'indemnité, un cri de colère s'éleva, la conti-

nuation de la guerre, la résistance fut acclamée, comme une condition indispensable à la vie de la France. Même sans espoir de vaincre, Paris devait se défendre, pour que la patrie vécût.

Puis, un matin, on eut la joie folle des bonnes nouvelles de Coulmiers, Orléans repris, l'armée de la Loire en marche, déjà campée à Étampes, disait-on. Tout fut changé, il ne s'agissait plus que d'aller lui donner la main, de l'autre côté de la Marne. On avait réorganisé les forces militaires, créé trois armées, l'une composée des bataillons de la garde nationale, sous les ordres du général Clément Thomas, l'autre formée des 13e et 14e corps, augmentée des meilleurs éléments pris un peu partout, que le général Ducrot devait conduire à la grande attaque, l'autre enfin, la troisième, l'armée de réserve, faite uniquement de garde mobile et confiée au général Vinoy. Et une foi absolue soulevait Maurice, quand, le 28 novembre, il vint coucher dans le bois de Vincennes, avec le 115e. Les trois corps de la deuxième armée étaient là, on racontait que le rendez-vous, donné à l'armée de la Loire, était pour le lendemain, à Fontainebleau. Puis, tout de suite, ce furent les malechances, les fautes habituelles, une crue[1] subite qui empêcha de jeter les ponts de bateaux, des ordres fâcheux qui attardèrent les mouvements. La nuit suivante, le 115e, un des premiers, passa la rivière; et, dès dix heures, sous un feu effroyable, Maurice pénétra dans le village de Champigny. Il était comme fou, son chassepot lui brûlait les doigts, malgré le froid terrible Son unique vouloir, depuis qu'il marchait, était d'aller ainsi en avant, toujours, jusqu'à ce qu'on eût rejoint les camarades de la province, là-bas. Mais, en face de Champigny et de Bry, l'armée venait de se heurter contre les

murs des parcs de Cœuilly et de Villiers, des murs d'un demi-kilomètre, dont les Prussiens avaient fait des forteresses imprenables. C'était la borne,[1] où tous les courages échouèrent. Dès lors, il n'y eut plus qu'hésitation et recul, le troisième corps s'était attardé, le premier et le deuxième, immobilisés déjà, défendirent deux jours Champigny, qu'ils durent abandonner dans la nuit du 2 décembre, après leur stérile victoire. Cette nuit-là, toute l'armée revint camper sous les arbres du bois de Vincennes, blancs de givre[2] ; et Maurice, les pieds morts, la face contre la terre glacée, pleura.

Ah ! les mornes et tristes journées, après l'avortement de cet immense effort ! La grande sortie, préparée depuis si longtemps, la poussée irrésistible qui devait délivrer Paris, venait d'échouer ; et, trois jours plus tard, une lettre du général de Moltke annonçait que l'armée de la Loire, battue, avait de nouveau abandonné Orléans. C'était le cercle qui se resserrait plus étroit, impossible désormais à rompre. Mais Paris, dans sa fièvre de désespoir, semblait trouver des forces nouvelles de résistance. Les menaces de famine commençaient. Dès le milieu d'octobre, on avait rationné la viande. En décembre, il ne restait pas une bête des grands troupeaux de bœufs et de moutons lâchés[3] au travers du Bois de Boulogne, dans la poussière de leur piétinement continu, et l'on s'était mis à abattre les chevaux. Les provisions, plus tard les réquisitions de farine et de blé devaient donner quatre mois de pain. Quand les farines s'étaient épuisées, il avait fallu construire des moulins dans les gares. Le combustible[4] aussi manquait, on le réservait pour moudre les grains, cuire le pain, fabriquer les armes. Et Paris, sans gaz, éclairé par de rares lampes à pétrole, Paris grelottant

sous son manteau de glace, Paris à qui on rationnait son pain noir et sa viande de cheval, espérait quand même. Tandis que l'armée, à bout de courage et sentant venir la fin, demandait la paix, la population réclamait encore la sortie en masse, la sortie torrentielle, le peuple entier, les femmes, les enfants eux-mêmes, se ruant sur les Prussiens, en un fleuve débordé qui renverse et emporte tout.

Puis dès les premiers jours de janvier, ce fut une autre colère qui le souleva, celle du bombardement des quartiers de la rive gauche. Le souffle d'impopularité croissante qui menaçait d'emporter le général Trochu et le gouvernement de la Défense nationale, en fut accru, au point de les forcer à tenter un suprême et inutile effort. Pourquoi refusaient-ils de mener au feu les trois cent mille gardes nationaux, qui ne cessaient de s'offrir, de réclamer leur part au danger? C'était la sortie torrentielle qu'on exigeait depuis le premier jour, Paris rompant ses digues, noyant les Prussiens sous le flot colossal de son peuple. Il fallut bien céder à ce vœu de bravoure, malgré la certitude d'une nouvelle défaite; mais, pour restreindre le massacre, on se contenta d'employer, avec l'armée active, les cinquante-neuf bataillons de la garde nationale mobilisée. Et, la veille du 19 janvier, ce fut comme une fête : une foule énorme, sur les boulevards et dans les Champs-Élysées, regarda défiler les régiments, qui, musique en tête, chantaient des chants patriotiques. Des enfants, des femmes les accompagnaient, des hommes montaient sur les bancs pour leur crier des souhaits enflammés de victoire. Puis, le lendemain la population entière se porta vers l'Arc de triomphe, une folie d'espoir l'envahit, lorsque, le matin, arriva la nouvelle de l'occupation de Montretout. Des récits épiques couraient sur l'élan irrésistible de la garde nationale, les Prussiens

étaient culbutés, Versailles allait être pris avant le soir. Aussi quel effondrement,[1] à la nuit tombante, quand l'échec inévitable fut connu ! Tandis que la colonne de gauche occupait Montretout, celle du centre, qui avait franchi le mur du parc de Buzenval, se brisait contre un second mur intérieur. Le dégel était venu, une petite pluie persistante avait détrempé les routes, et les canons, ces canons fondus à l'aide de souscriptions, dans lesquels Paris avait mis de son âme, ne purent arriver. A droite, la colonne du général Ducrot, engagée trop tard, restait en arrière. On était au bout de l'effort, le général Trochu dut donner l'ordre d'une retraite générale. On abandonna Montretout, on abandonna Saint-Cloud, que les Prussiens incendièrent. Et, dès que la nuit fut noire, il n'y eut plus, à l'horizon de Paris, que cet incendie immense.

Cette fois, Maurice lui-même sentit que c'était la fin. Huit longs jours encore s'écoulèrent. Paris agonisait, sans une plainte. Les boutiques ne s'ouvraient plus, les rares passants ne rencontraient plus de voitures, dans les rues désertes. On avait mangé quarante mille chevaux, on en était arrivé à payer très cher les chiens, les chats et les rats. Depuis que le blé manquait, le pain, fait de riz et d'avoine, était un pain noir, visqueux,[2] d'une digestion difficile ; et, pour en obtenir les trois cent grammes du rationnement, les queues interminables, devant les boulangeries, devenaient mortelles.[3] Ah ? ces douloureuses stations du siège, ces pauvres femmes grelottantes sous les averses, les pieds dans la boue glacée, toute la misère héroïque de la grande ville qui ne voulait pas se rendre ! La mortalité avait triplé, les théâtres étaient transformés en ambulances. Dès la nuit, les anciens quartiers luxueux tombaient à une paix morne, à des ténèbres profondes,

pareils à des faubourgs de cité maudite, ravagée par la peste. Et, dans ce silence, dans cette obscurité, on n'entendait que le fracas continu du bombardement, on ne voyait que les éclairs des canons, qui embrasaient le ciel d'hiver.

Tout d'un coup, le 29 janvier, Paris sut que, depuis l'avant-veille, Jules Favre traitait avec M. de Bismarck, pour obtenir un armistice; et, en même temps, il apprenait qu'il n'y avait plus que dix jours de pain, à peine le temps de ravitailler la ville. C'était la capitulation brutale qui s'imposait. Paris, morne, dans la stupeur de la vérité qu'on lui disait enfin, laissa faire. Ce même jour, à minuit, le dernier coup de canon fut tiré. Puis, le 29, lorsque les Allemands eurent occupé les forts, Maurice revint camper, avec le 115e, du côté de Montrouge, en dedans des fortifications. Et alors commença pour lui une existence vague, pleine de paresse et de fièvre. La discipline s'était fort relâchée, les soldats se débandaient, attendaient en flânant d'être renvoyés chez eux.

Dans les derniers jours de février, Maurice se décida à déserter, et il disparut, il loua, rue des Orties, en haut de la butte des Moulins, dans une maison à six étages, une étroite chambre meublée, une sorte de belvédère, d'où l'on voyait la mer sans bornes des toitures, depuis les Tuileries jusqu'à la Bastille. D'ailleurs, dès qu'il fut installé, il se fit inscrire dans un bataillon de la garde nationale, et les trente sous de la paye devaient lui suffire. La pensée d'une existence tranquille, égoïste, en province, lui faisait horreur. Même les lettres qu'il recevait de sa sœur Henriette, à laquelle il avait écrit, dès le lendemain de l'armistice, le fâchaient, avec leurs supplications, leur désir ardent de le voir venir se reposer à Remilly. Il re-

fusait, il irait plus tard, lorsque les Prussiens ne seraient plus là.

Et la vie de Maurice vagabonda, oisive, dans une fièvre grandissante. Il ne savait plus comment coulait sa vie, dans l'attente de cette chose indéfinie et monstrueuse qu'il sentait venir. La paix était définitivement conclue, l'Assemblée devait s'installer à Versailles le 20 mars ; et, pour lui, rien n'était fini pourtant, quelque revanche effroyable allait commencer. Le 18 mars, comme il se levait, il reçut une lettre d'Henriette, où elle le suppliait encore de la rejoindre à Remilly, en le menaçant tendrement de se mettre en route elle-même, s'il tardait trop à lui faire cette grande joie. Elle lui parlait ensuite de Jean, elle lui contait comment, après l'avoir quittée dès la fin de décembre pour rejoindre l'armée du Nord, il était tombé malade d'une mauvaise fièvre, dans un hôpital de Belgique ; et, la semaine précédente, il venait seulement de lui écrire que, malgré son état de faiblesse, il partait pour Paris, où il était résolu à reprendre du service. Henriette terminait en priant son frère de lui donner des nouvelles bien exactes sur Jean, dès qu'il l'aurait vu. Alors, Maurice, cette lettre ouverte sous les yeux, fut envahi d'une rêverie tendre. Henriette, Jean, sa sœur tant aimée, son frère de misère et de pitié, mon Dieu ! que ces êtres chers étaient loin de ses pensées de chaque heure, depuis que la tempête habitait en lui ! Cependant, comme sa sœur l'avertissait qu'elle n'avait pu donner à Jean l'adresse de la rue des Orties, il se promit de le chercher, ce jour-là, en allant voir aux bureaux militaires. Mais il était à peine descendu, il traversait la rue Saint-Honoré, lorsque deux camarades de son bataillon lui apprirent les événements de la nuit et de la matinée, à Montmartre. Et tous les trois prirent le pas de course,[1] la tête perdue.

Ah ! cette journée du 18 mars, de quelle exaltation décisive elle souleva Maurice ! Plus tard, il ne put se souvenir nettement de ce qu'il avait dit, de ce qu'il avait fait. Il se revoyait courant Paris, comprenant dès midi que Paris appartenait à la Commune, sans même qu'il y eût de bataille : Thiers et les ministres en fuite du ministère des Affaires étrangères où ils s'étaient réunis, tout le gouvernement en déroute sur Versailles, les trente mille hommes de troupes emmenés à la hâte, laissant [1] plus de cinq mille des leurs, au travers des rues. Puis, vers cinq heures et demie, à un angle du boulevard extérieur, il se revoyait au milieu d'un groupe de forcenés,[2] écoutant sans indignation le récit abominable du meurtre des généraux Lecomte et Clément Thomas. Ah ! des généraux ! il se rappelait ceux de Sedan, des jouisseurs [3] et des incapables ! un de plus, un de moins, ça n'importait guère ! Et le reste de la journée s'achevait dans la même exaltation, qui déformait pour lui toutes choses, une insurrection que les pavés eux-mêmes semblaient avoir voulue, grandie et d'un coup maîtresse dans la fatalité imprévue de son triomphe, livrant enfin à dix heures du soir l'Hôtel de Ville aux membres du Comité central, étonnés d'y être.

Mais un souvenir, pourtant, restait très net dans la mémoire de Maurice : sa rencontre brusque avec Jean. Depuis trois jours, ce dernier se trouvait à Paris où il était arrivé sans un sou, hâve encore, épuisé par la fièvre de deux mois qui l'avait retenu au fond d'un hôpital de Bruxelles ; et, tout de suite, ayant retrouvé un ancien capitaine du 106e , le capitaine Ravaud, il s'était fait engager dans la nouvelle compagnie du 124e, que celui-ci commandait. Il y avait repris ses galons de caporal, il venait, ce soir-là, de quitter justement [4] la caserne du

Prince-Eugène le dernier, avec son escouade, pour gagner la rive gauche, où toute l'armée avait reçu l'ordre de se concentrer, lorsque, sur le boulevard Saint-Martin, un flot de foule arrêta ses hommes. On criait, on parlait de les désarmer. Très calme, il répondait qu'on lui fichât la paix,[1] que tout ça ne le regardait pas, qu'il voulait simplement obéir à sa consigne, sans faire de mal à personne. Mais il y eut un cri de surprise, Maurice qui s'était approché, se jetait à son cou, l'embrassait fraternellement.

— Comment, c'est toi ! . . . Ma sœur m'a écrit. Moi qui voulais, ce matin, aller te demander aux bureaux de la guerre !

De grosses larmes de joie avaient troublé les yeux de Jean.

— Ah ! mon pauvre petit, que je suis content de te revoir ! . . . Moi aussi, je t'ai cherché ; mais où aller te prendre, dans cette grande gueuse [2] de ville ?

La foule grondait toujours, et Maurice se retourna.

— Citoyens, laissez-moi donc leur parler ! Ce sont de braves gens, je réponds d'eux.

Il prit les deux mains de son ami, et à voix plus basse :

— N'est-ce pas, tu restes avec nous ?

Le visage de Jean exprima une surprise profonde.

— Avec vous, comment ça ?

Puis, un instant, il l'écouta s'irriter contre le gouvernement, contre l'armée, rappeler tout ce qu'on avait souffert, expliquer qu'on allait enfin être les maîtres, punir les incapables et les lâches, sauver la République. Et, à mesure qu'il s'efforçait de le comprendre, sa calme figure de paysan illettré s'assombrissait d'un chagrin croissant.

— Ah ! non, non ! mon petit, je ne reste pas, si c'est pour cette belle besogne [1] . . . Mon capitaine m'a dit d'aller à Vaugirard, avec mes hommes, et j'y vais. Quand le tonnerre de Dieu y serait, j'irais tout de même. C'est naturel, tu dois sentir ça.

Il s'était mis à rire, plein de simplicité. Il ajouta :

— C'est toi qui vas venir avec nous.

Mais, d'un geste de furieuse révolte, Maurice lui avait lâché les mains. Et tous deux restèrent quelques secondes face à face, l'un dans l'exaspération du coup de démence qui emportait Paris entier, ce mal venu de loin, des ferments mauvais du dernier règne, l'autre fort de son bon sens et de son ignorance, sain encore d'avoir poussé [2] à part, dans la terre du travail et de l'épargne. Tous les deux étaient frères pourtant, un lien solide les attachait, et ce fut un arrachement, lorsque, soudain, une bousculade qui se produisit, les sépara.

— Au revoir, Maurice !

— Au revoir, Jean !

C'était un régiment, le 79e , dont la masse compacte, débouchant d'une rue voisine, venait de rejeter la foule sur les trottoirs. Il y eut de nouveaux cris, mais on n'osa barrer la chaussée aux soldats, que les officiers entraînaient. Et la petite escouade du 124e, ainsi dégagée, put suivre, sans être retenue davantage.

— Au revoir, Jean !

— Au revoir, Maurice !

De la main, ils se saluaient encore, cédant à la fatalité violente de cette séparation, restant quand même le cœur plein l'un de l'autre.

Les jours suivants, Maurice s'oublia d'abord, au milieu des événements extraordinaires qui se précipitaient. Le 19,

Paris s'était réveillé sans gouvernement, plus surpris qu'effrayé d'apprendre le coup de panique qui venait d'emporter à Versailles, l'armée, les services publics, les ministres. Mais, pendant que l'insurrection triomphante s'emparait définitivement de tous les ministères et de toutes les administrations publiques, la colère et la peur étaient grandes à Versailles, le gouvernement se pressait de réunir des forces militaires suffisantes, pour repousser une attaque qu'il sentait prochaine. Les meilleures troupes des armées du Nord et de la Loire étaient appelées en hâte, une dizaine de jours avaient suffi pour réunir près de quatre-vingt mille hommes, et la confiance revenait si rapide, que, dès le 2 avril, deux divisions, ouvrant les hostilités, enlevèrent aux fédérés Puteaux et Courbevoie.

Maintenant, les troupes réunies à Versailles étaient si nombreuses, qu'on avait pu en former deux armées, l'une de première ligne, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, l'autre de réserve, commandée par le général Vinoy. Quant à la Commune, elle avait pour elle près de cent mille gardes nationaux mobilisés et presque autant de sédentaires ; [1] mais cinquante mille au plus se battaient réellement. Et, comme chaque jour le plan d'attaque des Versaillais s'indiquait davantage, dans Paris, la terreur montait. Paris, irrité d'abord contre Versailles, frissonnant des souffrances du siège, se détachait maintenant de la Commune. L'enrôlement forcé, le décret qui incorporait tous les hommes au-dessous de quarante ans, avait irrité les gens calmes et déterminé une fuite en masse : on s'en allait, par Saint-Denis, sous des déguisements, avec de faux papiers alsaciens, on descendait dans le fossé des fortifications, à l'aide de cordes et d'échelles, pendant les nuits noires. Depuis longtemps, les bourgeois riches étaient partis. Sous le

grand soleil de l'admirable mois de mai, dans les rues désertes, on ne rencontrait plus que la pompe farouche des enterrements de fédérés, tués à l'ennemi, des convois[1] sans prêtres, des corbillards couverts de drapeaux rouges, suivis de foules portant des bouquets d'immortelles.

Maurice, alors, qui n'avait jamais bu, se trouva pris et comme noyé, dans le coup d'ivresse générale. C'était l'épidémie envahissante, la soûlerie[2] chronique, léguée par le premier siège, aggravée par le second, cette population sans pain, ayant de l'eau-de-vie et du vin à pleins tonneaux,[3] et qui s'était saturée, délirante désormais à la moindre goutte. Pour la première fois de sa vie, le 21 mai, un dimanche, Maurice rentra ivre. Il était venu se jeter sur le lit de sa petite chambre, ramené par l'instinct, car jamais il ne se rappela comment il était rentré. Et, le lendemain seulement, le soleil était déjà haut, lorsque des bruits de tocsins, de tambours et de clairons le réveillèrent. La veille, au Point-du-Jour, les Versaillais, trouvant une porte abandonnée, étaient entrés librement dans Paris.

Dès qu'il fut descendu, habillé à la hâte, le fusil en bandoulière, un groupe effaré de camarades, rencontré à la mairie de l'arrondissement,[4] lui conta les faits de la soirée et de la nuit, au milieu d'une confusion telle, qu'il lui fut d'abord difficile de comprendre. C'était que, le 22 au matin, l'armée de Versailles était maîtresse du Trocadéro et de la Muette, sur la rive droite, de Grenelle sur la rive gauche ; et cela, au milieu de la stupeur, de colère et du désarroi de la Commune, criant déjà à la trahison, éperdue à l'idée de l'écrasement inévitable.

Le lendemain, le 23, un mardi printanier de clair et chaud soleil, fut pour Maurice le jour terrible. Les quelques centaines de fédérés, dont il faisait partie et où il y

avait des hommes de plusieurs bataillons, tenaient encore tout le quartier, du quai à la rue Saint-Dominique. Mais la plupart avaient bivouaqué rue de Lille, dans les jardins des grands hôtels qui se trouvaient là. Lui-même s'était endormi profondément, sur une pelouse, à côté du palais de la Légion d'honneur. Dès le matin, il croyait que les troupes débusqueraient du Corps législatif, pour les refouler derrière les fortes barricades de la rue du Bac. Les heures pourtant se passèrent, sans que l'attaque se produisît. Maurice entendit raconter que le drapeau tricolore [1] flottait sur Montmartre : attaquée par trois corps d'armée à la fois, qui avaient lancé leurs bataillons sur la butte, au nord et à l'ouest, par les rues Lepic, des Saules et du Mont-Cenis, la grande batterie du Moulin de la Galette venait d'être prise. Une stupeur, de la rage et de l'effroi accueillaient ces nouvelles, ces progrès si rapides de l'armée. Eh quoi ! Montmartre enlevé en deux heures, Montmartre, la citadelle glorieuse et imprenable de l'insurrection ! Maurice s'aperçut bien que les rangs s'éclaircissaient, des camarades tremblants filaient sans bruit, allaient se laver les mains, mettre une blouse,[2] dans la terreur des représailles. Et il ne resta bientôt que les convaincus, les acharnés, Maurice et une cinquantaine d'autres, décidés à mourir, après en avoir tué le plus possible de ces Versaillais qui traitaient les fédérés en bandits, qui fusillaient les prisonniers en arrière de la ligne de bataille. Depuis la veille, l'exécrable haine avait grandi, c'était l'extermination entre ces révoltés mourant pour leur rêve et cette armée toute fumante de passions réactionnaires, exaspérée d'avoir à se battre encore.

Vers cinq heures, comme Maurice et les camarades se repliaient décidément [3] derrière les barricades de la rue du Bac, descendant de porte en porte la rue de Lille, en tirant

toujours, il vit tout d'un coup une grosse fumée noire sortir par une fenêtre ouverte du palais de la Légion d'honneur. C'était le premier incendie allumé dans Paris ; et, sous le coup de furieuse démence qui l'emportait, il en eut une joie farouche. L'heure avait sonné, que la ville entière flambât[1] donc comme un bûcher immense, que le feu purifiât le monde !

Des heures encore s'écoulèrent, il ne se battait plus que dans la détresse, ne retrouvant en lui, debout, que la sombre volonté de mourir. S'il s'était trompé, qu'il payât au moins l'erreur de son sang ! La barricade qui fermait la rue de Lille, à la hauteur de la rue du Bac, était très forte, faite de sacs et de tonneaux de terre précédée d'un fossé profond. Il la défendait avec une douzaine à peine[2] d'autres fédérés, tous à demi couchés, tuant à coup sûr chaque soldat qui se montrait. Lui, jusqu'à la nuit tombante, ne bougea pas, épuisa ses cartouches, silencieux, dans l'entêtement de son désespoir. Il regardait grossir les grandes fumées du palais de la Légion d'honneur, que le vent rabattait au milieu de la rue, sans qu'on pût encore voir les flammes, sous le jour finissant. Un autre incendie avait éclaté dans un hôtel voisin. Et, brusquement, un camarade vint l'avertir que les soldats, n'osant prendre la barricade de front, étaient en train de cheminer à travers les jardins et les maisons, trouant les murs à coups de pioche. C'était la fin, ils pouvaient déboucher là, d'un instant à l'autre. Les plus acharnés de ses camarades filaient eux-mêmes un à un, épouvantés par l'idée d'être tournés.[3] Enfin, il restait seul, allongé entre deux sacs de terre, ne pensant qu'à tirer toujours, lorsque les soldats, qui avaient cheminé à travers les cours et les jardins, débouchèrent par une maison de la rue du Bac, et se rabattirent.

Dans l'exaltation de cette lutte suprême, il y avait deux grands jours que Maurice n'avait pas songé à Jean. Et Jean non plus ne s'était pas, une seule minute, souvenu de Maurice. La veille, il avait fait le coup de feu[1] au Champ de Mars et sur l'esplanade[2] des Invalides. Puis, ce jour-là, il n'avait quitté la place du Palais-Bourbon que vers midi, pour enlever[3] les barricades du quartier, jusqu'à la rue des Saints-Pères. Lui, si calme, s'était peu à peu exaspéré, dans cette guerre fratricide, au milieu de camarades dont l'ardent désir était de se reposer enfin, après tant de mois de fatigue ; et il y avait encore les récits des abominations de la Commune, qui le jetaient hors de lui, en blessant son respect de la propriété[4] et son besoin d'ordre. Brûler les maisons, brûler les palais, parce qu'on n'était pas les plus forts, ah ça, non, par exemple ![5] Il n'y avait que des bandits capables d'un coup pareil.

Violemment, Jean déboucha dans la rue du Bac, avec les quelques hommes de son escouade. D'abord, il ne vit personne, il crut que la barricade venait d'être évacuée. Puis, là-bas, entre deux sacs de terre, il aperçut un communard qui remuait, qui épaulait, tirant encore dans la rue de Lille. Et ce fut sous la poussée furieuse du destin, il courut, il cloua l'homme sur la barricade, d'un coup de baïonnette.

Maurice n'avait pas eu le temps de se retourner. Il jeta un cri, il releva la tête. Les incendies les éclairaient d'une aveuglante clarté.

— Oh ! Jean, mon vieux Jean, est-ce toi ?

Mourir, il le voulait, il en avait l'enragée impatience. Mais mourir de la main de son frère, c'était trop, cela lui gâtait la mort, en l'empoisonnant d'une abominable amertume.

— Est-ce donc toi, Jean, mon vieux Jean ?

Foudroyé, dégrisé,[1] Jean le regardait. Ils étaient seuls, les autres soldats s'étaient déjà mis à la poursuite des fuyards. Autour d'eux, les incendies flambaient plus haut, les fenêtres vomissaient de grandes flammes rouges, tandis qu'on entendait, à l'intérieur, l'écroulement embrasé des plafonds. Et Jean s'abattit près de Maurice, sanglotant, le tâtant, tâchant de le soulever, pour voir s'il ne pourrait pas le sauver encore.

— Oh ! mon petit, mon pauvre petit !

XIV

Lorsque le train, qui arrivait de Sedan, après des retards sans nombre, finit par entrer dans la gare de Saint-Denis, vers neuf heures, une grande clarté rouge éclairait déjà le ciel, au sud, comme si tout Paris se fût embrasé. A mesure que la nuit s'était faite, cette lueur avait grandi ; et, peu à peu, elle gagnait l'horizon entier, ensanglantant un vol de petits nuages qui se noyaient, vers l'est, au fond des ténèbres accrues.

Henriette, la première, sauta du wagon, inquiète de ces reflets d'incendie, que les voyageurs avaient aperçus, au travers des champs noirs, par les portières du train en marche. D'ailleurs, des soldats prussiens, qui venaient d'occuper militairement la gare, forçaient tout le monde à descendre, tandis que deux d'entre eux, sur le quai d'arrivée, criaient en un rauque français :

— Paris brûle . . . On ne va pas plus loin, tout le monde descend . . . Paris brûle, Paris brûle . . .

Ce fut, pour Henriette, une angoisse terrible. Mon Dieu ! arrivait-elle donc trop tard ? Maurice n'ayant pas

répondu à ses deux dernières lettres, elle avait éprouvé de si mortelles inquiétudes, aux nouvelles de Paris, de plus en plus alarmantes, qu'elle s'était décidée brusquement à quitter Remilly.

Le matin, comme elle se levait au petit jour, pour aller prendre le chemin de fer à Sedan, elle avait vu la cour de la ferme pleine d'un flot de cavaliers, et elle retrouvait encore des Prussiens à Saint-Denis. C'étaient eux qui jetaient ce cri, qui la bouleversait.

Éperdue, Henriette se précipita, avec sa petite valise, demanda des renseignements. On se battait depuis deux jours dans Paris, la ligne ferrée[1] était coupée, les Prussiens restaient en observation. Mais elle voulait passer quand même, elle avisa sur le quai le capitaine qui commandait la compagnie occupant la gare, elle courut à lui.

— Monsieur, je vais rejoindre mon frère dont je suis affreusement inquiète. Je vous en supplie, donnez-moi le moyen de continuer ma route.

Elle s'arrêta, surprise, en reconnaissant le capitaine, dont un bec de gaz venait d'éclairer le visage.

— C'est vous, Otto . . . Oh ! soyez bon, puisque le hasard nous remet une fois encore face à face.

Otto Gunther, le cousin, était toujours serré[2] correctement dans son uniforme de capitaine de la garde. Il avait son air sec[3] de bel officier bien tenu. Et lui ne reconnaissait pas cette femme mince, l'air chétif, avec ses pâles cheveux blonds, son joli visage doux, cachés sous le crêpe de son chapeau. Ce fut seulement à la clarté brave et droite[4] de ses yeux, qu'il finit par se souvenir. Il eut simplement un petit geste.

— Vous savez que j'ai un frère soldat, continuait ardemment Henriette. Il est resté dans Paris, j'ai peur qu'il ne

se soit mêlé à toute cette horrible lutte . . . Je vous en supplie, Otto, donnez-moi le moyen de continuer ma route.

Alors, il se décida à parler.

— Mais je vous assure que je ne puis rien . . . Depuis hier, les trains ne circulent plus, je crois qu'on a enlevé des rails, du côté des remparts. Et je n'ai à ma disposition ni voiture, ni cheval, ni homme pour vous conduire.

— Enfin, reprit Henriette, en tâchant de se calmer, vous savez au moins ce qui se passe, vous pouvez bien me le dire.

Il eut un sourire mince, à peine sensible.

— Paris brûle . . . Tenez ! venez par ici, on voit parfaitement.

Et il marcha devant elle, il sortit de la station, alla le long des rails pendant une centaine de pas, pour atteindre une passerelle[1] de fer, construite en travers de la voie. Quand ils eurent gravi l'étroit escalier et qu'ils se trouvèrent en haut, appuyés à la rampe, l'immense plaine rase se déroula, par-dessus un talus.[2]

— Vous voyez, Paris brûle . . .

Il pouvait être neuf heures et demie. La lueur rouge, qui incendiait le ciel, grandissait toujours. A l'est, le vol de petits nuages ensanglantés s'était perdu, il ne restait au zénith qu'un tas d'encre, où se réflétaient les flammes lointaines. Maintenant, toute la ligne de l'horizon était en feu ; mais, par endroits, on distinguait des foyers plus intenses, des gerbes d'un pourpre vif, dont le jaillissement continu rayait les ténèbres, au milieu de grandes fumées volantes. Et l'on aurait dit que les incendies marchaient, que quelque forêt géante s'allumait là-bas, d'arbre en arbre, que la terre elle-même allait flamber, embrasée par ce colossal bûcher de Paris.

Une douleur croissante serrait le cœur d'Henriette, à l'étouffer, devant l'immensité de la catastrophe. Pendant quelques minutes, son malheur personnel disparut, emporté dans cette expiation de tout un peuple. La pensée du feu dévorant des vies humaines, la vue de la ville embrasée à l'horizon, jetant la lueur d'enfer des capitales maudites et foudroyées, lui arrachaient des cris involontaires. Elle joignit les mains, elle demanda :

— Qu'avons-nous donc fait, mon Dieu ! pour être punis de la sorte ?

Déjà, Otto levait le bras, dans un geste d'apostrophe. Il allait parler, avec la véhémence de ce froid et dur protestantisme militaire qui citait des versets de la Bible. Mais un regard sur la jeune femme, dont il venait de rencontrer les beaux yeux de clarté et de raison, l'arrêta. Et, d'ailleurs, son geste avait suffi, il avait dit sa haine de race,[1] sa conviction d'être en France le justicier,[2] envoyé par le Dieu des armées pour châtier un peuple pervers. Paris brûlait en punition de ses siècles de vie mauvaise, du long amas de ses crimes et de ses débauches. De nouveau, les Germains sauveraient le monde, balayeraient les dernières poussières de la corruption latine.

Il laissa retomber son bras, il dit simplement :

— C'est la fin de tout . . . Un autre quartier s'allume, cet autre foyer, là-bas, plus à gauche . . . Vous voyez bien cette grande raie [3] qui s'étale, ainsi qu'un fleuve de braise.

Tous deux se turent, un silence épouvanté régna. En effet, des crues [4] subites de flammes montaient sans cesse, débordaient dans le ciel, en ruissellements de fournaise. A chaque minute, la mer de feu élargissait sa ligne d'infini, une houle [5] incandescente d'où s'exhalaient maintenant des fumées qui amassaient, au-dessus de la ville,

une immense nuée de cuivre sombre; et un léger vent devait la pousser, elle s'en allait lentement à travers la nuit noire, barrant la voûte de son averse scélérate de cendre et de suie.

Henriette eut un tressaillement, sembla sortir d'un cauchemar; et, reprise par l'angoisse où la jetait la pensée de son frère, elle se fit une dernière fois suppliante.

— Alors, vous ne pouvez rien pour moi, vous refusez de m'aider à entrer dans Paris?

D'un nouveau geste, Otto parut vouloir balayer l'horizon.

— A quoi bon? puisque, demain, il n'y aura plus là-bas que des décombres!

Et ce fut tout, elle descendit de la passerelle, sans dire même un adieu, fuyant avec sa petite valise; tandis que lui resta longtemps encore là-haut, immobile et mince, sanglé[1] dans son uniforme, noyé de nuit, s'emplissant les yeux de la monstrueuse fête que lui donnait le spectacle de la Babylone en flammes.

Comme Henriette sortait de la gare, elle eut la chance de tomber sur une grosse dame qui faisait marché[2] avec un voiturier, pour qu'il la conduisît immédiatement à Paris, rue Richelieu; et elle la pria tant, avec des larmes si touchantes, que celle-ci finit par consentir à l'emmener. Le voiturier, un petit homme noir, fouetta son cheval, n'ouvrit pas la bouche de tout le trajet. Mais la grosse dame ne tarissait[3] pas, racontait comment, ayant quitté sa boutique l'avant-veille, après l'avoir fermée, elle avait eu le tort d'y laisser des valeurs, cachées dans un mur. Aussi, depuis deux heures que la ville flambait, n'était-elle plus obsédée que d'une idée unique, celle de

retourner là-bas, de reprendre son bien, même au travers du feu. A la barrière, il n'y avait qu'un poste [1] somnolent, la voiture passa sans trop de difficulté, d'autant plus que la dame mentait, racontait qu'elle était allée chercher sa nièce pour soigner, à elles deux, son mari blessé par les Versaillais. Les grands obstacles commencèrent dans les rues, des barricades barraient la chaussée à chaque instant, il fallait faire de continuels détours. Enfin, au boulevard Poissonnière, le voiturier déclara qu'il n'irait pas plus loin. Et les deux femmes durent continuer à pied, par la rue du Sentier, la rue des Jeûneurs et tout le quartier de la Bourse. A mesure qu'elles s'étaient approchées des fortifications, le ciel incendié les avait éclairées d'une clarté de plein jour. Maintenant, elles étaient surprises du calme désert de cette partie de la ville, où ne parvenait que la palpitation d'un grondement lointain. Dès la Bourse pourtant, des coups de feu leur arrivèrent, il leur fallut se glisser le long des maisons. Rue de Richelieu, quand elle eut retrouvé sa boutique intacte, ce fut la grosse dame, ravie, qui tint absolument à mettre sa compagne dans son chemin : rue du Hasard, rue Sainte-Anne, enfin rue des Orties. Des fédérés, dont le bataillon occupait encore la rue Sainte-Anne, voulurent un moment les empêcher de passer. Enfin, il était quatre heures, il faisait jour, lorsque Henriette, épuisée d'émotions et de fatigue, trouva grande ouverte la vieille maison de la rue des Orties, et monta l'étroit escalier sombre.

Maurice, à la barricade de la rue du Bac, entre les deux sacs de terre, avait pu se relever sur les genoux, et une espérance s'était emparée de Jean, qui croyait l'avoir cloué au sol.

— Oh ! mon petit, est-ce que tu vis encore ? est-ce que j'aurai cette chance, sale brute que je suis ? . . . Attends, mon petit, il faut que je te sauve.

D'abord, il devait l'emmener de là, car la troupe achevait les blessés. La chance voulait qu'ils fussent seuls, il s'agissait de ne pas perdre une minute. Vivement, à l'aide de son couteau, il fendit la manche, enleva ensuite l'uniforme entier. Du sang coulait, il se hâta de bander le bras solidement, avec des lambeaux arrachés de la doublure.[1] Ensuite, il tamponna la plaie du torse, attacha[2] le bras par dessus. Il avait heureusement un bout de corde, il serra avec force ce pansement barbare, qui offrait l'avantage d'immobiliser tout le côté atteint et d'empêcher l'hémorragie.

— Peux-tu marcher ?

— Oui, je crois.

Mais il n'osait l'emmener ainsi, en manches de chemise. Une brusque inspiration le fit courir dans une rue voisine, où il avait vu un soldat mort, et il revint avec une capote et un képi. Il lui jeta la capote sur les épaules, l'aida à passer son bras valide, dans la manche gauche. Puis, quand il l'eut coiffé du képi :

— Là, tu es des nôtres . . . Où allons-nous ?

— Le mieux encore, ce serait chez moi, dit Maurice. La maison est à l'écart,[3] personne au monde n'y viendra . . Mais c'est de l'autre côté de l'eau, rue des Orties.

Jean, désespéré, irrésolu, mâchait[4] de sourds jurons. Il ne fallait pas songer à filer par le pont Royal, que les incendies éclairaient d'une éclatante lumière de plein soleil, mais, brusquement, une idée lui vint. S'il y avait des barques, au bas du pont Royal, comme autrefois, on allait pouvoir tenter le coup. Ce serait très long, dangereux, pas com-

mode; mais on n'avait pas le choix, et il fallait se décider vite.

Il l'avait saisi par son bras valide, il le soutint, l'aida à franchir le bout de la rue du Bac, au milieu des maisons qui flambaient maintenant de haut en bas, comme des torches démesurées. Une pluie de tisons ardents tombait sur eux, la chaleur était si intense, que tout le poil de leur face grillait. Puis, quand ils débouchèrent sur le quai,[1] ils restèrent comme aveuglés un instant, sous l'effrayante clarté des incendies, brûlant en gerbes[2] immenses, aux deux bords de la Seine.

Jean avait toujours son idée. Il venait bien de trouver là toute une flottille de petites barques. Mais elles étaient enchaînées, comment en détacher une, dégager les rames? Enfin, il découvrit une vieille paire de rames, il put forcer un cadenas, mal fermé sans doute; et, tout de suite, lorsqu'il eut couché Maurice à l'avant du canot, il s'abandonna avec prudence au fil du courant, longeant le bord, dans l'ombre des bains froids et des péniches.[3] Ni l'un ni l'autre ne parlaient plus, épouvantés de l'exécrable spectacle qui se déroulait. A mesure qu'ils descendaient la rivière, l'horreur semblait grandir, dans le recul de l'horizon. Quand ils furent au pont de Solférino, ils virent d'un regard les deux quais en flammes.

A gauche, c'étaient les Tuileries qui brûlaient. Dès la tombée de la nuit, les communards avaient mis le feu aux deux bouts du palais, au pavillon de Flore et au pavillon de Marsan; et, rapidement, le feu gagnait le pavillon de l'Horloge, au centre, où était préparée toute une mine, des tonneaux de poudre entassés dans la salle des Maréchaux. En ce moment, les bâtiments intermédiaires jetaient, par leurs fenêtres crevées, des tourbillons de

fumée rousse que traversaient de longues flammèches bleues. Les toits s'embrasaient, gercés de lézardes ardentes,[1] s'entr'ouvrant, comme une terre volcanique, sous la poussée du brasier intérieur. Mais, surtout, le pavillon de Flore, allumé le premier, flambait, du rez-de-chaussée aux vastes combles, dans un ronflement formidable. Le pétrole, dont on avait enduit le parquet et les tentures, donnait aux flammes une intensité telle, qu'on voyait les fers des balcons se tordre et que les hautes cheminées monumentales éclataient, avec leurs grands soleils sculptés, d'un rouge de braise.

Puis, à droite, c'était d'abord le palais de la Légion d'honneur, incendié à cinq heures du soir, qui brûlait depuis près de sept heures, et qui se consumait en une large flambée de bûcher dont tout le bois s'achèverait[2] d'un coup.

Ensuite, c'était le palais du Conseil d'État, l'incendie immense, le plus énorme, le plus effroyable, le cube de pierre géant aux deux étages de portiques, vomissant des flammes. Les quatre bâtiments, qui entouraient la grande cour intérieure, avaient pris feu à la fois ; et, là, le pétrole, versé à pleines tonnes dans les quatre escaliers, aux quatre angles, avait ruisselé, roulant le long des marches des torrents de l'enfer. Sur la façade du bord de l'eau, la ligne nette de l'attique se détachait en une rampe noircie, au milieu des langues rouges qui en léchaient les bords ; tandis que les colonnades, les entablements, les frises, les sculptures apparaissaient avec une puissance de relief extraordinaire, dans un aveuglant reflet de fournaise. Il y avait surtout là un branle,[3] une force du feu si terrible, que le colossal monument en était comme soulevé, tremblant et grondant sur ses fondations, ne gardant que la carcasse de ses murs épais, sous cette violence

d'éruption qui projetait au ciel le zinc de ses toitures. Ensuite, c'était, à côté, la caserne d'Orsay dont tout un pan brûlait, en une colonne haute et blanche, pareille à une tour de lumière. Et c'était enfin, derrière, d'autres incendies encore, les sept maisons de la rue du Bac, les vingt-deux maisons de la rue de Lille, embrasant l'horizon, détachant les flammes sur d'autres flammes, en une mer sanglante et sans fin.

Jean, étranglé, murmura :

— Ce n'est pas Dieu possible ! la rivière va prendre feu.

La barque, en effet, semblait portée par un fleuve de braise.[1] Sous les reflets dansants de ces foyers immenses, on aurait cru que la Seine roulait des charbons ardents. De brusques éclairs rouges y couraient, dans un grand froissement de tisons jaunes. Et ils descendaient toujours lentement, au fil de cette eau incendiée, entre les palais en flammes, ainsi que dans une rue démesurée de ville maudite, brûlant aux deux bords d'une chaussée de lave en fusion. Soudain, il y eut un fracas épouvantable. C'était, aux Tuileries, le feu, venu des deux bouts, qui atteignait la salle des Maréchaux. Les tonneaux de poudre s'enflammaient, le pavillon de l'Horloge sautait, avec une violence de poudrière. Une gerbe immense monta, un panache qui emplit le ciel noir, le bouquet flamboyant [2] de l'effroyable fête.

Jean n'avait plus qu'une hâte, aborder, échapper au terrible spectacle. Pourtant, il eut la prudence de dépasser encore le pont de la Concorde, de façon à ne débarquer que sur la berge [3] du quai de la Conférence, après le coude de la Seine. Et, à ce moment critique, au lieu de laisser aller le canot, il perdit quelques minutes à l'amarrer solide-

ment, dans son respect instinctif du bien des autres. Son plan était de gagner la rue des Orties, par la place de la Concorde et la rue Saint-Honoré.

Maurice eut surtout de la peine à monter l'escalier de pierre. Puis, en haut, sur le quai, il marcha lentement, au bras de son compagnon, d'un pas de somnambule. Bien que le jour ne se levât pas encore, le reflet des incendies voisins éclairait la vaste place d'une aube livide. Ils en traversèrent la solitude, le cœur serré de cette morne dévastation. Aux deux bouts, de l'autre côté du pont et à l'extrémité de la rue Royale, on distinguait confusément les fantômes du Palais-Bourbon et de la Madeleine, labourés par la canonnade. La terrasse des Tuileries, battue en brèche, s'était en partie écroulée. Sur la place même, des balles avaient troué le bronze des fontaines, le tronc géant de la statue de Lille gisait par terre, coupé en deux par un obus, tandis que la statue de Strasbourg, à côté, voilée de crêpe,[1] semblait porter le deuil de tant de ruines.

Jean évita la barricade qui fermait la rue Royale, entre le ministère de la Marine et le Garde-Meuble, sauvés du feu. Il entendait, derrière les sacs et les tonneaux de terre dont elle était faite, de grosses voix de soldats. Bien que la barricade, barrant la rue Saint-Florentin et la rue de Rivoli, parût plus formidable encore, avec ses hautes constructions savantes, Jean avait eu l'instinct d'y sentir le passage moins dangereux. Elle était en effet complètement évacuée, sans que la troupe eût encore osé l'occuper. Des canons y dormaient, dans un lourd abandon. Pas une âme derrière cet invincible rempart, rien qu'un chien errant qui se sauva. Mais, comme Jean se hâtait, dans la rue Saint-Florentin, soutenant Mau-

rice affaibli, ce qu'il craignait arriva, ils se heurtèrent contre toute une compagnie du 88e de ligne, qui avait tourné la barricade.

— Mon capitaine, expliqua-t-il, c'est un camarade que ces brigands viennent de blesser, et que je conduis à l'ambulance.

La capote, jetée sur les épaules de Maurice, le sauva, et le cœur de Jean sautait à se rompre, pendant qu'ils descendaient enfin ensemble la rue Saint-Honoré. Puis, rue des Frondeurs, ils tombèrent dans un poste de communards ;[1] mais ceux-ci, effrayés, croyant à l'arrivée de tout un régiment, prirent la fuite. Et il ne restait qu'un bout de la rue d'Argenteuil à suivre, pour être rue des Orties.

Ah ! cette rue des Orties, avec quelle fièvre d'impatience Jean la souhaitait, depuis quatre grandes heures ! Lorsqu'ils y entrèrent, ce fut une délivrance. Elle était noire, déserte, silencieuse, comme à cent lieues de la bataille. La maison, une vieille et étroite maison sans concierge, dormait d'un sommeil de mort.

— J'ai les clefs dans ma poche, bégaya Maurice. La grande est celle de la rue, la petite, celle de ma chambre, tout en haut.

Et il succomba, il s'évanouit, entre les bras de Jean, dont l'inquiétude et l'embarras furent extrêmes. Il en oublia de refermer la porte de la rue, et dut le monter à tâtons, dans cet escalier inconnu, en évitant les chocs, de peur d'amener du monde. Puis, en haut, il se perdit, il lui fallut poser le blessé sur une marche, chercher la porte, à l'aide d'allumettes qu'il avait heureusement ; et ce fut seulement lorsqu'il l'eut trouvée, qu'il redescendit le prendre. Enfin, il le coucha sur le petit lit de fer, en face de la fenêtre, dominant Paris, qu'il ouvrit toute large, dans

un besoin de grand air et de lumière. Le jour naissait, il tomba devant le lit, sanglotant, assommé et sans force, sous le réveil de cette affreuse pensée qu'il avait tué son ami.

Des minutes durent s'écouler, il fut à peine surpris, en apercevant soudain Henriette. Rien n'était plus naturel, son frère était mourant, elle arrivait. Il ne l'avait pas même vue entrer, peut-être se trouvait-elle là depuis des heures. Maintenant, affaissé sur une chaise, il la regardait stupidement s'agiter, sous le coup de mortelle douleur qui l'avait frappée, à la vue de son frère sans connaissance, couvert de sang. Il finit par avoir un souvenir, il demanda :

— Dites donc, vous avez refermé la porte de la rue ?

Bouleversée, elle répondit affirmativement, d'un signe de tête ; et, comme elle venait enfin lui donner ses deux mains, dans un besoin d'affection et de secours, il reprit :

— Vous savez, c'est moi qui l'ai tué . . .

Elle ne comprenait pas, elle ne le croyait pas. Il sentait les deux petites mains rester calmes dans les siennes.

— C'est moi qui l'ai tué . . . Oui, là-bas, sur une barricade . . . Il se battait d'un côté, moi de l'autre . . .

Les petites mains se mirent à trembler.

— On était comme des hommes soûls,[1] on ne savait plus ce qu'on faisait . . . C'est moi qui l'ai tué . . .

Alors, Henriette retira ses mains, frissonnante, toute blanche, avec des yeux de terreur qui le regardaient fixement. C'était donc là fin de tout, et rien n'allait donc survivre, dans son cœur broyé[2] ? Ah ! ce Jean, à qui elle pensait le soir même, heureuse du vague espoir de le revoir peut-être ! Et il avait fait cette chose abominable, et il venait pourtant de sauver encore Maurice, puisque c'était

lui qui l'avait rapporté là, au travers de tant de dangers ! Elle ne pouvait plus lui abandonner ses mains, sans un recul de tout son être. Mais elle eut un cri, où elle mit la dernière espérance de son cœur combattu.

— Oh ! je le guérirai, il faut que je le guérisse maintenant !

Pendant ses longues veillées à l'ambulance de Remilly, elle était devenue très experte à soigner, à panser les blessures. Et elle voulut tout de suite examiner celles de son frère, qu'elle déshabilla, sans le tirer de son évanouissement. Mais, quand elle défit le pansement sommaire imaginé par Jean, il s'agita, il eut un faible cri, en ouvrant de grands yeux de fièvre. Tout de suite, d'ailleurs, il la reconnut, il sourit.

— Tu es donc là ? Ah ! que je suis content de te voir avant de mourir.

Elle le fit taire, d'un beau geste de confiance.

— Mourir, mais je ne veux pas ? je veux que tu vives ! . . . Ne parle plus, laisse-moi faire !

Cependant, lorsque Henriette eut examiné le bras traversé, les côtes atteintes, elle s'assombrit, ses yeux se troublèrent. Vivement, elle prenait possession de la chambre, parvenait à trouver un peu d'huile, déchirait de vieilles chemises pour en faire des bandes, tandis que Jean descendait chercher une cruche d'eau. Il n'ouvrait plus la bouche, il la regarda laver les blessures, les panser adroitement, incapable de l'aider, anéanti, depuis qu'elle était là. Enfin, comme il parlait de s'en aller, pour rejoindre son régiment, il fut entendu que, dès qu'il lui serait possible de s'échapper, il reviendrait, en tâchant de ramener un chirurgien avec lui.

Il ne put revenir que le soir, vers huit heures, après la nuit tombée. Et il ne revenait pas seul, un hasard lui

avait fait rencontrer l'ancien major du 106e, qu'il amenait dans un coup de désespoir, n'ayant pu trouver un autre médecin, en se disant que, tout de même, ce terrible homme, à tête de lion, était un brave homme.

Quand Bouroche, qui ne savait pour quel blessé ce soldat suppliant le dérangeait, et qui grognait d'être monté si haut, eut compris qu'il avait sous les yeux un communard, il entra d'abord dans une violente colère.

— Tonnerre de Dieu ! est-ce que vous vous fichez de moi[1] ? . . . Des brigands qui sont las[2] de voler, d'assassiner et d'incendier ! . . . Son affaire est claire, à votre bandit, et je me charge de le faire guérir, oui ! avec trois balles dans la tête !

Mais la vue d'Henriette, si pâle dans sa robe noire, avec ses beaux cheveux blonds dénoués, le calma brusquement.

— C'est mon frère, monsieur le major, et c'est un de vos soldats de Sedan.

Il ne répondit pas, débanda les plaies, les examina en silence, tira des fioles de sa poche et refit un pansement, en montrant à la jeune femme comment on devait s'y prendre.[3] Puis, de sa voix rude, il demanda tout à coup au blessé :

— Pourquoi t'es-tu mis du côté des gredins,[4] pourquoi as-tu fait une saleté[5] pareille ?

Maurice, les yeux luisants, le regardait depuis qu'il était là, sans ouvrir la bouche. Il répondit ardemment, dans sa fièvre :

— Parce qu'il y a trop de souffrance, trop d'iniquité et trop de honte !

Alors, Bouroche eut un grand geste, comme pour dire qu'on allait loin, quand on entrait dans ces idées-là. Il fut

sur le point de parler encore, finit par se taire. Et il partit, en ajoutant simplement :

— Je reviendrai.

Deux jours se passèrent, le jeudi et le vendredi,[1] au milieu des mêmes incendies et des mêmes massacres. Le fracas du canon ne cessait pas ; les batteries de Montmartre, dont l'armée de Versailles s'était emparée, canonnaient sans relâche celles que les fédérés avaient installées à Belleville et au Père-Lachaise ; et ces dernières tiraient au hasard sur Paris : des obus étaient tombés rue Richelieu et à la place Vendôme.

Le vendredi soir, comme Jean s'échappait de la place du Carrousel, pour retourner rue des Orties, il assista, au bas de la rue Richelieu, à une exécution sommaire, dont il resta bouleversé. Il venait de voir des habitants du quartier amenant une femme et deux hommes au poste qui gardait le Théâtre-Français. Les bourgeois se montraient plus féroces que les soldats, les journaux qui avaient reparu poussaient à l'extermination. Toute une foule violente s'acharnait contre la femme surtout, une de ces pétroleuses dont la peur hantait les imaginations hallucinées,[2] qu'on accusait de rôder le soir, de se glisser le long des habitations riches, pour lancer des bidons de pétrole enflammé dans les caves. On venait, criait-on, de surprendre celle-là, accroupie devant un soupirail[3] de la rue Sainte-Anne. Et, malgré ses protestations et ses sanglots, on la jeta, avec les deux hommes, au fond d'une tranchée de barricade qu'on n'avait pas comblée encore, on les fusilla dans ce trou de terre noire, comme des loups pris au piège. Des promeneurs regardaient, une dame s'était arrêtée avec son mari, tandis qu'un mitron,[4] qui portait une tourte dans le voisinage, sifflait un air de chasse.[5]

Jean se hâtait de gagner la rue des Orties, le cœur glacé. Henriette, au bruit des pas qui montaient, était sortie sur le palier.

— Soyez prudent, il est aujourd'hui dans un état de surexcitation extraordinaire . . . Le major est revenu, il m'a désespérée.

En effet, Bouroche avait hoché la tête, en ne pouvant rien promettre encore. Peut-être, tout de même, la jeunesse du blessé triompherait-elle des accidents qu'il redoutait.

— Ah ! c'est toi, dit fiévreusement Maurice à Jean, dès qu'il l'aperçut. Je t'attendais, qu'est-ce qu'il se passe, où en est-on ?

Et, le dos contre son oreiller, en face de la fenêtre qu'il avait forcé sa sœur à ouvrir, montrant la ville redevenue noire, qu'un nouveau reflet de fournaise éclairait :

— Hein ? ça recommence, Paris brûle, Paris brûle tout entier, cette fois !

Dès le coucher du soleil, l'incendie du Grenier d'Abondance avait enflammé les quartiers lointains, en haut de la coulée de la Seine. Aux Tuileries, au Conseil d'État, les plafonds devaient crouler, activant le brasier des poutres qui se consumaient, car des foyers partiels s'étaient rallumés, des flammèches et des étincelles montaient par moments. Beaucoup des maisons qu'on croyait éteintes, se remettaient ainsi à flamber. Depuis trois jours, l'ombre ne pouvait se faire, sans que la ville parût reprendre feu, comme si les ténèbres eussent soufflé sur les tisons rouges encore, les ravivant, les semant aux quatre coins de l'horizon. Ah ! cette ville d'enfer qui rougeoyait[1] dès le crépuscule, allumée pour toute une semaine, éclairant de ses torches monstrueuses les nuits de la semaine san-

glante ! Et, cette nuit-là, quand les docks de la Villette brûlèrent, la clarté fut si vive sur la cité immense, qu'on put la croire réellement incendiée par tous les bouts, cette fois, envahie et noyée sous les flammes. Dans le ciel saignant, les quartiers rouges, à l'infini, roulaient le flot de leurs toitures de braise.

— C'est la fin, répéta Maurice, Paris brûle !

Il s'excitait avec ces mots, redits à vingt reprises, dans un besoin fébrile de parler, après la lourde somnolence qui l'avait tenu presque muet, pendant trois jours. Mais un bruit de larmes étouffées lui fit tourner la tête.

— Comment, petite sœur, c'est toi, si brave ! . . . Tu pleures parce que je vais mourir . . .

Elle l'interrompit, en se récriant.

— Mais tu ne mourras pas !

— Si, si, ça vaut mieux, il le faut ! . . . Ah ! va, ce n'est pas grand'chose de bon qui s'en ira [1] avec moi. Rappelle-toi donc ce que tu m'as dit, le lendemain de Sedan, quand tu prétendais que ce n'était pas mauvais, parfois, de recevoir une bonne gifle [2] . . . Et tu ajoutais que, lorsqu'on avait de la pourriture quelque part, un membre gâté, ça valait mieux de le voir par terre, abattu d'un coup de hache, que d'en crever comme d'un choléra . . . J'ai songé souvent à cette parole, depuis que je me suis trouvé seul, enfermé dans ce Paris de démence [3] et de misère . . . Eh bien ! c'est moi qui suis le membre gâté que tu as abattu . . .

Son exaltation grandissait, il n'écoutait même plus les supplications d'Henriette et de Jean, terrifiés. Et il continuait, dans une fièvre chaude, abondante en symboles, en images éclatantes. C'était la partie saine de la France, la raisonnable, la pondérée,[4] la paysanne, celle qui était restée le plus près de la terre, qui supprimait la partie

folle, exaspérée, gâtée par l'Empire, détraquée de rêveries et de jouissances ; et il lui avait ainsi fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Mais le bain de sang était nécessaire, et de sang français, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur.

Le dimanche[1] soir, au déclin du jour, lorsque Jean monta le sombre escalier de la maison, rue des Orties, un affreux pressentiment lui serrait le cœur. Il entra, et tout de suite il vit l'inévitable fin, Maurice mort sur le petit lit, étouffé par l'hémorragie que Bouroche redoutait. L'adieu rouge du soleil glissait par la fenêtre ouverte, deux bougies brûlaient déjà sur la table, au chevet du lit. Et Henriette, à genoux dans ses vêtements de veuve qu'elle n'avait pas quittés, pleurait en silence.

Au bruit, elle leva la tête, elle eut un frisson, à voir entrer Jean. Lui, éperdu, allait se précipiter, prendre ses mains, mêler d'une étreinte sa douleur à la sienne. Mais il sentit les petites mains tremblantes, tout l'être frémissant et révolté qui se reculait, qui s'arrachait, à jamais. N'était-ce pas fini entre eux, maintenant? La tombe de Maurice les séparait, sans fond. Et lui aussi ne put que tomber à genoux, en sanglotant tout bas.

Et, à cette minute, leurs yeux se rencontrèrent, et ils restèrent bouleversés de ce qu'ils pouvaient enfin y lire nettement. Le passé s'évoquait, la chambre perdue de Remilly, où ils avaient vécu des jours si tristes et si doux. Lui, retrouvait son rêve, d'abord inconscient, ensuite à peine formulé : la vie là-bas, un mariage, une petite maison, la culture d'un champ qui suffirait à nourrir un ménage de braves gens modestes. Maintenant, c'était un désir ardent, une certitude aiguë qu'avec une femme comme elle, si

tendre, si active, si brave, la vie serait devenue une véritable existence de paradis. Et, elle, qui autrefois n'était pas même effleurée par ce rêve, dans le don chaste et ignoré de son cœur, voyait clair à présent, comprenait tout d'un coup. Ce mariage lointain, elle-même l'avait voulu alors, sans le savoir. La graine qui germait avait cheminé sourdement, elle l'aimait d'amour, ce garçon près duquel elle n'avait d'abord été que consolée. Et leurs regards se disaient cela, et ils ne s'aimaient ouvertement, à cette heure, que pour l'adieu éternel. Il fallait encore cet affreux sacrifice, l'arrachement dernier, leur bonheur possible la veille s'écroulant aujourd'hui avec le reste, s'en allant avec le flot de sang qui venait d'emporter leur frère.

Jean se releva, d'un long et pénible effort des genoux.

— Adieu !

Sur le carreau, Henriette restait immobile.

— Adieu !

Mais Jean s'était approché du corps de Maurice. Il le regarda, avec son grand front qui semblait plus grand, sa longue face mince, ses yeux vides, jadis un peu fous, où la folie s'était éteinte. Il aurait bien voulu l'embrasser, son cher petit, comme il l'avait nommé tant de fois, et il n'osa pas. Il se voyait couvert de son sang, il reculait devant l'horreur du destin.

Plein d'angoisse, il se retourna vers Paris. A cette fin si claire d'un beau dimanche, le soleil oblique, au ras de l'horizon, éclairait la ville immense d'une ardente lueur rouge. On aurait dit un soleil de sang, sur une mer sans borne. Les vitres des milliers de fenêtres braisillaient,[1] comme attisées sous des soufflets invisibles ; les toitures s'embrasaient, telles que des lits de charbons ; les pans de murailles jaunes, les hauts monuments, couleur de rouille, flambaient

avec les pétillements de brusques feux de fagots, dans l'air du soir. Les incendies continuaient, de grosses fumées rousses montaient toujours, on entendait une rumeur énorme, peut-être les derniers râles des fusillés,[1] à la caserne Lobau, peut-être la joie des femmes et le rire des enfants, dînant dehors après l'heureuse promenade, assis aux portes des marchands de vin. Des maisons et des édifices saccagés, des rues éventrées,[2] de tant de ruines et de tant de souffrances, la vie grondait encore, au milieu du flamboiement de ce royal coucher d'astre,[3] dans lequel Paris achevait de se consumer en braise.[4]

Alors, Jean eut une sensation extraordinaire. Il lui sembla, dans cette lente tombée du jour, au-dessus de cette cité en flammes, qu'une aurore déjà se levait. C'était bien pourtant la fin de tout, un acharnement[5] du destin, un amas de désastres tels, que jamais nation n'en avait subi d'aussi grands : les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyée sous le sang, des décombres et des morts à pleins quartiers,[6] plus d'argent, plus d'honneur, tout un monde à reconstruire ! Lui-même y laissait son cœur déchiré, Maurice, Henriette, son heureuse vie de demain emportée dans l'orage. Et pourtant, par delà la fournaise, hurlante[7] encore, la vivace espérance renaissait, au fond du grand ciel calme, d'une limpidité souveraine. C'était le rajeunissement certain de l'éternelle nature, de l'éternelle humanité, le renouveau promis à qui espère et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la sève empoisonnée jaunissait les feuilles.

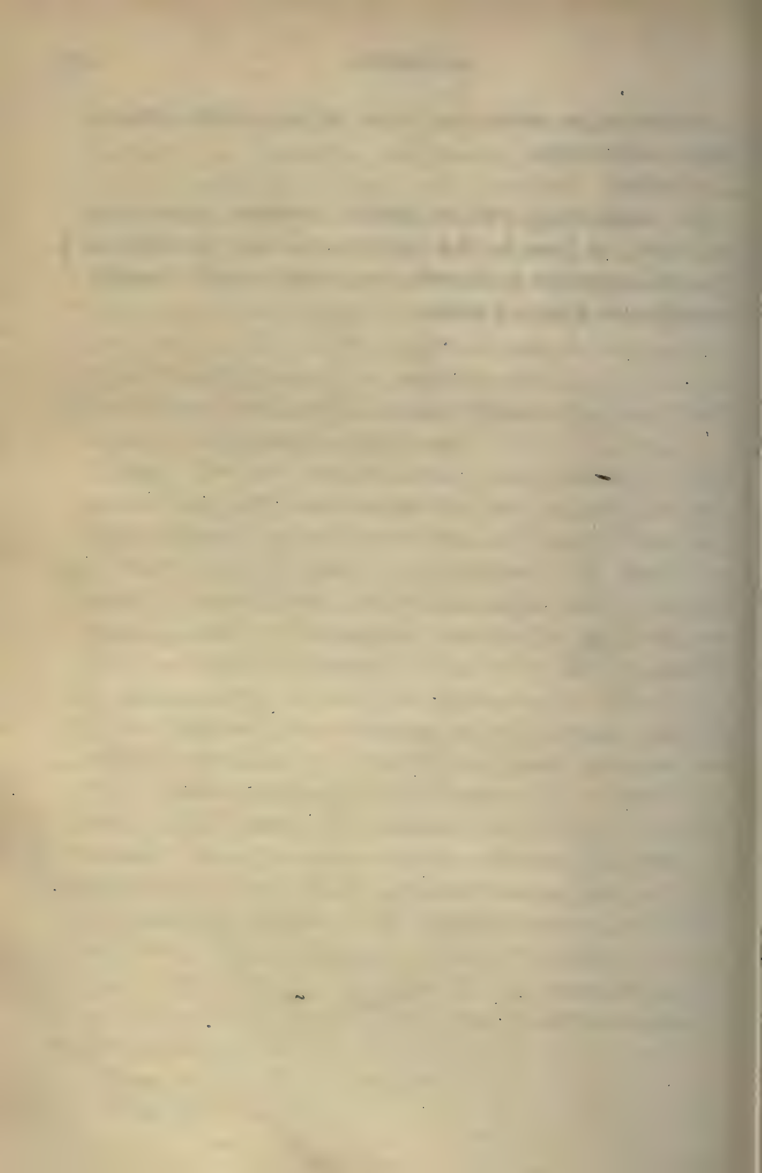
Dans un sanglot, Jean répéta :

— Adieu !

Henriette ne releva pas la tête, la face cachée entre ses deux mains jointes.

— Adieu !

Le champ ravagé était en friche,[1] la maison brûlée était par terre ; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire.



NOTES.

CHAPTER I.

In Camp at Mulhouse.

War was declared by France July 19. On July 28 Napoleon took command at Metz, with MacMahon at Châlons. On Aug. 2 the French had a slight success at Saarbrücken and a serious reverse at Weissenburg. On Aug. 6 the Germans defeated the French at Saarbrücken-Spickeren and at Wœrth-Frœschwiller. Here begins La Débâcle.

Page 1. — 1. **Débâcle,** *collapse.* Originally, "breaking up," as of an ice-gorge.

2. **tentes-abris,** *shelter-tents.* 3. **faisceaux,** *stacked muskets.*

4. **bandière,** *flag-line.* 5. **vivres,** *rations.*

6. **bois,** i.e. for cooking. 7. **coups,** *gulps.* 8. **casser,** *paralyse.*

9. **cantine,** *suttler's tent.*

Page 2. — 1. **tout juste,** *just enough.*

2. **Ça prend,** "*It's catching fire.*" 3. **outres,** *wine-skins.*

Page 3. — 1. **à fleur de tête,** *prominent.* Literally, "on a level with."

2. **réformer,** *relieve from military service,* on account of some defect.

3. **maréchal des logis,** *cavalry-sergeant.* — **crâne et d'aplomb,** *bold, downright.*

4. **dépôt,** *training-camp.*

5. **porter le sac,** *carry a knapsack,* i.e. be a private.

Page 4. — 1. **je m'en fiche,** "*I don't care.*" *Ficher,* the subject of many notes (pp. 7, 10, 13, 72, 74, 108, 168, 173, etc.), has always in its familiar use a suggestion of contempt or indifference.

2. **état major,** *staff-officers.* 3. **braillard,** *loud-voiced,* "brawling."

4. **estafettes,** *couriers.* 5. **meules,** *hay-stacks* (not "mill-stones").

Page 5. — 1. **grande armée,** i.e. of Napoleon I.
2. **gloire,** i.e. from a military career. 3. **droit,** *legal studies.*
4. **saignée,** *made great sacrifices.* 5. **comptable,** *accountant.*
6. **contremaître,** *superintendent.* 7. **gamine,** "*forward little girl.*"

Page 6. — 1. **histoire,** *lying story.* Cp. p. 67, note 1, and 206, note 3.
2. **l'avait faché avec,** *had caused him to break with.* Inelegant. — **vilaine histoire,** *low affair.* — **saleté,** *dirty trick.*

Page 7. — 1. **Fichtre!** *Confound it!*
2. **faire pincer,** "*catch it,*" i.e. be punished.
3. **en train de causer,** *keeping up the conversation.*
4. **qu'est-ce qu'il fiche,** "*what business has he.*" Cp. p. 4, note 1. —**particulier,** *civilian.*

Page 8. — 1. **devait,** *was to.* Here, as often, there is no suggestion of "ought."
2. **conscience,** *consciousness.*
3. **échelonnés,** *placed diagonally,* in echelon. 4. **gâchis,** *tangle.*
5. **partie,** *starting from.* 6. **allongé une raclée,** "*given a crack.*"

Page 9. — 1. **par les femmes,** *on the female side.*
2. **bien de là-bas,** i.e. a thorough German.
3. **coupante,** *sharp, precise.* 4. **diable,** "*fellow.*"
5. **creusée,** *wrinkled.*
6. **Sébastopol,** a Russian port and fortress besieged by the French and English in the Crimean War, 1854–5.
7. **Solférino,** a decisive battle in the Franco-Austrian War, 1859.
8. **manque tel,** *such a lack.* Zola puts *tel* between a noun and its modifying clause more frequently than most writers.
9. **passer capitaine,** *attain the grade of captain.*

Page 10. — 1. **chevalier errant,** *knight-errant,* in allusion to his Quixotic character.
5. **faisait chaud au cœur,** *warmed his heart.*
3. **et voilà qui était parler,** "*that was the way to talk.*"
4. **mal fichu,** "*cared a snap.*" Cp. p. 4, note 1. The French arsenals at the beginning of the war were found very ill stored.
5. **colporteur,** *book-peddler.* 6. **rossée,** *whipped.*
7. **Castiglione,** etc., victories of Napoleon between 1796 and 1812.
8. **de haut . . . en large,** "*up and down, right and left.*"

Page 11. — 1. **ailes ni pattes,** "*wings nor paws,*" i.e. arms nor legs.

2. **rossé . . . miettes,** i.e. whipped so that you could sweep up the bits.

3. **dû,** *been forced.*

4. **la tête.** Note the singular where we should use the plural.

5. **couvé,** *smouldered.*

6. **braillarde,** *noisy,* "*brawling.*" Cp. p. 4, note 3.

Page 12. — 1. **devaient se gâter,** *must be going wrong.* Cp. p. 207, note 3.

2. **affolées,** *wild.*

Page 13. — 1. **fichu sort !** *confound the luck!* Cp. p. 4, note 1.

2. **têtu,** *heady, stubborn.* 3. **tape,** *rap.*

4. **cogner,** *hit,* "*hit back.*" 5. **d'enfant,** *childish.*

6. **louche,** *dubious.* Cp. p. 81, note 2.

7. **aube de deuil,** *mournful dawn.*

CHAPTER II.

Marching and Countermarching.

Aug. 7 to 21. — The VIIth Corps left Mulhouse on the 7th, reached Belfort on the 8th, remained there till the 19th, reached Paris on the 20th, and Rheims on the 21st. Meantime MacMahon, whom Napoleon joined on the 16th, had concentrated on Rheims, and Bazaine, after very heavy fighting on Aug. 16, 17, and 18, had retreated to Metz, where he was besieged.

Page 13. — 8. **distribution,** i.e. of the rations.

9. **crépita,** *crackled.*

Page 14. — 1. **faim de chien,** "*hungry as dogs.*"

2. **Un autre jour.** Said cynically. "*Some other day.*"

3. **sourde,** *dumb* (not "deaf"). 4. **des forces,** *strength.*

5. **traînait le pied,** *straggled.* **s'allongeait,** *trailed.*

6. **capote de campagne,** *campaign cloak.* 7. **chape,** *cape.*

Page 15. — 1. **se reprend,** *gets a fresh hold on.*

2. **dans le vrai,** "*On the right track.*"

3. **zut !** *there !* Exclamation of relief.

4. **vingt-cinq kilos**, equivalent to fifty-six pounds.
5. **bretelles**, *shoulder-straps* of the knapsack.
6. **empoignerait**, *put under arrest.*

Page 16. — 1. **cochon**, *beast* (not "pig" nor "hog").
2. **Je ne vous l'envoie pas dire**, "*I tell you so to your face,*" i.e. don't send to tell you.

Page 17. — 1. **en savez plus long**, *know more about it.*
2. **étape**, *camping-ground*, but properly "day's march."
3. **la nuit se faisait**, *it was growing dark.*
4. **éclopés**, *lame, foot-sore.*

Page 18. — 1. **biscuit**, "*hard-tack.*"
2. **fourbues**, *stiff-legged.* Properly of horses.
3. **genêts**, *broom-corn.* 4. **éreintés**, *worn-out.* Inelegant.

Page 19. — 1. **écrasé**, *crushed* morally, *hopeless.*
2. **crachait**, *cast.* Literally "spit." The word carries peculiar contempt or indignation to a French ear.
3. **froid**, *cold chill, shudder.* 4. **ailleurs**, *away, elsewhere.*

Page 20. — 1. **eux**, emphatic nominative, to distinguish these from other French troops. Zola uses this form more frequently than most writers.
2. **frissonants**, *quivering.* 3. **pointe**, *raid.*
4. **Forêt-Noire**, *Black Forest*, or Schwarzwald, in Baden.
5. **wagons à bestiaux**, *cattle-cars*, regularly used for transporting troops in war-time.

Page 21. — 1. **Charentonneau**, colloquial for Charenton, a suburb of Paris, noted for its insane-asylum.
2. **casser la gueule**, "*break their necks.*" Slang.
3. **sacré lâche**, "*you big coward.*" Intensive.
4. **répète . . . cogne**, "*Say that again and you'll see I'll* (not "how I'll") *strike.*
5. **crânerie**, *boldness, bravado.*

Page 22. — 1. **gamelle**, *mess* where the squad ate together. Properly the "dish" from which they ate.
2. **fredaine**, *boyish prank.* 3. **tonnelle**, *arbor.*

Page 23. — 1. **bon enfant,** "*homey,*" *cosey.*

2. **vieille guinguette,** "*old-fashioned country inn.*"

3. **Est . . . déjeune,** *Will you have lunch, sir?*

Page 24. — 1. **hiérarchie,** *difference in military rank.*

2. **demi-tasse,** *after-dinner coffee.*

3. **pousse-café,** a small glass of *liqueur* taken after dinner.

4. **éclaboussés,** *flecked* (not "splashed").

5. **cent-gardes,** *Imperial Guards.* The statement in regard to the uniform is inaccurate. In the campaign the Guards wore a blue cloth tunic with red braid and blue striped trousers. See Verly: Escadron des Cent-Gardes, Paris, 1894.

6. **soleil,** alluding to the shape and brightness of the breast-plate.

7. **tirée,** *drawn, pinched* by pain.

8. **Foutu,** "*Used up,*" "*Worn out.*" Slang. Cp. notes to pp. 66, 68, 78, 149, 159, 160, 204.

Page 25. — 1. **abeilles,** bees, the symbolic insect of the Napoleonic dynasty.

CHAPTER III.

An Army Without Head or Heart.

Aug. 23 to 31.—On the 23d and 24th MacMahon made forced marches toward Metz, reaching Contreuve (37½ miles). Then for three days he hesitated between Contreuve and Vouziers (6 miles). Retreat was then resolved on, and Maurice passed the night of the 27th at Chêne, but woke to find the army advancing once more. They reached Boult aux Bois on the 28th, Oches on the 29th, Remilly on the 30th. Meantime the Germans had been closing in on Metz and Sedan and had routed the Fifth French Corps at Beaumont, Aug. 30. On the early morning of the 31st, Jean and Maurice entered Sedan and passed the night of the 31st on the plateau above the town.

Page 26. — 1. **ruissellement,** *rippling, flowing.*

2. **soixante kilomètres,** equivalent to 37½ miles.

Page 27. — 1. **étaient . . . vitesse,** *had been outmarched again.*

2. **jamais dû,** *were never to.* Cp. p. 8, note 1.

Page 28. — 1. **en face,** *opposite.*

2. **à titre de**, *on the ground that she was.*
3. **dévisageait**, *had been scrutinizing.*
4. **Dieu**, *really* (and nothing stronger). — **bien**, *truly.*
5. **le fils Levasseur**, *young L.*
6. **bonne**, *nurse-maid*, or, generally, *servant-girl.*

Page 29. — 1. **branle**, *commotion.* Properly any rhythmic swinging, as of a bell. Cp. notes to pp. 92, 126.
2. **pièce**, *room.* 3. **déterré**, *resurrected.*
4. **imposte**, *transom.* 5. **froide**, *bare* (not "chilly").
6. **son couvert était mis**, *his private supper was served.*

Page 30. — 1. **servi**, *been used.* 2. **braisillement**, *flaring.*
3. **torcher**, *sop up* gluttonously. 4. **sembla bien**, *seemed as though.*
5. **montait**, *carried up.* 6. **nuit noire**, *absolute oblivion.*

Page 31. — 1. **enfila son pantalon**, *slipped on his trousers.*
2. **mairie**, *mayor's office.* 3. **tête baissée**, *headlong, blindfold.*
4. **âme bornée**, etc., *narrow and obedient soldierly soul.*

Page 32. — 1. **au petit bonheur**, *at hap-hazard.*
2. **noyée**, *drenched.*
3. **crever**, *perish.* Properly used only of animals in this sense.

Page 33. — 1. **détrempé**, *drenched.* 2. **flânant**, *loitering.*
3. **scélérate**, *accursed, guilty, shameful.*
4. **perdition**, *peril.* A naval term.
5. **plis de terrain**, *undulations*, behind which troops might be hidden.
6. **bétail**, *herd* of cattle.

Page 34. — 1. **uhlans**, German *lancers*, or scouting cavalry.
2. **écarquilla**, *opened wide.* 3. **brûlé une cartouche**, *fired a shot.*
4. **en bataille**, *ready for action.*

Page 35. — 1. **accident**, *rise or fall*, abrupt change in level.

Page 36. — 1. **le génie**, *the engineer-corps.*
2. **trente et quelques**, *thirty odd.* 3. **pont-levis**, *draw-bridge.*

Page 37. — 1. **sculptures**, probably the stucco ornaments of the façade.
2. **ménagère**, *housekeeper.* 3. **gêné, étouffé**, *embarrassed, hesitating*

Page 38. — 1. **lit de sangle,** *cot-bed.*

2. **poêle,** *stove,* probably the tall tile *Ofen,* used here as in Germany.

3. **grognement,** "*grunt.*"

Page 39. — 1. **carreau,** *tiled floor.* Common in that region.

2. **eux.** Cp. p. 20. note 1.

Page 40. — 1. **quatre meubles,** *movables.* Compare the German *Siebensachen.*

2. **En bas,** *below.* That is, after they had left the house.

CHAPTER IV.

The First Attack.

Firing was begun at Bazeilles on September 1st, at 4 A.M. MacMahon was wounded above La Moncelle, between 5 and 6 A.M. From 11 A.M. the Germans held Bazeilles. For a detailed account of the movements of the chief actors during these crucial days, see "Napoleon the Third at Sedan," by Archibald Forbes, "Nineteenth Century," March, 1892.

Page 42. — 1. **en retrait,** *set back* from the street. **donnait,** *faced.*

2. **Mur mitoyen,** *party-wall,* between two properties or houses.

Page 43. — 1. **grande portée,** *long range.*

2. **faire acte de présence,** *show their presence.*

3. **au jugé,** *by guess.* 4. **meutrières,** *loop-holes.*

Page 44. — 1. **crénelant,** *indenting* the top of the wall for musket-rests.

2. **à tâtons,** *by feeling.* 3. **au jour,** i.e. of the week.

4. **coup de théâtre,** *transformation-scene.*

5. **faire sauter,** *blow up.*

6. **fourneaux,** *chambers* in the powder-mine.

Page 45. — 1. **terres de labour,** *ploughed land.*

2. **mitrailleuses,** *machine-guns.* 3. **Bavarois,** *Bavarians.*

4. **casques à chenille,** *helmets with crests* like caterpillars, which the Germans, using the same figure, call *Raupe.*

5. **la danse va être complète,** *the engagement will be general. Danse* is slang for "row," "fight." Here there is a touch of what the French call "*blague,*" "Everybody will have a partner," i.e. an opponent at every point. Cp. p. 75, note 1.

Page 46. — 1. **branches d'un étau,** *arms of a vice.*

2. **à lui,** adds emphasis to *sa.*

3. **un si noir fourmillement,** *such a dense swarm.*

4. **fumées,** *puffs of smoke.* — **pièces,** *cannon.*

Page 47. — 1 **chemin creux,** *sunken road,* or one shut in between high stone walls, such as are often found in that part of Europe.

Page 48. — 1. **calvaire,** *calvary,* i.e. a hill surmounted by a cross or crucifix. These are often the resort of pilgrims in Roman Catholic countries.

2. **voulait en savoir plus long,** *pretended to know more.*

3. **Fichez-nous la paix,** "*Stop your talking,*" or even "shut up." Cp. p. 4, note 1. — **flanquer,** "*pitch*" or "*throw.*"

4. **tirailleurs,** *sharpshooters, skirmishers.*

Page 49. — 1. **se rendre compte,** *to take account* of the situation.

Page 50. — 1. **plâtras,** *stucco,* which is commonly used in this region to cover the rough bricks of house-fronts.

2. **énervaient,** *annoy,* but the word is incorrectly used.

Page 51. — 1. **à double tour.** The key must be turned twice to lock securely most continental doors.

2. **spectacle,** *play, theatre.* 3. **j'en ai pour une,** "*I'll be gone only a.*"

Page 52. — 1. **gamin,** "*urchin.*" Cp. page 5, note 7.

Page 53. — 1. **loque . . . affreuse,** *frightful, red, ragged piece of humanity.*

2. **Sales bougres,** *Dirty beasts,* or any epithet expressing at once hate and contempt. The expression is very vulgar.

Page 54. — 1. **gêne,** *embarrassment,* before his wife.

2. **à l'egard de,** *out of consideration for.*

3. **démangeait . . . quelques-uns,** "*was itching to knock over some of 'em.*"

4. **bornes,** *stepping-stones, horse-blocks.* The word means also boundary marks and corner-posts, mile-stones, and wheel-guards in carriage gates. The translation suggested above is not recognized by Littré-Beaujean, nor by most French-English dictionaries, but will be found in many modern writers, of whom I cite only Daudet, "Réveillon dans le Marais."

5. **rayures,** *streaks.*

Page 55. — 1. **bourgeron,** *short frock.*
2. **se coller,** *stand close against.*
3. **mitraille,** *fragments.* Properly "canister shot," but here probably pieces of shell with the gravel and stones that they threw.

Page 56. — 1. **ai mon compte,** "*am done for.*"
2. **pétillement,** *pattering, crackling.*
3. **lâche,** "*leave in the lurch,*" properly "loosen," "let loose."

Page 57. — 1. **failli,** *just missed.* 2. **béant,** *gawking, staring.*
3. **fardé,** *painted.* This statement was supported by some contemporary evidence, but has since been acknowledged an error, though Zola rightly regards it as an heroic, not an histrionic, trait.
4. **criblait,** *riddled.*

Page 58. — 1. **terrains nus,** *fallow fields,* or perhaps those from which the crops had been gathered.

Page 59. — 1. **éclat,** *fragment* produced by the explosion (*éclat*) of a shell. — **fesse,** *hip, buttock.* Inelegant.

Page 60. — 1. **agonisant,** *dying.* Not necessarily "in agony."
2. **lâcher,** *give way,* "*let go.*"

Page 61. — 1. **dégagé,** *cleared,* in military language. Otherwise "freed, disengaged."
2. **fiche le camp,** *desert the field.* Slang. Cp. p. 4. note 1.

Page 62. — 1. **éclat,** *brightness, sparkling.* Contrast p. 59, note 1.
2. **loge de gala,** *state box,* such as are reserved for rulers and high officials at certain theatres.

Page 63. — 1. **houle,** *undulation.* Properly a sea-term.
2. **tourmentée, coupée d'escarpements,** *twisted and cut up by intrenchments.*
3. **traqués,** *driven together.* A hunting term.
4. **terres,** *ploughed fields.* 5. **poudroyant,** *turning to dust.*
6. **pullulement,** *swarming.*

Page 64. — 1. **wurtembergeoise,** *of Wurtemberg troops.*
2. **gênaient,** *barred the view.*

CHAPTER V.

The Artillery Duel on the Plateau.

September 1st, 5 to 10 A.M. While the Bavarians were attacking Bazeilles, the Saxons opened fire on La Moncelle, and the Guards, capturing Daigny and Givonne, held the left bank of the Givonne valley by 11 A.M. Meantime, opposite them, Wurtemberg troops had attacked Mezières about 6 A.M. while the Vth and XIth Prussian corps, marching around the peninsula of Iges by the Défilé St. Albert, captured Floing and Fleigneux, and, sweeping around toward the Givonne, joined hands with the Guards about noon, completing the German circle around the French army.

Page 64. — 3. **clairon,** bugler. Also "bugle" as on p. 14.
4. **diane,** *reveille,* but properly only of drums.

Page 65. — 1. **toiles,** *shelter-tents* used as blankets.
2. **néant,** *oblivion.* 3. **orientation,** *sense of direction.*
4. **brûler,** *firing.* Soldier slang. Cp. p. 34, note 3.

Page 66. — 1. **sale temps pareil,** *such "dirty" weather.*
2. **foutu de nous,** "*taken us for fools.*" Compare p. 24, note 8.
3. **malin,** "*smart,*" *shrewd.* Usually in a bad sense.
4. **vendus,** i.e. betrayed.
5. **faut-il . . . canailles,** *what scoundrels there must be.*

Page 67. — 1. **fusée,** *rocket.* — **histoire de dire,** "*just a way of saying.*" Cp. p. 6, note 1.
2. **aristo,** *aristocrat.* Slang from the time of the first Revolution.
3. **faudrait le dire,** "*you only need say so.*" Very colloquial.
4. **ferait . . . affaire,** "*settle your case right away.*"
5. **rapport,** i.e. his daily report as corporal.
6. **bouge,** "*budges,*" *stirs.*
7. **sales pierrots,** "*dirty clowns.*" Military slang.
8. **crânerie,** *bold confidence.* Hardly here "swagger," "bluster."
9. **comme ça,** "*right out,*" *openly, without reserve.*

Page 68. — 1. **qu'est-ce que ça leur fout d'être vendus,** "*what business is it of theirs whether they are sold or not.*"
2. **à coups de crosse,** *with clubbed muskets.*

3. **fanfaron,** *boastful, swaggering.* 4. **commencer,** i.e. to be beaten.
5. **à tâtons,** *by feeling,* it was so dark.
6. **rosée blanchâtre,** *whitish mist.* 7. **marbre,** *statue.*

Page 69. — 1. **aigle,** surmounting the staff of the flag.
2. **cravate,** a knotted cord and tassel on the flag-staff.
3. **ouate,** *wooly mist.* 4. **arme au pied,** *with grounded arms.*
5. **avec défense de bouger,** *forbidden to stir.*
6. **grondements,** *rumblings.*

Page 70. — 1. **chevauchée,** *cavalcade.* 2. **se fondre,** *melt away.*
3. **gênaient,** *were in the way.* 4. **ruissellement,** *rippling.*
5. **dominant,** *overlooking.* 6. **traînaient,** *lingered.*

Page 71. — 1. **fichu,** "*all up,*" *hopeless.* Cp. p. 24, note 8.
2. **sourd,** *dull, undefined.* Here more "blind" than "deaf."
3. **quitte à passer en,** *so as to get off by escaping into.*
4. **culbuté,** *routed, driven back.*
5. **en l'air,** *unsupported.* Military term.

Page 72. — 1. **carré,** *field,* "*patch.*" 2. **brève,** *sharp.*
3. **hausse,** *sight.* Each gun had three for different distances. — **400 mètres** is about one-quarter mile.
4. **ras du sol,** *level with the ground.*
5. **ce qu'on fichait là,** "*what they were there for.*" Cp. p. 4, note 1.

Page 73. — 1. **tir se régla,** *range was established.*
2. **épigastre,** *pit of the stomach.* 3. **aborder,** "*get at.*"
4. **c'est plein,** i.e. the air. 5. **A un autre,** *Whose turn next?*

Page 74. — 1. **fauves,** *tawny.*
2. **fichu . . . ordre,** "*saddled me with fellows who get killed without orders.*" Cp. p. 4, note 1.

Page 75. — 1. **la danser belle,** "*make her dance,*" "*have a fine dance,*" i.e. a hot fight. Cp. *danse,* p. 45, note 5.
2. **fuyante,** *indistinct.*
3. **coup sur coup,** *in quick succession.* — **servants,** *gunners.*

Page 76. — 1. **obus à percussion,** *percussion shells.* The French still used the inferior fuse shells. 2. **terrait,** *burrowed, hid.*
3. **griserie de s'étourdir,** *intoxication to dull one's senses.*

Page 77. — 1. **partie,** *stake,* i.e. the desperate battle.
2. **tiraillée en tout sens,** *dragged in every direction.*

Page 78. — 1. **faudrait savoir,** *we ought to make sure.* Cp. p. 67, note 3.
2. **je m'en fous d'ailleurs,** "*I don't care anyhow.*" More vulgar than *Je m'en fiche;* p. 4, note 1. Cp. p. 68, note 1.
3. **bête de campagne,** *foolish* (or *wretched*) *campaign.* — **au plus tôt,** *as soon as possible.*
4. **coude,** *corner, turn.*

Page 80. — 1. **usure,** *wearing away, wear and tear.*

CHAPTER VI.

Inside the City Walls.

Page 81. — 1. . . **peureuse,** *timorous.*
2. **ramas louche,** *dirty rubbish,* because soaked with rain. In this sense *louche,* a favorite word with Zola, is usually confined to liquids. The word contains also a suggestion of "dubious, suspicious," since it was not the daily litter of the city but that of the army and of fugitives. — **traînait déjà de,** *had been lying about since.*

Page 82. — 1. **maladie.** It was stone in the bladder.
2. **peignait . . . la figure,** *were dressing his hair and fixing him up with all sorts of things on his face.* Cp. p. 57, note 3.

Page 84. — 1. **Pourquoi veux-tu,** *Why should you expect.*
2. **rousse,** *ruddy.*

Page 85. — 1. **séchoir,** *drying-room.*
2. **voiture basse,** *farmer's cart.*

Page 86. — 1. **jointes,** *clasped.*
2. **mufle de lion flambait,** *lion's face glowed.*
3. **se bousculant,** *jostling one another.*

Page 87. — 1. **brancardiers,** *stretcher-bearers.*
2. **matériel,** *supply.* For carrying the wounded.
3. **violemment,** *brusquely.* 4. **cérat,** *ointment, liniment.*

Page 88. — 1. **trousses,** *instrument-cases.*
2. **fouille . . . abat,** *probe, cut, sever, amputate.* 3. **écharpe,** *sling.*

Page 89. — 1. **sangles,** *stretchers.*
2. **broyée,** *crushed,* as in a mortar.

Page 90. — 1. **inabordable,** *unapproachable.*
2. **enceinte,** i.e. of the city walls. 3. **travaillé de,** *a prey to.*
4. **battait le pavé,** *was loitering about the streets.*

Page 91. — 1. **fard.** Cp. p. 57, note 3, and p. 82, note 2. — **agonie.** Cp. p. 60, note 1.

Page 92. — 1. **sillage,** *track.* Properly a ship's "wake."
2. **lunette d'approche,** *telescope.* Also a hand "spy-glass."
3. **braquer,** *point, focus.* 4. **rouage,** *cog* or *gear* of a wheel.
5. **en branle,** *in full swing, under full headway.* Cp. p. 29, note 1.

CHAPTER VII.

The Death-Struggle at Bazeilles.

Page 93. — 1. **quand même,** *somehow,* as well as she could.
2. **haussa sur les pieds,** *stood on tip-toe.*

Page 94. — 1. **faufiler,** *slip through.*
2. **fait pas froid,** *be hot work.*

Page 95. — 1. **coûte que coûte,** *at any cost.*
2. **pour le plaisir,** *for amusement, for nothing.* — **vraiment!** *no, indeed!* 3. **fait le coup de feu,** *been in action.*
4. **inaccoutumance,** *inexperience.*

Page 96. — 1. **ruelles,** *side-streets, alleys.*
2. **saccades,** *rushes.* 3. **en queue,** *in line.*
4. **prairies,** i. e. meadows along the river-side.
5. **buta,** *came abruptly on.*

Page 97. — 1. **enchevêtrés,** *confused, complicated.*
2. **écheveau,** *tangle,* literally "skein." Etymologically connected with the preceding through *chevêtre,* "halter.'
3. **figée,** *with curdled blood.*
4. **coup de vent,** *jar, shock.* Literally "gust," "squall."
5. **bornes,** *stone posts.* Cp. p. 54, note 4.

6. **encoignure,** *angle, corner.*
7. **rigolo,** "*jolly,*" "*gay.*" The gamin talks boyish slang throughout.

Page 98. — 1. **en v'là . . . amène,** "*there's another one coming.*"
2. **a-t-il pété,** "*didn't that crack.*" From Latin *pedere.*
3. **boivent un coup,** "*are taking a drink.*"
4. **cavaler,** *make a run.* 5. **meule.** Cp. p. 4, note 5.
6. **farce,** "*funny.*" Cp. p. 33, note 3.
7. **en v'là de la casse,** "*there's a smash.*"

Page 99. — 1. **maison basse,** *lodge.* Cp. *voiture basse,* p. 85, note 2, and *basse cour,* "barn-yard."
2. **de la sorte,** *in the same way.* 3. **approcher,** *be getting nearer.*
4. **vaurien,** *scapegrace.*
5. **faisait du bon sang,** *was having a* "*good time.*"
6. **mon affaire,** "*my sort,*" "*my kind.*" — **vas,** for *vais.*

Page 100. — 1. **chétif,** *puny.* 2. **étourdie,** *dazed.*
3. **ricochait,** *glanced.*

Page 101. — 1. **tout droit,** *straight ahead.*
2. **au milieu de,** *across.*

Page 102. — 1. **coup,** *shot.*
2. **persiennes,** *blinds* with movable slats (*lames*).
3. **balles perdues,** *stray bullets.*
4. **bousculade,** *rush* of Germans dragging their prisoners to execution.

Page 103. — 1. **feu de peloton,** *volley.*
2. **droit des gens,** *international law.* 3. **râles,** *death-rattles.*
4. **badigeonnaient,** *daubed, splashed.* 5. **lucarne,** *attic-window.*
6. **en plein front,** *full in the forehead.*
7. **Nom d'un chien,** a euphemistic oath, "*Confound it,*" or the like.

Page 104. — 1. **m'embête,** "*tires me,*" *exasperates me.*
2. **de quoi faire,** *plenty to do.* 3. **binocle,** *eyeglasses.*
4. **patte,** "*paw,*" i.e. hand or foot.
5. **gigote,** *kicks.* Properly used only of dying animals.
6. **gâcher,** *waste.* More properly "spoil."

Page 105. — 1. **avait son compte,** "*was done for.*"
2. **déchiquetée,** *jagged, mangled.* 3. **bicoque,** *paltry house,* "*shanty.*"

Page 106. — 1. **Ça marche,** *that's going.*

Page 107. — 1. **lui fit sauter la cervelle,** *blew out his brains.*
2. **boulets,** *cannon-balls,* not "bullets."

Page 108. — 1. **fichez.** Cp. p. 7, note 4. — **vous autres,** in distinction from the uniformed soldiers.

Page 110. — 1. **peloton,** *squad,* not "company."
2. **recul,** *room to step back.*

Page 111. — 1. **affaire.** Cp. p. 67, note 4.
2. **homme de bonne volonté,** *volunteer.*
3. **trapu,** *thickset, square built.* 4. **poilues,** *hairy.*
5. **fatiguera,** *annoy.* Colloquial use.

Page 113. — 1. **chavirés,** *rolling.* Naval term, "capsized."
2. **membres,** *limbs.* 3. **s'en allait en,** *sank away in, was reduced to.*

Page 114. — 1. **épave roulée, charriée,** *a piece of wreckage rolled and borne along.*

2. **coulant** continues the metaphor of *épave.* Translate therefore: *flooding the high-road.*

CHAPTER VIII.

Fighting for the Calvary.

September 1st. — Noon to 4 P. M. During these hours the German circle was constantly narrowed, and by 2 P. M. they had 426 cannon in action, commanding the entire French position. The heights beyond Floing were captured in spite of Margueritte's cavalry charge. Further to the left Cazal and Balan, opposite Floing, were also occupied, while to the right the Germans held the whole right bank of the Givonne valley by 4 P.M., and at 5 P.M. their XIth and XIIth corps and the Guards entered the Garenne wood from three sides, forcing the routed French troops back into Sedan.

Page 115. — 1. **ambulance volante,** *field-hospital,* for temporary aid.

2. **brassard,** a piece of cloth or metal, sewed on the sleeve. In this case a red cross, to show that they were non-combatants. Cp. p. 210, note 1.

3. **vantardise,** *superfluous bravery.*
4. **flairé,** *sniffed,* like a hunting-dog.

Page 116. — 1. **d'ailleurs,** *indeed.* This is a favorite word with Zola and is usually best rendered, "besides," "however."

Page 117. — 1. **drues,** *thick.* 2. **trombe,** *blast.* Lit. "water-spout." 3. **rouillés,** *stiff, rusty.*

Page 118. — 1. **en laisser en route,** *leave some on the way,* i.e. have some limbs shot off.
2. **des bons,** *lucky fellows.*

Page 119. — 1. **chaumes,** *stubble.*

Page 120. — 1. **bon sang,** *thank goodness!*
2. **ne pas moins,** *nevertheless.* 3. **saccadée,** *quick, nervous.*
4. **en l'air.** See p. 71, note 5.
5. **danse,** "*racket.*" Slang. See p. 45, note 5 and p. 75, note 1.

Page 121. — 1. **surprise,** *taken by surprise.*
2. **gober,** "*catch,*" *swallow.* Slang.
3. **salut,** because they need not come back under fire.
4. **Saint-Cyr,** the chief French military academy.

Page 122. — 1. **tige,** *boot-leg.*
2. **porteurs,** *artillery horses* carrying also men.
3. **sous-verges,** *off-horses.*
4. **coffres,** *boxes* (for drivers). — **brigadiers,** *cavalry corporals.*

Page 123. — 1. **train fou,** *mad pace.*
2. **revers de main,** *blow with the back of the hand.*
3. **fais le mort,** "*play dead.*"
4. **avant-trains,** *limbers,* with the horses.
5. **jalonnait,** *staked out the positions.*

Page 124. — 1. **pointeur,** *aimer.*
2. **bu la goutte,** *taken a drink.* Slang.
3. **alezane,** *bay horse.* — **flèche,** *stock* of the gun-carriage.
5. **vis de réglage,** *elevating screw.* 6. **rugueux,** *scraper.*
7. **clouer le bec,** "*shut their mouths.*" Slang.

Page 125. — 1. **bouche,** *muzzle* of the gun.
2. **de quoi penser à autre chose** *something else to think about.*

Page 126. — 1. **branle,** *thundering haste.* An improper use. See p. 29, note 1.

Page 127. — 1. **bougresse . . . flanc,** "*the poor old girl knocked on her side.*" — **bancale,** *maimed.* Literally "bandy-legged," "limping."

Page 128. — 1. **crispés,** *clenched.* 2. **goulûment,** *ravenously.*

Page 129. — 1. **en tirailleur,** *in skirmish-line.*

2. **petit jour,** *early dawn.*

Page 130. — 1. **proprement,** *decently* (sarcastic).

2. **Sanglez . . . paquetages,** *Tighten girths! Secure packs!* (i.e. all that is fastened to the saddles).

3. **de quoi . . . canons,** *food enough for cannon.*

Page 131. — 1. **devait en mourir,** *was destined to die of it* (later).

2. **s'acharne,** *rages, concentrates.*

3. **carrés,** troops formed in *squares.*

4. **Sentez la botte,** *feel the boot* of the rider at one's side thus closing the front as much as possible.

5. **montures,** *mounts, horses.*

6. **crépitement,** *pattering, crackling.* Cp. p. 12, note 9.

Page 132. — 1. **fauves,** *wild beasts.*

2. **remous,** *eddy, recoil.* Properly only of water.

3. **petites.** The wide leather trousers of French cavalrymen give them this peculiar look.

4. **encolure.** They crouched over the necks of the horses to present less mark to the enemy.

5. **fauché,** *swept away.*

Page 133. — 1. **bout portant,** *point-blank, close range.*

Page 134. — 1. **bien perdu,** *lost for good, irrecoverably.*

2. **J'ai mon affaire,** *I'm done for.* Cp. p. 67, note 4, and p. 111 note 1.

3. **képi,** *military cap.* 4. **retournez-vous,** etc., *turn and fire.*

Page 135. — 1. **un coup de main,** "*a lift,*" i.e. "come and help me." 2. **chétif,** *weak.* See dictionary and page 100, note 1.

Page 136. — 1. **buttant,** *stumbling.*

CHAPTER IX.

The Wounded and the Beaten.

Page 137. — 1. **prolonges,** *caissons,* ammunition-wagons. — **fourragères,** *forage-wagons.* — **fourgons à matériel,** *baggage-wagons.*

Page 138. — 1. **cytises,** *laburnum shrubs.*

Page 139. — 1. **exaltation,** *excitement.*

Page 140. — 1. **perron,** *landing* at the top of steps.
2. **ravagée, tiraillée,** *wasted, distorted.* — **tic.** *twitch*
3. **partie,** *game.*

Page 141. — 1. **scélérate,** *accursed.* Cp. p. 33, note 3.

Page 142. — 1. **drap, nappe,** *sheet, table-cloth.*
2. **une bonne,** *a maid servant.*

Page 144. — 1. **moelle,** *spinal marrow.*
2. **coma,** *lethargy,* coma (medical).

Page 145. — 1. **Pas la peine,** *It isn't worth while.*
2. **faubourg,** *workmen's district.* Originally "suburban," outside the "city." The *faubourgs* frequently mentioned in literature are the Faubourg St. Honoré, bourgeois and commercial in character, the Faubourg St. Germain, aristocratic, and the Faubourg St. Antoine, plebeian. When the word is used without specification the last is meant.
3. **rognait,** *pared off.* 4. **coup de balai,** *clearing out, sweeping.*
5. **déchets,** *trimmings, waste.*

Page 146. — 1. **gravats,** *rubbish.*

Page 147. — 1. **vient de couler,** *has "gone under."* Slang for "died."
2. **en sang,** *engorged.*

Page 148. — 1. **engluait,** *made gluey, sticky.*
2. **correction,** *high breeding.*
3. **bonne compagnie,** *aristocratic society.*

Page 149. — 1. **agonie.** See p. 60, note 1.
2. **se moque de,** *is jesting with.*

3. **bougres en bouillie,** "*poor fellows*" *reduced to pulp.*
4. **foutus,** "*gone up,*" in a hopeless state. See p. 24, note 8.

Page 150. — 1. **foulant,** *trampling.* 2. **palier,** *stair-landing.*

Page 154. — 1. **gaies,** *bright,* not "gay."
2. **horlogerie,** *clock-work.*

CHAPTER X.

Defeat and Surrender.

Sept. 1st, 5 P. M. to Sept. 2d, 11 A. M. — Early on the morning of the 2d Napoleon, driving on the road to Donchery, met Bismarck and was detained by him till the capitulation was signed, 11 A. M. He was then taken to Wilhelmshöhe, near Cassel, from which, after the peace of Frankfort, he was allowed to retire to England. He died Jan. 9, 1873. By the surrender the Germans acquired: 1 eagle, 2 banners, 558 cannon, 1072 wagons, and 62,000 men in addition to 21,000 captured during the battle.

Page 155. — 1. **la bête emportait,** *instinct carried away.*

Page 156. — 1. **ce que tu est lourd,** *how heavy you are.*
2. **flâner,** *loiter.*
3. **baisser,** i.e. to pick up the cartridge-boxes of the dead.
4. **criblaient,** *riddled.*

Page 157. — 1. **flagellé,** *scourged.*
2. **trempées de sève,** oozing with sap.
3. **haute futaie,** *forest* of full-grown trees without underbrush.

Page 158. — 1. **touché,** *hit.*
2. **égorgée,** *with his throat cut* like a pig. 3. **grillait,** *scorched.*

Page 159. — 1. **A un autre,** *Whose turn next?* See p. 73, note 5.
2. **à pleine bouche,** *by the mouthful.*
3. **empâtés,** *smothered.* Literally "impasted."
4. **je m'en fous,** "*never mind me.*" See p. 78, note 2.
5. **porte charretière,** *wagon-door, barn-door.*

Page 160. — 1. **bon vivant,** *high liver.*
2. **balayaient,** *swept away.*
3. **Eh . . . par ici,** "*Hallo! old woman, look here.*"

4. **hébétée,** *stupid, gawking.* For the regular use see p. 128, line 21
5. **gueulant,** *yelling, bawling.*
6. **serin,** "*loon,*" i.e. fool. Lit. "canary."
7. **foutre le camp,** "*make tracks,*" i.e. try to reach Belgium. A comparison of notes p. 24, 8, p. 66, 2, p. 78, 2, p. 149, 4, p. 159, 4, p. 168, 1, will give an idea of the varied uses of this in every sense "common" word. 8. **et raide,** "*and quick too.*"

Page 161. — 1. **tout là-bas,** "*'way over there.*"
2. **sacré pays pareil,** "*cursed country, this.*"
3. **trop à la fin,** "*really too much.*"
4. **outre.** See p. 2, note 3. — **vent,** *gust.* 5. **béant,** *staring.*

Page 162. — 1. **s'étageaient,** *rose at regular intervals.*
2. **maraichères,** *kitchen-gardens.*
3. **enchevêtrés,** *dovetailed.* See p. 97, notes 1 and 2.

Page 163. — 1. **impasses,** *blind alleys.*
2. **pétillaient,** *were pattering.*
3. **cogné,** *been fighting.* See p. 21, note 4.
4. **coups de crosse,** *blows with clubbed muskets.* See p. 68, note 2.
5. **mises à sac,** *sacked, ravaged.*
6. **perron,** *piazza, porch.* See p. 140, note 1.
7. **bleu-ciel,** i.e. covered with sky-blue material.

Page 164. — 1. **au petit bonheur,** *at hap-hazard.* Cp. p. 32, note 1.
2. **par là-haut,** that is, away from the ravine over which the Prussians would advance.

Page 166. — 1. **casque à pointe,** *spiked helmet* of the Prussian infantry.
2. **galons,** trimmings.
3. **en bandoulière,** over one shoulder and under one arm.
4. **patte,** *flap, tab,* whose color distinguishes the regiments of guards.
5. **moutonnait,** *curled like surf.* That is, they rose and rushed forward like a breaking wave.
6. **portaient,** *struck, hit.*

Page 167. — 1. **ajustait,** *aimed at.*
2. **débordait,** *overcame,* i.e. caused to "overflow," but the word is properly neuter.

3. **poignée**, *handful.* 4. **osseuse, busqué**, *bony, arched.*
5. **belle**, "*lady-love.*"

Page 168. — 1. **foutre une raclée**, "*give 'em a thrashing.*" Cp. p. 8, note 6, and p. 160, note 7.
2. **ficheront le camp**, "*make tracks,*" *run away.* Cp. p. 160, note 7.
3. **au ralliement**, *the rallying cry.*

Page 169. — 1. **ahurissement**, *bewilderment.*
2. **tel . . . borné**, *like some poor simple creature.*
3. **légende**, i.e. of Napoleonism and French military superiority.

Page 170. — 1. **lacis**, *net-work.* 2. **en train de**, *engaged in.*
3. **bourrades**, *jostling.*

Page 171. — 1. **glabre**, *clean-shaven, hairless.*
2. **dogue bon enfant**, *good-humored mastiff.* Cp. p. 23, note 1.

Page 173. — 1. **idées à coucher dehors**, *crazy ideas,* as of a man who would sleep in the open air.
2. **pour rien**, *for anything.* Not "for nothing."
3. **bien fichu**, "*all up,*" *hopeless.* Cp. *foutu,* pp. 149, note 4, and 24, note 1.
4. **sage**, "*good,*" as applied to children, implying that Maurice acts like one. Not "wise."
5. **que je m'en veux**, *how angry I am with myself.*

Page 175. — 1. **remise**, *carriage-house.*
2. **officier payeur**, *paymaster.*
3. **au grand jour**, *in broad daylight.*
4. **ruissellement**, *rippling* noise of the falling coins.

Page 176. — 1. **tisserand.** This weaver's house is still shown.
2. **calèche de louage**, *barouche from a livery-stable.*
3. **échouer**, *strand,* like a wrecked ship.
4. **potager**, *little vegetable-garden.*
5. **blanchie à chaux**, *whitewashed.* — **carrelée**, *floored with tiles.*

Page 177. — 1. **chemins de traverse**, *cross-roads.* — **routes écartées** *by-roads.*

CHAPTER XI.

After the Battle.

September 2d and 3d, 1870.

Page 178. — 1. **tourner,** *turn out,* commercially.
2. **pas,** *threshold.* Academic but rare.
3. **personne,** *appearance, dress.* He felt awkward in his disguise.

Page 179. — 1. **filé,** *left,* "*got out,*" without notice or leave.
2. **en peine,** *in trouble.*

Page 180. — 1. **sacré état,** "*deuce of a state.*"
2. **au ras du,** *horizontal with.* The sun was just on the horizon.
3. **blouse,** etc., *workman's dress* to disguise his being a soldier.

Page 181. — 1. **tiré quelque chose,** *made any use of, got anything out of.*
2. **à la terre,** *to farming.*

Page 182. — 1. **tellement un besoin,** i.e. felt so the necessity.

Page 184. — 1. **louches,** *strange.* See p. 81, note 2.
2. **panache,** *plume,* especially used on hearses. 3. **gâchis,** "*slush.*"

Page 185. — 1. **se fondre,** *sink away.* Not "melt."
2. **tombereaux de la salubrité,** *carts of the health department.*
3. **desserte,** *waste.* 4. **cahotant,** *jolting.*

Page 186. — 1. **vautrés,** "*slouching,*" "*sprawling.*"
2. **cassées,** "*stiff,*" like the attitudes of a painter's mannikin.

Page 187. — 1. **farce,** "*jest.*" Slang. Cp. p. 98, note 6.

Page 188. — 1. **délassée,** *refreshed.* 2. **blafard,** *dull.*

Page 189. — 1. **dégringolade,** *tumbled mass.* Properly "the tumbling" into ruin.
2. **enchevêtres,** *intertwined.* Cp. p. 97, note 1.

Page 190. — 1. **train d'enfer,** "*infernal pace.*"
2. **tondu, entamé, rongé,** *grazed, browsed, gnawed.*
3. **cinglait,** *lashed.*
4. **trombe,** *whirl.* Properly "water-spout." Here of the herd of horses.

Page 191. — 1. **filaient,** *skulked away.* Cp. p. 179, note 1.
2. **louches,** *suspicious.* Cp. p. 81, note 2.
3. **blêmes,** *livid.* Properly "pale."

Page 192. — 1. **bonhomie,** *good-fellowship.*
2. **corde . . . linge,** *clothes-line.* 3. **reprise,** *darn.*
4. **bambin,** *youngster.*

Page 193. — 1. **du brave monde,** "*good fellows.*"
2. **roues,** i. e. of the cannon carriages. 3. **emplacement,** *site.*

Page 194. — 1. **bancale,** *maimed.* Cp. p. 127, note 1.
2. **élan,** *burst, outburst.*
3. **sens,** *direction.*

Page 195. — 1. **écroulement de ferraille,** *pile of refuse iron.* Literally "the piling." Cp. the use of *dégringolade,* p. 189, note 1.
2. **des blottis,** *men lurking, crouching.*

Page 196. — 1. **débandade,** *rout.* 2. **déchus,** *fallen, degraded.*

Page 197. — 1. **bonne affaire,** *good bargain.*
2. **pièce,** colloquial for *la pièce,* "apiece."

CHAPTER XII.

Maurice and Jean were taken to Iges on Sept. 3d. They started with other prisoners for Germany, Sept. 12th, escaped that evening, and reached Remilly, Sept. 13th. The next day Maurice started for Paris, *via* Belgium, reaching it Sept. 16th. Three days later the siege of Paris began. Jean remained at Remilly till the close of the year. Meantime the principal events of the war mentioned in the text were the proclamation of the Republic, Sept. 4th, the surrender of Strassburg, Sept. 28th, and of Bazaine at Metz, Oct. 29th. On Nov. 29th the French army of the Loire defeated the Germans at Coulmiers and on Dec. 2d the Paris garrison was defeated at Champigny.

Page 197. — 3. **coup de filet,** *preconcerted raid.* Literally "cast of the net."

Page 198. — 1. **tint à,** *insisted on.*

Page 199. — 1. **brouettes,** *hand-barrows.*
2. **égorgeurs,** *cut-throats.*

Page 200. — 1. **débitaient,** *peddled.*
2. **marché forain,** *country fair.* 3. **hantise,** *haunting thought.*
4. **laissons la peau,** "*get out alive.*" Slang.

Page 201. — 1. **s'effaraient,** *were full of anxiety.*
2. **douane,** *custom-house.* Tobacco is a state monoply in France.

Page 202. — 1. **geignant,** *grumbling, whining.*
2. **fonds de magasin,** *stock in trade.*
3. **promenait,** *was hawking, peddling.*
4. **sacré bon Dieu,** equivalent to "For mercy's sake!"

Page 203. — 1. **s'orienter,** *get our bearings.*

Page 204. — 1. **fourrés,** *thick wood.* Provincial.
2. **foutu,** "*gone up.*" i.e. the leg, or the escape. Cp. p. 24, note 8.

Page 206. — 1. **brave homme de cheval,** *good fellow of a horse.* Familiar.
2. **équipage,** *condition, state.* Familiar.
3. **histoires,** *complications, trouble.* Slang. Cp. p. 6, note 1; p. 67, note 1.

Page 207. — 1. **y était fort mal,** *was,* i.e. would be, *very uncomfortable there,* i.e. in his house.
2. **vous fichez,** *mock.* Cp. pp. 7, 10, 13, 72, 74, 108, 168, 173, for various uses of *ficher.*
3. **se gâtaient,** *were getting serious.* Cp. p. 160, line 15, and p. 12, note 1.
4. **flanquer à la porte,** *turn out of doors.* Cp. p. 60, line 24.
5. **pension,** *board* (also "boarding-school," and "boarding-house").

Page 208. — 1. **sacrée,** *accursed.* Slang. 2. **bénéfice,** *profit.*

Page 209. — 1. **en a pour des semaines,** *is in for it for weeks.* Familiar.

Page 210. — 1. **brassard,** *arm-piece* indicating a member of the "Red Cross" society, who cared for the wounded and were regarded as non-combatants. Cp. p. 115, note 2.

Page 211. — 1. **cerveau solide,** *clear head.*

Page 212. — 1. **bourrées,** *stuffed.* Familiar.

Page 213. — 1. **Déchéance!** *Forfeiture!* They clamored that Napoleon should be adjudged to have forfeited the throne.

2. **effondrement,** "*crumbling away.*"

Page 214. — 1. **Wilhelmshoe,** correctly Wilhelmshöhe, near Cassel in Germany.

Page 215. — 1. **suivis,** *constant, unbroken.* — **troubles** is an adjective.

2. **lointain fracas,** *distant crash,* i.e. the report of the crash, or fall.

Page 217. — 1. **trouble,** *embarrassment.*

CHAPTER XIII.

Paris Besieged.

During January, 1871, the three armies raised by the National Defense were defeated and dispersed: Chanzy at Le Mans, Jan. 6–12, Faidherbe at St. Quentin, Jan. 19, Bourbaki at Lisaine, Jan. 15. This last took refuge in Switzerland, Feb. 1. Meantime Wilhelm had been proclaimed German Emperor, Jan. 18. On the 19th the Parisians made their last sortie. Negotiations were begun on the 23d, and the Germans entered Paris on the 29th. They left it in charge of 12,000 French troops. These were driven from Paris or joined the Communists, March 18–22. On March 28th the Commune was proclaimed, and on April 2d the Provisional Government at Versailles began the second siege of Paris, which they entered May 21. Maurice was wounded May 23d.

Page 219. — 1. **place du Carrousel,** i.e. in the heart of Paris.

Page 220. — 1. **crue,** *freshet.*

Page 221. — 1. **borne,** *limit, bound.* Cp. p. 97, note 5, and p. 54, note 4.

2. **givre,** *hoar-frost.* 3. **lâches,** *let loose.* 4. **combustible,** *fuel.*

Page 223. — 1. **effondrement,** *collapse* of their hopes.

2. **visqueux,** *sticky,* viscous. 3. **mortelles,** *dreadfully tedious.*

Page 225. — 1. **prirent . . . course,** "*started on the run.*"

Page 226. — 1. **laissant,** i.e. by desertion.
2. **forcenés,** *fanatics.* 3. **jouisseurs,** *high-livers.* Familiar.
4. **justement,** i.e. he had *just* left. The order is inelegant.

Page 227. — 1. **fichât la paix,** "*let him alone.*" Cp. p. 48, line 27.
2. **gueuse,** "*beggarly.*" Familiar.

Page 228. — 1. **belle besogne,** "*pretty business.*" Familiar.
2. **d'avoir poussé,** *because he had grown up.* Familiar.

Page 229. — 1. **sedentaires,** *undrilled militia.* Properly troops enlisted for garrison duty only.

Page 230. — 1. **convois,** *funerals.* — **corbillards,** *hearses.*
2. **soûlerie,** *intoxication.* Slang.
3. **à pleins tonneaux,** *by the caskful.*
4. **arrondissement,** *ward,* of which each in Paris has its *maire,* whose office (**mairie**) is often a palatial building.

Page 231. — 1. **tricolore.** The flag of the first Republic, of the Orleans monarchy, the second Republic, the Empire and the third Republic, was red, white and blue. The Legitimists clung to the white with *fleurs de lys,* the Communists used plain red.
2. **blouse,** *workman's dress.* Cp. p. 180, note 3.
3. **décidément,** *definitely, finally.*

Page 232. — 1. **flambât.** Optative. *Would that the whole city might blaze.* So too **purifiât,** line 6, and **payât,** line 11.
2. **douzaine à peine,** *hardly a dozen.* The order is not usual.
3. **tournés,** *flanked,* and so attacked from the rear (*rabattirent,* line 32).

Page 233. — 1. **fait le coup de feu,** *been in action.*
2. **esplanade,** the *parade-ground* in front of the great soldiers' home (*Invalides*) founded by Louis XIV.
3. **enlever,** *carry.* Military.
4. **propriété,** *property,* not "propriety."
5. **par exemple,** *indeed,* not "for example."

Page 234. — 1. **dégrisé,** *sobered.* Familiar.

CHAPTER XIV.

Paris Ablaze.

On May 23d Henriette reached Paris. Already the Communists, despairing of success, had begun to set fire to the portions of the city that they were compelled to abandon, and they continued this vandalism until they were finally crushed, May 28th, the day of Maurice's death and the close of this book.

Page 235. — 1. **ligne ferrée,** *railroad line.*

2. **serré,** *buttoned tight.* The coat of a Prussian officer is noticeably long and tight-fitting. 3. **sec,** *stiff*, disdainfully presumptuous.

4. **à la clarté brave et droite,** *at the honest, straightforward light.*

Page 236. — 1. **passerelle,** *foot-bridge,* over the railroad tracks.

2. **talus,** *embankment* of a cutting for the track.

Page 237. — 1. **haine de race,** *racial hatred.*

2. **justicier,** *judge and executioner.* 3. **raie,** *streak.*

4. **crues,** *outbursts.* See p. 220, note 1. 5. **houle,** *billow, wave.*

Page 238. — 1. **sanglé,** *buttoned tight.* Cp. p. 235, note 2, and p. 130, line 16.

2. **faisait marché,** *was bargaining.*

3. **ne tarissait pas,** *never ran dry,* i.e. talked incessantly.

Page 239. — 1. **poste,** i.e. of the Communists who still held the part of Paris next to the Saint Denis suburb whence Henriette came.

Page 240. — 1. **doublure,** *lining.*

2. **attacha,** i.e. fastened the arm over the wound.

3. **à l'écart,** *out of the way.* 4. **mâchait,** *muttered.* Slang.

Page 241. — 1. **quai.** The Seine within Paris is walled in by a high stone *embankment.* There are landings below and steep ascents (*berge,* p. 243, line 30).

2. **gerbes,** *sheaves* of flame.

3. **bains, péniches,** *floating baths, lighters* (or small freight-boats).

Page 242. — 1. **gercés de lézardes ardentes,** *cracked in burning zig-zags.*

2. **s'achèverait.** Note the conditional. "It seemed as though it would."

3. **branle,** *rush.* Cp. p. 29, note 1, p. 92, note 5, p. 126, note 1.

Page 243. — 1. **braise**, *living fire.*

2. **bouquet flamboyant**, the final piece in an exhibition of fireworks.

3. **berge.** See p. 241, note 1.

Page 244. — 1. **crêpe.** The statue of Strassburg was decorated on anniversaries with mourning wreaths, in token of the cession of that city and fortress to the Germans.

Page 245. — 1. **communards**, Communists.

Page 246. — 1. **soûls**, *intoxicated.* Vulgar.

2. **broyé**, *wounded, crushed.*

Page 248. — 1. **fichez de moi**, *jest with me.* Cp. notes to pp. 7, 10, 13, 71, 108, 168, 173, 207, 227.

2. **las de**, *worn out with*, not "tired of."

3. **s'y prendre**, *go about it.* 4. **gredins**, *scoundrels.*

5. **saleté**, *vile thing.* Slang.

Page 249. — 1. **vendredi**, May 26th. 2. **hallucinées**, *deluded.*

3. **soupirail**, *ventilator* of a celler or sewer.

4. **mitron**, *pastry-cook's boy.* 5. **air de chasse**, *hunting tune.*

Page 250. — 1, **rougeoyait**, *grew red.* Familiar.

Page 251. — 1. **ce n'est pas grand'chose de bon qui s'en ira**, *nothing of great account will perish.*

2. **gifle**, *whipping.* Literally, "box on the ear."

3. **démence**, *madness.* 4. **pondérée**, *weighty, serious.*

Page 252. — 1. **dimanche**, May 28th.

Page 253. — 1. **braisillaient**, etc., *glowed* like coals blown by invisible bellows.

Page 254. — 1. **fusillés.** The Versailles troops shot many prisoners of both sexes.

2. **éventrées**, *gutted.* 3. **coucher d'astre**, *sunset.*

4. **achevait de se consumer en braise**, *finished its fiery destruction.*

5. **acharnement**, *tenacious rage.*

6. **à pleins quartiers**, *by the district-full.* Cp. p. 231, note 3.

7. **hurlante**, *roaring.*

Page 255. — 1. **en friche**, *fallow.*

VOCABULARY

VOCABULARY

Elementary words and familiar words whose form unmistakably suggests the only rendering here called for, such as *âge*, *Bible*, *classe*, are omitted. The articles, pronouns, and the commoner prepositions and conjunctions appear only in peculiar or perplexing uses. Compound words are listed under their first part, adverbs under the adjectives from which they are formed. Words used as both nouns and adjectives are given under the latter and, unless the gender is common, distinguished by a gender sign.

A

abandon *m.* abandonment, forsaking, neglect
abandonner abandon, evacuate
abattre strike down (off), take down, amputate, slaughter; **s'—** fall, tumble, sink; **abattu** cast down, overwhelmed
abeille *f.* bee
abêti stupefied
abnégation *f.* abnegation, self-denial
abominable abominable; **—ment** —ly
abomination *f.* abomination, horror
abonder abound
abord *m.:* **d'—** at first, first
aborder meet, come upon, get ashore
aboutir (**à**) end, result, come out
abri *m.* shelter; **à l'—** safe; *see* **tente, tranchée**
abriter shelter, hide
absolu absolute; **—ment** —ly
absorber absorb
absurdité *f.* absurdity
accablement *m.* dejection, stupor
accabler oppress, overwhelm; **accablant** oppressive
accélérer: s'— grow faster
accent *m.* accent (195, 19 *foreign tone in speaking French*)
accepter accept
accident *m.* accident, irregularity, abrupt change
acclamation *f.* acclamation, cheer, hurrah
acclamer acclaim
accompagner accompany
accomplir: s'— become complete; **accompli** accomplished
accouder: s'— lean on one's elbow; **accoudés** "head on elbow," 198, 4
accoupler group
accourir (*aux.* **être**) hasten, run (come) up
accoutumer accustom
accroître increase; **accrues** growing, 234, 18
accroupi crouching, sitting on one's heels
accueillir receive
acculer bring to bay
accuser accuse; **s'—** accuse one another
acharnement *m.* tenacity, stubbornness, blind fury
acharner: s'— persist, grow stubborn *or* violent, be con-

centrated; **acharné** persistent, fanatic
acheter buy
achever finish, complete, kill, use up; — **de** end by, *with inf.* have just, *as* 40, 12; **s'—** end, draw to a close, be consumed; **s'— d'un seul coup** perish in one burst of flame, 242, 15
acier *m.* steel
acquérir acquire
âcre acrid
âcreté *f.* acridity
acte *m.* act, action
acteur *m.* actor; **actrice** *f.* actress
acti-f, -ve active, energetic
activer stir (*a fire*), quicken
activité *f.* activity, alertness
adieu *m.* good-bye, farewell
admettre admit
administration *f.* office, 229, 6
admirable wonderful
adorer adore
adosser lean, support; **s'— contre** put one's back to; **adossé** propped
adoucir mollify, soften, ease
adresse *f.* address, deftness, handiness, skill
adresser address; — **la parole** speak; **s'— à** address, speak *or* turn to
adroit skilful; **—ement** —ly
adversaire adversary
affaiblir weaken; **s'—** grow weak; **affaibli** weak, sinking, faint, muffled
affaire *f.* affair, case, business, "bargain," 197, 1; — **à** trouble with, 16, 25; **lui ont fait son —** have killed him, 182, 1; *compare* 134, 19
affaisser: **s'—** sink; **affaissé** sunk
affamé famished
affecter pretend
affirmati-f, -ve affirmative; **—vement** —ly
affirmer affirm, assert
affliger afflict
affluer flow, be gathered, 139, 4
affoler make wild; **affolé** wild, terrified
affreu-x, -se awful, frightful; **– sement** —ly
affût *m.* gun carriage; **à l'—** on the watch
afin (de) so as, in order
Afrique *f.* Africa; **d'—** African (*i.e., Algerian*)
âgé de "x" ans "x" years old
agenouillé kneeling
aggraver: **s'—** grow stronger *or* worse *or* more severe; **aggravé** aggravated
agressi-f, -ve aggressive
agir act; **il ne s'agissait plus que d'aller** it was now only a matter of going, 220, 8
agitation *f.* agitation, stirring
agiter agitate, toss about, shake, disturb, wave; **s'—** be restless, toss *or* move about, stir, get excited, be waved; **agitée** eager, 43, 7
agonie *f.* agony, death struggle, last gasp; **d'—** "of the dying," 109, 12
agoniser be dying *or* gasping, struggle with death, suffer
ahuri bewildered
ahurissement *m.* bewilderment
aide *f.* aid, help; *m.* — **de camp** aid-de-camp; — **ambulancier** hospital assistant; — **pointeur** assistant gun-pointer
aider aid, help
aigle *f.* eagle (*a standard*)
aigre sharp
aigu, -ë sharp, pointed, shrill, acutely felt, 252, 32
aiguille *f.* needle
aile *f.* wing
ailleurs elsewhere; **d'—** besides, however, anyway, though, then too

aimer love, like; — **mieux** prefer; **aimé** beloved, favorite
aine *f.* groin
ainsi so; — **que** like, just as
air *m.* air, look, manner, appearance, tune; **grand** — fresh air; **en l'**— exposed; **avoir l'**— seem
aise *f.* ease, relief; *pl.* ease, 3, 2; **à l'**— *and* **aisément** easily
ajouter add
ajuster take aim at, 167, 9
alarmer alarm
alezan chestnut-colored, bay (*horse*)
algarade *f.* annoyance, affront
algèbre *f.* algebra
Algérie *f.* Algeria (*in Africa; and a plateau immediately north of Sedan*)
aligner align, dress (*military*); **s'**— be ranged in line
aliment *m.* food; **un** — something to feed on, 75, 13
allée *f.* going, avenue
allégement *m.* relief
alléger: s'— ease *or* relieve oneself
allégresse *f.* light-heartedness, delight
Allemagne *f.* Germany
allemand German
aller (*aux.* **être**) go; *with inf.* be going to, begin to; **va** go! come! "get out!" **allons** come! really! **ça va bien (toujours)** that's all right; **ça va tout seul** that's a matter of course; **ça va-t-il** does that suit? **s'en** — go off (away), depart, vanish, die; — **bien** be well
allonger lengthen, quicken (*steps*), lunge (*in fencing*), hit, stretch (out); **s'**— be stretched, lie down, trail along
allumer light, set afire; **s'**— catch fire, set itself afire, be lighted, begin to shine
allumette *f.* match
allure *f.* bearing, manner
alors then, but
alourdi oppressed, weighed (down), made heavy
Alsace *f.* Alsace (*departments of Haut Rhin and Bas Rhin; German from 1871 to 1918, rejoined to France in 1918*)
alsacien, -ne Alsacian
amaigri emaciated
amarrer moor
amas *m.* heaping up
amasser pile up
ambitionner aspire to
ambulance *f.* field *or* temporary hospital; — **volante (et de premiers secours)** dressing *or* first-aid station
ambulancier *m. see* **aide**
ambulant itinerant
ambusqué hidden, in ambush
âme *f.* soul, spirit
amener lead, bring; **s'**— be coming, 98, 1
am-er, -ère bitter; **—èrement** —ly
amertume *f.* bitterness
ami *m.*, **-e** *f.* friend, beloved
aminci emaciated
amitié *f.* friendship
amollir: s'— soften
amour *m.* love
amoureu-x, -se lover, in love (**de** with)
amuser amuse, play with
ancien, -ne old, former
âne *m.* donkey
anéantir destroy; **s'**— be crushed; **anéanti** annihilated, collapsed, overwhelmed, reduced to nothing
anéantissement *m.* annihilation, prostration
Angecourt *11 km. from Sedan, near Raucourt*
angle *m.* angle, corner
Angleterre *f.* England
angoisse *f.* anguish, agony, foreboding

angoisser distress
animation *f.* liveliness
anneau *m.* ring, link
année *f.* year
annihiler annihilate
annonce *f.* announcement, proclamation
annoncer announce; **s'—** present oneself
antipatriotique unpatriotic
antique antique, ancient
anxiété *f.* anxiety
anxieu-x, -se anxious, ominous; **—sement** —ly
août *m.* August
apaiser appease, pacify
apercevoir *and* **s'—** perceive, see
aplomb *m.*: **d'—** self-assured
apostrophe *f.* oratorical reproach, 237, 11
apostropher address
apparaître appear
appareil *m.* apparatus
apparition *f.* apparition, sight
appartenir belong
appel *m.* appeal, call, roll-call; **d'—** appealing
appeler appeal, call, summon; **s'—** be called *or* named
applaudir applaud
appliquer apply, place
apporter bring
apprendre tell, learn
apprêter: **s'—** prepare, get ready
approche *f.* approach; *see* **lunette**
approcher (de) approach, bring up; **s'—** (de) approach
approuver approve
appuyer lean, support; **s'—** lean
après after, afterwards; **—-midi** *m. and f.* afternoon(s)
arabe Arab
arbre *m.* tree
arbuste *m.* shrub, bush
arc *m.* arc, arch; **Arc de Triomphe** Triumphal Arch (*on the Place de l'Étoile in Paris*)
ardemment ardently, eagerly
Ardennes *forest southwest of Sedan extending into Belgium*
ardent ardent, blazing, eager
ardeur *f.* ardor, heat
ardoise *f.* slate (*roofing*)
argent *m.* silver, money
Argenteuil: **rue d'—** *from rue St. Roch to rue de l'Échelle*
aristo *m.* aristocrat (*slang*)
arme *f.* weapon, gun, kind (*of weapon*, 24, 6)
armée *f.* army
armer arm
armoire *f.* wardrobe, linen closet
arrachement *m.* rending, sundering
arracher tear (off, away), snatch off, drag, draw; **s'—** tear oneself away
arranger arrange, "fix"; **s'—** settle itself
arrêt *m.* halt, pause
arrêter arrest, stop; **à quel parti s'—** come to what decision
arrière *m.*: **en —** (de) behind, to the rear, back(ward); **—-garde** *f.* rear guard
arrivée *f.* arrival; **d'—** incoming, 234, 24
arriver (*aux.* **être**) arrive, reach, happen, succeed, "get there"
arrondir bend, round, bow; **arrondi** wide open (*eyes*)
arrondissement *m.* district (*political*)
arroser sprinkle, water, wash down
artilleur *m.* artilleryman
asile *m.* refuge
assaillant *m.* attacker
assassinat *m.* assassination
assassiner assassinate, kill
assaut *m.* assault; **donner l'—** assault

Assemblée *f.* Assembly (*i.e., legislature*)
asseoir seat, 187, 2, sit, 165, 22; **s'**— sit (down); **assis** sitting, seated
assez enough, sufficiently, quite
assiéger besiege
assiette *f.* plate, place
assistance *f.* help, aid
assister assist; — **à** witness, be present at
associer associate; **s'— à sa maison** take into one's firm *or* partnership
assombrir: **s'**— grow darker *or* sadder; **assombri** gloomy
assommer strike dead; **assommé** overcome
assoupi drowsy
assourdir muffle, dull (*sound*); **assourdissant** deafening
assourdissement *m.* deafening crash
assurer assure, tighten
astre *m.* star, sun
atroce atrocious, awful
attacher attach, bind
attaque *f.* attack
attaquer attack
attarder delay; **s'**— delay, get belated, linger; **attardé** lingering, held back
atteindre attain, reach, hit, wound
atteler harness
attendre await, wait; **s'**— expect
attendrir soften
attendrissement *m.* softening, emotional tenderness
attente *f.* expectation, suspense, waiting
attique *m.* attic, upper story
attirer attract
attiser poke (*fire*), blow bright, 253, 29
attitude *f.* attitude, situation
attraper catch, get
attrister make dreary
aube *f.* dawn
auberge *f.* inn
aucun any; *with negation expressed or implied*, 76, 7, no
audace *f.* audacity, boldness
au-dessous below, under
au-dessus (**de**) above, over
augmenter increase, grow, reënforce (**de** by)
aujourd'hui to-day, now
auparavant *and* **d'**— before
aurore *f.* dawn
aussitôt immediately
Austerlitz *120 km. north of Vienna, scene of battle, Dec. 2, 1805*
autant as much, the same; — **que** as much (far) as; **d'— plus que** so much the more as
automne *m.* autumn, fall
autoriser authorize
autorité *f.* authority
autour(**d'**) around
autre other; *for distinction or emphasis only, e.g.*, 9, 11; —**ment** otherwise; **à un** — next! 175, 30
autrefois formerly
Autriche *f.* Austria
avaler swallow
avance *f.*: **à l'**— in advance
avancer advance, push out, stretch out, bring forward; **s'**— come forward, advance
avant before; **en** — forward, in front; **en — de** before, beyond, in front of; **à l'— de** in the front of; —**-garde** *f.* advance guard; —**-poste** *f.* outpost; —**-train** *m.* limber, fore-carriage; —**-veille** *f.* second day before
avantage *m.* advantage
avare sparing
avec with; **d'**— from
avenir *m.* future
aventure *f.* adventure
averse *f.* downpour, shower
avertir warn, inform

avertissement *m.* warning
aveugle blind (person)
aveugler blind
aviser notice; **s'—** conclude, make up one's mind
avocat *m.* lawyer; **reçu —** admitted to the bar, 3, 29
avoine *f.* oats, oatmeal
avoir have, give (*glances*), make (*gestures*), take (*place*), utter (*cries*); **y —** be; **il y a (avait, aura)** there is (was, will be); **qu'est-ce que tu as** what is the matter with you? 173, 8
avortement *m.* failure

B

Babylone *f.* Babylon (*alluding*, 238, 19, *to the Book of Revelation*, xviii, 2)
Bac: rue du — "Ferry Street." (*half km. east of the Legion of Honor palace*, 231, 6
badigeonner whitewash, splash (*with oil*)
bagages *m. pl.* baggage
baigner bathe
bâiller gape, stand ajar
bain *m.* bath; **—s froids** river bathhouses
baïonnette *f.* bayonet
baiser kiss
baisser lower, hang (*head*), set (*sun*); **se —** stoop, bend over
balai *m.* broom; **coup de —** sweeping
Balan *halfway between Bazeilles and Sedan*
balancer poise, sway
balayer sweep (up)
balbutiement *m.* stammering
balbutier stammer
balcon *m.* balcony
Bâle Basle (*in Switzerland*)
ballant dangling
balle *f.* ball, bullet, cannon-shot
bambin *m.* "youngster"
banc *m.* bench
bancal maimed, limping
bande *f.* band, bandage, strip, mob
bander bandage
bandière *f.* *see* **front**
bandit *m.* bandit, scoundrel, rascal
bandoulière *f.*: **en —** like a shoulder belt, "slung over shoulder," 230, 20
barbare savage, improvised, 240, 13
barbe *f.* beard
barbiche *f.* chin tuft, goatee
barbu bearded
barque *f.* boat
barrer bar, obstruct, shut off
barricader barricade
barrière *f.* barrier (*post for collection of city import taxes*, **octroi**)
bas, -se low; **au (à, en) — de** at the foot of; **en —** downstairs, in *or* on the street; **dans le — de** below; **tout —** in a low voice; **basse fosse** *f.* dungeon, underground cell; **voiture —se** *f.* farmer's cart
Bastille Bastile (*site of an old castle and dungeon, 1.5 km. east of the Tuileries*)
bastionné fortified
bataille *f.* battle; **en —** ready for action
bataillon *m.* battalion
bateau *m.* boat, pontoon; **pont de —x** pontoon bridge
bâtiment *m.* building, structure
bâtir build
bâtisse *f.* structure
bâton *m.* stick, staff
battant *m.* *see* **battre**
battement *m.* pulsation
batterie *f.* battery
battre beat, batter, strike, throb, blink (*eyelids*), tramp, wander about in (*streets or*

woods); — **la route** make one's way; **se** — fight; **battant** *m.* leaf of a double door; **à deux battants** wide open, 85, 30; **pluie battante** *f.* pouring rain; **battue** *f.* beating up (*of game*), "drive," 195, 32; *see* **retraite**
bavardage *m.* talk, babble
Bavarois *and* **bavarois** Bavarian
Baybel. *farm near Mouzon, 15 km. southeast of Sedan*
Bazaine (1811–1888) *French marshal who capitulated at Metz in the Franco-Prussian War*
Bazeilles *4 km. south of Sedan*
béant gaping, staring, 161, 27
beau, bel, belle, beaux beautiful, good, fine (*weather*, 207, 26); **on avait — en raser** it was no avail to mow them down, 133, 29; **—-frère** *m.* brother-in-law; *see* **danser**
beaucoup (de) much, many
beauté *f.* beauty
bec *m.* beak, "mouth"; — **de gaz** gas jet
bégayer stammer
Belfort *fortified city 38 km. west of Mulhouse*
belge Belgian
Belgique *f.* Belgium; **de** — Belgian
Belleville *workmen's quarter in northeastern Paris*
Bellevue: château de — *2 km. east of Donchery*
belligérant belligerent
belvédère *m.* outlook, belvidere
bénéfices *m. pl.* profit(s)
bercer cradle
berge *f.* slope, river bank
besogne *f.* task, work, "business," 87, 25
besoin *m.* need, longing; **avoir** — need
bétail, bestiaux *m.* cattle, herd
bête stupid, silly; *f.* beast, animal, horse; **—s de somme** pack horses
bêtise *f.* nonsense
betterave *f.* beet
Beurre: rue au — "Butter-market Street" (*in Sedan*)
bichonner curl (*hair*)
bicoque *f.* hut, paltry house, "shanty"
bidon *m.* flask
bien good, well, comfortable; just, precisely, heartily, probably, about, of course, after all, to be sure, please, very; *often for emphasis only;* — **que** although; *m.* property
bientôt soon, almost
bifurquer fork, divide
billet *m.* note, message
binocle *m.* eyeglasses, field glass
biscuit *m.* biscuit, "hard-tack"
Bismarck, Otto von (1815–1898) *Prussian chancellor*
Bitche *frontier fortress 60 km. north of Strasbourg*
bivouac *m.* bivouac; *pl.* shelter tents
bivouaquer camp in the open, bivouac
blafard dull
blan-c, -che, white; *m.* whiteness, 38, 23; — **de poulet** *m.* chicken breast
blanchâtre whitish
blancheur *f.* whiteness, pallor
blanchir whiten, lighten, dawn; — **à chaux** whitewash
blé *m.* wheat, grain
blême pale, wan, sallow, livid
blêmir turn pale; — **encore** make yet more wan, 30, 9
blesser wound, bruise, hurt; **blessé** *m.* wounded man
blessure *f.* wound
bleu blue; **—-ciel** sky-blue
blocus *m.* blockade
blond fair-haired, blond
blotti crouching, hiding

blouse *f.* workman's jacket, blouse
bœuf *m.* ox; *pl.* cattle
boire drink
bois *m.* wood, woods, firewood, park; *see* **Boulogne**
boisé wooded
boîte *f.* box, pack
bombarder bombard
bon, -ne good, kind, good-natured, fine, lucky, 118, 3; well! all right! — **vivant** high-liver; **c'est** — very well! **à quoi** — why? what is (was) the use? *f.* servant, maid
bond *m.* bound
bonheur *m.* happiness, fortune; **au petit** — at random
bonhomie *f.* good humor, good fellowship
bonne *f. see* **bon**
bonnet *m.* cap
bonsoir *m.* good evening (99, 30, *ironical*)
bonté *f.* kindness
bord *m.* edge, side; — **du ciel** horizon
border border, line
borne *f.* limit, boundary, landmark, spur-post; **sans** — boundless
borné dull-witted, narrow-minded, simple, 169, 22
bosse *f.* hump, mound
botte *f.* boot, bundle
bouche *f.* mouth, muzzle (*of guns*), lips; **à pleine** — by the mouthful
bouchée *f.* mouthful
boucher *m.* butcher; **commerce de** — **ambulant** butcher's-cart trade, 208, 3
boucher choke, block, obstruct, blind, 40, 2
boucherie *f.* butchery, slaughter
boucle *f.* buckle, loop
boucler inclose
boue *f.* mire
bougeoir *m.* candlestick
bouger stir, budge
bougie *f.* candle
Bougival *8 km. west of Paris*
bougre *m.* **bougresse** *f.* "beast," scoundrel, "old rascal," 127, 21, "fellow" (*when used by officers to privates*)
bouillie *f.* pulp
bouillir boil
bouillon *m.* broth
Bouillon *15 km. northeast of Sedan, 22 km. from Remilly* (217, 30), *in Belgium*
boulanger *m.* baker
boulangerie *f.* bakery
boulevard *m.* boulevard (*broad street with trees*)
bouleverser shock, overturn, "upset"; **bouleversé** startled, taken aback
Boulogne: Bois de — *large park just west of Paris*
boum bang!
bouquet *m.* clump; — **flamboyant** culminating firework, 243, 25
Bourbon: palais — *or* **Palais-** — *then meeting place of the Corps législatif, now of the Chamber of Deputies*
bourdonnement *m.* buzzing, humming, roar
bourdonner buzz, hum, murmur
bourg *m.* town
bourgeois middle class (person), civilian, "gentleman," 186, 4; **en** — in civilian dress
bourgeron *m.* workman's jacket
bourrade *f.* blow with a gun butt, 170, 25
bourrer stuff
Bourse *f.* Stock Exchange (*northeast of the National Library in Paris*)
bousculade *f.* jostling, crowding, rush
bousculer jostle, hurry, "upset"
bout *m.* end, tip, piece; **à** — to desperation, 171, 19; **à** —

portant point-blank, 133, 30; à tous les —s at every corner; venir à — de finish with; par quel — le prendre where to take hold of him, 121, 16
bouteille *f.* bottle
boutique *f.* shop
bouton *m.* button
braillard noisy, loud-voiced
braise *f.* live coals, living fire, 254, 11
braisillement *m.* flare
braisiller shimmer, sparkle, glow
brancard *m.* stretcher
brancardier *m.* stretcher-bearer
branche *f.* branch, jaw (*of a vice*)
brandir brandish, shake
brandon *m.* lighted wisp (*straw*)
branle *m.* shaking, quaking, commotion; **en —** in full swing
braquer aim, point, turn; **— les yeux** look sharply, 6, 26
bras *m.* arm, "hand"
brasier *m.* brazier, heap of live coals, burning mass
brassard *m.* arm band
brave brave, good, gallant (person); **— homme** *m.* fine fellow; **— monde** *m.* good fellows, 193, 3
braver brave, confront, resist
bravoure *f.* bravery, courage, daring, manhood
brèche *f.* breach; **battue en —** breached by artillery fire
bre-f, -ève brief, crisp, cutting
Brest *an Atlantic port 680 km. from Sedan*
bretelle *f.* strap [*Sedan*
Briancourt *6 km. northwest of*
bride *f.* bridle; **à toutes —s** at full gallop
brièvement briefly
brigade *f.* brigade; **de —** brigadier
brigadier *m.* corporal (*in cavalry and field-artillery*)
brigand *m.* brigand, thief
briller shine, sparkle
brillant bright; *m.* diamond
brin *m.* slender stalk, bit
brique *f.* brick
briqueterie *f.* brick kiln
briser *and* **se —** break
brodé embroidered
broderie *f.* embroidery, gold lace (*on uniforms*)
bronze *m.* bronze (*i.e.*, cannon, 146, 26)
brosser brush
brouette *f.* barrow, handcart
brouillard *m.* fog, mist
broussailles *f. pl.* underbrush
broyer crush, smash; **machine à —** crusher, 92, 30
bruit *m.* noise, creaking, 185, 13; rumor, report; **à petit —** quietly
brûler burn (up), scorch (**se** one another's, 168, 19), give pain, 122, 14; fire (*cartridges*, 65, 23)
brume *f.* fog, haze, mist; **de —** hazy
brun brown, dark
brusque sudden, sharp; **—ment** —ly
brutal brutal, rude, forced; **—ment** —ly, wantonly, 163, 18
brute *f.* brute, beast, dullard, brutality, 109, 17
bruyant noisy
Bruxelles Brussels (*capital of Belgium*)
Bry *or* **Brie** *2 km. north of Champigny on the Marne*
bûcher *m.* pyre
buisson *m.* bush
bureau *m.* desk, office; **— de la guerre** ministry of war, war office
busqué arched
but *m.* end, aim, purpose
buter (dans) jostle, butt, come abruptly (on)
butte *f.* hill (*i.e.*, *Montmartre*,

231, 12); — **des Moulins** "Mill Hill" (*east of Palais Royal, now leveled*)
butter stumble
Buzenval *at Rueil, 6 km. west of Paris*

C

ça that, it, "the right thing"; **ah —** come now! really! **c'est pour — que** that's why
cabaret *m.* tavern, inn
cabinet *m.* cabinet, closet, study; **— de toilette** dressing room, 83, 28
cabrer rear (*horse*)
cabriolet *m.* cab, chaise
cacher hide
cadavre *m.* corpse, body
cadeau *m.* gift
cadenas *m.* padlock
cadre *m.* frame
café *m.* coffee
cage *f.*: **en —** caged
cahoter jolt
caisse *f.* box
caisson *m.* ammunition car
calciné calcined, burnt
calcul *m.* calculation
calèche *f.* open carriage; **— de louage** public carriage
calme calm, quiet; *m.* calm, repose
calmer calm, quiet; **se —** get *or* grow calm
calvaire *m.* calvary (*hill surmounted by a crucifix*)
camarade comrade (*man or woman*)
campagne *f.* campaign, open country, countryside; *pl.* plains; **faire —** be on active service
campement *m.* camp ground
camper camp, encamp
canaille vulgar, vile; *f.* rabble, scum; **gens —s** scoundrels
canapé *m.* sofa
candide sincere
canne *f.* cane
canon *m.* cannon, barrel (*gun*), cannonade; **—s de campagne** field guns
canonner cannonade
canot *m.* rowboat
cantine *f.* canteen, sutler's tent
capitaine *m.* captain
capitale *f.* capital (*city*, 237, 6)
capituler surrender
capon *m.* capon, coward
caporal *m.* corporal
capote *f.* cape, cloak
car for
carcasse *f.* carcass, body, life
caresse *f.* caress; **de —** endearing
caresser soothe
Carignan *19 km. southeast of Sedan on the Meuse*
carotte *f.* carrot
carré square, square-built, broad; *m.* square (*of soldiers*, 187, 24), field, 72, 10
carreau *m.* square, tile floor, tiling
carrefour *m.* crossroads, crossing (*streets*)
carrelé floored with tile
carriole *f.* cart (*small, with springs*), jaunting-car
Carrousel: place du — *within the Louvre, Paris*
cartouche *f.* cartridge
cartouchière *f.* cartridge box
cas *m.* case; **dans le — où** in case
caserne *f.* barracks
casque *m.* cap, helmet
casquette *f.* visor cap
casse *f.*: **de la —** "a smash," 98, 24
casser break (down), weary, rack, 141, 31; **cassé** stiff, 186, 29; **— la gueule** perish, "go to smash"; **se faire — la gueule** get killed, 21, 8
casserole *f.* saucepan
Cassine *f. northern quarter of Sedan*

castel *m.* (*old form of* **château**) countryseat, castle
Castiglione *in Italy, scene of battle, Aug. 5, 1796*
cauchemar *m.* nightmare
cause *f.:* **à — (que)** because
causer talk, seem to talk, 186, 29
cavaler: **se —** "run for it," 98, 14
cavalerie *f.* cavalry
cavalier *m.* horseman
caverne *f.* cave
ce: **— que tu es bon** how good you are!
céder yield
ceinture *f.* girdle, belt, waistband
ceinturon *m.* girdle, belt
cendre *f.* ashes
cent hundred; **—-gardes** imperial bodyguard
centaine *f.* hundred
centenaire century-old
centre *m.:* **du —** central
cependant meanwhile, yet, still, however
cérat *m.* ointment
cercle *m.* circle
cerner shut in
certes of course! verily!
certitude *f.* certainty, assurance
cerveau *m.* brain, "head"
cervelle *f.* brain(s)
cesse *f.* cessation; **sans —** constantly
cesser cease
chacun each, everybody
Chagny *near Omont 20 km. southwest of Sedan*
chagrin *m.* grief, trouble, regret, vexation; *see* **faire**
chaîne *f.* chain
chair *f.*, **—s** *f. pl.* flesh
chaise *f.* chair
châle *m.* shawl
chaleur *f.* heat
Châlons *40 km. southeast of Rheims*
chambellan *m.* chamberlain
chambre *f.* room; **— de bonne** maid's room
champ *m.* field; *pl.* country (side); **à travers —s** "'cross lots"
Champ de Mars *parade ground in Paris, north of Seine, between Quai de Grenelle and rue Saint-Dominique*
Champs-Élysées *parked avenue northwest from Place de la Concorde in Paris*
Champagne *f. old duchy in northeastern France*
Champigny *7 km. east of Paris on the Marne, scene of battle Dec. 2, 1870*
chance *f.* chance, fortune, luck
chanceler stagger, totter
changement *m.* change
changer change; **se — en** become; **nous — trop** be too "queer"
chanson *f.* song
chant *m.* song
chanter sing; **chantant** rhythmic, 144, 13
chape *f.* cape
chapeau *m.* hat
Chapelle: **la —** *7 km. northeast of Sedan*
chaperon *m.* coping
chaque each, every
charbon *m.* coal, charcoal
Charenton, "Charentonneau" *suburb in the southeast of Paris*
charge *f.* charge, load
chargement *m.* loading
charger charge, load, burden; **se — de** take charge of, undertake
charme *m.* charm, attraction, delight
charnier *m.* charnel place, 193, 8
charpente *f.* frame, timber, beams, 55, 9
charpie *f.* lint
charretière *f.* barn door, cart gate, 170, 2

charrette *f.* little cart; **—s des cultivateurs** farmers' carts
charrier carry away; **charrié** drifted along, 108, 28
charrue *f.* plow
chasse *f.* hunt; **air de —** hunting tune; **— à l'homme** man hunt
chassepot *m.* rifle (*invented by A. A. Chassepot, 1833–1886, and adopted in 1866*)
chasser chase, drive
chasseur *m.* light cavalryman (infantryman), scout
chaste pure
chat *m.* cat
château *m.* castle, countryseat
châtier chastise
Chatillon *4 km. south of Paris*
chaud warm, hot; **dans une fièvre —e** in feverish excitement, 251, 29; **faire — à** warm, 10, 16
chauffer: se — warm oneself
chaume *m.* stubble field
chaussée *f.* highroad, roadway
chausser: se — put on one's shoes
chaussure *f.* foot gear; *pl.* shoes
chaux *f.* lime; *see* **blanchir**
chavirer upset, turn inside out; **chaviré** rolling, 113, 2
chef *m.* head, chief, leader
chemin *m.* road; **— de fer** railroad; **mettre "x" dans son —** show "x" the way
cheminée *f.* chimney, chimney-top, fireplace, mantelpiece
cheminer march, make one's way
chemise *f.* shirt; **en —** in shirt sleeves
chêne *m.* oak
Chêne: le — (-Populeux) *railway junction at the Aisne canal 25 km. southwest of Sedan*
chenille *f.* caterpillar
Chennevières *9 km. southeast of Paris*
ch-er, -ère dear; **—èrement** —ly
chercher seek, look for, get
chéri darling
chéti-f, -ve frail, tiny
cheval *m.* horse; **à —** on horseback
chevalier *m.* knight
Chevalier: bois — *woods 5 km. east of Sedan*
chevauchée *f.* cavalcade
chevet *m.* bed's head
cheveu *m.* hair
cheville *f.* ankle
chez at the house (office, factory) of, in one's case (mind); with (to, at); home, 224, 19
chien *m.* dog; **nom d'un —** "dog-gon-it"! **avoir une faim de —** be ravenously hungry
chiffre *m.* figure
chimiste *m.* chemist
Chine *f.* China
chirurgien *m.* surgeon
choc *m.* shock, jar, noise
choisir choose
choix *m.* choice, selection
choléra *m.* cholera, pestilence
chose *f.* thing; **autre —** else, 13, 1; **quelque —** something, anything
chou *m.* cabbage
chronique chronic
chuchotement *m.* whispering
chuchoter whisper
chute *f.* fall, tumbling
cingler lash, grip
cinquantaine *f.*: **une —** about fifty
circonstance *f.* circumstance
circuler circulate, be current, pass, run (*of trains*, 236, 5)
cire *f.* wax
cirer wax
cité *f.* city
citer cite, quote
citoyen, -ne citizen
clair clear(ly), bright
clairon *m.* bugle, bugler
clameur *f.* clamor

clapotement *m.* clatter
clarté *f.* clarity, brightness, glare
classique classic, regular, conventional
clef *f.* key
cloaque *m.* sewer, vile place, 197, 18
clocher *m.* belfry, spire
clos closed, shut, tight
clôture *f.* inclosure
clouer nail, fasten, hold, 160, 16
cochon *m.* pig, "beast"; — **de soleil** beastly sun! 170, 10
Cœuilly *2 km. east of Champigny*
cœur *m.* heart, courage
coffre *m.* box
cogner knock, drive in, hit (out); **se** — "be scrapping," 163, 24
cohue *f.* mob, confusion, rout
coiffer put on another's head; cover another with (**de**) something; **se** — cover one's head, do up one's hair; **coiffé de** having his head covered with, 195, 14
coiffure *f.* head-covering
coin *m.* corner
colère *f.* anger, rage
coller paste, stick, press; **se** — cling, stick close, squeeze oneself
collet *m.* collar
colline *f.* hill
colonne *f.* column
colorer color, rouge; **colorée** florid, 160, 2
colossal colossal, vast
colosse *m.* colossus, huge man
colporteur *m.* peddler
coma *m.* coma, deep lethargy
combat *m.* combat, battle, struggle, fighting
combattre combat; **combattu** storm-tossed, 247, 4
combinaison *f.* combination, scheme
comble *m.* top; *pl.* roof
combler fill in
combustible *m.* fuel
comique comic
comité *f.* committee
commandement *m.* command, commissioning (*as general-in-chief, Aug. 19; cf.* 213, 9)
commander (**à** *for persons,* **de** *for things*) command
commandant *m.* commander, commanding officer
comme like, as, as if, as it were, something like, 100, 20; — **ça** really now! 99, 24
commencer begin
commerce *m.:* **faire du** — trade
commettre commit
commode easy, convenient, comfortable
commun: vie —e life in common
communard *m.* Communist
Commune *f.* Commune (*revolutionary government in Paris, March–May, 1871*)
communiquer communicate, be connected
compact compact, crowded
compagnie *f.* company; **de bonne** — of good breeding, 148, 24
compagnon *m.* companion
complaisance *f.* indulgence
compl-et, -ète complete; **—ètement** —ly
compléter complete, fill up
complication *f.* complicated mass, embarrassment
compliqué complicated, elaborate
comprendre understand, perceive
compresse *f.* compress (*surgical*)
compromettre compromise
comptable *m.* accountant
compte *m.* count, account; **avoir son** — be "done for"; **se rendre — de** observe, notice, take account of
compter count, expect
concentrer *and* **se** — concentrate

concerter: se — consult one another
concierge porter, portress
conclure conclude, settle
Concorde: place de la — *square east of the Tuileries Gardens;* **pont de la** — "Concord Bridge" (*about 400 meters below the Solferino Bridge in Paris*)
condamner condemn
condition *f.:* **à la** — **d'aller** if he went
conducteur *m.* driver
conduire conduct, drive, lead (to), take; **se** — behave
conduite *f.* conduct
Conférence: quai de la — "Conference Quay" (*along the Cours-la-Reine on right bank of the Seine in Paris*)
confiance *f.* confidence
confident confident; *m.* trusted friend
confier confide, intrust; **confiant** trustful
confisquer confiscate
confondre: se — be confounded *or* blended *or* mixed
confus confused, vague; **—ément** —ly
confusion *f.* confusion, jumble
congestionné swollen
connaissance *f.* acquaintance, consciousness; **prendre** — **de** recognize, give consideration to
connaître know; **se** — know one another
conquérir conquer, win
conquête *f.* conquest
conscience *f.* consciousness, clear vision
conseil *m.* council, counsel
Conseil d'État Administrative Council; **palais du** — *then on left bank of the Seine, just above the Légion d'honneur*
conseiller counsel
consentir consent
conservation *f.* self-preservation
conserver keep, save; **nous conservions l'un pour l'autre** keep alive for one another's sake, 52, 15
consigne *f.* order, orders
consolation *f.* consolation, comfort
consolider "peg down," "stake" (*tent*)
constater note, verify
consterné taken aback
construction *f.:* *pl.* buildings; **—s savantes** shrewdly built structures
construire build
consumer: se — devour itself, 242, 14
contact *m.* hand-to-hand fight
contenir hold; **contenu** *m.* contents, 201, 15
content satisfied, glad
contentement *m.* satisfaction
contenter: se — be satisfied, restrain *or* confine oneself, make oneself comfortable
conter tell
continu continual, constant
continuel, -le continual, persistent, constant; **—lement** —ly
continuer continue, keep *or* go on
contourer go around, skirt
contracter contract
contraire contrary, opposed
contrarier vex
contre against, in return for, close to
contrée *f.* country, region
contremaître *m.* overseer, foreman
contremarche *f.* countermarch
convaincre convince; **convaincu** sure
convenable suitable, proper
convenir agree; **convenu** understood
convoi *m.* convoy, procession, baggage train, 17, 28

convoiter covet
convulsi-f, -ve convulsive
convulsion *f.* convulsion, twitching, quiver
copie *f.* copy
coq *m.* cock
coquelicot *m.* poppy
coquet, -te coquettish
corbeau *m.* crow
corbillard *m.* hearse
corde *f.* cord, rope, string, clothesline
cordon *m.* line
corne *f.* horn, curved end, corner, edge
corps *m.* body, corps (*in an army*); **— à —** close combat
Corps législatif *m.* Legislature; Legislative Palace (*once Palais-Bourbon, now Chamber of Deputies, about 400 meters from the Légion d'honneur*, 231, 6, *across the Seine from Place de la Concorde*)
correct correct, precise; **—ement** —ly
correction *f.* propriety, good breeding
cortège *m.* train, procession, escort
côte *f.* rib
côté *m.* side; **à — de** beside, near; **de —** aside; **de l'autre —** on the other hand; **de l'autre — de** beyond; **du — de** in the direction of
coteau *m.* hill, hillside
côtelette *f.* cutlet
cou *m.* neck
couche *f.* couch, bed
coucher lie, lay, stretch, sleep, 21, 6; **se —** lie down, go to bed, sleep, set (*of the sun*); **aller se —** go to bed; **couché** stretched, lying, recumbent, abed; **— d'astre** *m.* sunset; **idées à — dehors** crazy notions, 173, 6
coude *m.* elbow, turn; **— de la Seine** *just below the Concord Bridge*, 243, 30
coulée *f.* course (*river*), stream
couler flow, pass, "go under" (die)
couleur *f.* color; **trois —s** tricolor (*red-white-blue flag of the Republic*)
couleuvre *f.* adder, snake
Coulmiers *21 km. west of Sedan*
coup *m.* blow, stroke, thrust, shot, clap (*thunder*), attack, gulp, 1, 14, act, 233, 16; **— sur —** in succession; **— d'algèbre** algebraical device; **— de botte** kick; **— de canon** cannon shot; **— de désespoir** fit of desperation; **— d'éperon** spurring, spur; **— de feu** rifle shot; **faire le — de feu** fire, be firing (engaged, 233, 4), be under fire, be in action; **— de filet** "raid," "drive"; **— de fouet** lash; **— de fusil** shot; **— de main** helping hand, "lift"; **— d'œil** glance; **— de pied** kick; **— de vent** blast, jar; **à — sûr** surely; **d'un seul —** together; **du —** instantly, suddenly, on the spot; **tenter le —** try the game, 240, 32; **tout à (d'un) —** suddenly, all at once
coupable guilty (person)
couper cut (off), divide, break; **coupant** sharp; **coupé** disconnected; **— au plus court** make short cuts, 99, 14
cour *f.* court, courtyard; **soldat de —** "carpet knight"
courage *m.* courage, heart; **de —** courageous
courageu-x, -se courageous
couramment currently
courbaturé stiff (*with fatigue*, 172, 23)
courbe *f.* curve
courber curve, bend; **se —** be bent; **courbé en deux** crouching low, 156, 19

Courbevoie *suburb northeast of Paris*
Courcelles *a suburb of Rheims*
courir run, circulate; — **à la baïonnette** charge bayonets; **courant** current, scouring, 226, 4; **courus** incurred, 210, 27
couronner crown; **se** — be crowned *or* crested
cours *m.* course
course *f.* course, race, run; **au pas de** — on the run; **a pris ma** — ran, 89, 5
court short; *see* **couper**
couteau *m.* knife
coûter cost; **coûte qui coûte** at all costs
couvent *m.* convent
couver smolder
couverture *f.* covering; *pl.* bedclothes, blankets
couvrir cover; **couvert** hidden; *m.* cover, place at table
cracher spit
craindre fear
crainte *f.* fear
crâne *m.* skull, brain; bold, dashing
crânerie *f.* dash, boldness, bravado
craquement *m.* cracking, rattle
craquer crack
cravache *f.* riding whip
cravate *f.* cravat, "knot" (*for flags*)
créer create, procure
créneler indent; **crénelé** battlemented
crêpe *m.* crape, veil (*mourning*)
crépuscule *m.* dusk, twilight
crépitement *m.* crackling
crépiter crackle
crête *f.* crest
Créteil *6 km. southeast of Paris*
creuser crease, wrinkle, dig, 191, 31; **se** — be hollowed out, give way
creu-x, -se hollow, sunken; *m.* hollow place
crever perish, die, 105, 17; — **les yeux de "x"** stare "x" in the face; **crevé** crushed, smashed, destroyed
cri *m.* cry, exclamation, groan
cribler riddle (**se** one another, 165, 6)
crier cry out (**à** about, 230, 28), exclaim, scream
Crimée *f.* Crimea (*scene of a European war with Russia, 1854–1856*)
criminel, -le criminal
crinière *f.* mane
crins *m. pl.* hair (*horse's mane and tail*)
crise *f.* crisis, outburst
crisper shrivel, clench, 128, 2
cristalin crystalline
critique critical
croassement *m.* croaking
croire believe, think; — **bien** be sure
croiser cross, fold; **se** — pass one another
Croissy *8 km. west of Paris on the Seine*
croître grow; **croissant** crescent
croix *f.* cross; — **d'honneur** cross of the Legion of Honor
Croix d'Or "Golden Cross" (*hotel in Sedan*)
Croix-Piau *f. hill 4 km. southwest of Sedan*
crosse *f.* butt (*of muskets*)
crouler crumble, collapse
croûton *m.* crust
cru *see* **croire**
crû, crue *see* **croître**
cruche *f.* jug
crue *f.* freshet, rise (*in a river*), outburst
cuir *m.* leather
cuirasse *f.* breastplate
cuirassier *m.* heavy cavalryman
cuire bake
cuisine *f.* kitchen
cuisini-er, -ère cook
cuisse *f.* thigh(bone)

cuivre *m.* copper; **de —** brazen, shrill, 168, 31
culbuter knock over, overthrow, throw, fall, stumble; **se —** tumble, toss
culotte *f.* breeches
cultivateur *m.* cultivator, kitchen-gardener
culture *f.* culture, cultivation
curiosité *f.* curiosity
cytise *m.* laburnum

D

Daigny *4.5 km. east of Sedan*
dame *f.* lady; by our Lady! really! indeed! confound it!
dangereu-x, -se dangerous
Dannemarie *20 km. east of Belfort*
danse *f.* dance, "racket"
danser dance, jump about (*in a skillet*, 14, 1); **la — belle** "have a fine dance" (*ironical*, 75, 11)
davantage more, further, longer
débâcle *f.* breaking up, collapse
débandade *f.* confusion, disorder, straggling (crowd)
débander unbind; **se —** straggle; **débandé** straggling, disorganized
débarbouiller: se — extricate oneself, "settle," 119, 1
débarquer get off, land, detrain, 22, 14
débarrasser clear, rid, disencumber; **se —** get rid of
débattre: se — struggle, kick (*of horses*)
débauche *f.* debauchery
débiter retail, peddle
débloquer clear, open
déborder overflow, overwhelm, outflank, rush out; **débordé** overflowing
déboucher pass, come *or* rush out
déboucler unbuckle
debout erect, standing, firm, 232, 9; **tenir —** keep on one's feet, hold out, 81, 32; **se mettre (remettre) —** get *or* stand up (again)
débrider unbridle
débris *m.* fragment; *pl.* remnants, wreckage
débusquer rush suddenly out
déception *f.* disappointment
déchaîner unchain, let loose
décharge *f.* discharge, volley, dumping ground
déchargement *m.* unloading
décharger fire
décharné skinny, gaunt
déchausser: se — take off one's shoes
déchéance *f.* forfeiture (*i.e., by the Bonapartes of the empire*, 213, 16)
déchets *m. pl.* trimmings, waste
déchiqueter mangle
déchirer tear (**de** with)
déchirure *f.* tear, rent
déchu fallen, battered
décider persuade; **se —** determine, be determined, make up one's mind; **décidé** determined, resolved; **décidément** surely, assuredly, definitely
décimer decimate
décisi-f, -ve decisive, controlling
déclarer declare; **se —** appear, break out
déclin *m.* decline, waning
décombres *m. pl.* ruins, rubbish
décomposer discompose, rack
découragement *m.* discouragement
découronner discrown, lop
découvrir discover, uncover, bare; **se —** be exposed, expose oneself; **découvert** exposed
décret *m.* decree
décrire describe
décrocher unhook

dédain *m.* disdain
dédale *m.* labyrinth
dedans within, into it; **en —** de within; **là-—** in there
défaire undo, unmake, take apart
défaite *f.* defeat
défense *f.* defense, prohibition
défi *m.* defiance
défigurer disfigure
défilé *m.* narrow pass, defile, defiling, deploying, succession
défiler defile, march past, pass
définiti-f, -ve definite; **—vement** —ly
défoncer stave in, smash, crush
déformer distort
dégager detach, extricate, clear, release; **se —** release one another; get free, stand out, be exhaled
dégel *m.* thaw
dégingandé tottering, shabby, 67, 25
dégoûtant disgusting
dégringolade *f.* tumbling, tumbled mass
dégringoler tumble
dégrisé sobered
déguisement *m.* disguise
dehors outside, in the open air; *see* **coucher**
déjeter warp, distort; **déjetée** blown off, 194, 1
déjeuner lunch; *m.* luncheon
delà: **au —** (**de**) beyond; **par —** over beyond
délasser: **se —** relax, refresh oneself; **délassé** unbent
délégation *f.* committee
délicat delicate, dainty
délicieu-x, -se delicious, delightful
délirant delirious
délire *m.* delirium
délivrer deliver, grant
déloger dislodge
demander ask (**à** of), ask for
démanger make (one) itch, 54, 10
démarche *f.* step, bearing, manner, preparation
démasquer unmask
déménageu-r, -se mover, refugee, 18, 22
démence *f.* lunacy
démesuré excessive, vast; **—ment** —ly
demeure *f.* dwelling
demeurer remain; **demeurées** left, 144, 19
demi *m.*: **à —** half; **—-voix** low tone; **—-heure** *f.* half hour; **—-jour** *m.* twilight, half light; **—-kilomètre** *m.* half kilometer; **—-million** *m.* half million; **—-section** *f.* half section (*i.e., quarter company*); **—-tasse** *f.* after-dinner coffee, 24, 7; **—-tour** *f.* half turn; **deux heures et demie** half past two o'clock
démolir demolish, destroy, kill
démolition *f.* wrecking
démonter dismount, put out of service
démontrer demonstrate, prove, display
démoraliser demoralize, disorganize
dénoué unbound
dent *f.* tooth
dentelle *f.* lace, lace scarf, 85, 27
dénuder strip
départ *m.* departure, start
dépasser surpass, pass *or* project beyond *or* above
dépêche *f.* dispatch
dépêcher hurry; **se —** hasten, be in haste, "hurry up"
déplacé misplaced
déposer deposit, place
dépôt *m.* training camp
dépouiller despoil
depuis (que) since, from, 82, 10, for the last, 2, 7
déranger trouble

dérision *f.*: **par** — in mockery
derni-er, -ère last, final
déroulement *m.* unrolling, expanse
dérouler: **se** — spread out, be revealed
déroute *f.* rout
dérouter put out of the way, get rid of
derrière behind; **porte de** — back door
dès (que) since, when, as soon as, from, at, 199, 20; — **la nuit** at nightfall; — **lors** after that, from that time on
désarmement *m.* disarming
désarmer disarm; **désarmé** without arms, 195, 22
désarroi *m.* disarray, disorganization
désastre *m.* disaster
désastreu-x, -se disastrous
descendre (*aux.* **être**) descend, dismount, go *or* come *or* get down (*stairs*), get out (*of car or carriage*); take down *or* out, knock over (*i.e.*, kill, 54, 10)
désert deserted
déserter desert
désespérance *f.* despair, desperation
désespérer discourage; **se** — be in despair; **désespérant** *and* **désespéré** despairing, desperate
désespérément in desperation
désespoir *m.* despair
déshabiller *and* **se** — undress
désigner designate, indicate
désir *m.* desire
désireu-x, -se desirous
désolation *f.* grief, sorrow
désolé grieved, vexed
désordre *m.* disorder
désorganiser disorganize
désormais from now on
desserte *f.* refuse
dessous *and* **en** — **de** below
dessus over; **par** — along over it, 240, 11
destin *m.* destiny, fate
détachement *m.* detachment, detail (*military*)
détacher detach, make stand out; **se** — stand out
détailler detail, examine
détente *f.* relief from strain, relapsing, 208, 25
déterminer determine, cause, occasion, produce
déterré disinterred body, corpse
détonation *f.* detonation, explosion, report (*of gun*)
détour *m.* circuit
détourner turn aside *or* away, dissuade
détraqué put off the track, led astray, 252, 1
détremper drench
détresse *f.* distress, desperate position
détromper undeceive
détruire destroy, massacre, 120, 32
dette *f.* debt
deuil *m.* mourning, sorrow; **de** — dreary, mournful
deux: — **fois** twice; **à eux (elles)** — together; **en** — double; **cinq sous les** — two for five cents, 201, 25
dévaler slope off, descend, sweep down
devant before, in face of; — **soi** straight ahead
dévasta-teur, -trice devastating
développer develop, display
devenir (*aux.* **être**) become; **que devient-il** what becomes of him
dévêtir undress
deviner guess, surmise, divine
dévisager look in the face, scan, scrutinize
devoir owe, be one's duty, be obliged *or* destined *or* going to; *with inf.* be supposed to.

be probably *with part.*, 52, 23; **devait être** *and* **dut y avoir** must have been, 179, 30; 98, 10; *m.* duty
dévora-teur, -trice devouring
dévorer consume
dévotion *f.:* **en** — seriously attentive, 13, 30
dévouer devote
diable *m.* devil, deuce, fellow; — **de** deuce of a; **que** — confound it! **—ment** deucedly
diabolique diabolical, demoniacal
diane *f.* hunting call, reveille (*rising call*, 64, 26)
dicter dictate
Dieppe *coast town 150 km. northwest of Paris*
Dieu *m.* God, in God's name! 243, 20, really! 28, 12; — **des armées** Lord of Hosts; **mon** — heavens! goodness! really! **sacré bon** — for mercy's sake!
difficile difficult; **—ment** hardly; **très —ment** with much difficulty; *see* **digestion**
digestion *f.:* **d'une** — **difficile** hard to digest
digue *f.* dike
Dijon *city 265 km. southeast of Paris*
dilater: **se** — dilate, open wide
diluvien, -ne deluging, pouring
diminuer diminish
dîner dine; *m.* dinner
dire say, tell, think, 123, 1; **se** — say *or* tell to one another; **en disaient si long** talked so much
direction *f.* management, direction
diriger direct; **se** — turn
discipliner discipline, chastise
discussion *f.* dispute
disparaître disappear; **disparu** hidden
disperser disperse, scatter
disposition *f.* disposal
disputer dispute; **se** — quarrel
disséminer scatter
dissipation *f.* dissipation, frittering away
dissiper scatter; **se** — be dissolved, disappear
distance *f.:* **à des semaines de** — weeks late, 212, 21
distinguer distinguish, make out (*with eyes*)
distraire distract; **se** — divert one's mind
distribuer distribute
distribution *f.* issue (*of rations which French soldiers cook by squads*, 1, 11)
divan *m.* lounge
dizaine *f.* half score, about ten
docteur *m.* doctor, Dr.
dogue *m.* mastiff
doigt *m.* finger
dolent piteous
domestique servant (*man or woman*)
dominer dominate, prevail over, overlook
dommage *m.* damage; "a pity"! 106, 20
dompter tame, quell
don *m.* gift
Donchery *8 km. west of Sedan*
Donjon *and* **donjon** *m.* Castle Keep (*all that remains of a 15th century stronghold in Sedan*)
donner give (up), yield, present, lend (*hand*); — **sur** face *or* open on
dorer gild; **doré** golden, gilded, gilt
dormir sleep, lie, 244, 29
dos *m.* back
dossier *m.* back (*of seat*)
douane *f.* customhouse, revenue guard, 201, 27
Douay, Félix (1816–1879) *a distinguished general*
doubler double

doublure *f.* lining
douceur *f.* sweetness, gentleness, softness, calmness, pleasant thing, 207, 25
douleur *f.* pain, grief, sorrow
douloureu-x, -se dolorous, grievous
doute *m.:* **sans** — no doubt, of course
douter doubt, suspect; **se** — "have any idea," 65, 29; **il n'y a pas à en** — there's no doubt of it, 46, 4
douteu-x, -se doubtful
dou-x, -ce sweet, gentle, soft, subdued; **—cement** —ly
douzaine *f.* dozen
Douzy *5 km. east of Bazeilles*
drame *m.* drama
drap *m.* cloth
drapeau *m.* flag
draper drape, hang
dresser raise, pitch (*camp, tent*), prick up (*ears*), set (up, against, 4, 1); **se** — rise, arise, stand erect (*hair*), bristle; **faire se** — wake, 168, 28; **dressé** sticking up, 185, 17
droit straight, unbending, erect, right, right-hand; **tout** — straight ahead; *m.* law, law course, 5, 11; — **des gens** international law
drôle queer, ridiculous
dru thick
Ducrot, A. A. (1817–1882) *a very unpopular general*
dur hard, heavy, stiff
durci hardened, callous
durer last; **durant** during, for (*of time*)
dynastie *f.* dynasty (*of the Bonapartes*, 25, 17)

E

eau *f.* water, river, 240, 26; **—-de-vie** brandy
éblouissement *m.* dazzling flash
ébranlement *m.* shaking, shock, crash
ébranler shake; **s'**— get under way
écarquiller open wide
écart *m.:* **à l'**— secluded, out of the way
écarter push (put) aside, withdraw; **écarté** secluded, unfrequented; **route écartée** byroad; **s'**— step aside, stray
échanger exchange
échapper escape (**à** *and* **de** from); **s'**— get away
écharpe *f.* scarf, sling, shoulder sash
échec *m.* check
échelle *f.* ladder
échelonné in echelon, stationed at intervals, 206, 10
écheveau *m.* skein, unwinding, 97, 8
échine *f.* spine, back
échiquier *m.* checkerboard
échouer run aground, strand, fail
éclabousser splash, fleck
éclair *m.* flash
éclaircir: s'— grow thin
éclaircie *f.* clearing, clear space
éclairer brighten, light (up); **s'**— grow bright
éclaireur *m.* scout
éclat *m.* burst, outburst, fragment, sparkling, brightness; — **de voix** shout, clamor
éclater burst (*with laughter*, 3, 4); **éclatant** radiant, dazzling, bright, startling
éclopé crippled, footsore
écorce *f.* bark
écorcher scrape
écorner chip, knock off, 126, 20; **s'**— be chipped
écouler: s'— pass
écouter hear, listen (to)
écrasement *m.* crushing, crashing, crash, destruction
écraser crush, wear out, trample; **s'**— crash

écrier: s'— exclaim
écrire write; **par écrit** in writing
écroulement *m.* collapse, crash, dumping, 195, 11
écrouler: s'— collapse, fall in, crumble away; **écroulé** fallen
écume *f.* foam
écurie *f.* stable
écuyer *m.* squire, equerry
édifice *m.* building, public building
effacement *m.* effacement, dullness
effacer efface; **effacé** inconspicuous
effarement *m.* bewildered surprise, 39, 11
effarer: s'— be excited *or* scared; **effaré** frightened, bewildered, wild, haggard, "awful"
effectif *m.* effective force; *pl.* troops engaged *or* ready for action
effet *m.* effect; **en —** in fact; **—s d'uniforme** soldier's outfit ("things," 201, 18)
efficace effective, efficacious
effleurer graze, touch
effondrement *m.* collapse
effondrer: s'— collapse, crumble; **effondré** crushed, fallen in
efforcer: s'— strive, try
effort *m.* effort, exertion, force
effrayer frighten, terrify, rouse; **effrayant** frightful, terrifying; **effrayé** timid
effroi *m.* fright, horror
effroyable frightful, dreadful, awful; **—ment** —ly
égal equal, indifferent; **—ement** —ly, also, together
égard *m.* regard; **à l'— de** in consideration of (for)
égarer: s'— stray, go astray; **égaré** astray
égayer amuse, divert
église *f.* church; **place de l'Église** "Church Square"
égoïste self-centered, egoistical
égorger cut one's throat, butcher; **égorgée** with his throat cut, 158, 25
égorgeur *m.* "cutthroat"
égratignure *f.* scratch
eh *and* **— bien** well! **— quoi** what!
élan *m.* dash, rush, outburst, headway
élancer: s'— rush forward
élargir widen, stretch, let loose; **s'—** spread; **élargi** wide open, glaring (*of eyes*)
élément *m.* element, unit (*military*)
élève pupil, apprentice (*boy or girl*)
élever raise, bring up; **s'—** rise, arise; **mal élevé** ill-bred
elle he, 59, 21
éloigner: s'— go *or* get away; **éloigné** distant
émail *m.* enamel
emballer pack up
embarras *m.* embarrassment, entanglement, perplexity
embarrasser embarrass; **s'—** get entangled, burden oneself
embêter bother, exasperate, 104, 9
emboucher put to one's lips
embraser light up; **s'—** grow fiery, burst into flame; **embrasé** fiery, afire, set afire
embrasser embrace, take in, kiss (**se** one another)
embrousaillé bushy, bristling
embrumer befog, obscure
embuscade *f.* ambush; **guerre d'—** guerrilla fighting
embusquer: s'— take shelter
émerveiller: s'— marvel
emmener take off *or* away, drive
emparer: s'— (**de**) take *or* get possession of, capture
empâter make sticky, choke
empêcher hinder; **s'— de** keep from

empereur *m.* emperor (*Napoleon III, 1808–1873*)
empiler pile, heap, crowd
empire *m.* empire (*i.e., of Napoleon III, 1852–1870*)
emplacement *m.* site
emplir fill; **s'**— be filled
emploi *m.* situation, employment
employer employ, use
empoigner grasp, clasp, take up, "grab," "nab"
empoisonner poison, stifle, 2, 25
emportement *m.* passion, devotion
emporter carry away *or* about, take, dominate, capture; **l'**— prevail; **s'**— get excited *or* angry, burst out; **emporté** passionate, 110, 16
empourpré empurpled, flushed
empresser: s'— busy oneself, set to work; **empressé** eager
ému moved, deeply stirred, emotional
encaissé shut in
enceinte *f.* circuit, boundary, limit
enchaîné chained, enchained; shackled
enchanter delight; **enchanté** haunted, bewitched
enchevêtré dovetailed, entangled, confused
enclos inclosed
encoignure *f.* corner, angle, depression
encolure *f.* neck and shoulders, 132, 20
encombre *m.* hindrance
encombrement *m.:* — **de foule** crowded confusion
encombrer encumber, be in the way, fill, crowd; **s'**— get crowded; **encombrant** cumbersome
encore again, besides, still, yet, however, though, more, further, too; — **un** one more
encre *f.* ink; **d'**— inky
encourager encourage
endormir: s'— go to sleep; **endormi** asleep, sunk in sleep
endroit *m.* place
enduire coat (*paint*), cover
endurer endure
énergie *f.* energy
énergique energetic, emphatic
enerver enervate, unnerve, "bother"; **s'**— lose one's nerve, 35, 6
enfance *f.* infancy; **d'**— from childhood
enfant child, boy, girl, "as a boy," 24, 3; **bon** — good-humored, "homey," 23, 1; **d'**— childlike, childish
enfer *m.* hell; **d'**— infernal, frightful
enfermer inclose, shut up
enfiévrer grow feverish; **enfiévré** feverish(ly)
enfiler slip on (*clothes*), sweep (*with eyes*), turn into (*streets*)
enfin at last, in short, well, anyway
enflammer inflame, light, set fire to; **enflamé** ardent, burning, blazing; **s'**— burst into flame, take fire
enfler puff, swell
enfoncer drive in, break in, sink; **s'**— bury itself; **enfoncé** pulled down
enfouir hide, bury
enfuir: s'— flee, run away
enfumé smoke-stained
engagement *m.:* **prendre l'**— agree, promise
engager engage, get involved in, begin, 47, 29; **engageant** inviting; **engagé** enlisted, brought into action (*military*); **engagé volontaire** a volunteer, 5, 30; **s'**— be joined, enter, enlist, take place; **se faire** — get enlisted
engloutir swallow, devour

engloutissement *m.* engulfing
engluer make sticky
engouffrer: **s'—** plunge
engourdissement *m.* torpor, sluggishness
enhardir: **s'—** venture
enlever take *or* carry off; **— à** capture from; **s'—** soar, float away
ennemi enemy; **à l'—** facing the enemy, 230, 3
ennuyer weary, annoy (**se** one another)
énorme huge, vast
enragement *m.* fierceness
enrager enrage; **s'—** grow wild; **enragé** wild, fierce, mad, "crazy" (fellow)
enrhumer: **s'—** take cold
enrôlement *m.* enrollment
ensanglanter throw gory light on, 234, 16; **ensanglanté** gory
ensemble together
enserrer press (shut) in, squeeze
ensevelir bury
ensoleillé sunny
ensuite afterwards, then
entablement *m.* entablature
entaille *f.* slash, cut
entailler slash, cut
entamer nibble, cut
entassement *m.* heaping, heap
entasser pile, heap, crowd; **s'—** lie in heaps
entendre hear, overhear; **s'—** hear one another, be audible, come to an understanding
enterrement *m.* interment
enterrer bury
entêtement *m.* persistence, stubbornness
entêter: **s'—** persist; **entêté** persistent; *m.* stubborn fellow, 195, 26
enti-er, -ère entire, whole; **—-èrement** wholly
enthousiasmé deeply stirred, enthusiastic
entour *m.:* **à l'(son) —** around
entourer surround
entrailles *f. pl.* entrails, bowels
entraîner draw *or* carry away (aside), urge on, entice
entraver hinder, check
entre among, between, through, in, into
entrée *f.* entrance
entrer enter, come in, get, 118, 23
entrevoir catch a glimpse of
entrevue *f.* interview
entr'ouvrir: **s'—** half open; **entr'ouvrant** gaping; **entr'-ouvert** ajar, partly open
envahir invade, enter, possess; **envahissant** spreading, 230, 8; **envahi** forcibly entered, 195, 25, occupied
envahissement *m.* invasion, crowding
enveloppement *m.* enveloping, surrounding
envelopper envelop, wrap, shut in
envers toward, to
envie *f.* desire, wish; **avoir —** (de) want to
environ about; *m. pl.* surroundings
environner environ, surround
envoi *m.* sending
envolement *m.* puff
envoler: **s'—** fly away, take flight, flutter, float off *or* away
envoyer send
épais, -se thick
épaissir: **s'—** grow thick; **épaissi** grown murky, 107, 1[illegible]
épandu spread
épanouir: **s'—** grow cheerful
épargne *f.* saving
épargner spare
éparpiller: **s'—** scatter
épars scattered
épaule *f.* shoulder
épauler aim (*guns*)
épaulette *f.* shoulder mark, epaulette

épave *f.* waif, stray, wreckage
épée *f.* sword
épeler spell (out)
éperdu bewildered, distracted, confused, desperate, intense; **—ment** —ly, in desperate haste, 201, 16
éperon *m.* spur
épicier *m.* grocer
épidémie *f.* epidemic
épidémique epidemic
épigastre *m.* epigastrium
Épinay *6 km. north of Paris*
épique epic
épisode *m.* incident
éponge *f.* sponge
époque *f.* time
épouser marry
épouvantable awful
épouvante *f.* fright, dread, terror
épouvanter frighten, terrify; **s'—** become terrified
éprouver feel, experience
épuiser exhaust; **s'—** be exhausted, wear oneself out
équilibre *m.* balance
équinoxe *m.:* **d'—** equinoctial
équipage *m.* equipment, condition, "rig" (*for driving*); **d'—s militaires** for army service, 215, 13
éreinté tired out
ermitage *m.* hermitage; *name of a villa*, 162, 18
errer err, wander; **errant** stray
erreur *f.* error
éruption *f.:* **d'—** volcanic
escadron *m.* squadron
escalader climb
escalier *m.* stairway
escarpé steep, craggy
escarpement *m.* abrupt descent, 63, 14
escorter escort
escouade *f.* squad
espace *m.* space, expanse
espacer space; **s'— régulièrement** stand at fixed intervals, 1, 5
Espagne *f.* Spain
espérance *f.* hope
espérer hope
espion *m.* spy
esplanade *f.* open space; **— des Invalides** *before the Hôtel des Invalides (Soldiers' Home) on the Seine, west of the Corps législatif*
espoir *m.* hope
esprit *m.* mind, wit
essaim *m.* swarm
essayer try
est *m.* east
estafette *f.* dispatch rider
estimer esteem, think
estomac *m.* stomach
étable *f.* stable
établir establish, prove, set up; **s'—** take position
étage *m.* story, floor
étager: **s'—** rise by steps *or* terraces.
étaler display; **s'—** spread, stretch; **étalé** spread, lying flat, 3, 2
Étampes *45 km. south of Paris*
étape *f.* stage, halting *or* camping place, day's march
état *m.* state, condition, situation; **—-major** headquarters, staff
étau *m.* vice
éteindre: **s'—** be extinguished, go out, die away, expire; **éteint** dying down, 72, 8; **éteintes** put out, 250, 25
étendre *and* **s'—** stretch, spread; **étendu** extended
éternel, -le eternal
éterniser: **s'—** be prolonged beyond measure
étincelle *f.* spark
étinceller sparkle
étirer draw out; **s'—** stretch oneself
étonner astonish, surprise; **s'—** be surprised (**de** at), express surprise

étouffer stifle, choke, press close, check; **étouffé** close, suffocating, suppressed; **s'—** be stifled
étourdir distract; **étourdi** confused, dazed; **s'—** dull one's senses
étrange strange
étrang-er, –ère stranger, foreigner; **à l'—** abroad
étrangler strangle, choke, stifle; **s'—** be choked
être be, exist; *as aux. also* have; **— à** belong to; **en — à** go so far as, 73, 10; **en était encore à voir** had yet to see, 34, 15; **sommes-nous** is it, 44, 9; **où nous en sommes** where we stand, 139, 21; *compare* 250, 13; *m.* being, nature, creature
étreinte *f.* grip, grasp, embrace, pressure
étrier *m.* stirrup
étroit narrow, close, small
étudier study
Eugénie (1828–1920) *empress, 1853–1870, regent, 1859, 1865, and 1870*
Europe *f.:* **de l'—** European
eux: d'— -mêmes of their own accord, 132, 16
évacuer evacuate
évader: s'— escape
évanouir (*aux.* **être**) faint; **s'—** faint, vanish; **évanoui** unconscious
évanouissement *m.* faint, stupor
évasion *f.* escape
éveiller awaken; **s'—** rouse oneself
événement *m.* event, happenings
éventrer rip open, gut; **éventré** disemboweled
évidemment evidently
éviter avoid, spare
évoluti-f, –ve evolutionary
évoquer evoke; **s'—** be called to mind
exagérer exaggerate
exaltation *f.* exaltation, excitement, enthusiasm
exalté exalted, uplifted, high-pitched, excitable, unbalanced
examiner examine
exaspérer exasperate, vex, madden, intensify; **s'—** grow angry
exciter excite; **s'—** grow excited
exclamer: s'— exclaim, shout
excuser excuse; **s'—** apologize
exécrable accursed, hateful
exécuter execute, carry out; **s'—** be executed
exemple *m.* example; **par —** really! indeed!
exhaler exhale, breathe out; **s'—** be exhaled
exigence *f.* exigence, demand
exiger demand
exil *m.* exile
existence *f.* existence, living, life
expérimenté experienced
expert expert, skilful (**de** in)
expiatoire expiatory
expirer expire
expliquer explain; **s'—** be easy to understand
explorer explore
exprimer express
expulser expel
exquis exquisite
exténué worn out
extérieur outer; **boulevards —s** *in northern Paris, eight in number*
extrême extreme, outermost
extrémité *f.* end
Eylau *town south of Königsberg in East Prussia, scene of battle, Feb. 7, 1807*

F

fabrique *f.* factory, works
fabriquer manufacture
fabricant *m.* manufacturer
façade *f.* front (*of a building*)
face *f.* face; **de —** from opposite;

en — (de) *and* **d'en** — opposite; **faire — à** face
fâcher make angry, vex; **se** — get angry, be vexed (**de** at, with)
fâcheu-x, -se vexatious, annoying, unfortunate; **—sement** —ly
faciliter aid
façon *f.* fashion, way
fagot *m.* faggot
faible feeble, weak, slight
faiblesse *f.* weakness
Faidherbe, L. L. C. (1818–1889) *a scholarly French general*
faillir fail, miss, come near; *with inf.* almost
Failly, P. L. de (1810–1892) *an incompetent general*
faim *f.* hunger; **avoir** — be hungry
fainéant *m.* do-nothing
faire make, do, matter, be (*of weather*), carry on (*trades*), have (*encounters*), receive (*inheritances*), win (*admiration*), give (*pleasure, pain*); *with inf.* cause to be *or* get *or* have; **— mal à** harm, hurt; **fait** done for, finished, over; *m.* fact; *pl.* news, 213, 4; **c'en était fait** it was accomplished, 153, 13; **se** — be done *or* made, grow, happen; *with inf.* get, *e.g.*, 21, 8; **se — davantage** grow deeper, 180, 10; **se — un chagrin pareil** get so downhearted
faisceau *m.* bundle, stack (*of rifles*)
Falaise *4 km. from Vouziers on the Aisne*
falloir need, be necessary *or* needed, be right *or* proper; *with inf. or subj.* need to, be obliged to, have to, ought to; **il faut (fallait, faudra, faudrait)** it (I, you, he, *etc.*) may, must, ought; *subject suppressed*, 39, 4
fameu-x, -se famous, "fine"
famille *f.*: **en** — at home
fanfare *f.* flourish (*of trumpets*); **à toute** — at full blast, 168, 30
fanfaron, -ne blustering; braggart
fantassin *m.* infantryman
fantôme *m.* phantom, ghost, shadowy form
farce *f.* farce, joke; "funny"; **la** — a jest, 187, 1
farceu-r, -se jesting
fard *m.* face paint, "make-up"
fardeau *m.* burden
farder paint (*face*)
farine *f.* flour
farouche wild, fierce, strange
fatal fatal, predestined
fatiguer fatigue, weary, tire, annoy, 111, 26; **se** — grow weary
faubourg *m.* suburb, urban district
faucher mow down, sweep away
faufiler: **se** — slip by
faute *f.* fault, mistake; **— de** for lack of
fauteuil *m.* armchair
fauve tawny; wild beast
faux *f.* scythe
fau-x, -sse false, forged
Favre, J. C. G. (1809–1880) *a notable liberal statesman*
fébrile feverish
fécond fertile
fédérés Federals (*i.e., Communists*, 229, 14)
femme *f.*: **de** — feminine
fendre split, shatter, crack, slit up, 240, 7; **se** — split, be shattered
fenêtre *f.* window
fente *f.* slit, cleft, crack
fer *m.* iron; *pl.* ironwork; *see* **chemin**
Fère: **La** — *town and fortress 21 km. northwest of Laon, 120 km. northeast of Paris*
ferme *f.* farm, farmhouse

ferme firm, strong
fermenter ferment
fermer shut, close, lock; **se —** be closed (closing)
fermi-er, *m.* farmer; **—ère** *f.* farmer's wife
féroce ferocious, fierce
ferraille *f.* old iron
ferré iron-shod; *see* **ligne**
Ferrières *23 km. southeast of Paris*
ferveur *f.* fervor, enthusiasm
fesse *f.* buttock, breech
fête *f.* feast, festival; **faire la —** feast, make holiday
feu *m.* fire, signal light; **au —** under fire; **de —** fiery; *see* **coup**
feuillage *m.* foliage; *pl.* fronds, 158, 2
feuille *f.* leaf, sheet (*of paper*
feutre *m.* felt
fiacre *m.* cab
ficelle *f.* cord
ficher be about, have business; **— à** inflict on, 74, 22; **— le camp,** quit the field, run away; **— la paix à** let one alone; **fichez-nous la paix** "shut up"! 48, 27; **fichu** confounded, cursed, "knocked out"; "all up!" **se — de** *or* **que (s'en —)** not care for, laugh at; **se mal —** "care a rap," 10, 20
fichtre confound it!
fichu *m.* kerchief
fi-er, -ère proud, fine
fièvre *f.* fever, burning pain, 27, 12, feverish anxiety, restlessness, excitement; **de —** feverish
fiévreu-x, -se feverish; **—sement** —ly
figer curdle, congeal; **figé** stiff, frozen
figure *f.* face, form, expression
fil *m.* wire (*for telegraph*), course, 241, 18
file *f.* file, succession; **à la —** in a row
filer file, slip off *or* along *or* through, hurry off, "get out"
filet *m.* net, line, streak; **coup de —** police raid, 197, 25
fils *m.:* **le — Levasseur** the young L., 28, 13
fin *f.* end; **à la —** at last; **sans —** endless(ly), boundless
fin fine, delicate, dainty, slender
finir end, finish, fade (*of light*), die; **en —** "settle it somehow," 146, 17; **sous le jour finissant** as the light faded, 232, 21; **fini** over, settled
fiole *f.* phial
fixe steady, staring (*of eyes*); **—ment** —ly, closely
fixer fix
flacon *m.* flask, bottle
flageller lash, scourge
flairer sniff, smell of, examine, 115, 32
flambeau *m.* torch, candlestick
flambée de bûcher *f.* blazing pyre
flamber blaze, flare up, catch fire, shine; **flambant** flickering, glaring
flamboiement *m.* flaring, glow
flamme *f.* flame; **en —s** fiery
flammèche *f.* flake of fire, firebrand, streak of flame
flanc *m.* flank, side; **de —** on the flank
flanelle *f.* flannel
flâner stroll, idle about
flanquer flank, deal (*blows*); **— à la porte (Meuse)** throw (pitch) out of doors (into the Meuse)
flaque *f.* puddle
flèche *f.* trail (*of a field piece*)
fléchir bend, give way, move
Fleigneux *5 km. north of Sedan*
fleur *f.* flower; **à — de** level with
fleuri florid; **— d'or** in golden blossom *or* bloom, 18, 13

fleuve *m.* river
Floing *3 km. northwest of Sedan*
Flore Flora; *see* **pavillon**
flot *m.* wave, flood, tide, rush; — **de foule** surging crowd
flotille *f.* flotilla, little fleet
flottement *m.* floating, cradling
flotter float
foi *f.* faith; **ma** — really! verily!
foin *m.* hay
fois *f.* time; **une** — once (**de plus** *or* **encore** more)
folie *f.* folly, madness, wildness, foolish thing
foncé dark
fonctionnaire *m.* functionary
fond *m.* bottom, background, rear, depression (*of ground*); **à** — thoroughly; **au** — **de** in the depths of, 254, 24; **sans** — abysmal
Fond de Givonne *2 km. east of Sedan;* **route de** — *from Sedan through a valley to Givonne, 4 km. northeast of Sedan*
fondation *f.* foundation
fondre melt, cast, recast, 219, 28, burst (*into tears*); **se** — melt away, disappear
fonds de magasin *m.* stock in trade
fontaine *f.* fountain
Fontainebleau *45 km. south of Paris*
forain foreign; *see* **marché**
force *f.* force, vigor, strength; *pl.* strength; **à** — **de** by dint of
forcené fanatically excited; fanatic
forcer force, constrain
foresti-er, -ère forest
forêt *f.* forest; **des** —**s** forestry, 5, 31
Forêt-Noire Black Forest (*Schwarzwald, in Germany*)
formel, -le formal; —**lement** —ly, expressly
former form
formuler formulate
fort strong, loud, hard; very; *sometimes best rendered by emphasis;* —**ement** strongly, tight
forteresse *f.* fort, fortress
fortification *f.: Paris then still had walls and a moat*, 229, 30
fosse *f.* ditch, moat; *m.* trench
fou, fol, folle, foolish, silly, wild, crazed; fool, crazy person; **follement** wildly
foudre *m.* thunder, thunderbolt
foudroyer strike (*as by lightning*), overcome; — **du coup** kill instantly; **foudroyant** thundering, crushing, terrible, startling; **foudroyé** crushed
fouet *m.* whip; *see* **coup**
fouetter lash, make more active *or* keen
fouiller search (out)
foule *f.* crowd, mob; **de** — crowded; — **inextricable** dense entanglement, 157, 31
fouler trample (on)
fourbu stiff
fourgon *m.* cart
fourmi *m.* ant
fourmilière *f.* ant swarm
fourmillement *m.* swarming, swarm
fournaise *f.* furnace
fourneau *m.* furnace, chamber (*in military mining*)
fournir furnish
fourragère *f.* forage cart
fourré *m.* thicket
fourreau *m.* sheath, casing
fourrer stuff, put
foutre matter, 68, 3; — **le camp** "cut and run," 160, 22; **foutu** "no good," "done up," "gone up"; **se** — **de** not care, mock
foyer *m.* hearth, center of burning, 236, 26; **dans leurs** —**s** home, 171, 26

fracas *m.* crash, noise
fracassement *m.* crashing, clashing
fracasser crash, crush, smash
fracturé *m.* man with a fractured bone
fraîcheur *f.* freshness
fra-is, -îche fresh; **fraîchement** —ly
franc *m. normally about 19 cents*
Francheval *7 km. east of Sedan*
franchir climb, clear, get beyond *or* over, break through
frapper strike, knock, hit
fraternel, -le fraternal
fratricide fratricidal
frayer: se — open for oneself; **frayé** well-trodden, 206, 13
fredaine *f.* prank
Frédéric-Charles Friedrich-Karl (1828–1885), *Prince of Prussia*
frêle frail, weak
frémir shake, quiver, shudder
frémissement *m.* quiver, shudder
frénétique frantic
Frénois *4 km. southwest of Sedan, 6 km. from Bazeilles*
fréquent frequent, thick
frère *m.* brother, companion, 225, 23
friche *f.:* **en** — fallow
Friedland *near Königsberg, East Prussia, scene of battle, June 14, 1807*
fringale *f.* famished feeling
frise *f.* frieze
frisson *m.* shiver, quiver
frissonner quiver, shiver, shudder
Froeschwiller *40 km. north of Strasbourg, scene of battle, Aug. 6, 1870*
froid cold, bare; *m.* chill; *pl.* cold weather, 40, 13; **à** — uncooked; **avoir (bien)** — be (very) cold; **—ement** coldly
froissement *m.* clashing
fromage *m.* cheese
frondaison *f.* leafage
Frondeurs: rue des — *once connecting rue Saint-Honoré with rue Sainte-Anne, now absorbed in the new rue l'Échelle*
front *m.* front, forehead; **— de bandière** flag line; **de** — frontal, by a front attack, 232, 24
frontière *f.* frontier
Frossard, C. A. (1808–1875) *general and courtier*
frotter rub
fuir flee, take refuge; **fuyant** vanishing
fuite *f.* flight
fulminate *m.* percussion powder
fumée *f.* smoke, smoke-stain, smoke-cloud, puff of smoke *or* dust
fumer smoke
fumier *m.* dunghill
funeste baneful
fureur *f.* fury, rage
furieu-x, -se furious, angry, wild
furti-f, -ve secret; **—vement** —ly
fusée *f.* rocket; **à** — exploded by fuses
fusil *m.* musket; **la baïonnette au** — with fixed bayonets, 197, 11
fusillade *f.* firing, gunfire
fusiller shoot (at; **se** one another)
fusion *f.:* **en** — molten
futaie *f.* mature forest; **une haute** — heavy timber
fuyard *m.* fugitive

G

gâcher waste, 104, 30
gâchis *m.* mess, tangle
gages *m. pl.* wages
gagner gain, win, reach, advance, spread (over), "make money"
gai gay, bright; **—ement** —ly

gaillard *m.* "fellow"
gala *m.:* **de** — festive, state, 62, 27
Galette: Moulin de la — *strongly fortified post on a summit of Butte Montmartre*
galon *m.* trimming, stripe (*military*)
galop *m.* gallop; **au** — on the run; **prendre le** — gallop
galoper gallop, run; **galopant** runaway, 155, 26
Gambetta, Léon (1838–1882) *patriot and statesman*
gamelle *f.* platter, "kit," mess (*soldier's*)
gamin *m.* youngster, scamp, urchin; **—e** *f.* lively girl, "chit"
ganté gloved
garantir: se — protect oneself
garçon *m.* boy, youth, fellow, hired man
garde *f.* guard, protection; **vieille** — Old Guard (*of Napoleon I*); — **mobile** home guard; — **nationale** militia; **prendre** — take care
garde *m.* guardsman; — **mobile** youth partly trained for military service; — **national** militia-man; — **de ferme** farm hand, hired farmer; — **jardinier** under-gardener
Garde-Meuble *north of Place de la Concorde, once a royal storehouse, then used in part as the Naval Office, Ministère de la Marine*
garder guard, keep, preserve; **se — bien de** take good care not to, 191, 27
gardien, -ne guardian
gare *f.* station (*of a railway*)
Garenne: la — *2 km. northeast of Sedan;* **bois de la** — "Garenne Woods" (*extends from 2 to 4 km. northeast of Sedan*)
garnir cover, line
garnison *f.* garrison
gâter spoil; **se** — go wrong, get serious, 150, 15; **gaté** mortified, 251, 21
gauche left (hand), awkward; *f.* liberal party (*political*, 213, 28)
gaz *m.* gas
géant gigantic; *m.* giant
geindre whine, 202, 1
gendarme *m.* policeman; *pl.* police
gêne *f.* constraint, annoyance, embarrassment
gêner annoy, embarrass, hinder, be in the way
général general, coöperative, 5, 15; *m.* general
genêts *m. pl.* broom corn
génie *m.* genius, engineer corps, 36, 3
genou *m.* knee; **à —x** kneeling
gens *pl.* people, "fellows"
gentillesse *f.* pretty manners
géométrique geometrical
gerbe *f.* sheaf
gercer crack
germer germinate
Germain German, Teuton
geste *m.* gesture, motion (**avoir** make, 140, 6)
gesticuler gesticulate
gifle *f.* box on the ear, "crack"
gigantesque gigantic
gigoter kick, sprawl
gisait lay; **gisant** lying, strewn about; *from* **gésir**
Givonne *town 4 km. northeast of Sedan; small stream flowing in a deep valley into the Meuse; see* **Fond de Givonne**
givre *m.* hoarfrost
glabre hairless, smooth
glace *f.* ice
glacé icy, chill, frozen
glacial icy
glisser slip, glide; **se** — slip (by, along), creep; **glissant** slippery

glorieu-x, -se glorious; **—sement** —ly
gober swallow
gond *m.* hinge
gonfler swell
gorge *f.* throat
goulûment greedily ravenous
goutte *f.* drop
gouvernement *m.* government
gouverneur *m.* governor
grâce *f.* grace, thanks; **de —** for mercy's sake!
grade *m.* rank
graine *f.* seed
graisser grease; **graissé** greasy
graisseu-x, -se greasy
gramme *m.* gram (300 —s = 14 oz.)
grand grand, great, tall, high, broad, wide, long, full, main; severely (*wounded*); **— quartier** *m.* headquarters; **Grande-Rue** "Main Street"
grand'chose: **des pas —** pretty worthless fellows, 119, 5; **— de bon** a thing of much account, 251, 17
grandir grow (up *or* taller); **se —** grow taller; **grandissant** increasing; **grandi** come to full stature, 226, 19, exalted
grandissement *m.* magnifying
grand'mère *f.* grandmother
grand'peine *f.*: **à —** with difficulty, barely
grange *f.* barn
granit *m.* granite
grappe *f.* cluster
gravats *m. pl.* rubbish
gravier *m.* gravel
gravir mount, ascend
gravité *f.* seriousness
gré *m.* will, pleasure
gredin *m.* scoundrel
grêle *f.* hail
grelottement *m.* shiver, quiver
grelotter shiver
Grenelle *district in western Paris*; **quai de —** *on left bank of the Seine opposite the Île des Cygnes*
grenier *m.* attic; **Grenier d'Abondance** *a great storage warehouse for foods, now Entrepôts de Bercy, 5 km. from rue des Orties*, 250, 19
grille *f.* barred gate
griller scorch, be scorched, 241, 7
grimace *f.* wry face
grimper climb
gris gray
griserie *f.* intoxication
grog *m.* grog, "cocktail"
grognement *m.* grunt, creaking
grogner grumble, mutter
grondement *m.* rumbling, roar, clashing
gronder grumble, growl, murmur, mutter, roar, rumble, creak, scold, rebuke
gros, -se big, thick, fat, heavy, harsh, gruff
grossir swell, increase
groupe *m.* group
guenille *f.* rag, tatter
guère (ne) hardly; **— que** hardly anything but
guéridon *m.* round table, stand
guérir heal, cure
guérison *f.* cure
guet *m.* watch; **faire le — sur** keep an eye on
guetter watch (for), lie in wait for, 35, 16
gueule *f.* throat, neck, 32, 28
gueuler shout
gueu-x, -se beggar(ly), tramp
guide *m.* guide; *f.* rein
Guillaume (1797–1888) William I, *king of Prussia from 1861, German emperor from 1871*
guinguette *f.* tavern
guise *f.*: **à sa —** as he (she) pleased; **en — de** by way of

H

habile skilful
habiller dress; **s'—** dress, get dressed

habitation *f.* dwelling
habiter dwell, live at *or* in *or* on; **habitant** *m.* inhabitant; **habité** inhabited
habitude *f.* custom, habit; **avoir l'— de** be used to; **d'—** usually
hache *f.* hatchet
hacher hack to pieces
hagard haggard, gaunt
haie *f.* hedge
haine *f.* hatred; **avoir — de** hate
haleine *f.* breath; **à perdre —** till she was out of breath, 101, 14
haleter pant
halluciné deluded, under a hallucination
halte *f.* halt
hameau *m.* hamlet
hampe *f.* staff (*of flags*)
hanche *f.* hip
hangar *m.* shed
hanter haunt, possess
hantise *f.* obsession
Haraucourt *11 km. south of Sedan near Raucourt*
hardi bold
haricot *m.* bean
harnais *m.* harness
hasard *m.* hasard, chance; **au —** at haphasard; **au — de** taking chances with, 206, 12
Hasard: **rue du —** *once connecting rue Richelieu and rue Sainte-Anne, now replaced by an extension of rue Thérèse*
hasarder: se — venture; **hasardé** hazardous
hâte *f.* haste, eagerness; **à la —** hastily; **avoir —** be in haste
hâter *and* **se —** hasten, make haste, hurry (up)
hâti-f, -ve hurried
Hattoy *hill northwest of Sedan,* 600 *meters south of Saint-Menges*
hausse *f.* sight, elevation (*for aiming*)
haussement *m.* shrug
hausser shrug; **se — (sur les pieds)** stand on tiptoe
haut high, erect, tall, loud; *m.* height, top; **de —** from the top; **de — en bas** from top to bottom; **de —e lutte** by storm; **en — (de)** above, high up, upstairs, in the top story; **en — de la coulée** upstream; **tout —** aloud
hautain haughty
hauteur *f.* height, crest
hâve gaunt
hébété dazed
hébètement *m.* stolidity, lack of expression
hécatombe *f.* hecatomb (*i.e., killing by hundreds*)
hein ha! what!
hémorragie *f.* hemorrhage, bleeding
herbage *m.* pasture, meadow, grazing ground
herbe *f.* grass, herb; *pl.* young grainfields; **—s hautes** canebrakes, 133, 27; **hautes —s** tall undergrowth, 157, 32
herbu grassy
hérisser bristle; **hérissé** bristling
héritage *m.* inheritance
hermétiquement air-tight, hermetically
héroïque heroic
héros *m.* hero; **héroïne** *f.* heroine
hêtre *m.* beech
heure *f.*: **sur l'—** on the spot
heureu-x, -se happy, fortunate, glad
heurter stumble on; **se —** strike, stumble, dash; **se — dans** jostle, collide with
hiérarchie *f.* hierarchy
hirondelle *f.* swallow
hisser hoist; **se —** climb
histoire *f.* story, matter, piece of business; *pl.* trouble, 206, 28, things, 82, 17, "stuff," 21, 9

hiver *m.:* **d'—** wintry
hochement *m.* shake, nod
hocher shake, nod
holocauste *m.* sacrifice, burnt offering
homme *m.* man, private (*soldier*); **—s de troupes** soldiers; *see* **brave**
honnête honest, respectable
honneur *m.* honor
honte *f.* shame; **lui faire —** make him ashamed
hôpital *m.* hospital, hospice
hoquet *m.* hiccup, gasp, death rattle
horloge *f.* clock; *see* **pavillon**
horlogerie *f.* clockwork
horreur *f.* horror; **faire —** be repellant
hors (de) beside, out of; **— lui** off his balance, 233, 12
hôtel *m.* hotel, mansion; **— de ville** city hall; **Hôtel de Ville** *in Paris 3 km. from Corps législatif by way of the Tuileries and the Louvre,* 213, 29
houle *f.* surge, swell, undulation
hourra *m.* hurrah
huée *f.* hoot, shout of protest
huer hoot
huile *f.* oil
humain human, humane
humanitaire humanitarian
humer sniff
humeur *f.* humor, temperament
humide humid, moist, damp
humilier humiliate
hurler roar, shriek, shout, yell, bark
hussard *m.* hussar; *pl.* light cavalry

I

ici: **par —** this way, "round here"
idée *f.* idea, thought
identique identical; **—ment** —ly
idolâtre idolatrous
Iges *4.5 km. northwest of Sedan;* **presqu'île d'—** *hilly, sparsely settled region, 3 km. long, 1 km. wide, in a great loop of the Meuse, 3 to 6 km. from Sedan*
ignorer be unaware (**jusqu'au** even of), be ignorant of, not know; **ignorant** ignorant; **ignoré** unknown (**de** to), unperceived, unconscious, 217, 10
illettré illiterate
Illy *4 km. north of Sedan*
îlot *m.* islet
image *f.* picture, metaphor
imaginaire imaginary
imaginer *and* **s'—** imagine, conceive, think
imbécile senseless
imbibé soaked
imiter imitate
immédiat immediate, instant, insistent
immensité *f.* expanse, vastness
immobile unmoved, motionless
immobiliser hold fast, bring to a stop
immobilité *f.* immobility, stability
immortel, -le immortal, undying; *f.* everlasting (*a flower or its imitation,* 230, 5)
impasse *f.* "no thoroughfare," blind alley
impassible impassive, unmoved, quiet, motionless
impératrice *f.* empress (**-régente** -regent, 213, 31)
impérieu-x, -se imperious
impétueu-x, -se impetuous
implorer implore, beg
impopularité *f.* unpopularity
importer matter; **n'importe** never mind! all the same! **important** important
imposer impose, obtrude; **s'—** become necessary
imposte *f.* transom
imprenable impregnable

imprévoyance *f.* lack of forethought
imprévu unforeseen
improvisé extemporised
impuissance *f.* impotence, powerlessness
inabordable unapproachable
inaccoutumance *f.* inexperience, 95, 29
incendiaire incendiary
incendie *m.* setting afire, conflagration, burning
incendier set afire *or* aglow; **incendié** glowing, burning
incertain uncertain, vague; *m.* void, 70, 8
incertitude *f.* indecision, uncertainty
incliner bend
inconnu unfamiliar, unknown; *m.* obscurity, 69, 23
inconscience *f.* unconsciousness, thoughtlessness
inconscient unconscious
inconvénients *m. pl.* inconveniences, 125, 32
incorporer incorporate, enroll, 229, 26
indéfini indefinite, vague
indéterminé indefinite, vague
indifférence *f.* unconcern
indication *f.* direction (*for finding the way*, 203, 27)
indigne indignant, outraged
indiquer indicate, point out; **s'—** grow clear
indiscipline *f.* lack of discipline
indiscuté indisputable
indispensable essential
inébranlable unshakable
inéluctable inevitable
inespéré unexpected
inexprimable inexpressible
inextinguible inextinguishable
inextricable: *see* **foule**
inférieur lower
infini infinite, boundless; *m.* infinity, jumbled mass, 63, 26; **d'—** boundless, 237, 30
infirme rickety, 184, 32
infirmi-er, -ère hospital nurse *or* attendant
inflexible unbending, inexorable
infranchissable insurmountable
ingénier: **s'—** use one's ingenuity
ininterrompu uninterrupted, unbroken, without a break
injecté de sang bloodshot
injure *f.* insult, reproach
injurier abuse, rail at
innombrable innumerable
inondation *f.* inundation, overflow
inonder inundate, bathe, overflow
inoubliable unforgettable
inqui-et, -ète restless, disturbed, anxious (**de** about)
inquiéter: **s'—** grow restless *or* anxious, trouble oneself (**de** about); **inquiétant** disquieting
inquiétude *f.* anxiety
inscrire register
insensé senseless
insensible imperceptible, slight
insister insist
insomnie *f.* sleeplessness
insouciamment calmly, unheedingly
insouciance *f.* heedlessness, recklessness, indifference
insoucieu-x, -se careless
installer install, arrange; **installé** settled; **s'—** be set up, settle down
instant *m.* instant, moment, while; **à l'—** instantly, presently, a moment ago; **par —s** now and again, 127, 8
instruction *f.* training, education
instruire instruct, inform, train
insuccès *m.* failure
insulter insult, revile
insupportable unbearable
intenable untenable
intensité *f.* intensity

intéresser interest; **s'—** grow attentive, take interest
intérieur interior, inner, internal
intermédiaire intermediate
interner intern, confine
interpeller question, call to *or* upon
interrogation *f.* questioning
interrompre interrupt; **s'—** stop short
intervenir intervene
intime intimate, close; near friend
intolérable unbearable
inutile useless, futile, unnecessary
inutilité *f.* futility
Invalides *m. pl.: see* **esplanade**
investir invest
investissement *m.* investment, siege
involontaire involuntary
ironie *f.* mockery, irony
irraisonné unreasoning
irréalisable not to be realized, unattainable
irrésolu irresolute
irriter irritate; **s'—** work oneself into a rage, 227, 26
isoler isolate, cut off; **isolé** singly
Italie *f.* Italy (*scene of war with Austria in 1859; see* 68, 20)
ivre drunk, intoxicated, wild
ivresse *f.* intoxication; **d'—** drunken

J

jaillir burst out, dart up, splash
jaillissement *m.* bursting out, gushing, eruption
jalonner stake *or* pace off
jalouser: se — be jealous of *or* grudge one another
jamais ever; **à —** forever; **ne —** never
jambe *f.* leg
jardini-er, -ère gardener
jaune yellow
jaunir grow yellow
Jéna *in Germany, scene of battle, Oct. 14, 1806*
jet *m.* jet, gush
jeter throw (away), cast (across), utter (*cries*), push out, 254, 28; **se —** strike out, 90, 10
jeu *m.* game, gambling
jeune young
jeûne *m.* fast
jeunesse *f.* youth
Jeûneurs: rue des — *ancient street south of Boulevard Poissonnière*
joie *f.* joy
joindre join, clasp
jointure *f.* joint
Joinville-le-pont *4.5 km. south-east of Paris*
jonction *f.* junction, joining
joue *f.* cheek
jouer play
jouet *m.* toy
jouir (de) enjoy
jouissance *f.* indulgence, 252, 1
jouisseur *m.* high-liver
joujou *m.* plaything
jour *m.* day, daylight, light; **petit —** dawn, twilight; **au grand —** in broad daylight; **tombée du —** decline of the day; **huit —s** a week; **faire —** dawn
journau *m.* newspaper
journée *f.* day
joyeu-x, -se joyous
juger judge; **au jugé** by guess
jugulaire *f.* chin strap
jum-eau, -elle twin
jupe *f.* skirt
jurer swear, curse, promise
juron *m.* oath
jusque (jusqu') even (to); **jusqu'à** even to, up to, as far as; **jusqu'à ce que** until; **— jusqu'ici** as far as this; **—là** till then, as far as that; **venez — chez nous** come over to us, 28, 19

juste just; **—ment** *and* **au —** just, just now, precisely, as it happened; **tout —** barely
justicier *m.* administrator of justice, 237, 17

K

képi *m.* soldier's cap
kilo *m.* kilogram (*about* 2¼ *pounds*)
kilomètre *m.* kilometer (*about* ⅝ *mile or ten minutes brisk walking*)

L

là there (*emphasizes remoteness or distinction*); **—-dedans** in there; **—-bas** over there; **par —-bas** down there; **—-haut** up there; **par —-haut** over up there, 164, 16; **par —** that way
laborieu-x, -se laborious
labour *m.* plowing, tillage
labourer plow
lac *m.* lake
lacet *m.* lacing, zig-zag
lâche cowardly; coward; **de —s** cowardly, 107, 25
lâcher abandon, let go (loose *or* alone), let escape, stop, fire (*shots*)
lâcheté *f.* cowardice
lacis *m.* tangle
Lagny *22 km. east of Paris*
laine *f.* wool, woolen (*fabric*)
laisser let, leave (behind); **— faire** submit; **— "x" faire** let "x" manage, let "x" alone; **laissez-passer** *m.* pass
lambeau *m.* shred, tatter
lame *f.* blade, plate, slab (*of shutters*), slat (*of blinds*)
lamenter: se — wail, moan, complain
lancer hurl, throw, push, fire (*cannon shot*); **se —** dash out
landau *m.* carriage (*with folding top*)
Langres *115 km. west of Belfort*
Laon *110 km. northeast of Paris*
lanterne *f.* lantern, lamp
lard *m.* bacon
large wide, broad; **—ment —ly**
larme *f.* tear
las, -se weary, tired
lasser weary, tire
lassitude *f.* weariness, exhaustion
lave *f.* lava
laver wash
Lebrun, B. L. J. (1809–1889) *a general*
lécher lick
Lecomte, C. M. (1817–1871) *general killed by Communists, March 18, 1871*
légendaire legendary, traditional
légende *f.* legend, tradition
lég-er, -ère light, slight, little, lithe; **—èrement —ly**
légèreté *f.* buoyancy
Légion d'honneur: palais de la — Palace of the Legion of Honor (*on the left bank of the Seine near the Solferino Bridge*)
léguer bequeath
lendemain *m.* next day, tomorrow; **— de** day after
lent slow, sluggish; **—ement —ly**
lentille *f.* pea; **— d'eau** duckweed
lenteur *f.* slowness, dallying; **avec —** slowly
Lepic: rue — *east of the Montmartre Cemetery*
lettre *f.* letter; **— de service** sealed orders
lettré scholarly
leur: les —s their own men
levée *f.* levy; **— en masse** universal summons to military service
lever raise, lift, break (*camp or day*); **se —** rise, get up; *m.* **— du soleil** sunrise
levier *m.* trail hand-spike (*for moving the trail*, 124, 11)

lèvre *f.* lip
lézarde *f.* crevice
lien *m.* tie, bond
lier bind, connect
lieu *m.* place; **avoir** — take place; **au** — instead
lieue *f.* league (*properly 4444 meters, conventionally 4 km.*)
lièvre *m.* hare
ligne *f.* line, track; — **ferrée** railroad; **de** — of regulars, 213, 3
lilas *m.* lilac bush
Lille: **rue de** — *from the Chamber of Deputies west to the Beaux Arts, parallel to the Quai d'Orsay and Quai Voltaire;* **statue de** — *by Pradier, one of eight representing as many French cities in the Place de la Concorde*
limpidité *f.* clarity, limpidity
linge *m.* linen, "wash," piece of household linen
Liry *hill 4 km. southwest of Bazeilles*
lisière *f.* edge
lit *m.* bed
litière *f.* litter, bed of straw
litre *m.* liter (*about 1.06 quarts*)
livrer deliver, grant, expose, surrender, fight (*battle*); **se** — surrender; *see* **partie**
Lobau: **caserne** — *barracks just east of Hôtel de Ville*
loge *f.* box (*at theaters*), porter's lodge
loger: **se** — lodge
loi *f.* law
loin far (away); **au** — in the distance; **de** — from afar; **de** — **en** — at distant intervals; **plus** — further, beyond
lointain distant
long, -ue long, tall; **de** — **en large** "right and left," 10, 32; **le** — **de** along; **savoir plus** — know more, 17, 5; **à la longue** after a while *or* time
longer skirt
longueur *f.* length
longtemps long (time), long ago
loque *f.* rag, tatter
lorgnette *f.* field glass, opera glass
lors: — **de** at the time of; *see* **dès**
louage *m.* renting; *see* **calèche**
louche squint-eyed, dubious, suspicious, strange
louer rent
louis *m.* *20-franc piece, about $4*
loup *m.* wolf
lourd heavy, oppressive
Louvre *palace adjoining the Tuileries, the imperial residence,* 213, 31
loyauté *f.* loyalty
lucarne *f.* skylight, attic window
lucidité *f.* lucidity, clearness of mind
lueur *f.* light, flare, glow, glare
lugubre sad, melancholy, funereal
lui: **de** —**-même** of his own accord
luire shine
lumière *f.* light
lumineu-x, -se bright
lunette *f.*: *pl.* spectacles; — **d'approche** spyglass, telescope
lutte *f.* contest; **de haute** — by storm
Lutzen, Lützen (*near Leipzig, scene of battle, May 2, 1813*)
luxe *m.* luxury, richness
luxueu-x, -se luxurious
luzerne *f.* lucerne *or* alfalfa (*a fodder plant*)

M

M. *for* **monsieur** Mr.
mâcher munch, mutter
machine *f.*: — **à broyer** crusher, 92, 30
machinal mechanical; —**ement** —ly
mâchoire *f.* jaw

Mac-Mahon, E. P. M. de (1808–1893) *Duke of Magenta and marshal, second President of France* (1873–1879)
maçon *m.* mason
Madeleine "Magdalen" (*monumental church on rising ground at the head of the rue Royale*)
magasin *m.* store, storehouse, warehouse
maigre meager, thin, spare, ill-paid, 5, 4
maigreur *f.* leanness, spareness
maille *f.* mesh
main *f.* hand
maintenir maintain, hold in place
maire *m.* mayor
mairie *f.* mayor's office, town *or* ward hall
maison *f.* house, household, firm, business, train, 25, 27
maître *m.* master; — **d'hôtel** head steward; **voiture de** — gentleman's carriage
maîtresse *f.* mistress
mal ill, sick, badly (off), uncomfortable; *m.* evil, pain, malady; **faire** — **à** harm, hurt
malade ill, sick; invalid
maladie *f.* malady, illness, sickness
maladresse *f.* awkwardness
maladroit awkward, clumsy
malaise *m.* uneasiness, restlessness, discomfort
malechance *f.* misfortune, ill luck, mishap
malgré in spite of
malheur *m.* misfortune, accident, grief
malheureu-x, -se unhappy, unlucky, wretched; wretch, "poor fellow" *or* woman; **—sement** unfortunately
mal-in, -igne malicious, shrewd, smart, roguish
malle *f.* trunk; *pl.* baggage, luggage
Malte *f.* Malta; **croix de** — Maltese cross
maman *f.* mother
mamelon *m.* rounded hilltop, mound
manche *f.* sleeve
manger eat, devour, gnaw; **donner à** — give food
manière *f.* manner; **à sa** — after his own fashion, 182, 24; **de** — **de** so as to
mannequin *m.* puppet
manœuvre *f.* manoeuver, working, 154, 19
manœuvrer manoeuver, manage
manque *m.* lack
manquer be lacking *or* missing, miss, give out
Mans: le — *190 km. southwest of Paris*
manteau *m.* cloak, mantle, soldier's blanket coat
maraîch-er, -ère belonging to a kitchen garden; *m.* kitchen gardener
Marancourt *3 km. west of Sedan*
maraudeur *m.* tramp, marauder
marbre *m.* marble, marble top, 164, 2; statue (*of marble*)
marchand *m.* dealer, peddler; — **de vin** wine shop, 254, 7
marchandise *f.* merchandise, wares
marche *f.* march, walk, gait, stair step; **en** — moving; *see* **mettre**
marché *m.* market; — **forain** country fair; **faire** — bargain, 238, 22
marcher march, walk, go, get on
maréchal *m.* marshal; — **des logis** cavalry *or* field-artillery sergeant; — **de cour** high court official, 153, 7; **salle des Maréchaux** *main hall in the Pavillon de l'Horloge; see* **pavillon**
marée *f.* tide

Marengo *in northern Italy, scene of battle, June 14, 1800*
Marfée *wooded hill 4 km. west of Bazeilles*
Margueritte, J. A. (1832–1870) *gallant general of cavalry, mortally wounded as stated*, 131, 5
mari *m.* husband
mariage *m.* marriage
marier marry (*others*); **se** — be married, marry
marin *m.* marine
marine *f.*: **infanterie de** — marines; **ministère de la Marine** Naval Office; *see* **Garde-Meuble**
marmite *f.* stewpan, pot
Marne *river affluent to the Seine*
Mars *see* **Champ**
Marsan *see* **pavillon**
marteau *m.* hammer
masque *m.* mask, unnatural face, pretense, "blind"
massacre *m.* slaughter
massacrer massacre; **se** — kill one another
masse *f.* mass, dead thing, 112, 20; **en** — in a body, in great numbers; *see* **levée**
masser mass; **se** — be massing *or* gathering
massif *m.* clump (*of trees*)
mat dull, heavy
matelas *m.* mattress
matériel *m.* supply train (*military*), equipment, "stock," soldier's kit, 14, 29
mathématique mathematical
matin *m.* morning; **le** — mornings
matinal morning
matinée *f.* morning
maudit accursed
maussade "grumpy"
mauvais bad, evil, malignant, surly, disturbed; —**e aventure** *f.* misadventure
maxillaire maxillary (*i.e., of the jawbone*)
mécanique mechanical; **pièce** — *f.* piece of mechanism
médecin *m.* physician, doctor
méfier: **se** — be on one's guard, look out, 103, 32; **méfiant** suspicious
mélancolie *f.* gloom
mélange *f.* mixture
mêlée *f.* struggle, struggling mass, 92, 32
mêler mingle, mix (**à** with); **se** — mingle, meddle, be involved (**à** in)
membre *m.* member, limb
même same, even, very; **de** — in the same way, so too, 65, 17; **de** — **que** just as; *in compounds* -self
menace *f.* menace, threat
menacer menace, threaten
ménage *m.* household
ménager manage, prepare
ménagère *f.* housekeeper
mendiant beggar
mener lead, direct
Ménil (*or* **Mesnil**): **porte du** — *southwest gate in old walls of Sedan for the road to Donchery;* **rue du** — 198, 27, *led to this gate*
mensonge *m.* lie
mentir lie
menton *m.* chin
menuisier *m.* cabinetmaker
mépris *m.* scorn, contempt
mer *f.* sea, expanse of water
merci *f.* mercy; *m.* thanks! thank you! — **bien** much obliged
mère *f.* mother; **la** — woman! 160, 17
merveille *f.* marvel; **à** — "in fine shape," 87, 4
merveilleu-x, -se marvelous
mésaventure *f.* misadventure
mesure *f.* measure, poise; **à** — **que** as
méthodique methodical
mètre *m.* meter (*about 39 inches*)

mettre place put (in), set (*fire or table*), spread (*sheets*), make (*points*), bring, 5 5; — **comme** seem like, 200, 7; **se** — betake oneself, begin, go (*to bed*); **se — debout** stand up, get up (*from bed*); **se — sur son séant** sit up; **se — en marche** *or* **route** set out
Metz *chief fortress town in Alsace*
meuble *m.* piece of furniture; *pl.* furniture; — **de salon** parlor set
meublé furnished
Meudon *4 km. southwest of Paris*
meule *f.* haystack
meurtre *m.* murder
meurtri-er, -ère murderous; *f.* **meurtrière** loophole
meurtrir bruise
meurtrissure *f.* bruise, contusion
Meuse *river 28 km. east from Vouziers*
Mézières *20 km. west of Sedan on the Meuse*
mi-côte: **à** — halfway up the hill, 49, 29
midi *m.* noon, south
miette *f.* crumb, fragment, bit
mieux better, best; **le — possible** as well as possible
milieu *m.* midst, middle; **au — de** across
militaire military; **—ment** under orders, 234, 23
milliard *m.* a thousand million, billion
millier *m.* a thousand
mince tiny, little, thin, spare, slender, narrow
mine *f.* look, mine (*for explosion*)
ministère *m.* ministry
minuit *m.* midnight
minuscule tiny
misérable pitiful, wretched; wretch, "poor creature"
misère *f.* wretchedness, misery
mitoyen, -ne intermediate; **mur** — party wall
mitraille *f.* canister, "iron hail," "small stuff"
mitrailler fire small shot, "pepper"
mitrailleuse *f.* machine gun
mitron *m.* baker's boy
mobiliser mobilize
mode *f.* way, fashion
modeste quiet
moelle *f.* marrow, spinal cord
moellon *m.* ashlar, cut stone (*masonry*)
moi: **à** — help!
moisson *f.* crop
moite damp
moitié *f.* half; **à** — half
mollet *m.* calf (*of leg*)
Moltke, Count H. K. B. von (1800–1891) *Prussian chief of staff from 1858*
moment *m.*: **par —s** from time to time
Moncelle: **la** — *3 km. east of Sedan*
monde *m.* world, people, crowd, "set," social system; **tout le** — everybody
monotonie *f.* monotony
Monsieur mon Frère Sire and Brother, 154, 32
monstrueu-x, -se monstrous
montagne *f.* mountain
montagneu-x, -se mountainous
Mont-Cenis: **rue du** — *from north to crest of Butte Montmartre*, 231, 13
montée *f.* ascent
monter (*aux.* **être**) come *or* go *or* climb up, rise; (*aux.* **avoir**) take up (*stairs*, 139, 27), drive up (*a hill*, 118, 26); **monté** set up, 154, 19
Monthois *50 km. east of Rheims*
monticule *m.* hillock
Montivilliers *or* **Monvilliers** *northwest of Bazeilles*
Montmartre *hill in northern Paris 2.5 km. from rue des Orties*

Montmédy *40 km. southeast of Sedan*
montre *f.* watch
montrer show; **se —** appear; **se la —** point her out to one another, 94, 9
Montretout *hill near Saint-Cloud 3 km. west of Paris*
Montrouge *southern suburb of Paris*
monture *f.* mount, horse
moquer: se — de mock, play *or* jest with
moquerie *f.*: **par une — de** in mockery of
moral *m.* morale (*mental state*)
morceau *m.* morsel, bit
mordre bite
morne dreary
mort *f.* death
mortalité *f.* death rate
mortel, -le mortal, mortally wearisome, 223, 26; **—lement** mortally, dreadfully
Moskowa: la — Moscow (*In* 10, 30, *a battle either at Borodino, Sept. 7, or at Yaroslavitz, Oct. 24, 1812, seems to be meant*)
mot *m.* word
mou, mol, molle soft, slack, weak, sluggish, dull
mouche *f.* fly
mouchoir *m.* handkerchief
moudre grind
mouiller moisten
moulin *m.* mill; *see* **butte** *and* **Galette**
mourir (*aux.* **être**) die; **se —** be dying; **mort** dead, numb, 221, 10, silent, 31, 3; *m.* corpse, 16, 4
mousse *f.* moss
mousseline *f.* muslin
moustaches *f. pl.* moustache
mouton *m.* sheep
moutonner curl, surge
mouvoir move; **mouvante** floating, 69, 2
Mouzon *17 km. from Sedan*
moyen *m.* means
muet, -te mute
Muette: la — *fortified post at Bois de Boulogne in western Paris*
mufle *m.* muzzle
Mulhouse *90 km. south of Strasbourg on the Rhône-Rhine canal; also called Mülhausen*
multiplier multiply; **se —** be multiplied, do varied tasks, 86, 30
munitions *f. pl.* ammunition, 106, 18
mur *m.* wall
mûr ripe
muraille *f.* wall
muré immured, shut in
murmurer murmur, mutter, whisper
musique *f.* music, bands, 222, 25
mutisme *m.* silence
myope: de — shortsighted, 3, 15
mystère *m.* mystery; **en grand —** surreptitiously

N

naître be born, dawn; **naissant** nascent, growing
Napoléon I (1769–1821), **— III** (1808–1873) *French emperors*
nappe *f.* tablecloth, sheet (*of water*), expanse (*of sky*)
naseau *m.* nostril
nauséabond nauseating
nausée *f.* nausea
navré heartrending, distressful
ne: *affirmative* 152, 20; 192, 2
néant *m.* nothingness, vacancy
nécessité *f.* necessity, fatality
nécessiter necessitate, involve
neige *f.* snow
net, -te plain, clear(ly), outright, short; **—tement** clearly, plainly
netteté *f.* distinctness; **tellement . . . avec —** so clearly, 92, 14

nettoyer clean
neu-f, -ve new, fresh
Neuf-Brisach *in Alsace 65 km. south of Strasbourg; also called Neubreisach*
neveu *m.* nephew
nez *m.* nose
noir black, dark; **nuit —e** full darkness
noircir blacken
nom *m.* name; in the name (*exclamatory*); **sans —** nameless
nombre *m.* number
nombreu-x, -se numerous
nommer name
nonchalamment carelessly
notaire *m.* notary
note *f.* hue, 80, 1
notion *f.* a clear idea, 133, 1
nôtres: des — one of our men, 240, 23
nouer tie, clasp; **se — à** wind about, 158, 1
noueu-x, -se knotted
nourrir nourish, feed, sustain
nouv-eau, -elle new, novel; **de —** once more; *f.* (piece of) news; *pl.* news
noyer drown, drench, obscure; **se —** be engulfed
Noyers *4 km. southwest of Bazeilles*
nu naked, bare; **—-tête** bareheaded; **à —** exposed
nuage *m.* cloud
nuée *f.* cloud
nuit *f.* night, darkness; **de la —** that night, 80, 8; **— tombée** *and* **tombée de la —** nightfall; **se faire —** grow dark
nul, -le no
numéro *m.* number

O

obéir (à) obey; **obéissant** obedient
objectif *m.* objective, mark, aim
obligeamment obligingly, kindly
obliger oblige
oblique slanting, diagonal
obscène vile, vulgar
obscur obscure, vague, inconspicuous, dark
obscurcir obscure, darken
obsédé possessed
observation *f.*: **en —** on the watch
obstination *f.* obstinacy
obstiner: s'— persist; **obstiné** obstinate, persistent; **obstinément** obstinately
obstruer obstruct, litter
obus *m.* shell
occasion *f.* occasion, chance, opportunity
occupation *f.* occupation, capture, distraction
occuper occupy, concern; **s'—** concern oneself, be occupied *or* busied; **occupé** busy (**de** with)
Oches *20 km. south of Sedan*
odeur *f.* smell
œuf *m.* egg
œuvre *f.* work
offrir offer
oiseau *m.* bird
oisi-f, -ve idle, aimless
ombragé shaded
ombre *f.* shadow, darkness, dusk; **—s de** shadowy
ondée *f.* heavy shower
ongle *m.* nail
opération *f.*: **d'—** operating (*table*)
opérer operate, carry on; **opéré** patient (*surgical*); **s'—** be going on
opposer: s'— à resist
oppressé depressed
oppression *f.* oppressiveness
or *m.* gold; **d'—** golden, gilded; **d'— vert** of golden green
orage *m.* tempest
orbite *f.* orbit, socket (*of an eye*)
ordinaire ordinary; **d'—** usually; **comme à l'—** as usual

ordonnance *f.* orderly (*military*); **d'—** regulation
ordonner order
ordre *m.* order; **sans —** disordered
oreille *f.* ear
oreiller *m.* pillow
organiser organize, arrange
orgueil *m.* pride
Orient *m.* East
orientation *f.* sense of direction
orienter: s'— get one's bearings
Orléans *100 km. south of Paris on the Loire*
orme *m.* elm
Orsay: caserne d'— "D'Orsay Barracks" (*now the Caisse des Dépôts, near the Pont Royal*)
Orties: rue des — "Thistle Street" (*crossing the crest of the Butte des Moulins*)
os *m.* bone
oser dare
osseu-x, -se bony
ôter remove
ouate *f.* cotton wool
oublier forget
ouragan *m.* hurricane
ours *m.* bear
outil *m.* tool
outrageu-x, -se outrageous, insulting
outre *f.* leather bottle, wine skin
outre beside, beyond
ouverture *f.* opening
ouvri-er, -ère workman (*or* woman), operative
ouvrir open; **ouvert** open, exposed, accessible; **ouvertement** openly; **s'—** be opened, stab one another's, 168, 21; **s'— l'œil** be on the lookout
ovation *f.* greeting

P

paille *f.* straw
pain *m.* bread, loaf
paire *f.* pair
paisible placid, quiet(ly)
paix *f.* peace, quiet
palais *m.* palace; **Palais-Bourbon** *see* **Corps législatif**
Palatinat *m.* Palatinate (*a fort at Sedan*)
palet *m.* fleck
paletot *m.* coat
paleur *f.* pallor
palier *m.* stair landing
pâlir turn pale, grow dim
palpitation *f.* rhythmic beating, 239, 15
pampre *m.* vine branch
pan *m.* section, side, piece (*of a flat surface*)
panache *m.* plume
panier *m.* basket
panique *f.* panic
pansement *m.* dressing (*for wounds*)
panser dress, bandage (*wounds*)
pantalon *m.* trousers
Pantin *suburb northeast of Paris near the cattle market*, 22, 13; *cf.* 20, 21
pantoufle *f.* slipper
paperasse *f.* record, 175, 9
papier *m.* paper
paquet *m.* package, parcel
paquetage *m.* pack, equipment (*military*)
par by, through, over, out of, along, to, as; **— ici** this way! "round here"; **—dessus** over beyond
paradis *m.*: **existence de —** paradise, 216, 24
paraître appear
paralysie *f.* paralysis
parapluie *m.* umbrella
parbleu deuce take it!
parcourir pass, traverse
pardi really! confound it!
pareil, -le (à) parallel (to), like, alike, such
parent relative
paresse *f.* idleness

paresseu-x, -se lazy
parfait perfect, entire; **—ement** —ly, certainly, excellently, of course!
parfois sometimes
parier bet (**le** on it)
Paris: porte de — *see* **porte**
parisien, -ne Parisian
parlementer discuss, argue
parleu-r, -se talker
parole *f.* word, saying, speech; *pl.* phrases
parquet *m.* floor
part *f.* part, quarter, side; **à** — aside, in seclusion; **d'autre** — elsewhere; **de** — **en** — through and through; **quelque** — somewhere
partager share, divide
parti *m.* party, side, decision
particuli-er, -ère peculiar, civilian
partie *f.* part, game, stake; — **livrée au hasard** stake hasarded on the chance, 77, 17
partiel, -le partial, isolated
partir (*aux.* **être**) leave, start (off), begin, go, come, 45, 13; **à** — **de** from, 73, 1; **parti de** coming from
partout everywhere, above all; **de** — *and* **un peu** — from all sides
parvenir succeed, come; — **à** reach
pas *m.* step, pace, gait, threshold; **au** — **de course** at double-quick, on the run; **prendre le** — **de course** run, 225, 32; **au** — **de son cheval** at a walk
passage *m.* passage, passing; **au** — in passing, 159, 3, as he passed, 24, 24; **au** — **de la retraite** after the evening roll call, 2, 14
passer pass, get through, be promoted to, 9, 31, slip on (*clothes*); **passant** *m.* pedestrian, passer, 223, 19; **passé** over, 28, 27; **passé par les armes** executed; **se** — pass, happen, take place, occur
passerelle *f.* little bridge, foot-bridge
passion *f.* passion, emotion
passionnément passionately
passionner fire (*hearts*); **passionné** eager, 85, 25
passivité *f.* passivity, calm
patienter wait patiently
pâtir endure, suffer
patrouille *f.* patrol
patte *f.* paw, tab, 166, 13, wheel, 127, 20, foot, 11, 8
paupière *f.* eyelid
pauvre poor; beggar
pavé *m.* pavement, paving-block
pavillon *m.* wing *or* section (*of buildings*); — **de Flore** *part of Tuileries next the Seine;* — **d'Horloge** *central part of Tuileries;* — **de Marsan** *northern wing of Tuileries*
paye *f.* daily pay, 224, 27
payer pay
payeur *m.*: **officier** — paymaster
pays *m.* country, region
paysan, -ne peasant, countrified
peau *f.* skin, life, 101, 23
peindre paint; **se** — appear
peine *f.* pain, sorrow, vexation, trouble, difficulty, penalty; **à** — hardly, barely, with difficulty; **faire de la** — pain, grieve; **pas la** — not worth while
peinture *f.* painting
pêle-mêle helter-skelter, in confusion
pelle *f.* shovel; **à la** — by the shovelful
peloton *m.* company, squad
pelouse *f.* lawn
pencher bend; **penché** leaning out; **se** — bend over, lean forward
pendant during, for (*of time*); — **que** while

pendre hang; **pendant** drooping; **pendu** hanging, 115, 25; **se** — cling
pendule *f.* clock
pénétrer penetrate; **pénétrant** heart-soothing, 188, 6; **pénétré** filled
pénible painful, irksome; **—ment** —ly, restlessly
péniche *f.* pinnace, small lighter
pensée *f.* thought
penser think
pension *f.* board and lodging, 207, 24
pente *f.* slope; **en** — steep
percepteur *m.* collector (*of taxes*)
percer pierce
perdition *f.* peril
perdre lose, waste, sink; **perdu** wasted, stray, isolated, hidden, vague, faint, 41, 11; **se** — be lost, vanish
père *m.* father
Père-Lachaise *cemetery on high ground in Western Paris named for the confessor of Louis XIV*
périmètre *m.* circuit
permanence *f.*: **en** — in permanent session
permettre (**à**) permit
permission *f.* pass, permit
perron *m.* stair landing, porch
persienne *f.* window blind
persistance *f.*: **avec** — persistently
persister persist, hang on; **persistant** persistent
personne *f.* person, personality, appearance, 178, 28; anybody, 150, 12; **ne** — no one, nobody
personnel, -le personal; *m.* staff; **—lement** personally
perte *f.* loss
pervers perverse, wrong-headed
peser weigh; **pesant** heavy
peste *f.* pestilence, plague
péter crack, explode
pétillement *m.* crackling, pattering
pétiller crackle, sparkle
petit little, small, petty; slightly; "little one," "boy," 253, 22; **mon** — "my boy," 240, 1; **ma —e** "my dear"; **—-fils** *m.* grandson; *see* **sale**
Petit-Pont *a suburb of Sedan*
pétrole *m.* petroleum, oil
pétroleuse *f.* incendiary (*using oil*)
peu (**de**) little, few, hardly; — **à** — little by little; **un** — **son cousin** distantly related to him
peuple *m.* people
peuplé peopled, occupied
peuplier *m.* poplar
peur *f.* fear; **avoir** — be afraid
peureu-x, -se timid, timorous
peut-être perhaps; — **bien** it might well be, 143, 23
Phalsbourg *40 km. northwest of Strasbourg, also called Pfalzburg*
pharmacie *f.* drug store, drugs
pharmacien *m.* druggist
photographie *f.* photograph
pièce *f.* piece, cannon, coin, room; apiece, 197, 3
pied *m.* foot; — **à terre** dismount! **—s nus** barefoot; **à** — afoot; **traîner le** — loiter
piège *m.* snare, trap
pierre *f.* stone
pierrot *m.* clown
piétinement *m.* trampling
piétiner trample, stamp, tramp, keep walking, 150, 20
piéton *m.* man afoot
pieu-x, -se pious, reverent
piller plunder, pillage
pin *m.* pine tree
pincer pinch; **se faire** — get pinched, "catch it"
pioche *f.* pickaxe; **à la** — with pick and shovel
piquet *m.* tent pin, peg

pire, pis worse, worst; **le pis** the worst of it; **tant pis** so much the worse
pistolet *m.* pistol
pitié *f.* pity
pitoyable píteous, pitiful, pitiable
place *f.* place, room, function, public square (*i.e., that by the Palace of Fine Arts*, 244, 8); **— forte** fortified town; **rester en —** keep still
placer place
plafond *m.* ceiling
plaie *f.* wound, sore, fissure, 109, 23
plaindre : se — complain, groan, moan
plainte *f.* murmur, moan, cry
plaire please
plaisance *f.* pleasure
plaisanter jest
plaisanterie *f.* jest
plaisir *m.* pleasure, amusement, joy; **à —** at will
planche *f.* plank, board, bed (*garden*)
plancher *m.* board; *pl.* timbers, 113, 27
planter plant; **planté** standing fixed; **se —** stand
plat *m.* dish, platter
plateau *m.* plain, plateau
plâtras *and* **plâtre** *m.* plaster
plein full; **en —** fully, full in the; **en — air** in the open (aír)
pleurer weep, shed (*tears*)
pleuvoir rain, fall in showers, 157, 4
pli *m.* fold, curl, undulation
plier fold (up), bend; **— le dos** crouch
plomb *m.* lead
plongeon *m.* dive
pluie *f.* rain, shower
plume *f.* feather, pen; *pl.* plumage
plupart *f.* majority
plus more (-er), longer, further; *with suppressed negation* no more, *e.g.*, 116, 15; **ne —** no more (further, longer); **le —** the most (-est), as much as, *e.g.*, 131, 25; **— tôt** before; **de — en —** more and more
plusieurs severa , many
plutôt rather (than otherwise, 73, 8)
pluvieu-x, -se rainy
poche *f.* pocket
poêle *m.* stove
poids *m.* weight, burden
poignée *f.* handful
poignet *m.* wrist
poil *m.* hair
poilu hairy
poing *m.* fist; **—s noués** clasped wrists, 121, 26
point *m.* point, dot, degree; **ne —** not
pointe *f.* point, raid; **— du jour** daybreak; **à —** spiked
pointer aim
pointeur *m.* pointer, marksman
poire *f.* pear
pois *m.* pea
Poissonnière : boulevard — *1 km. north of Palais Royal in Paris 7 km. from Saint-Denis station*, 239, 8
poitrail *m.* breast (*of horses*)
poitrine *f.* breast, chest, front, 185, 1
poli polished, polite; **—ment** —ly
politique political
poltron, -ne timid, cowardly
pomme *f.* apple; **— de terre** potato
pompe *f.* pump, pomp, ceremonial
pondéré serious, weighty
pont *m.* bridge; **— -levis** drawbridge (*in* 14, 22 *3 km. from Mulhouse*); **Pont-Maugis** *southwestern suburb of Sedan;* **Pont-du-Jour** *gate and quarter in southwestern Paris near the Seine*

population *f.* populace, people
porche *m.* porch
porte *f.* gate, entrance, door; — **de Ménil** (*or* **de Paris**) *in southwestern wall of Sedan, toward Donchery*; — **de Balan** *at southeast*; — **de Torcy** *at the west*; *see* **flanquer**
portée *f.* range (**grande** long)
porter carry, bear, wear (*clothes*), give (*aid*); **porté** inclined, 16, 20; **se** — be (*in health*), betake oneself get, 123, 20; *see* **bout**
porteur *m.* bearer, horse (*of artillery when mounted*)
portière *f.* car window, 234, 21
portique *m.* porch; **deux étages de —s** two-storied portico
poser place, put; **se** — alight
posséder possess
poste *m.* post, halt
poster post
posture *f.* position
potager *m.* kitchen garden
pouce *m.* thumb
poudre *f.* powder
poudrière *f.* powder magazine
poudroyer shed dust
poulet *m.* chicken
pouls *m.* pulse
poumon *m.* lung
pour for, as, 183, 14; — **que** in order that
pourpre purple; *m.* purple
pourri decayed, rotten
pourriture *f.* decay, rottenness, rotting
Pourru-(*or* **Pouru-**)**aux-Bois** *5.5 km. east of Sedan*
poursuite *f.* pursuit
poursuivre pursue, go on
pourtant however, though, anyway
pourvu provided
pousse-café *m.* glass of liqueur (*taken after meals*)
poussée *f.* push, crush, rush, assault, impulse
pousser push (on *or* open), urge (on), spur, spring up, germinate, 189, 21, utter (*oaths*); — **de** grow out of, 50, 3
poussière *f.* dust; *pl.* puffs *or* clouds of dust
poussiéreu-x, -se dusty
poutre *f.* beam
pouvoir be able; **puis, peut** can, may; **pouvais, ai pu** could, might; *m.* power, possession
prairie *f.* field, meadow
praticable practicable, passable
praticien *m.* practitioner, physician
pratique practical
pratiquer make, 43, 32
pré *m.* meadow
précédent preceding
précéder precede
précieu-x, -se precious
précipitamment hastily
précipiter precipitate, hasten; **se** — hurry (on), rush forward
précis precise, clean-cut; **—ément** —ly
préférer prefer
premi-er, -ère first, former; *f.* first floor (*i.e., above the ground floor and the entresol, if there be one*)
prendre take, seize, capture, find, assume, catch (*fire*); **prenez garde** look out! — **à gauche** turn to the left; **s'y** — go about it, 248, 22
préparatif *m.* preparation
préparer prepare (for)
près (**de**) near(ly), beside, **to**, 27, 24
présenter present
préserver preserve
presque almost
presqu'île *f.* peninsula
pressentiment *m.* foreboding
presser press, urge, **rien ne presse** there's no hurry; **pressé** eager, urgent; **se** — hurry, crowd around
prêt ready

prétendre maintain, urge
prétention *f.* demand
prêter lend
prétexte *m.* pretext, excuse
prêtre *m.* priest; *pl.* clergy
prévaloir prevail
prévenir forewarn, tell
prévoir foresee
prier pray, beg
prince royal *m.* crown prince (**de Prusse** *Friedrich-Wilhelm, 1831–1888, later Kaiser Friedrich III, 1888;* **de Saxe** *Friedrich-Augustus Albert, 1828–1902, king from 1873*)
Prince-Eugène: caserne du — Prince Eugene Barracks (*on the Place de la République*)
principal chief
printani-er, -ère springlike, (of the) springtime
prise *f.* capture; **faire lâcher — à lui** make him let go (loosen hold, 111, 30)
prisonni-er, -ère prisoner
priver deprive
prix *m.* price
procéder proceed
prochain near; **—ement** soon
proche near; **de — en —** nearer and nearer
proclamer proclaim
procurer: se — get
prodige *m.* prodigy, marvel, gallant action
produire: se — occur, develop
profil *m.* side view, profile
profiter profit, take advantage of
profond deep, dense; **—ément** —ly, soundly
profondeur *f.:* **avoir deux mètres de —** be 2 meters deep
progrès *m.* progress, advance
proie *f.* prey; **en — à** torn by
projet *m.* project
projeter project, throw
prolonge *f.* trail (*of field guns*), ammunition wagon
prolonger prolong
promenade *f.* walk, stroll, "excursion," 130, 7
promener move (about), wave, display, hawk, 202, 5; **se —** walk about
promeneur *m.* stroller
promesse *f.* promise
promettre (à) promise
prompt prompt, quick; **—ement** —ly
propager: se — spread
prophétiser prophesy
propos *m.:* **à —** just in time
proposition *f.* proposal
propre proper, clean, "decent"; **—ment** decently
propriétaire *m.* householder
propriété *f.* property, estate, country place, 162, 18
protection *f.* protection, influence
protéger protect
protestation *f.* protest, protestation
protester protest
prouver prove
province *f.* province (*i.e.,* 254, 17, *Alsace and Lorraine*), country (*i.e.,* 214, 17, *not Paris*)
provision *f.* provision, supply; *pl.* accumulated supplies
proximité *f.:* **à — de** near, close to
prudemment prudently
prudence *f.* prudence, caution
prunier *m.* plum tree
Prusse: la — Prussia
prussien, -ne Prussian
puis then, afterwards
puiser draw (**à** from)
puissance *f.* power
puissant powerful, strong
pullulement *m.* swarming, teeming
pulluler swarm, teem
punition *f.* punishment
pur pure, clear
purifica-teur, -trice purifying, cleansing

purifier purify
purité *f.* purity
Puteaux *3 km. west of Paris, across the Seine*

Q

quai *m.* quay, landing-place, platform, 234, 24
quand when, though; — **même** somehow, all the same, none the less
quant à as for
quarantaine *f.:* — **de** some two score
quart *m.* quarter; **deux heures un** — quarter past two
quartier *m.* quarter; **grand** — headquarters; **à pleins —s** by whole districts
que: *colloquially redundant,* 102, 1; *untranslated as resuming a subject clause,* 75, 22; 86, 32; *resuming a subordinating conjunction* when, 203, 11; *expressing a wish* may, 232, 5, 6 *and* 10; — **de** *in exclamation* what! 58, 23; *after* **ne** *with* **guère, jamais, pas** *or* **plus** (*a favorite construction with Zola*) not anyone (anything) but, no sooner (longer) anything but, still only, except (as), hardly . . . when, 72, 31, hardly . . . till, 42, 12, not merely, 21, 29; **ce —'ils sont braves** how brave they are; **de ce** — because
quel, -le what; — **que** whoever, whatever
quelconque any, of any kind, 201, 21
quelque some; **—s** some, few; **—'un** some one; **—s-uns** some, a few; — **part** somewhere, anywhere
querelle *f.* quarrel
questionner question
quête *f.* quest
queue *f.* tail, trail, line, waiting line, 223, 25; **en** — in the rear
qui: — **vive** who goes there! 204, 15; **à** — for him who, 254, 27
quitte free, clear, "quits," "even"
quitter quit, leave; **se** — take leave
quoi: — *and* **eh** — what! **de** — sufficient reason (occasion), enough, 104, 13

R

rabattre drive down, 232, 20; fold down, 129, 7, open (*blinds*); **se** — come back down, 45, 20, attack in the rear, 232, 32
raccourci shortened
raccrocher hook again
race *f.:* **de** — racial
racine *f.* root
raclée *f.* "drubbing," "crack"
raconter tell, say
radieu-x, -se radiant
rafale *f.* blast, volley
raffinerie *f.* refinery
ragaillardi made gay again
rage *f.* rage, anger, provoking thing, 127, 14
rageu-r, -se peevish, angry; **—sement** —ly
raide erect, stiff, steep, outright, 103, 29; quick, 160, 23
raidir: **se** — grow stiff, resist, brace oneself; **raidi** erect, stiff, stark
raie *f.* streak
rail *m.* rail
raisin *m.* grapes, 23, 1
raison *f.* reason, reasonableness; **avoir** — be right
raisonnable reasonable, fair, rational
raisonnement *m.* rational thinking, 155, 25
raisonner reason (out)

rajeunir rejuvenate
rajeunissement *m.* rejuvenation
râle *m.* stertorous breathing, throat rattling
ralentir *and* **se —** slacken; **ralenti** slow, deliberate
râler breathe with rattling
ralliement *m.*: **au —** the rallying call, 168, 27
rallier: **se —** rally
rallumer flame up again
ramas *m.* set, troop, rubbish
ramasser gather *or* pick *or* pull up
rame *f.* oar
ramener bring *or* pull back *or* over; **— les regards** look nearer, 172, 13
rampe *f.* balustrade
ramper crawl, slink away
ramure *f.* foliage; *pl.* branches
rancune *f.* rancor
rang *m.* rank, ranks
ranger range, arrange, draw up (*troops*); range in order
ranimer revive
Rapaille: **la —** *just north of Bazeilles*
râpe *f.* rasp
rapide rapid, quick; **—ment** —ly
rapidité *f.* rapidity
rappeler *and* **se —** recall, call back
rapport *m.* report, communication
rapporter bring back
rapprocher bring near(er); **se —** draw nearer
rare rare, scanty
ras smooth, level, open; *m.* level, edge; **au — de** on a level with, close to, 119, 13
raser raze, sweep away, shave, skirt, keep close to; *see* **beau**
rassemblement *m.* gathering
rassurer reassure
rationnement *m.* daily allowance
rationner ration
rattacher tie *or* fasten again
rattraper catch up with
Raucourt *11 km. south of Sedan*
rauque hoarse, guttural
ravager scourge; **ravagé** ravaged, devastated, furrowed
ravin *m.* ravine
ravir delight
ravitailler revictual, resupply
raviver revive, brighten
ravoir recover
rayer streak
rayon *m.* ray, streak
rayonner shine
rayure *f.* streak
réactionnaire reactionary
réaliser realize, make (*profits*)
réalité *f.* reality, actuality
réarmer rearm
rebattre: **se —** make one's way back to
rebondir rebound
reboutonner button up
rebrousser chemin go (turn) back
récemment recently
recevoir receive, get; **reçu** *m.* receipt; **reçu avocat** admitted to the bar, 3, 29
recherche *f.* search; **à la —** in search
récit *m.* story, tale
réclamer demand
recommencer begin again; **— le feu** open fire again
reconduire escort (back)
reconnaissable recognizable
reconnaissance *f.* scouting party, gratitude
reconnaître reconnoiter, distinguish, recognize
reconquérir reconquer
reconstituer reconstitute
reconstruire reconstruct, rebuild
recoudre sew up, mend
récrier: **se —** protest
recrue *f.* recruit
rectitude *f.* rectitude, straightforwardness

reçu, reçut *see* **recevoir**
recul *m.* recoil, recession, free space behind, 110, 20
reculer fall back, withdraw; **se** — recede
redescendre come (go) down again
redevenir become again
redingote *f.* coat
redire repeat, say over again
redoublement *m.* redoubling
redoubler redouble
redoutable formidable
redoute *f.* redoubt, fort
redouter fear, dread
redresser: se — draw oneself erect
réduire reduce
réel, -le real, actual; **—lement** —ly
refaire make over, reconstruct, repeat, repass, 90, 16
refermer interlock, shut (in), join
réfléchir reflect
reflet *m.* reflection; — **de fournaise** blasting glare
réflexion *f.* reflection
refluer flow back, stream
réformer reform, discharge, 3, 15; **se** — reform
refouler drive *or* throw back
refréner restrain
refroidir grow cold
réfugier: se — take refuge
refuser refuse
regagner regain
regard *m.* look, glance
regarder look (at *or* on), watch, see, concern
réglage *m.* adjustment
réglementaire of the regulations, 43, 19
régler settle, regulate; — **le tir** *and* **se** — get the range; **réglée** matter of course, 211, 15
règne *m.* reign
régner reign
régularité *f.* regularity
réguli-er, -ère regular; **—ièrement** —ly
Reille, A. C. V. (1815–1887) *aid-de-camp of Napoleon III*
Reims Rheims (*130 km. northeast of Paris*)
reins *m. pl.* loins, hips, back, waist
rejeter repulse, push back; **se** — throw oneself aside, hurry back, deploy
rejoindre join, rejoin, bring together; **se** — meet
relâche *m.* pause, cessation, lapse; **sans** — unceasingly
relâcher: se — relax, slacken; **relaché** slack
relever raise again, gather *or* pick up; **se** — pick oneself up, get up, rise again
relief *m.* relief, projection, standing out; **plan en** — contour plan
relier connect
remarquer *and* **(le) faire** — observe, say, remark
remerciement *m.* thanks, "thank-you"
remercier thank
remettre put *or* push back, hand over, surrender; **se** — begin again, resume, take one's place again; **se** — **debout** stand up again, draw oneself up; **se** — **en route** (*or* **marche**) set out again; **se** — **en selle** remount
Remilly *6 km. south of Sedan*
remise *f.* carriage house
remonter go back *or* push *or* pull up, climb (get, 218, 5) again, withdraw; **remonté** seated again, 211, 3
remords *m.* remorse, compassion
remous *m.* eddy
rempart *m.* rampart
remplacer replace
remporter carry away *or* along, win, gain

remuer stir, move, push; **se —** move about; **remuez-vous** "get busy!" 147, 28
renaître be born again, spring up, 143, 27
rencontre *f.* meeting, encounter; **à la — de** to meet, to rejoin; **fiacre de —** chance cab, 214, 2
rencontrer *and* **se — (avec)** meet, encounter
rendre render, restore, yield, give back, make; **— visite** visit; **se —** return, surrender, give up, go (be going), take account; **s'y —** get into it, 44, 32; **rendez-vous** *m.* appointed place of meeting, 153, 17; *see* **compte**
renfoncer push down, control
renfort *m.* reënforcement
renoncer renounce; **— à** give up
renouveau *m.* renewal
renseignement *m.* indication, direction, piece of information; *pl.* news
renseigner inform, tell
rentrer (*aux.* **être**) return, go in, come *or* get back; **rentré** back; **— dans** belong to, be involved in; **faire —** put up (*horses*)
renverser throw down (over *or* up), turn back; **se —** fall backward
renvoyer send back
réoccuper reoccupy
réorganiser reorganize
répandre *and* **se —** spread; **répandu** poured out
reparaître reappear
reparler speak again
repartir start again
répéter repeat
répit *m.* respite
replier: se — fall back; **repliées** doubled back, 194, 1
replonger dive back
répondre reply; **— de** warrant, be responsible for
réponse *f.* reply
reporter: se — turn back, fall back (de for)
repos *m.* repose, rest
reposer: se — rest
repousser repulse, push back
reprendre take back *or* up again, seize again, resume, recapture, regain, pick up, catch (*breath*), begin again, say; **— du service** reënlist, 225, 18; **se —** take new hold, take a fresh start, 147, 17, correct oneself, 159, 13; **s'y reprenant à vingt fois** taking twenty fresh starts, 136, 10; **repris** repossessed
représaille *f.* reprisal (*i.e.*, 231, 21, *for murder of the hostages*)
représenter represent
reprise *f.* renewal, repetition, mending, patching; **à trois (vingt) —s** thrice (twenty times) in succession; **à plusieurs —s** time and again
reprocher: te le — blame you for it, 156, 2
République *f.* Republic
répugnance *f.* repugnance, aversion
répugner be repugnant, 118, 30
réquisitionner take over (*private property for public use*), requisition, lay hands on, 137, 23
réserver reserve
résigner resign
résister à resist
résolution *f.* resolution, decision
résolver resolve; **résolu** determined (**à** on)
respect *m.* respect, regard
respirable breathable
respirer breathe
resplendir shine, glow, glitter
responsabilité *f.* responsibility
ressembler (à) resemble
reserrer squeeze, confine; **se —** be compressed *or* squeezed, grow tighter; **allait en se**

reserrant kept growing stronger, 212, 4
ressortir come *or* go out, appear
ressource *f.* resource, recourse
ressouvenir: **se — de** recall
ressusciter bring *or* come back to life
reste *m.* rest, remains, 207, 6; left-over piece, 208, 24; **du —** besides, however, too
rester (*aux.* **être**) remain; **resté** left
restreindre restrict
résultat *m.* result
rétablir reëstablish
retard *m.* delay
retenir retain, detain, hold back; **se —** maintain *or* control oneself
retentir resound, ring out
retentissement *m.* resonance, echo
retirer draw back; **se —** retire
retomber fall again, hang limp, 185, 17
retour *m.* return (trip)
retourner turn around *or* over; **retourné** converted, 21, 18; **se —** return, turn around *or* back
retrait *m.*: **en —** set back, 42, 6
retraite *f.* retreat, evening roll-call; **battre en —** retreat, beat a retreat, fall back fighting, 156, 17
retrancher intrench
retraverser recross
rétrécir: **se —** grow narrow *or* small
retrouver recover, find again, discover; **se —** meet, find oneself, be seen, 175, 19
réunion *f.* gathering
réunir unite, gather (up); **se —** gather, meet
réussir succeed
réussite *f.* success
revanche *f.* revenge, retaliation
rêve *m.* dream; **de —** visionary; **faire le —** nurse the illusion, 195, 24
réveil *m.* reawakening, revival
réveiller rouse; **se —** wake up, awaken
revenir (*aux.* **être**) come back, return, recur; **revenu sur ses pas** having turned back, 159, 16; **revenue à elle** come to herself (recovered consciousness, 162, 1); **revenait sur les faits** went back to the past, 213, 4
rêver dream; **rêvé** imagined, imaginary, desired
rêverie *f.* revery, meditation, idle fancy, 252, 1
revers *m.* reverse, defeat, backward stroke, lapel (*of coat or uniform*)
revêtir put on
rêveu-r, -se visionary, meditative; dreamer
revoir see again (**se** one another); **au —** till we meet again
rèvolte *f.* revulsion, rebellion, mutiny, indignation
révolter revolt; **révolté** mutinous, outraged, indignant; rebel; **se —** grow rebellious
rez-de-chaussée *m.* ground floor
Rhin *m.* Rhine (*river on eastern boundary of France*)
Rhône *m. river in eastern France*
ricaner chuckle, sneer, jeer
Richelieu: **rue —** *near the Louvre and Palais Royal*
richesse *f.* riches, wealth
ricocher glance off, ricochet
rideau *m.* curtain
ridicule ridiculous
rien (de) anything; **ne —** nothing
rigolo "funny," "jolly"
riposter reply
rire laugh; *m.* laughter, smile, laugh; **riant** pleasant
risque *m.* risk

risquer risk, venture; **se —** venture
rive *f.* bank; **— droite** right (*i.e., north*) bank; **— gauche** left (*i.e., south*) bank (*of the Seine dividing Paris*)
rivière *f.* river
Rivoli: rue de — *passes by the Tuileries gardens and the Louvre beginning at the rue Saint-Florentin*, 244, 25
riz *m.* rice
robe *f.* dress
Rochefort *Atlantic naval station 600 km. from Sedan*
rôder loiter, skulk, lurk
rôdeur *m.* skulker; **— de route** tramp
rogner pare away
roi *m.* king
rôle *m.* part (*to play*)
rompre break; **se —** burst
rond round; **chapeau —** "Derby" (*hat*); **en —** in a circle
ronflement *m.* roar
ronfler snore, drone, buzz, roar
ronger gnaw, wear away, corrode
rose rosy; *f.* rose
rosée *f.* dew, mist, 68, 25
rosser "whip," defeat
rouage *m.* set of wheels
roue *f.* wheel
rouge red; *m.* red
rougeâtre reddish
rougeoyer grow red
rougir blush
rouille *f.* rust
rouillé rusty
roulement *m.* rumbling
rouler roll, sway, rumble on, 20, 27; surge, 4, 26; **— à quelques pas** roll a few steps away, 166, 3
roussâtre reddish
route *f.* way, road; **grande —** highway; **en —** on the way; let's start!
rouvrir reopen
rou-x, -sse ruddy, red-haired, reddish, bloodshot, flame-lit, 99, 19
Royal: Pont — *over the Seine between the Louvre and the rue du Bac;* **rue —e** *from the Place de la Concorde to the Madeleine*
ruban *m.* ribbon, rippling line
Rubécourt *5.5 km. east of Sedan*
rude rough, hard, severe, stern, steep; **—ment** hard, fiercely
rue *f.* street (*supply* to, in *or* at *as called for, e.g.*, 91, 21)
ruelle *f.* alley, lane, 163, 1
ruer: se — rush, hurl oneself
rugueux *m.* rasper, scraper
ruine *f.* ruin, collapse
ruiner ruin, destroy
ruisseau *m.* brook, stream, gutter
ruisseler trickle, ripple, stream (down); **ruisselant** dripping wet, drenched
ruissellement *m.* rippling, outpouring
rumeur *f.* rumor, noise, uproar
rupture *f.* rupture, breaking off
ruse *f.* cunning
Russie: la — Russia
rustre rustic

S

sabre *m.:* **—-baïonnette** saber bayonet
sabrer strike (*with a saber*)
sac *m.* sack, knapsack; **mises à —** sacked
saccade *f.* rush
saccadé jerky, abrupt
saccager sack, pillage
sacoche *f.* bag (*for coin*)
sacré sacred; *in exclamations* accursed, confounded; *see* **Dieu**
sacrifier sacrifice
sacrilège *m.* sacrilege, irreverence
sage wise, sober, sensible, sane, "good" (*of children*)

sagesse *f.* wisdom
saigner bleed
saillie *f.* projection
sain sound, healthy
Saint: **—-Albert** *defile 5 km. northwest of Sedan near Saint-Menges;* **—-Cloud** *3 km. west of Paris beyond the Bois de Boulogne;* **—-Cyr** *6 km. west of Versailles;* **—-Denis** *northern suburb of Paris;* **—-Dominique (rue)** *east from Champ de Mars and 300 to 400 meters from the quay,* 231, 2; **—-Florentin (rue)** *next east to the rue Royale;* **—-Germain-l'Auxerrois (place)** *west of the Louvre;* **—-Honore (rue)** *a central, east-to-west street in Paris;* **—-Martin (boulevard)** *west from Place de la République;* **—-Menges** *5 km. north of Sedan*
Sainte: **—-Anne (rue)** *just west of rue Richelieu;* **—-Barbe** (Barbara) *street in Sedan*
Saints-Pères (rue des) *1.2 km. east of the Invalides*
saisir seize, grasp, perceive, startle; **saisi** startled, affected
saisissement *m.* seizure, shock
sale dirty, nasty, vile; **petit jour —** dim muddy light, 81, 15
saleté *f.* vileness; **une — pareille** such a vile thing, 248, 25
salir sully, soil
salle *f.* hall; **— à manger** dining room
salon *m.* drawing-room, parlor
salubrité *f.* health department, 185, 9
saluer salute, greet (**se** one another)
salut *m.* salvation, saving, refuge, 155, 20
salutaire salutary
salve *f.* salvo, volley
sang *m.* blood; **—-froid** composure, self-possession; **en —** congested; **se faire du bon —** have a "good time," 99, 28
sanglant bleeding, bloody, blood-red
sangle *f.* strap; **lit de —** cot bed
sangler girt; **sanglé** buttoned tight
sanglot *m.* sob
sangloter sob
sapin *m.* fir tree
satisfaire satisfy, satiate, please; **se —** get relief, 143, 25
saturer soak
sauf except for
saule *f.* willow
Saules: rue des — *passes the old cemetery north of Butte Montmartre*
saut *m.* jump, leap
sauter jump, leap, spring, bounce, stumble, 161, 13; blow up, 243, 23; **sauté** blown up, torn, 186, 26; **faire —** blow up, slip off, 15, 26, toss (*children*, 192, 29)
sauvage savage, wild
sauver save; **sauvé** safe; **vous faire —** get you away, 164, 16; **sauve-qui-peut** *m.* seeking refuge, 91, 22; **se —** go (hurry *or* run) away
sauvetage *m.* salvage; **— de** effort to save, 25, 17
savant skilled, deft
savoir know (how), learn, 207, 16; **— trop** be quite aware of, 252, 4
Saxe *f.* Saxony
saxon, -ne Saxon
scélérat villainous, shameful, accursed
scène *f.* scene, spectacle
scie *f.* saw
science *f.* science, information
sculpté carved
sculpture *f.* carving
séance *f.:* **— de nuit** night session (*of the Corps législatif, Sept. 3-4,* 213, 17); **salle des —s** assembly room

séant *m.*: **s'asseoir (se mettre) sur son —** sit up; **le souleva sur son —** made him sit up, 30, 29
sec, sèche dry, sharp, lank (person); **sèchement** in a dry manner
sécher dry
séchoir *m.* drying room
secouer shake
secourable helpful
secours *m.* aid, help; *see* **ambulance**
secousse *f.* shock, jerk; **avoir une —** make a toss (jerk, 182, 5)
secr-et, -ète secret, private; **—ètement** —ly
secrétaire *m.* secretary
section *f.* half company (*40 to 50 men*, 43, 26)
séculaire century-old
Sedan *92 km. from Châlons, 206 km. from Paris, on the Meuse*
sédentaires *m. pl.* home guards
séjour *m.* stay (**de** at)
selle *f.* saddle; *see* **remettre**
seller saddle
selon according to
sembler seem, look
semelle *f.* sole (*of shoes*)
semer sow, strew
sens *m.* sense, direction; **bon —** common sense
sensation *f.* sensation, feeling, pain
sensible perceptible, sensitive
sentiment *m.* feeling, opinion
sentinelle *f.* sentry, sentinel
sentier *m.* path
Sentier: rue du — *from boulevard Poissonnière to rue Réaumur*
sentir feel, smell (of); **— bien** realize; **se —** be felt
séparer separate
serein serene
sérénité *f.* calm, assurance
sergent *m.* sergeant
sérieu-x, -se serious
serin *m.* canary, "loon"
serrer press, clasp, grip, close, oppress, crowd; **serré** buttoned tight; **se —** shut tight
service *m.* service, firing (*of cannon*); **de —** on duty; *see* **lettre, reprendre**
serviette *f.* napkin
servir serve, be of use, be used; **servant** *m.* server (*of a cannon*), *pl.* gun crew; **servante** *f.* hired woman, 192, 15; **ne — à rien** be no use; **se —** make use, take advantage
Seugnon: le — *wood 4 to 5 km. west of Sedan*
seuil *m.* threshold
seul sole, only one, single, lone; alone, mere; **—ement** only, however
sève *f.* sap
sévère severe, stern
si if; so, such; yes; however, 26, 25
siècle *m.* century, age
siège *m.* seat, chair, siege; **faire le —** besiege
siéger sit
sifflement *m.* whistling, whir
siffler whistle
siffleu-r, -se whistling; whistler
signaler signal, announce
signer sign
silencieu-x, -se silent
sillage *m.* track, wake
sillon *m.* furrow
simplement merely, "that was all," 83, 16
simplicité *f.* simplicity, ingenuousness
singuli-er, -ère singular, strange; **—èrement** —ly
sinon except
sitôt so soon
Smolensk *halfway between Moscow and the Russian frontier, scene of battle, Aug. 17, 1812*

soie *f.* silk
soif *f.* thirst; **avoir** — be thirsty
soigner tend, care for
soigneu-x, -se careful; **—sement** —ly
soin *m.* care, task; **avec** — carefully; **grands —s** careful nursing, 208, 31
soir *m. and* **soirée** *f.* evening
Soissons *85 km. northeast of Paris*
soit que . . . — whether . . . or, 149, 30
sol *m.* soil, earth, ground
soldat *m.* soldier; **de** — soldierly
soleil *m.* sun
Solférino *in Italy, scene of battle, June 24, 1859*; **pont de** — *opposite Tuileries gardens, a half km. from the Pont Royal*, 241, 23
solide sound, firm, unhurt, well-trained; **—ment** strongly, firmly
solidité *f.* firmness, steadfastness
solitaire solitary
sombre somber, gloomy, dark
sombrer sink, be swallowed (up)
sommaire summary, temporary, hasty; **—ment** —ly
somme *f.* sum; **en** — finally, really
sommeil *m.* sleep, sleepiness
sommeiller sleep, doze
sommet *m.* summit, top
somnambule sleepwalker
somnolence *f.* drowsiness
somnolent drowsy, sleepy
sonder sound, search, examine
songer dream, think (**à** of), reflect (**à** on)
songerie *f.* visionary dream, 141, 26
songeu-r, -se dreamy, reflective
sonner sound, strike (*of clocks*); — **à** give signal for
sonnerie *f.* bugle call
sordide sordid, mean; **—ment** —ly
sort *m.* fate, luck
sorte *f.* sort, kind; **de — que** so that; **de la** — thus, (in) that way
sortie *f.* sally, graduation, 121, 29
sortir come *or* go out, issue, project; *m.* exit, mouth, 206, 22; **sortant** starting up, 219, 28; **sorti** staring, 133, 12
sot, -te foolish
sottise *f.* folly
sou *m.* sou (*normally about 1 cent*); **cent —s** five francs
soucier: se — care
soucieu-x, -se careful, anxious, concerned
soudain sudden; **—ement** —ly
souffle *m.* breath, breathing, gasp, stir, gust, suggestion; **sans** — panting
souffler breathe, blow
soufflet *m.* blow, bellows
souffrance *f.* suffering
souffrir suffer
souhait *m.* hope
souhaiter desire
souiller sully, soil, stain
soûl drunken
soulagement *m.* relief
soulager relieve
soûlerie *f.* tipsiness, 230, 8
soulever raise, lift, exalt, rouse; **se** — rise, rouse oneself, grow vexed *or* indignant
soulier *m.* shoe
soupçonner suspect
soupe *f.* soup (*of army biscuit*), soup kettle, 179, 13
soupir sigh
soupirail *m.* ventilator
souple supple, flexible, pliant
souplesse *f.* suppleness; *pl* twistings
soupliant suppliant
source *f.* source, spring
sourcil *m.* eyebrow
sourd deaf, dull, muffled, suppressed; **—ement** unperceived, 253, 6

sourire smile; *m.* smile
sournois sly, sneaking, skulking
sous under; — **-aide** *m.* subaltern; — **-directeur** *m.* second superintendent; — **-lieutenant** *m.* second lieutenant; — **-préfecture** *f.* sub-prefecture; — **-préfet** *m.* sub-prefect, sub-prefecture, 178, 1; — **-verge** *m.* off horse, 120, 30
souscription *f.* subscription
soutenir sustain, support; **se** — keep awake
soutien *m.* support
souvenir: **se** — **de** *or* **que** remember; *m.* memory, recollection
souvent often
souverain supreme, sovereign
souvinrent, souvint *see* **souvenir**
spectacle *m.* spectacle, sight, play
Spikeren *near Sarrebruck on the Lorraine frontier*
squelette *f.* skeleton
station *f.* station, stop; *pl.* waits in line, 223, 27
stationner stand, loiter, wait in line
Strasbourg (*or* **Strassburg**) *chief city in Alsace;* **statue de** — *by Pradier in the Place de la Concorde, Paris*
stupéfait astonished
stupeur *f.* stupor, amazement; **avoir la** — be amazed
stupide stupid, dull-witted, dazed; —**ment** in a stupor
stupidité *f.* stupidity
subir undergo
subit sudden; —**ement** —ly
submerger submerge, drown
succéder succeed; **se** — come one after another
succès *m.* success
succomber succumb, sink, die
sud *m.* south
sueur *f.* sweat
suffire suffice, be enough; **suffisant** sufficient
suffoqué panting
suie *f.* soot
suite *f.* following, succession; **à la** — as a result; **à leur** — behind them; **sans** — disconnected
suivre follow; **suivis** constant; **se** — be followed
superbe superb, grand, proud
supérieur superior, superhuman, 169, 5
supériorité *f.* superiority
supplice *m.* torture
supplier supplicate, beg
supporter bear
supposition *f.* supposition, speculation
supprimer suppress
suprême supreme, final
sûr sure; —**ement** —ly, certainly
surexcitation *f.* over-excitement
surexcité overwrought
surgir rise
surmener overtax
surmonter surmount
surprendre surprise, catch; **se surprit à dire** caught himself saying, 90, 22
sursaut *m.* jump, start, convulsion
sursauter jump
surtout above all, especially
surveillance *f.* oversight
surveiller watch
survivre survive, outline
syllabe *f.* syllable

T

tablée *f.* tableful
tablette *f.* top (*of a table*)
tablier *m.* apron, operating coat (*surgeon's*)
tache *f.* spot
tacher spot, fleck, discolor
taille *f.* waist

taillis *m.* copse, underwood
taire: **se** — be still *or* silent, grow still; **faire** — silence
talon *m.* heel
talonner follow at one's heels
talus *m.* slope (*of earth*), bank
tambour *m.* drum
tamponner place a compress over, press in a wad, 138, 12
tandis que while
tanner tan
tant (**de** *and* **que**) so many *or* much *or* long *or* long as, while
tante *f.* aunt
tape *f.* tap, rap, hit, "crack"
taper hit, strike
tapisser carpet
tard late
tarder linger, delay
tarir run dry (*i.e.*, stop talking, 238, 28)
tas *m.* heap, pile, lot, crowd
tasse *f.* cup
tasser: **se** — be heaped *or* huddled
tâter feel, grope
tâtonner grope
tâtons: **à** — groping, in the dark
teint *m.* complexion
teinturerie *f.* dyeworks
tel, -le such; — **que** like; **—lement** so, so well; **—lement (cela) la soulevait** (it) exalted her so, 182, 14; *compare*, 199, 17
témérité *f.* boldness, daring, risk
tempe *f.* temple (*of heads*)
tempérament *m.* disposition, character
tempête *f.* tempest
temps *m.* time, weather
tendre stretch, shake (*fists*), hold out; **tendu** outstretched
tendre tender, sympathetic
tendresse *f.* tenderness
ténèbres *f. pl.* darkness, shadow, 29, 26
tenir hold (out *or* back), cling, occupy, get possession of, keep (*promises*), insist (**à** on); **tiens** *and* **tenez** stay! see here! why! — **à honneur** make it a matter of honor; **y** — be in there, 144, 29; **bien tenu** carefully dressed, "spruce"; **se** — stand, keep, stay
tentation *f.* temptation
tentative *f.* attempt, trial
tente *f.* tent; **—s-abris** *m. pl.* shelter tents
tenter try, venture
tentures *f. pl.* hangings, curtains
tenue *f.* keeping, maintenance
terminer end, finish; **se** — draw to a close
terrain *m.* ground, field
terrasse *f.* terrace, raised inclosure, 244, 14; platform, 91, 28
terrasser bring to earth, "floor"
terre *f.* earth, ground, land; *pl.* cultivated fields, real estate; **par** — to *or* on the ground; lie down! 72, 12
terrer bury; **terré** burrowed in, 180, 16; **se** — burrow, shelter *or* bury oneself
terreur *f.* terror
terreu-x, -se earthy, dirty, ashy-pale, cadaverous
terrible terrible (thing, 9, 13); **—ment** —ly
terrifier terrify, frighten
tertre *m.* hillock
tête *f.* head; — **baissée** headlong; **à — perdue** losing their heads, 225, 32; **en** — leading
têtu stubborn, insistent
Théâtre-Français *National Theater, between the Louvre and the Palais Royal*
théorie *f.* theory
Thiers, L. A. (1797–1877) *statesman and historian, first President of the Third Republic*

Thionville *fortress in Lorraine 100 km. southeast of Sedan*
Thomas, C. (1809–1871) *general killed by Communists, March 18, 1871*
tibia *m. small bone in the lower leg*
tic *m.* twitching
tiède warm
tiédeur *f.* warmth, glow
tiers *m.* third
tige *f.* stem, shoot (*of trees*), leg (*of boots*)
tilleul *m.* willow tree
tir *m.* firing; *see* **régler**
tirailler fire, tug, drag, distort, 140, 28
tirailleur *m.* sharpshooter; **en —s** in skirmish line
tirer pull, draw, extract, rouse, fire (*gun*)
tison *m.* firebrand
tisserand *m.* weaver
titre *m.* title; **à — de** as
tocsin *m.* alarm bell
toile *f.* linen cloth, canvas
toit *m.* roof; **sous les —s** in the attic
toiture *f.* roof
tolérer permit
tombe *f.* tomb
tomber (*aux.* **être**) fall, tumble, sink, slope toward; **tombés par** strewn about, 172, 15; **tombée du jour (de la nuit)** *f.* decline of day, nightfall
tombereau *m.* cart
tondre crop, shear
tonne *f.* tun; **pleines —s** barrelsful
tonneau *m.* cask
tonnelle *f.* tunnel, arbor
tonner thunder
tonnerre *m.* thunder; **— de Dieu** thunderation!
toque *f.* flat cap
torche *f.* torch, firebrand
torcher sop up
Torcy *just west of Sedan;* **pont de —** *over the Meuse to Donchery and Iges*
tordre twist, gripe; **se —** bend
torrentiel, -le torrentlike
torse *m.* body
tort *m.* wrong; **avoir —** be wrong; **avoir le —** make the mistake, 238, 30; **à —** wrongly
tôt soon; **plus —** before; **au plus —** as soon as possible
toucher touch (**se** one another), adjoin, affect, receive, get, 1, 10; **touchant** affecting, touching; **touché** hit! 158, 11
toujours always, still, anyway
Toul *fortified city 250 km. east of Paris*
Toulon *Mediterranean port 740 km. from Sedan*
tour *m.* turn, circuit; **faire le —** "do the trick"; **de —** around, 219, 21
tour *f.* tower
tourbillon *m.* whirl, eddy
tourbillonner whirl
tourment *m.* anxiety, grief
tourmenter torment, tease, plague; **tourmenté** tumbled, tossed
tournebroche *m.* turnspit
tourner turn (**de** toward), flank (*military*); **tournant sur eux-mêmes** circling, 204, 5; **se —** turn (around)
Tours *200 km. southwest of Paris on the Loire*
tourte *f.* tart, fruit pie
tout, tous all, whole, any, every; anything; wholly, quite, just, still; *often for emphasis only;* **— à coup** suddenly; **— d'un coup** all at once; **— à fait ça** just right, 143, 4; **— à l'heure** just now, presently; **— de même** all the same; **— de suite** immediately, instantly; **— en** although, while; **— le monde** everybody; **—e-puissance** *f.* omnipotence; **— un**

a whole, a complete; **tous (les) deux** both, we two, 52, 15; **tous les** each, every; **va — seul** is a matter of course, 207, 30
tracasser tease, torment
trace *f.* track
tracer trace, mark out
tragique tragic
trahir betray, turn traitor
trahison *f.* treason
train *m.* train, gait, pace, rush; **en — de** about to, ready to, engaged in
traînard *m.* laggard, straggler
traîner trail, drag along, lie about, lurk; **traînant** droning (*voice*, 202, 7); **se —** creep, drag oneself along
traiter treat, fix conditions
traître *m.* traitor
trajet *m.* trip
trancher sever, cut off, carve
tranchée *f.* trench; **—-abri** *f.* shelter trench
tranquille at ease, quiet
tranquillité *f.* placidity, calmness
transmettre transmit
transportable movable
trapu square-built, thickset
traquer track, surround, hem in, 63, 22
travail *m.* work
travailler work; **travaillé** harrassed, 90, 26
travers *m.* crossing; **à — (de)** through, between; **au (en) — de** *and* **par le —** across, through, along, 226, 10
traverse *f.:* **chemin de —** connecting road, short cut
traverser cross, pass, pierce, vex; **traversée** *f.* crossing
traversin *m.* bolster
treize thirteen
tremblement *m.* shaking; **— de terre** earthquake
trembler tremble, shake
tremper drench, dip; **trempées de** oozing with, 157, 6
trentaine *f.:* **une —** about thirty
trésor *m.* treasure, pay chest, 175, 2
tressaillement *m.* quiver, shudder
tressaillir quiver
trêve *f.* truce
tribune *f.* platform
tricolore tricolored (*i.e., red, white and blue*)
trinquer clink glasses
triompher triumph (**de** over); **triomphant** triumphant
tripler triple
triste sad, melancholy, stern
tristesse *f.* sadness, melancholy
Trocadéro *high ground in western Paris, 1 km. from fortified circuit*
Trochu, L. J. (1815–1896) *a popular general*
trombe *f.* waterspout, circling mass, whirl
tromper: se — be mistaken
trompette *f.* trumpet, bugle; *m.* trumpeter, bugler
tronc *m.* trunk (*of trees*), body
trône *m.* throne, chair of state
trop too, too much *or* many *or* long; **— savoir** be quite aware of, 252, 3
trot *m.* trot; *pl.* hoof-beats; **au grand —** at a fast gait
trotter trot, trip along, 193, 10
trottoir *m.* sidewalk
trou *m.* hole, depression
trouble dull, cloudy, overclouded, muddled; *m.* perplexity, embarrassment
troubler trouble, disturb, blur; **se —** grow dim
trouer pierce; **trouée** *f.* gap
troupe *f.* troop, troops (*i.e., the Versaillais*, 244, 28)
troupeau *m.* troop, herd, flock
troupier *m.* trooper, soldier of fortune, 167, 32

trousse *f.* instrument case (*surgical*)
trouver find; — **bien** surely find a way, 164, 15; **se** — be, happen, happen to be
tuerie *f.* slaughter
tuile *f.* roof tile
Tuileries *imperial residence in Paris, burned 1871*
tumulte *m.* uproar, confusion
tunique *f.* jacket, tunic
Turenne: **place** — *in Sedan near the Donjon, named for Marshal Turenne* (1611–1675) *who was born near by*

U

uhlan *m.* light cavalryman
un: —**s** some; **l'— de l'autre** one another's, 27, 27, of one another, 228, 30
unique sole; —**ment** —ly
unir unite
usage *m.* use; **hors d'—** antiquated
user: **s'—** be worn away
usure *f.* wear, usury
utile useful
utiliser use, make use of; **utilisé** put to use

V

va-et-vient *m.* going and coming, succession, 90, 3
vacances *f. pl.* holidays
vacarme *m.* uproar, noise
vache *f.* cow
vacillement *m.* wavering, unsteadiness
vaciller waver, wander
vagabonder grow vagrant, "drift"
vague vague, dim, ill-marked, rambling, 224, 17; *f.* wave, 108, 28; mass of fog, 69, 11
vain useless, vain
vaincre conquer
vainqueur *m.* conqueror
valet de ferme *m.* farm hand
valeurs *f. pl.* securities (*e.g., stocks, bonds*, 238, 30)
valide strong, unwounded
valise *f.* handbag
vallée *f.* valley
vallon *m.* dale, undulation, depression
vallonné undulating
vallonnement *m.* undulation (*in ground*)
valoir be worth; **ne vaut rien** is "no good"; — **mieux** be better
vantard boastful
vantardise *f.* ostentation of bravery
vanter: **se** — boast, plume oneself (**de** on)
vapeur *f.* mist, vapor
vaste vast, spacious, large
Vaugirard *part of Arrondissement 15 in southwestern Paris*
vaurien *m.* "good-for-nothing," 99, 27
vautré sprawling
végétation *f.* outgrowth
veille *f.* eve, day before, vigil, 12, 1
veiller watch (over); **veillée** *f.* watch
veine *f.* vein, humor, luck
vendeu-r, -se seller, dealer
Vendôme: **place** — *in Arrondissement 1, about 4 km. from the summit of the Butte des Moulins*, 249, 11
vendre sell; **se** — be selling at, 197, 3
Vendresse *17 km. southwest of Sedan*
venger avenge; **se** — take vengeance
venir (*aux.* **être**) come; — **de** *with inf.* have just *with part., e.g.,* **venait seulement de lui écrire** had only just written her, 225, 17; **venue** *f.* coming
vent *m.* wind, blast; *see* **coup**

ventre *m.* belly, stomach, body
verdâtre greenish
Verdun *fortress town on the Meuse 100 km. east of Rheims*
verdure *f.* foliage, green; *pl.* greenery, verdure
verger *m.* orchard
vérifier verify
véritable real, genuine
vérité *f.* truth; **en** — really
vermillon *m.* vermilion
verrai, verrais *see* **voir**
verre *m.* glass, lense
vers toward, about (*of quantity and time*)
Versaillais *m. pl.* men of Versailles (*i.e., Republicans as distinguished from Communists*)
Versailles *former royal residence 9 km. southwest of Paris*
verser shed, pour out
verset *m.* verse (*of the Bible*)
vert green
veste *f.* vest, military jacket
veston *m.* jacket
vêtement *m.* garment; *pl.* clothes; **—s de veuve** widow's weeds
vêtir clothe, dress (**de** in *or* by)
veuve *f.* widow
vexant vexatious
viande *f.* meat
victoire *f.* victory
vide empty, vacant; *m.* vacancy
vider empty; **se** — grow empty
vie *f.* life, living, livelihood; **en** — alive
vieillard *m.* old man
Vierzon *180 km. south of Paris*
vieux, vieil, vieille old; old person
vif, vive living, quick, lively, keen, sharp, vivid; **vivement** quickly, hastily, briskly, sharply; **à** — raw, undressed (*of wounds*)
vigoureu-x, -se vigorous
vilain vile, ill-bred, ugly, miserable
Villeneuve-Saint-George *10 km. southeast of Paris*
Villers *and* **Villers-Cernay** *7 km. east of Sedan*
Villette: la — *near the great abattoirs in northeastern Paris*
Villiers *2 km. east of Bry*, 221, 1
vin *m.* wine
Vincennes: bois de — *woods just east of Paris*
Vinoy, J. (1800–1880) *a general*
violacé purple
violâtre violet (*colored*)
violemment violently, brusquely, loudly
violent violent, quarrelsome, brutal, quick-tempered
violer violate
vis *f.* screw
visage *m.* face; **en plein** — full in the face
viser aim at
vision *f.* vision, sight
visite *f.* visit, call, examination, inspection
visqueu-x, -se sticky
vital vital; **lutte —e** struggle for existence
vite quick(ly)
vitesse *f.* speed; **gagné de** — outmarched, 27, 4
vitrage *m.* glazing, sash, glass wall (*partition*)
vitre *f.* windowpane
vitré glazed
vitreu-x, -se glassy
vivace lively
vivacité *f.* vivacity, intensity
vive(ment) *see* **vif**
vivre live; *m. pl.* rations, food; **vivant** *m.* human being; **bon vivant** high-liver; **qui vive** who goes there! (*challenge*, 204, 16)
v'là *for* **voilà**
vociférations *f. pl.* shouts, yells
vociférer shout
vœu *m.* vow, wish, aspiration
voici here is, it's

voie *f.* way, track, highway
voilà see there, there is *or* are; — "x" see *or* look at "x"; **en — des histoires** what stuff! 111, 9
voile *f.* veil
voiler veil
voir see, look at, watch, 178, 25, inquire, 225, 28; **le —** "try and see," 200, 17; **faire —** show
voisin near (by), neighboring; neighbor
voisinage *m.* neighborhood
voiture *f.* carriage, wagon, cart, car (*railway*)
voiturier *m.* driver (*of cart or cab*)
voix *f.* voice; **demi-—** low tone
vol *m.* flight, flock, swarming, range (*of fire*), theft
volaille *f. and* **—s** *f. pl.* poultry
voler fly, rob; **volé** stolen; **volée** *f.* volley; **à la volée** "on the fly," in passing, at random; **à toute volée** at full swing, at random
volet *m.* shutter
volontaire volunteer
volonté *f.* will
volontiers willingly
vomir vomit, pour out
voracité *f.* voracity
vouloir wish, expect, prefer, pretend, try; *m.* will, desire; **— de** seek, 58, 18, care for, 91, 5, favor, 128, 33; **— bien** be willing *or* ready *or* in earnest; **veuille** grant, 40, 5; **s'en —** be vexed with oneself; **voulu** stubborn, 178, 23
voûte *f.* vault (*of heaven*)
Vouziers *11 km. southwest of Le Chêne*
voyage *m.* travel
voyageur *m.* traveler
vrai true, real, right; **—ment** really
Vrignes-aux-Bois *8 km. northwest of Sedan*
vue *f.* sight, "eyes"

W

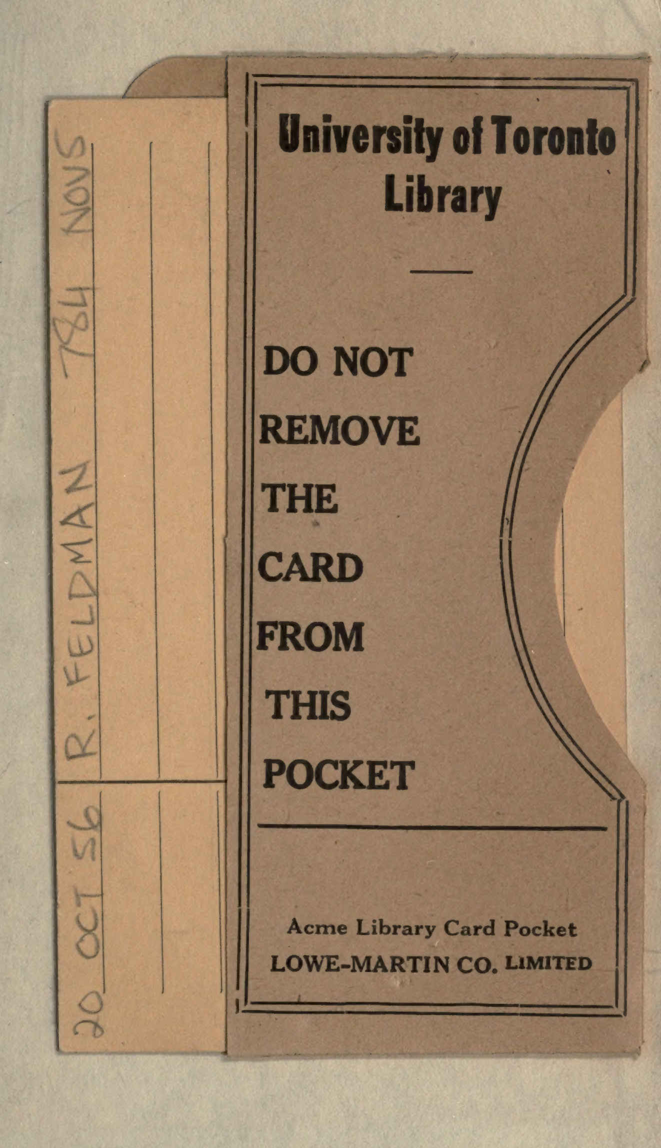
Wadelincourt *2 km. west of Sedan*
wagon *m.* car (*railway*)
Wagram *near Vienna on the Danube, scene of battle, July 6, 1809*
Wilhelmshoe Wilhelmshöhe (*palace near Cassel, Germany*)
Wimpffen, E. F. de (1811–1884) *general admired before Sedan, later very unpopular*
Wissembourg Weissenburg, *border town on the Lauter, 56 km. northeast of Strasbourg, scene of battle, Aug. 2, 1870*
Woerth *border town in lower Alsace, 40 km. north of Strasbourg, scene of battle, Aug. 6, 1870*
wurtembergeois Würtemberger

Y

y ago, 59, 11; "right," "the thing," 124, 14

Z

zèle *m.* zeal; **faire du —** be zealous
zut there!


University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
R. FELDMAN 784 NOV5
20 OCT 56